J.-L. DUTREUIL DE RHINS

MISSION SCIENTIFIQUE

DANS

LA HAUTE ASIE

1890-1895

PREMIÈRE PARTIE

RÉCIT DU VOYAGE

(19 FÉVRIER 1891. — 22 FÉVRIER 1895)

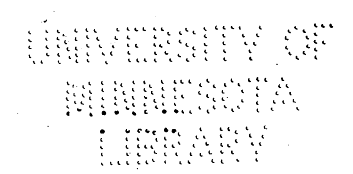
V. 1:1

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
(Comité des Travaux historiques et scientifiques, — section de Géographie historique et descriptive)

Fernand Grenard

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1897



DUTREUIL de RHINS

E. VAN MUYDEN
1895
pour les amis de D. de Rhins

M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut, secrétaire de la section de Géographie historique et descriptive du Comité des Travaux historiques et scientifiques a suivi cette publication en qualité de Commissaire responsable.

PRÉFACE

Avant de commencer le récit du voyage accompli par la Mission scientifique de la Haute Asie, il me semble à propos de rappeler les services rendus antérieurement par celui qui en fut le chef et de retracer brièvement sa vie, qui fut pleine, non de jours, de profits et d'honneurs, mais d'œuvres bonnes et fortes.

Jules-Léon Dutreuil de Rhins naquit à Saint-Étienne, le 2 janvier 1846, d'une famille ancienne, dont le château situé à environ cinq kilomètres à l'ouest de la ville est occupé aujourd'hui par des ouvriers mineurs. Cette famille n'est pas inconnue dans l'histoire de Lyon. Un de ses membres y fonda l'hôpital de la Charité, un autre y fut échevin au temps de la Révolution et parut être un personnage assez digne d'attention pour être envoyé à la guillotine. De ce passé Dutreuil de Rhins n'avait conservé ni fortune, ni regrets. Nul n'avait mieux compris la nécessité du mouvement démocratique et ses opinions à cet égard étaient d'autant plus fermes qu'elles étaient plus réfléchies et plus dégagées de toute arrière-pensée personnelle. Néanmoins son origine et les traditions qu'elle suppose ne furent pas sans exercer une certaine influence sur son caractère ; elles contribuèrent sans doute à en marquer les traits principaux : goût vif de l'honneur et de l'indépendance, répugnance à la vie étriquée et plate que nous fait une société trop

réglée et trop craintive de l'originalité, insouciance du péril, générosité chevaleresque, mépris le plus parfait de l'argent que j'aie jamais observé chez aucun homme.

La carrière maritime lui sembla être la plus propre à satisfaire les instincts de sa nature. Admissible à l'École navale, mais non classé, il navigua plusieurs années au commerce. Lors de l'expédition du Mexique, il fut reçu dans la marine militaire comme aspirant volontaire, puis comme enseigne. Il prit part en cette dernière qualité à la guerre de 1870, mais son rôle se borna à transporter des troupes d'Algérie en France et réciproquement. Dans son passage sur la flotte de l'État ses rêves de gloire ne s'étaient pas réalisés, il n'était pas probable qu'une nouvelle guerre vînt bientôt fournir un aliment à ses espérances, la monotonie du service en temps de paix et la rigidité de la discipline lui pesaient. Il rentra donc dans la marine marchande, où du moins l'on navigue davantage. Capitaine au long cours, il visita à peu près toutes les côtes et tous les ports du monde. Cela pourtant ne suffisait à contenter ni son goût de l'action, ni sa curiosité. Les rivages des mers étaient comme des paravents brillants et pittoresques qui lui cachaient l'intérieur des continents, vers lequel il se sentait de jour en jour plus attiré. Il commençait à trouver que son métier manquait de variété et il songeait à chercher une autre voie lorsqu'il apprit que le roi d'Annam demandait des officiers pour commander les canonnières que la France lui avait cédées par le traité de 1874. Dutreuil de Rhins offrit ses services qui furent agréés par le Ministère de la Marine. Il devint ainsi, en 1876, capitaine du *Scorpion,* un des cinq navires à vapeur de la jeune flotte annamite. C'était un mauvais bateau que son canon trop lourd faisait plonger d'une manière inquiétante. Il était monté par un équipage de paysans qui n'avaient jamais vu la mer, placés sous les ordres d'un mandarin de terre ferme. Dès les premiers jours il y eut conflit d'autorité entre celui-ci et l'officier français qui ne pouvait rien faire sans le concours de son collègue annamite.

Heureusement, lorsqu'on gagnait le large, le mandarin, malade, gardait la chambre; mais les matelots improvisés, non moins incommodés, se dérobaient l'un après l'autre à leur besogne et, pour peu que la mer fût mauvaise, les timoniers eux-mêmes abandonnaient la barre. Quand le bateau revenait au mouillage, les Annamites apparaissaient de nouveau; le mandarin vidait les bouteilles du bord, les matelots démontaient les cuivres en cachette et se les appropriaient. D'autre part, les ministres, que de pareils procédés n'étaient point faits pour surprendre, ne fournissaient ni vivres, ni rien de ce qui était nécessaire à l'entretien du navire. L'équipage mécontent n'obéissait que sous la menace du bâton, rien ne tenait plus sur le bateau, les supports d'embarcation, la passerelle, se balançaient au roulis, les poulies tombaient sur le pont, les fonds pourrissaient, le mécanicien n'osait plus allumer les feux de peur que la machine n'éclatât. Dutreuil de Rhins, de concert avec ses quatre collègues, qui n'étaient pas mieux partagés, adressa au gouvernement annamite d'énergiques réclamations. Les ministres en reconnurent le bien-fondé, et, en conséquence, firent distribuer aux cinq officiers, à l'effet d'acheter toutes les fournitures et d'exécuter toutes les réparations qu'ils estimeraient utiles, la somme de trente francs. De nouvelles protestations des officiers furent mal accueillies, on leur fit entendre qu'on n'avait pas besoin des Français et de leurs inventions. Bientôt deux des canonnières se perdirent. Dutreuil de Rhins, certain que la sienne subirait bientôt le même sort, las du mauvais vouloir insurmontable des mandarins, donna sa démission et ses collègues l'imitèrent (1877). Ainsi finit la marine de S. M. Tu-Duc. Lisez la relation, malheureusement écourtée par suite de considérations commerciales, que Dutreuil de Rhins a écrite de sa mission en Annam, et, comme les petites choses plus simples aident merveilleusement à comprendre les grandes, vous aurez l'intelligence très nette et très concrète des raisons pour lesquelles en Chine aucune armée et aucune flotte sérieuses n'ont pu

être créées jusqu'ici et ne pourront l'être avant longtemps, c'est-à-dire avant une réforme radicale de la société chinoise.

Pendant son séjour en Annam, Dutreuil de Rhins avait fait mieux que de commander une mauvaise barque et de discuter interminablement avec des mandarins mal disposés. Il avait relevé en grand détail et avec la plus grande précision la rivière et la province de Hué. Sa carrière de marin l'avait bien préparé à cette tâche et il aimait à rapporter à son ancien chef, qui fut depuis l'amiral Pierre, officier sévère et exact, le mérite de lui avoir enseigné à faire de bonnes observations et à ne pas se contenter d'un travail approximatif et superficiel. Outre ses propres levés, il avait rassemblé de nombreux matériaux sur la géographie du Royaume d'Annam, renseignements de missionnaires, documents indigènes, anciens et modernes. Il en usa pour dresser une carte de l'Indo-Chine orientale au neuf cent millième, œuvre de la plus scrupuleuse conscience, qui laissait loin derrière elle les travaux des géographes antérieurs. Ce fut cette carte qui servit de base aux opérations de 1883-1884. Elle coûta à Dutreuil de Rhins un labeur de trois années pendant lesquelles il fut attaché au Dépôt des cartes et plans du Ministère de la Marine. Cette tâche terminée, il se trouva sans emploi et sans ressources. Il n'avait jamais eu le goût des concours, des titres officiels, des carrières régulières. Les sociétés modernes sont peu indulgentes pour les hérétiques de cette espèce. Cependant Dutreuil de Rhins avait des amis qui se seraient fait un plaisir de lui procurer des fonctions honorables. Mais il possédait sur une foule de points des idées très fixes qui étaient rarement celles des hommes sous lesquels il pouvait être appelé à servir; et, comme il n'était pas doué de l'esprit de suite et entendait ne rien sacrifier de ses opinions, il était difficile de trouver un emploi à son activité. Un voyage d'exploration lui eût fort bien convenu, car rien ne donne autant, sinon la réalité, du moins l'illusion de la liberté. Celui qui voyage en pays lointains n'est plus renfermé dans un cercle étroit, toujours le même,

ni attaché à une maison immobile; il échappe à la tyrannie des habitudes quotidiennes, des coutumes et des préjugés ambiants; s'il a des ennemis, il n'a pas de maître, il ne dépend que de soi et de sa fortune; à chaque pas il rencontre des mœurs et des idées nouvelles, qu'il n'est pas tenu d'approuver ni de condamner et qu'il peut juger avec la sérénité impartiale d'un dieu qui n'aurait même pas besoin pour vivre des offrandes de ses dévots. En dressant sa carte de l'Indo-Chine, Dutreuil de Rhins, passionné pour tout ce qu'il entreprenait, avait poussé ses études bien au delà de ce qu'exigeait son ouvrage, et il avait été amené à s'occuper avec ardeur de ces régions presque inexplorées qui recèlent les sources des fleuves de l'Asie orientale et méridionale. Il conçut ainsi le projet d'un grand voyage entre le Tonkin et le Turkestan à travers le Tibet, voyage qui eût continué et complété celui de Doudard de Lagrée et de Garnier. Mais il dut y renoncer devant l'impossibilité de trouver les moyens nécessaires.

Il connut des temps difficiles; heureusement, il savait s'accommoder du train le plus modeste, la pauvreté ne l'effrayait guère plus que la plus haute fortune n'était capable de l'étonner. Il n'avait aucun désir de luxe, faisait bon marché de ses aises, estimant que la simplicité de sa vie était une des conditions de son indépendance. Il essaya du journalisme, écrivit dans les revues, et sa plume était alerte et allègre comme l'homme. Tel de ses articles sur les colonies est encore utile à lire aujourd'hui, quoique l'administration ait passé entre des mains civiles; car cet original et cet irrégulier était plein de sens commun et de logique et il avait l'intelligence de l'organisation pratique. Mais il excellait, sans avoir l'intention de désobliger personne, à dire des vérités désagréables. La franchise et la perspicacité de ses articles lui attirèrent plus d'inimitiés que leur patriotisme ne lui valut d'amis.

En 1881, il fut représentant du Ministre de l'Instruction publique à l'Exposition géographique internationale de Venise. Après une excursion aventureuse en Égypte, en 1882, il fut, à son retour en

France, attaché à la grande Mission de l'Ouest africain, organisée par le Ministère de l'Instruction publique. Le chef en était M. de Brazza qui, après avoir exploré le bassin de l'Ogôoué, venait d'atteindre les bords du Congo et d'y fonder le poste de Brazzaville. Dutreuil de Rhins voyagea pendant six mois dans cette partie de l'Afrique; il releva tout le cours de l'Ogôoué et en dressa la première carte sérieuse, qui fut publiée en sept feuilles, en 1884. Rentré à Paris, il y fut le représentant attitré de la mission. Il ne ménagea rien pour y intéresser l'opinion publique, il multiplia les brochures, les articles, les conférences, soutint une rude et ardente campagne de presse. Il fut un agent précieux par sa compétence et son activité dans ces affaires très délicates du Congo, et il n'est peut-être pas excessif de dire qu'en dehors des bureaux et des chancelleries, nul, après M. de Brazza et M. Ballay, n'a plus contribué que Dutreuil de Rhins à constituer notre colonie de l'Afrique équatoriale. Cette œuvre toute pratique, que je ne puis qu'esquisser, ne suffit pas à donner la mesure de la tâche accomplie par lui entre 1883 et 1885. Il faudrait, pour en avoir une juste idée, faire l'inventaire des documents qu'il a réunis, des notes qu'il a prises, des mémoires qu'il a rédigés sur ce pays du Congo et les questions qui s'y rattachent. Il y en a une malle pleine et tout n'en a pas été publié.

Rendu à ses études après les conventions de Berlin, Dutreuil de Rhins fut de nouveau en délicatesse avec la fortune. Il vécut de sa plume, comme il put, et l'assistance du Ministère de l'Instruction publique, qui ne lui fit jamais défaut, lui permit de se tirer d'affaire honorablement. Il profita de ses loisirs pour reprendre les travaux qu'il avait commencés plusieurs années auparavant sur la géographie de l'Asie centrale et du Tibet, travaux austères qui étaient peu faits pour piquer la curiosité du grand public et pour persuader à un éditeur de se mettre en frais. Le Ministère de l'Instruction publique ne l'abandonna point et l'initiative intelligente de M. X. Charmes fournit à

Dutreuil de Rhins les moyens de mener à terme son ouvrage et de le publier. Cet ouvrage, composé d'un gros volume in-4° et de quatorze cartes au quinze cent millième, ramenait la géographie française aux bonnes et solides traditions de d'Anville. Rien n'y était abandonné à la fantaisie, tout était fondé sur des documents discutés avec la critique la plus rigoureuse et les erreurs inévitables n'y étaient dues qu'à un excès de conscience et de logique.

Je ne suivrai pas Dutreuil de Rhins plus loin dans cette préface puisque nous sommes arrivés à la veille de la grande expédition dont le récit fait l'objet du présent livre, expédition qui semblait devoir le faire rentrer en faveur auprès de la fortune, donner un peu du lustre qu'il méritait à son nom et qui, au contraire, le conduisit à une fin prématurée. C'était un homme loyal et sûr dans ses relations, qui savait faire oublier ses moments de brusquerie et d'irritabilité par de soudains retours d'affabilité gracieuse. Travailleur sérieux et modeste, dédaigneux de tout charlatanisme, il aimait cependant à se vanter quelquefois sans trop croire à ce qu'il disait, et, pour peu que l'occasion s'y prêtât, il se laissait aller à une gaîté exubérante, s'amusait comme un enfant, obligeait à rire les graves et pompeux mandarins, non seulement dans l'intimité d'un dîner, mais même dans la solennité d'une entrevue officielle. C'était un exemplaire excellent de la race française, j'entends de la race française d'autrefois, non encore usée par plusieurs siècles de civilisation raffinée, pleine de ces vertus qui ont fait sa grandeur : activité, sobriété, énergie, hardiesse d'initiative, esprit d'aventure, avec aussi ce grain d'indocilité incorrigible et cet individualisme parfois excessif qui ont de tout temps rendu nos compatriotes difficiles à gouverner. Au point de vue intellectuel, il avait le jugement droit, il était habile à enchaîner un raisonnement, prompt à dégager d'un groupe de faits une idée générale et à l'exprimer sous la forme la plus vive et la plus claire. Outre ces qualités, que nous nous plaisons à croire communes parmi nous, Dutreuil de Rhins en possédait

une autre qui est rare en tout pays, je veux dire cette fermeté de l'âme qui va son chemin sans s'inquiéter des critiques, ignorante des compromissions de conscience, incapable, quelles qu'en puissent être les conséquences, de rien négliger de son devoir aussi bien que de rien abandonner de son droit. Nul, s'il est permis de citer ici le plus grave des poètes, n'a mieux suivi le conseil que Dante reçoit de son Maître : Laisse dire les gens, tiens-toi ferme comme une tour dont la cime n'est pas ébranlée parce que le vent souffle.

Lascia dir le genti :
Sta come torre fermo, che non crolla
Giammai la cima per soffiar de' venti.

LISTE DES TRAVAUX DE DUTREUIL DE RHINS

---

1. Mémoire hydrographique et géographique relatif à la reconnaissance de la province centrale de l'empire d'Annam, entre Tourane et Hué, suivi de quelques notes sur la côte d'Annam de Hué au Nghé An, déposé en 1877 au Dépôt des cartes et plans de la marine (76 pages). Un extrait a paru sous le titre : Mémoire sur la construction des cartes de la rivière et de la province de Hué et instructions relatives à la navigation. (*Annales hydrographiques*, 1878.)
2. Notice géographique sur la rivière de Hué, avec carte. (*Bulletin de la Société de géographie*, 1878.)
3. La côte d'Annam et la province de Hué, avec cartes. (*Bull. Soc. géog.*, 1878.)

4. La côte d'Annam entre Tourane et Hué. Résumé d'observations météorologiques faites en 1876-77. (*Revue maritime et coloniale*, 1878.)
5. Le royaume d'Annam et les Annamites, in-12. Paris, Plon, 1879.
6. Les itinéraires de l'abbé Desgodins à l'est du Tibet, avec carte. (*Bull. Soc. géog.*, 1880.)
7. Notes de géographie historique sur le Fleuve Rouge. (*Bull. Soc. géog.*, 1880.)
8. A propos de la position de Nab-tchou (Tibet). (*Bull. Soc. géogr.*, 1881.)
9. Une exploration à la frontière de l'Annam et du Laos. (*Bull. Soc. géog.*, 1881.)
10. Plan de la rivière de Hué au 1/10,000^e. Carte dressée et publiée au Dépôt des cartes et plans de la Marine. (1878-80.)
11. Plan de la province de Hué au 1/50,000^e. Carte dressée et publiée au Dépôt des cartes et plans de la Marine. (1878-80.)
12. Carte de l'Indo-Chine orientale au 1/5,000,000^e. 1879.
13. Résumé des travaux géographiques sur l'Indo-Chine, avec carte. (*Bull. Soc. géog.*, 1880.)
14. Routes entre la Chine et l'Inde, avec carte. (*Bull. Soc. géog.*, 1881.)
15. Rapport sur le voyage du capitaine Gill, avec carte. (*Bull. Soc. géog.*, 1881.)
16. Carte de l'Indo-Chine orientale, en 4 feuilles, 1/900,000^e. (Dépôt des cartes et plans de la Marine, 1881.)

16 *bis*. La même, en une feuille, 1/1,800,000^e. (Dépôt des cartes et plans de la Marine, 1881.)

16 *ter*. La même, revisée et complétée, 1886.

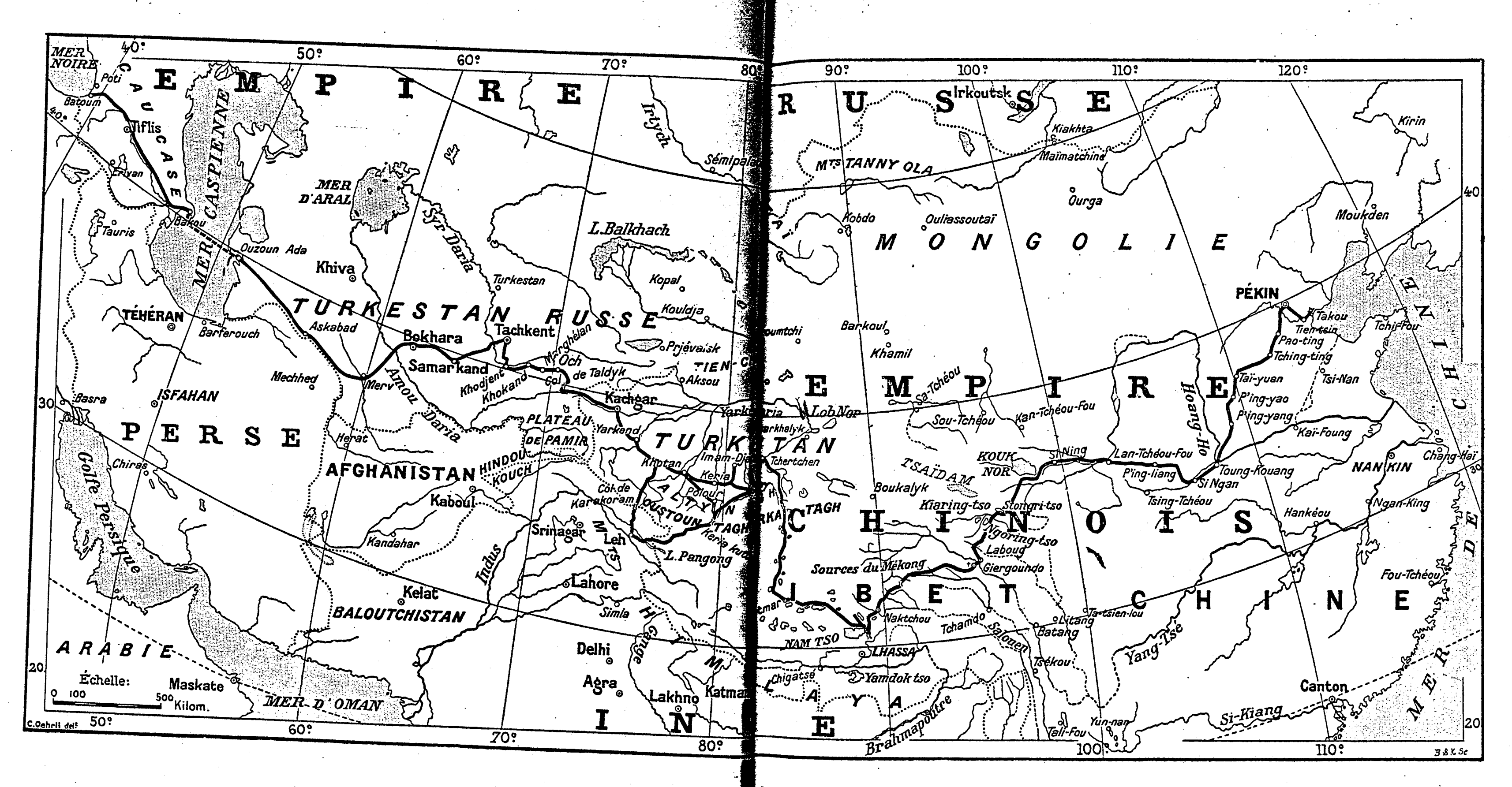
17. Avertissement géographique et orthographique sur la carte de l'Indo-Chine orientale, suivi d'un vocabulaire des noms géographiques annamites. (Paris, Imprimerie nationale, 1881.)
18. L'Indo-Chine orientale et la colonisation française. (*Revue scientifique*, 1881.)
19. Note sur les derniers voyages de M. de Brazza dans les bassins de l'Ogôoué et du Congo, avec carte. (*Bull. Soc. géog.*, 1881.)

20. Note sur les voyages et les travaux de M. Bloyet dans l'Afrique orientale, avec carte. (*Bull. Soc. géog.*, 1882.)
21. Les missions d'observation du passage de Vénus sur le soleil. (*Bull. Soc. géog.*, 1882.)
22. Cours de l'Ogooué, levé exécuté en 1883. Carte en 7 feuilles publiée par le Ministère de l'instruction publique, 1884.
22 *bis* Carte de l'Ouest africain, publiée par le Ministère de l'Instruction publique, 1884.
23. Mission de Brazza, broch. in-8. Bordeaux, Gounouilhou, 1884.
24. Le Congo français, avec carte, broch. in-8. Paris, Dentu, 1885.
24 *bis*. Notice sur le Congo français. (*La France coloniale* de M. Rambaud. Paris, Colin, 1883-1893.)
25. Note sur la carte et les voyages du P. Creuse dans la Chine méridionale, avec carte. (*Bull. Soc. géog.*, 1882.)
26. Réponse à la lettre du général Walker. (*Bull. Soc. géog.*, 1883.)
27. Mémoire géographique sur le Tibet oriental avec cartes. (*Bull. Soc. géog.*, 1887.)
28. L'*Asie centrale:* Tibet et régions limitrophes. 1 volume in-4 et atlas in-folio, publié aux frais du Ministère de l'Instruction publique. Paris, Leroux, 1889.
* Divers articles dans la *Revue scientifique,* le *Temps,* les *Débats*. Quelques travaux inédits.

Je n'entrerai pas dans de longues explications sur le livre que je publie aujourd'hui. Les cartes détaillées, tout ce qui concerne la géographie scientifique, la météorologie, l'histoire naturelle, l'ethnographie, la linguistique, le commerce et la politique se trouveront réunis dans un second volume. Je me suis borné ici à l'exposé des

conditions dans lesquelles s'est accompli notre voyage, au récit des incidents qui l'ont signalé, à la description générale des pays traversés. Si je me suis laissé aller à quelques réflexions sur l'état social et économique du Turkestan russe et de la Chine, c'est que je n'ai pas l'intention de revenir ultérieurement sur ces deux pays qui sortent du cadre de notre exploration et que, d'autre part, il ne m'a pas semblé inutile de préciser ou de rectifier en passant certaines idées courantes que j'estime inexactes ou trop vagues. J'ai essayé principalement d'être bref, d'élaguer tout ce qui était visiblement insignifiant et dénué d'intérêt. J'espère que le lecteur aura assez d'indulgence pour me pardonner de n'avoir que rarement réussi. A défaut d'autre mérite, cette relation aura celui de la sincérité. J'ai conscience de n'avoir rien embelli, ni dénaturé, de n'avoir jamais tenté d'étonner les imaginations en montrant les choses à travers des verres grossissants, ni de flatter le goût régnant d'exotisme romanesque qui dissimule sous un vernis de convention le véritable caractère des pays et des hommes. Après avoir fait sur son carnet de route la liste des misères et des difficultés avec lesquelles nous avons été aux prises, Dutreuil de Rhins écrit : « Ne jamais oublier tant de souffrances ! » Loin de les exagérer cependant, je les ai plutôt atténuées, sachant combien il détestait tout ce qui pouvait ressembler à de la réclame et combien il tenait à ne point paraître solliciter l'admiration ou la pitié d'autrui. Or, de même qu'après comme avant la mort de mon chef ma seule ambition a été de ne rien faire qu'il eût pu désavouer, ma seule ambition est maintenant de ne rien écrire qu'il n'eût approuvé.

F. GRENARD.



Carte gé du voyage.

MISSION SCIENTIFIQUE
DANS LA HAUTE ASIE

CHAPITRE PREMIER

DE PARIS A KHOTAN

Caucase. — Turkestan Russe. — Turkestan Chinois.

19 FÉVRIER — 7 JUIN 1891.

Au mois de décembre 1889, Dutreuil de Rhins avait publié, sous les auspices et aux frais du Ministère de l'Instruction publique, son grand ouvrage sur la géographie de l'Asie Centrale, c'est-à-dire du Tibet et des régions limitrophes. En réunissant, comparant et discutant tous les documents alors existant, les renseignements fournis par les auteurs chinois, par les voyageurs européens tant anciens que modernes, par les pandits de l'Inde, il avait fait faire à la géographie de l'Asie centrale un pas considérable. Cependant de vastes espaces blancs restaient sur la carte, d'importants problèmes subsistaient, dont la solution était impossible ou douteuse. Dutreuil de Rhins, qui, selon sa coutume, s'était passionné pour son travail, n'entendait se résigner ni aux lacunes, ni aux incertitudes ; mais, pour combler les unes et éclaircir les autres, il lui fallait aller poursuivre sur le terrain même les études commencées dans le cabinet. Il se résolut donc à tenter de mettre à exécution un projet de voyage à travers l'Asie, qu'il avait déjà conçu quelques années auparavant, lorsqu'il était en Indo-Chine. Bien qu'il regrettât de n'avoir plus toute la vivacité de jeunesse de ce temps-là,

il se sentait encore la vigueur et l'ardeur nécessaires pour risquer la partie ; il avait en outre l'avantage de posséder une préparation scientifique plus complète, d'avoir circonscrit exactement le domaine de l'inconnu, et, par suite, d'être à même de diriger ses explorations avec une méthode plus rigoureuse. Il présenta un plan détaillé du voyage qu'il méditait au Ministère de l'Instruction publique qui le fit examiner par une commission composée de M. Bouquet de la Grye, président, de MM. Grandidier, Maspero, Hamy et Duveyrier. Sur le rapport favorable de cette commission, le Ministre chargea officiellement Dutreuil de Rhins, par un décret en date du 23 juillet 1890, d'une mission scientifique dans la Haute Asie, c'est-à-dire dans l'immense région montagneuse qui occupe le centre du continent asiatique.

Pour préciser le but de cette mission, je reproduis ici le texte des instructions que le Ministère adressa à Dutreuil de Rhins, le 14 février 1891. « Le titre même de votre mission indique tout d'abord que vous devez aller le plus rapidement possible à Khotan (Turkestan chinois) où doivent commencer réellement vos travaux consistant à réunir autant que possible des données sur la géographie, la linguistique, l'ethnographie, l'archéologie, l'histoire et les sciences naturelles. Dès cette année (1891) vous devrez pousser vos reconnaissances le plus loin possible au sud du 36° degré de latitude, à l'est de Khotan, où vous reviendrez passer l'hiver de 1891-1892. Dans votre seconde campagne, en 1892, vous compléterez votre première exploration de la partie méridionale du Turkestan chinois ; et, si le Tibet ne vous est pas ouvert dans des conditions à pouvoir vous y livrer aux travaux scientifiques, vous vous rendrez par la Mongolie sud-occidentale à Si-ning (Kan-sou). Vous vous inspirerez des circonstances pour diriger votre troisième campagne dont le but doit être plutôt l'exploration de la Mongolie centrale qu'un simple voyage dans les provinces septentrionales de la Chine proprement dite ; et, à votre arrivée à Pékin, vous trouverez de nouvelles instructions générales pour votre retour en France. »

Ces instructions étaient rédigées de manière à laisser à Dutreuil de

Rhins une liberté d'action presque entière. Le but était en somme d'explorer le plus scientifiquement possible la plus grande étendue possible de pays inconnu entre Khotan, l'Himalaya et Si-ning. L'exécution de ce programme comportait la traversée du continent asiatique dans sa partie la plus difficile, de l'une à l'autre mer, une absence d'au moins trois années, et des dépenses d'autant plus élevées que les obstacles à vaincre devaient être plus considérables. Le Ministère de l'Instruction publique s'engagea à faire les frais de l'expédition jusqu'à concurrence de quatre-vingt mille francs payables en quatre annuités. D'autre part, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont l'attention avait été attirée par le dernier ouvrage de Dutreuil de Rhins, avait attribué à celui-ci, dès le commencement de 1890, les revenus de la fondation Garnier, à l'effet de subvenir aux frais d'un voyage scientifique en Asie. Elle mit ainsi à la disposition de Dutreuil de Rhins, en deux années consécutives, une somme totale de 34,000 francs.

Désireux de rendre son voyage aussi profitable à la science qu'il se pourrait, Dutreuil de Rhins aurait voulu s'adjoindre différents collaborateurs qui se seraient partagé le travail selon leur compétence respective. Malheureurement, les ressources dont il disposait étaient tout juste suffisantes pour lui permettre d'organiser sa mission sur le pied le plus modeste. Après d'inutiles tentatives pour trouver l'argent qui lui manquait, il dut borner son ambition ; il sacrifia les sciences naturelles et se contenta de s'adjoindre le seul collaborateur qui lui parût indispensable, à savoir un collaborateur qui sût assez bien une ou plusieurs langues des pays à traverser pour servir d'interprète et s'occuper utilement d'histoire, de linguistique et d'ethnographie. Sur la recommandation de M. Schefer, administrateur de l'École des Langues Orientales, Dutreuil de Rhins voulut bien accepter ma collaboration et le ministère ratifia son choix par une lettre du 25 octobre 1890.

La mission ainsi constituée, le gouvernement français demanda les passeports nécessaires aux gouvernements russe et chinois sur les territoires desquels nous devions voyager. Le ministère des affaires

étrangères et l'état-major général de Russie nous délivrèrent la lettre ouverte et le certificat demandés. De son côté, le gouvernement de Pékin nous envoya un passeport et fit en même temps donner des ordres à notre sujet aux autorités provinciales. Il me paraît utile de donner ici la traduction de ce passeport, car j'aurai l'occasion d'en rappeler les termes.

« Le Conseil impérial chinois des affaires étrangères délivre le présent passeport :

« Nous venons de recevoir de S. E. M. Lemaire, ministre de France, une communication officielle portant : qu'une importante mission scientifique vient d'être confiée par son gouvernement à M. Dutreuil de Rhins, chargé de faire un voyage d'études dans les provinces de Sin-kiang (Turkestan chinois), de Kan-sou, dans les régions du Kouk nor et de la Mongolie, ainsi que dans les provinces de Chen-si, Chan-si et Tcheu-li; — que ce fonctionnaire est accompagné de M. Grenard et suivi de quelques serviteurs; — que la mission emporte en outre des instruments scientifiques qui lui sont nécessaires; — et que prière nous est faite de délivrer un passeport pour la mission en question.

« En conséquence, nous délivrons le présent passeport, après l'avoir fait revêtir par la préfecture de Pékin du sceau et des marques rouges d'usage.

« Dans toutes les localités qui seront traversées, les autorités compétentes examineront ce passeport et laisseront passer la mission qu'elles protègeront conformément aux traités.

« De plus, en ce qui concerne les voitures, bateaux, mules ou chevaux qui seront nécessaires aux voyageurs français et dont la location leur incombera, s'ils éprouvaient à cet égard des difficultés, les fonctionnaires locaux devront user de leur autorité en faveur des voyageurs[1] et prendre des mesures pour leur prêter assistance en témoignage de la sincérité de nos sentiments amicaux.

1. Mot à mot : se substituer à eux, agir en leur lieu et place. Le texte chinois est très énergique.

« Le 20 du 8e mois, an 16 de Kouang Sin. (= 3 octobre 1890). »

Ce passeport n'avait d'autre défaut que de n'être point valable pour le Tibet proprement dit. Le gouvernement chinois nous avait catégoriquement refusé l'autorisation de pénétrer dans cette contrée que sa politique étroite, mais sage peut-être, ferme jalousement aux Européens. Néanmoins, il nous restait l'espoir qu'en abordant le Tibet par les régions presque inhabitées du Nord, nous pourrions parvenir assez près de la capitale avant d'être arrêtés et que lorsque les autorités viendraient nous barrer le passage, il y aurait moyen, en négociant avec elles, d'en obtenir quelque concession et de réussir à soulever au moins un coin du voile. Seulement, nous devions nous interdire absolument toute entreprise aventureuse qui nous eût fait sacrifier les résultats scientifiques au vain plaisir de courir à travers un pays défendu.

Outre ce passeport de Pékin, Dutreuil de Rhins avait obtenu du ministre de Chine à Paris et à Londres, Sieh Ta tchen, une lettre de recommandation ouverte pour le vice-roi du Kan-sou. Cette lettre, conçue dans les termes les plus flatteurs et les plus pressants, produisit le meilleur effet sur tous les fonctionnaires chinois à qui nous eûmes l'occasion de la montrer.

Cependant, nos préparatifs de départ étaient poussés avec activité, et dès le mois de février 1891 tout le matériel jugé nécessaire, instruments, livres, effets d'habillement, conserves, ustensiles de cuisine, lits de camp, remèdes, armes, objets pour cadeaux, était emballé et expédié. Il comprenait trente-six colis pesant 1,300 kilogrammes et devait être complété par des achats dans le Turkestan russe. Le 19 février, Dutreuil de Rhins, qui avait peu de goût pour les démonstrations bruyantes, partit au petit jour, seul avec moi, comme s'il s'était agi d'une excursion à Fontainebleau. Le 21, nous quittions Marseille et le 27 nous étions en rade de Constantinople, où notre bateau fut éventré par un autre. Cet incident, en nous retardant quatre jours, nous permit de voir la ville, je ne dirai pas de l'admirer, car Constantinople sans soleil, c'est de la poésie mise en prose. La

neige tombait, la mer était sombre, la Corne d'or était enfouie sous la brume comme sous une chape de plomb; il fallut réserver son enthousiasme pour une autre occasion.

Grâce aux bons offices de M. de Montebello, l'ambassadeur de Russie, M. de Nélidof, eut l'obligeance de nous donner pour les autorités de la Transcaucasie une lettre de recommandation qui nous fut utile. Le 4 mars, nous nous embarquâmes sur un paquebot russe qui nous parut moins remarquable par son confort et sa propreté que par l'amabilité de son capitaine, et, le 8, nous arrivâmes à Batoum. Nous y fîmes connaissance avec la douane russe et ses fonctionnaires, dont on nous avait fait une peinture terrible. Ils furent d'une sévérité souriante et semblèrent n'élever quelques difficultés que pour nous faire le plaisir de les aplanir. Batoum, qui, avant la conquête russe, n'était qu'un village insignifiant, malgré l'excellence et l'étendue de sa rade, est déjà une ville de 30,000 habitants, laide, à la vérité, avec ses maisons basses et pauvrement bâties, qui donnent l'idée d'une installation hâtive et provisoire comme celles des cités du Far West; mais le cadre est splendide. Du boulevard qui longe le rivage, on voit d'un côté la mer bleue et au bout la longue et majestueuse muraille toute blanche du Caucase; de l'autre côté, on découvre une grande plaine enveloppée d'un cirque de montagnes boisées. Le littoral plat, marécageux, couvert de roseaux et de maïs, parsemé de misérables chaumières perchées sur pilotis est très malsain. Certains jours, il y a 80 0/0 d'humidité dans l'air, de sorte que l'on a la figure et les mains mouillées sans qu'il pleuve. Du marais on passe brusquement, sans transition, à la montagne; à la surface rase du pays bas succèdent les collines escarpées et les vallées profondes, aux champs de maïs les forêts ombreuses et les gazons diaprés de fleurs printanières, aux mares stagnantes et boueuses les clairs ruisseaux qui dévalent au fond des gorges, et le fracas des cascades au flanc des rochers.

A partir de Batoum, le chemin de fer traverse de vastes plaines, des champs de maïs, des bois dont une fraîche brise d'est ployait les cimes; puis le pays devient plus accidenté, très vert et gracieux comme

un beau coin de France; enfin l'on s'engage dans une région montagneuse, dans des gorges à lacets dont l'aspect est simplement pittoresque, sans rien de bien remarquable; ce n'est pas grandiose, ni beau, ni joli, mais d'une nudité et d'une âpreté sauvages. On marche lentement, les stations sont fréquentes et les arrêts forts longs. Le trafic est médiocre; seulement on rencontre d'assez nombreux trains de voitures cylindriques pleines de pétrole. Après quinze heures, on arrive à Tiflis, située au milieu de montagnes pelées, sans arbres, d'un gris jaunâtre comme les talus des fortifications de Paris en hiver. Les rues sont larges et droites dans les quartiers neufs, étroites, tortueuses et accidentées dans les vieux, les toits sont rouges, verts, le plus souvent gris, çà et là dominés par des clochers ou clochetons pareils à des éteignoirs de fer-blanc, les maisons de bois et de briques sont basses avec des terrasses et des galeries semblables à des cages à poules. L'aspect général rappelle celui des villes de l'Amérique espagnole, moins la gaieté. Tiflis est morne, malgré le mouvement assez grand des rues. Tout le monde a un air de profonde indolence et d'imperturbable sérénité. Les Arméniens font le commerce et l'usure, les Géorgiens ne font rien que promener avec dignité leurs barbes noires, leurs bourkas solennelles et leurs poignards damasquinés, les Russes, officiers et fonctionnaires, font preuve, comme il convient, d'une activité modérée entre dix et deux heures, à moins que ce ne soit jour férié. Or, les fêtes abondent. Le 10 mars, c'était fête, parce que c'était le jour de naissance de l'empereur; c'était fête le 13, jour de l'avènement de l'empereur; c'était fête encore le lendemain, peut-être parce que c'était fête la veille, et le surlendemain parce que c'était dimanche. La vie est assez chère et l'on n'a guère d'autres distractions que le club et les cartes. Heureusement, nous n'avions pas un long séjour à faire en cette ville.

De même qu'à Batoum nous avions eu lieu d'apprécier l'amabilité de notre consul, M. Bergeron, de même à Tiflis nous eûmes grandement à nous louer de la courtoisie et des bons offices de M. de La Chaume, qui plus tard encore, au cours de notre voyage, devait nous

rendre plus d'un service pour l'expédition de notre correspondance et de nos collections. Il se plaignait, comme beaucoup de nos agents à l'étranger, du peu d'activité que les Français montrent en des régions où ils pourraient l'exercer avec profit.

Notre pays est représenté là-bas principalement par des coiffeurs et des modistes, personnes dont l'utilité n'est pas contestable et dont nous devons estimer l'esprit d'initiative, mais qui ne suffisent peut-être pas à étendre notre influence autant qu'il serait désirable. Tandis que l'élément français décline de jour en jour et dépérit, l'élément allemand s'implante, croît et multiplie rapidement. Il y aurait cependant des entreprises à tenter pour nos compatriotes, par exemple la fabrication des vins que les vignerons du pays préparent mal. Les vins du Caucase sont naturellement généreux, et ne demanderaient qu'à s'améliorer, à perdre leur âpreté native, à rivaliser même avec certains crus de Bourgogne s'ils y étaient aidés par des mains expertes.

De Tiflis à Bakou on met dix-huit heures pour franchir un peu plus de cinq cents kilomètres. Pourquoi les trains vont-ils si lentement sur une ligne tracée au cordeau en terrain plat? Pourquoi s'arrêtent-ils si souvent et si longtemps quand ils n'ont presque jamais de voyageurs à prendre ni à laisser? Nous étions partis à minuit et aux premières lueurs du jour, nous n'apercevions plus de montagnes, excepté la grande chaîne du Caucase dont les cimes blanches s'estompaient de plus en plus indécises dans le nord. De toutes parts se déroulait une steppe immense, terne, monotone, couverte par places de marécages et d'efflorescences salines, et çà et là vaguaient de grandes troupes de moutons, des bœufs et quelques chevaux. Dès la première heure de l'après-midi, le pays prend de plus en plus un aspect désertique analogue à celui de la Transcaspie, avec ses sables et ses collines couleur chamois. On passe la tranchée de Hàdji Kaboul qui fait penser au canal de Suez, puis on voit à l'horizon la ligne bleu foncé de la Caspienne qui se détache en vigueur entre le sable jaune et le ciel pâle, enfin apparaissent les puits, les fontaines jaillissantes, les énormes réservoirs de fer, les usines enfumées de la noire région du pétrole.

Grâce au pétrole, Bakou a pris en quelques années une extension considérable. Elle compte aujourd'hui 112,000 habitants (mars 1891). La population indigène a été recouverte par le flot de l'immigration européenne. Ces indigènes, Persans, Turcs ou Arméniens, chrétiens ou musulmans, ont l'air débonnaire, semblent ne se soucier que de leurs petites affaires et s'accommoder très bien du régime nouveau. Un descendant des anciens khans est devenu interprète au service de l'administration russe et « cicerone » au service des touristes qui désirent visiter le vieux palais de ses ancêtres. Il nous en fit les honneurs avec la simplicité d'un philosophe et nous raconta, à propos de je ne sais plus quelle oubliette, une histoire fort romantique, dont ma mémoire n'a pas conservé les détails.

Au point de vue industriel, la première place n'appartient pas aux Russes, mais aux étrangers, parmi lesquels on remarque surtout des Suédois et des Allemands. Quant aux Français, ils se distinguent par leur rareté. Nous avions été reçus très cordialement par le vice-consul de France, M. Humbert, que nous avions d'autant plus de plaisir à voir que c'était le dernier agent de notre gouvernement que nous devions rencontrer avant Pékin. Depuis Batoum jusqu'à Bakou, les autorités russes n'avaient cessé de se montrer fort obligeantes à notre endroit, de sorte que nous n'avions pas éprouvé la moindre difficulté. A Bakou, nous eûmes à nous louer tout particulièrement de l'accueil et du précieux concours de M. Despote Zénovitch, maire de la ville, qui, sans que nous l'en ayions sollicité, obtint pour nous de la Compagnie de navigation *Caucase et Mercure* le transport gratuit à travers la mer Caspienne.

Le 23 mars, nous quittâmes Bakou à midi et le lendemain matin à neuf heures nous débarquâmes à Ouzoun Ada, station terminus du chemin de fer transcaspien. C'est une petite île réunie par une digue à la péninsule de Dardja. Il y a quelques misérables maisons de bois au milieu des sables jaunes sur lesquels le soleil répand déjà une chaleur brûlante et une lumière d'une atroce crudité. On ne voit pas un brin de verdure et l'on ne trouve pas une goutte d'eau douce. Les habitants,

presque tous des hommes (1,280 pour 240 femmes et 130 enfants), font venir toutes leurs provisions de Bakou ou d'Astrakhân et boivent de l'eau de mer distillée. La rade est médiocre et mesure trois mètres à peine de profondeur, si bien que plusieurs navires de la flotte de la Caspienne n'y peuvent aborder. Aussi plusieurs personnes avaient-elles préconisé comme point d'aboutissement de la ligne ferrée la rade de Krasnovodsk où l'on constate une profondeur de plus de cinq mètres. Mais, outre que Krasnovodsk est aussi déshérité de la nature qu'Ouzoun Ada, le choix de cette station, sensiblement plus éloignée qu'Ouzoun Ada de l'oasis d'Akhal Tekké, aurait trop augmenté la longueur du chemin de fer dans une contrée absolument aride. Ouzoun Ada l'emporta donc. Mais ce ne pouvait être là qu'une solution provisoire. On avait déjà senti la nécessité de joindre directement la mer Caspienne par un chemin de fer aux principaux centres commerciaux et industriels de la Russie. Pour cela, on s'était déterminé à prolonger la ligne de Rostof sur le Don à Vladikavkaz, non point sur Tiflis à travers la chaîne du Caucase, mais sur le port de Piétrovsk, par Groznyi, prolongement qui avait le double avantage d'être moins coûteux et d'abréger beaucoup plus la distance de Rostof à la mer Caspienne. De cette manière, les communications entre la Russie propre et le Turkestan devaient être plus rapides et en même temps plus commodes puisqu'on ne romprait charge que deux fois au lieu de quatre fois par la voie Bakou-Batoum-Odessa. Mais on ne pouvait tirer de la nouvelle voie ferrée tout le profit désirable tant qu'on ne disposerait pas, sur le rivage oriental de la Caspienne, d'un port meilleur qu'Ouzoun Ada. Aussi la continuation du chemin de fer transcaspien jusqu'à Krasnovodsk fut-elle décidée. Toutes les objections faites à ce projet tombèrent dès qu'on eut trouvé de l'eau douce à cinq lieues environ de Krasnovodsk, et les mesures furent prises pour que, de part et d'autre, les travaux fussent achevés en 1896.

Le désert que traverse la voie ferrée, à partir d'Ouzoun Ada, présente deux aspects différents. Tantôt ce sont des dunes de sables que fait trembler la seule vibration du train qui passe, que la brise la plus imperceptible empanache d'une fumée de poussière, que le souffle du

vent transforme et déplace ; tantôt ce sont de vastes steppes, que les Turkmènes appellent *tâkyr,* dont la surface plate et dure, souvent couverte d'efflorescences salines, est ou bien tout à fait stérile, ou bien parsemée de quelques maigres touffes d'herbe. Ce dernier terrain n'a offert aucune difficulté à la construction de la voie ; il n'en a pas été de même pour les sables mouvants, à l'inconstance presque infinie desquels il a fallu opposer une constance plus grande encore. Près de Mikhaïlovsk, on a dû refaire vingt fois les travaux. Et il ne suffit point d'avoir établi la ligne, il faut la protéger contre les attaques incessantes du sable ennemi ; on y parvient, dans une certaine mesure, en disposant des claies le long de la voie ou en plantant auprès des rails et au sommet des dunes des buissons épineux qui croissent dans le désert.

Pendant les cent quatre-vingt-cinq premiers kilomètres, le pays est complètement dépourvu d'eau ; les quelques puits qui ont été creusés n'ont fourni que de l'eau salée. A Kazandjik on trouve une source douce, puis de Kyzyl Arvât à Merv quelques ruisseaux, venant des montagnes qui bordent la Perse et l'Afghanistan, déterminent des oasis dans la terre blanche, le lœss, naturellement très fertile dès qu'il est arrosé. A Tedjent, les Turkmènes pour un grain confié au sol en récoltent de quatre-vingts à cent soixante. Quelquefois, lorsqu'il a plu dans la montagne, l'eau arrive en abondance, submerge et emporte la voie ferrée, danger contre lequel elle est mal défendue, car elle est dépourvue de ballast et les aqueducs ne sont pas assez nombreux.

Sur cette première partie du chemin de fer, le point le plus fameux est le camp retranché de Geuk Tépé, qui devint célèbre pour avoir été enlevé par un général célèbre. C'est un ouvrage de fortification très bon contre une charge de cavalerie, insignifiant contre des troupes d'infanterie tant soit peu appuyées d'artillerie. Le point le plus important est Askhabad, chef-lieu de la région transcaspienne, d'où se détache une route carrossable, allant par Koutchân à Mechhed, la plus considérable des villes du nord-est de la Perse, lieu de pèlerinage très vénéré et très fréquenté des musulmans chiites. Cette route

pourra se transformer en un chemin de fer qui consolidera l'influence russe dans le nord de la Perse où elle est déjà sans rivale, de même que l'influence anglaise est sans rivale dans le sud. L'oasis de Tedjent, dont je viens de parler, est le point d'aboutissement de la route de Hérat, par Sarakhs. Il serait facile de relier par là le chemin de fer russe au chemin de fer anglais, qui est dès maintenant aux portes de Kandahar. Les Russes caressent avec complaisance ce projet et s'efforcent de démontrer aux Anglais l'avantage qu'ils auraient à se procurer à peu de frais une voie terrestre faisant communiquer rapidement la métropole et la colonie. Mais les Anglais songent que si ce chemin de fer les aidait à défendre la ville de Hérat, il aiderait aussi les Russes à la prendre, que la nouvelle route serait en grande partie entre les mains de leurs adversaires, que l'intolérance douanière de ceux-ci la rendrait inutile au point de vue commercial, qu'il vaudrait beaucoup mieux pour les intérêts britanniques construire un chemin de fer par le Baloutchistân, le sud de la Perse, Baghdâd et le golfe d'Alexandrette.

Merv, qui fait remonter son origine à Alexandre le Grand et porta l'orgueilleux surnom de « Souveraine du monde », n'est plus qu'un monceau de ruines ensevelies dans les sables, près desquelles les Turkmènes nomades ont planté leurs tentes et bâti leurs remparts de boue. Les Russes ont commencé à fonder une ville neuve, ils ont tracé quelques rues au cordeau, édifié quelques centaines de maisons; et cette cité naissante, terne et désolée, semble presque aussi morte que le désert qui l'entoure. Cependant l'homme travaille activement à rendre la vie et la fertilité à ces terres aujourd'hui arides. Il y suffit d'un peu d'eau. On vient de rétablir la digue de « Soultân bend » sur le Mourghâb à environ quatorze lieues au sud de Baïrâm Ali, emplacement de l'ancienne Merv. Cette digue, détruite au siècle dernier par les Boukhariotes en même temps que la ville, divisait la rivière en plusieurs canaux qui fournissaient d'eau Merv et ses environs. L'irrigation de cette contrée, assurée de nouveau, restituera quarante mille hectares de terre à l'agriculture.

Lorsque nous passâmes à Baïrâm Ali, il était nuit et la lune était

dans son plein. Sa lumière pâle dormait, immobile, sur la surface pâle du désert et sur les pâles débris d'argile de la cité morte. On ne saurait imaginer la sérénité absolue, la mélancolie d'autre monde de ce paysage immense et uni comme une mer, mais comme une mer sans bruits, sans mouvements, sans reflets.

Le 26 mars, à midi, après quarante et une heures de voyage, nous arrivâmes sans incident à l'oasis de Tchardjoui. Une brise s'était levée, enveloppant tout dans un brouillard de poussière jaunâtre qui décolorait le ciel et les arbres. Nous eûmes le plaisir de rencontrer le prince Khilkof, alors directeur de la construction du chemin de fer, aujourd'hui ministre des travaux publics. Le long séjour qu'il avait fait en Amérique avait laissé une trace visible dans sa manière d'être. Son véston sombre faisait une tache piquante parmi les uniformes chamarrés qui l'entouraient, de même que son allure vive, ses mouvements rapides et précis contrastaient curieusement avec le flegme nonchalant ordinaire aux Russes. Le directeur de l'exploitation, colonel Andréief, se trouvait avec lui. Il était en tournée d'inspection; il fit attacher à son train spécial la voiture de l'émir de Boukhâra et la mit gracieusement à notre disposition. L'Amou Dâria[1] traversé sur un pont de bois branlant et la station de Farab passée, nous fûmes surpris par un grand vent du sud-ouest qui balaya la mer de dunes, souleva des nuages de sable et obscurcit l'atmosphère. On n'y voyait pas à trente pas, le sable extrêmement fin pénétrait partout à travers les parois des voitures, à travers les vêtements, à l'intérieur des malles les mieux closes. La voie en fut bientôt couverte et obstruée. On envoya une équipe d'ouvriers pour la déblayer, de sorte qu'on mit huit heures et demie pour franchir les soixante verstes qui séparent Tchardjoui de l'oasis de Kara Koul.

1. Ce mot devant revenir fréquemment dans ce récit, je rappelle au lecteur que c'est un mot persan qui signifie « rivière ». C'est le même mot qu'en italien « Doria » et en français « Doire ». Ex.: la Doria Baltea, la Doire Ripuaire. Seulement les Turcs, à la suite des Persans, n'appliquent ce mot qu'aux cours d'eau de premier ordre.

Nous passâmes à Boukhâra, sans nous y arrêter, et nous arrivâmes le 28 mars, à trois heures de l'après-midi, à la station de Samarkand, quatre-vingt-douze heures après avoir quitté Ouzoun Ada. Dans les conditions normales, ce voyage de 1,440 kilomètres s'accomplit en soixante-trois heures, c'est-à-dire que l'on parcourt 23 kilomètres à l'heure, allure modérée, fort propre à préparer la transition aux modes de transport plus primitifs dont on dispose plus loin. Ainsi le chemin de fer transcaspien, devenu célèbre entre tous les chemins de fer du monde, grâce à une réclame habile, met Samarkand à douze jours de Moscou par Odessa, à neuf jours par Tiflis et Vladikavkaz[1], à huit jours et demi par Piétrovsk. Si le tracé Orenbourg-Tâchkent, préconisé par quelques-uns, avait prévalu, on aurait pu se rendre en six jours de la capitale de la métropole à la capitale de la colonie, et la voie n'eût pas été encombrée et menacée par les sables. Cela eût été préférable au point de vue économique. Mais le chemin de fer transcaspien est un chemin de fer militaire, né des circonstances. Il fut avant tout un moyen de réduire les Turkmènes nomades et de conquérir Merv. Il supprimait la difficulté considérable de transporter des hommes et des vivres à travers des sables arides. Puis, continué jusqu'à Samarkand, il fut un trait-d'union entre le corps d'armée du Caucase et celui du Turkestan, permettant de concentrer rapidement des troupes sur un point quelconque des frontières de la Perse ou de l'Afghanistan. En même temps, il servait à frapper les imaginations européennes, à donner à l'Occident une haute idée de la Russie, à dissimuler l'ambition derrière l'écran de la civilisation. Par surcroît, le développement de la culture du coton devait lui faire acquérir une assez grande importance commerciale. Dès l'époque de notre passage, le trafic annuel portait sur environ quatre cent mille tonnes de marchandises et l'on disait que les recettes excédaient les dépenses de plusieurs centaines de mille roubles. Depuis, de notables progrès ont été accomplis et l'on s'est enfin déterminé à mettre à exécution le projet longtemps ajourné

1. Entre ces deux villes, route postale qui ne sert point pour le gros trafic.

du prolongement de la voie ferrée jusqu'à Tâchkent. Ce nouveau tronçon sera prêt en 1898. En outre, le principe d'un embranchement sur le Ferghâna a été adopté, et c'est de ce côté sans doute que la ligne sera continuée par Viernyi et Siémipalatinsk pour rejoindre le Transsibérien. De cette manière, la Russie possédera, pour favoriser les mouvements de ses armées, un chemin de fer qui se déroulera sans interruption sur plus de deux mille lieues, en serrant de près les frontières de la Perse, de l'Afghanistan et de l'Empire chinois.

La station de Samarkand est située à quatre kilomètres de la ville russe. Celle-ci est sillonnée de rues tracées au cordeau, toutes aussi larges que les avenues de Versailles et bordées de chaque côté d'une double rangée d'arbres, peupliers, saules, karagatch, aussi pressés que possible les uns contre les autres, tous très hauts, très larges, très frais. Sous leur feuillage s'abritent modestement les maisons basses et blanches où vit la peu nombreuse population russe. L'industrie et le commerce faisant défaut, il règne partout un calme agreste et l'on rencontre plus souvent une vache qu'un être humain. La ville turque, beaucoup plus considérable, est aussi plus animée dans ses rues étroites et sales, bordées de misérables échoppes bâties en appentis, et de maisons en pisé qui s'effritent et fléchissent sur leurs bases. De l'un à l'autre bout du Turkestan, de Khiva jusqu'à Tchertchen, les villes et les villages sont construits sur le même modèle. Samarkand se distingue entre les autres villes par ses monuments historiques, magnifiques encore dans leur délabrement. Je ne parlerai pas après tant d'autres des mosquées et médressés de Bibi Khânem et de Chah Zindeh, ni de la coupole aux inscriptions gigantesques qui couvre, comme un casque persan, les restes du Conquérant boiteux, ni des vastes portails et des minarets audacieux du Règistân avec l'émail éclatant de leurs briques aux couleurs variées, harmonieusement disposées. Il est triste de penser que le grand émir et ses artistes persans ont légué de si belles choses à ces Turcs, vandales incorrigibles, dénués du sentiment de l'art comme de la vénération du passé, qui vendraient toute la gloire et toute la beauté du monde pour quelques

écus sonnants. Leur négligence et leur cupidité ont dilapidé l'héritage des émirs et il a fallu que des étrangers infidèles, ennemis généreux, vinssent apprendre aux Turcs à respecter les monuments de la gloire turque. Malheureusement, quelques mesures que prennent les Russes, le mal est aujourd'hui irréparable.

La campagne de Samarkand est une des plus belles qu'on puisse imaginer. Cette plaine, marquetée de cultures diverses, ombragée d'arbres nombreux, enveloppée de montagnes qui dressent à l'horizon leurs pentes bleuâtres relevées d'une écume de neige à leur sommet, rappelle assez bien le pays de Gex. Mais, et c'est l'un des agréments d'un voyage en pays exotique, le charme d'un paysage est singulièrement rehaussé par le tour nouveau que lui donnent certains détails de costume, détails presque insignifiants dans l'ensemble, mais qui raniment la sensibilité indolente. C'était un plaisir de voir aller et venir, à l'ombre tachetée de soleil des peupliers et des ormes, tant de cavaliers aux longues robes bariolées de teintes vives, et de temps à autre quelque coursier étique portant sur son dos une famille entière, le père, la mère, un ou deux enfants, tous à califourchon l'un derrière l'autre, tenant chacun un panier ou un paquet. Çà et là on passe devant un *tchaï khâna* où, dans un jardin peuplé d'arbres fruitiers et tapissé d'herbes folles, quelques hommes, assis sur leurs talons, dégustent une tasse de thé vert, écoutant des musiciens qui chantent à pleins poumons d'une voix nasale fort aiguë et s'accompagnant de cithares et de tambourins.

Le vice-gouverneur, général Poukolof, nous fit le meilleur accueil que nous pussions désirer. J'ai eu le déplaisir d'apprendre sa mort dernièrement. C'était un homme au cœur excellent, aux manières simples et franches, très gai, toujours prêt à rendre service et que regrettent tous les étrangers qui l'ont connu en Asie centrale. Parmi les curiosités de Samarkand qu'il nous montra, figurait le cousin d'Abdourrahmân, émir de Kaboul, Ishâk Khân, qui avait essayé de chasser son cousin de Kakoul et, chassé lui-même, avait cherché un refuge sur le territoire russe (1888-89). C'est un gros homme, ayant

cet air bonasse et inoffensif que les Asiatiques, même les moins doux et les plus enclins à la tyrannie, prennent avec la plus grande facilité lorsqu'ils ne sont pas les plus forts ; au reste le calembour irrévérencieux qu'on se plaît à faire sur son nom (ichak en turc signifie âne) prouve la médiocre opinion que l'on a de son intelligence.

Expédiant directement à Marghélân nos gros bagages, chargés sur trois charrettes, qui devaient faire en quinze jours ce voyage de plus de 600 kilomètres, nous nous rendîmes nous-mêmes en voiture de poste à Tâchkent où nous appelait le règlement de nos affaires. Le tarantass est, comme l'on sait, un véhicule qui secoue rudement le voyageur qui s'y confie, mais le transporte rapidement, s'il a une bonne *podorojnaïa,* quoique la route soit assez mauvaise et se réduise le plus souvent à une simple piste. Nous franchîmes en trente-six heures les 306 kilomètres qui séparent Tâchkent de Samarkand, à travers la vallée du Zerafchân, les steppes herbeuses parcourues par de grands troupeaux de bœufs et de moutons, les portes de Tamerlan, long défilé large de cent mètres entre des rochers hauts de deux cents pieds, la steppe encore, le Syr Dâria aux eaux jaunâtres et rapides qu'on passe en bac, le village de Tchinâz et la plaine cultivée et boisée de Tâchkent, limitée au nord par des montagnes neigeuses. Tout le long de cette route, les chameaux chargés défilent par centaines.

La ville russe de Tâchkent, qui compte déjà 40,000 habitants et s'accroît sans cesse, est construite sur le même plan que celle de Samarkand ; seulement les arbres y sont moins nombreux et moins beaux. En revanche, il y a beaucoup plus de mouvement et de vie et l'on y trouve de grands magasins assez bien fournis de marchandises européennes de toutes sortes. Les prix, il est vrai, sont fort élevés, mais peut-être doit-on s'étonner qu'ils ne le soient pas davantage, vu les conditions économiques, les moyens de transport défectueux, les droits de douane exorbitants. La ville indigène, trois fois plus considérable que celle de Samarkand, mais dépourvue de monuments intéressants, est, selon l'usage constant en Asie centrale, assez éloignée de la ville russe. Cette mesure de prudence se comprend aisément, encore que les

Sartes paraissent être fort tranquilles, plus enclins au trafic qu'à la guerre, indifférents par une longue habitude aux changements politiques et semblent prêter une oreille de plus en plus distraite aux conseils des mollahs fanatiques. Les Russes sont habiles à favoriser ces dispositions : sévères à l'extrême à toute apparence d'indocilité, soigneux d'inculquer à la population indigène une impression de force inébranlable, ils savent aussi s'attirer son estime et son bon vouloir en lui donnant plus de sécurité et de justice qu'elle n'en avait jamais eu sous les tyrannies capricieuses d'autrefois, en améliorant la situation économique, en respectant les coutumes établies, même celles qui semblent dépérir, mais qui pourraient reprendre vigueur si elles étaient contrariées. Patients par caractère et parce qu'ils se croient maîtres de l'avenir, ils se fient au temps pour amener un rapprochement qui est dans la nature des choses. Le peuple russe, encore en voie de formation, a des facultés d'assimilation que n'ont pas les peuples cristallisés par de longs siècles d'histoire. L'absorption réalisée par lui au cours des âges précédents de nombreux éléments asiatiques, l'a rendu apte à en absorber d'autres encore. Une certaine affinité entre Sartes et Russes, dont les uns ne sont plus barbares depuis longtemps et dont les autres ne sont pas encore trop encombrés d'idées acquises ni trop entichés de civilisation artificielle, de part et d'autre un certain laisser-aller, une répugnance à la tension sans trêve de la volonté, un dédain de l'activité remuante et agitée où se plaisent la plupart des Occidentaux, une tendance commune à traiter toutes les difficultés par la patience et l'apathie, une analogie de souplesse et d'affabilité, facilitent les relations entre les vainqueurs et les vaincus, permettent un peu de cette familiarité qui n'existe à aucun degré entre Hindous et Anglais et qui petit à petit conduit à une union plus intime. Puis, au lieu qu'entre les Anglais et leurs sujets il n'existe pas d'anneau qui puisse servir à relier les deux tronçons séparés de la chaîne, entre Russes et Turcs, cet anneau existe, c'est le Cosaque, enfant de la steppe, dans les veines duquel le sang tartare est mêlé au sang slave, qui se retrouve chez lui dans les steppes de l'Asie centrale, reconnaît

un cousin dans le sarte ou le kyrghyz; et les deux cousins, bons diables l'un et l'autre, se découvrent des goûts semblables, se sentent une mutuelle sympathie et cousinent volontiers autour d'une bouteille de *vodka*.

Le grand obstacle au rapprochement et à l'assimilation est la différence de religion. Mais, le clergé musulman ayant perdu sa puissance de contrainte, la religion a du même coup perdu sensiblement de son empire sur les âmes tièdes et sur les esprits très positifs des Sartes et des nomades. La pointe agressive de l'islam s'émousse de jour en jour, et, là comme ailleurs, les Russes ont la sagesse de laisser agir l'usure naturelle du temps. Ils ont soin de ne gêner en aucune façon l'exercice public du culte, de montrer une grande déférence pour les hommes et les choses de la religion, de ne point permettre une propagande chrétienne qui serait intempestive, qui donnerait au clergé musulman un prétexte pour se poser en victime, déclarer la loi de Dieu en danger, agiter les passions qui s'endorment.

On compare souvent le Turkestan russe avec l'Algérie. Ce que je viens de dire suffit, je crois, à faire sentir combien dans les deux pays sont différentes les conditions des rapports entre la population conquérante et la population conquise. Les Sartes, d'une part, sont beaucoup moins indociles et moins fanatiques que les Arabes ; d'autre part, une grande partie de la nation russe s'est attardée dans une civilisation rudimentaire qui la rapproche moralement des Turcs. Un coup d'œil jeté sur la carte montre combien peu se ressemble dans l'un et l'autre cas la situation relative de la métropole et de la colonie. Tandis que la France est séparée de l'Algérie par une large mer où plusieurs puissances étrangères lui disputent l'influence, la steppe turque n'est que le prolongement de la steppe russe, de même que l'expansion du peuple russe en Asie centrale n'est que le prolongement de son expansion dans les bassins de la Volga, de la Kama et de l'Oural. Autre est le climat, autre la nature du sol. Le littoral algérien, les coteaux du Tell, les hauts plateaux, ne se retrouvent point dans le Turkestan. Il est vrai qu'au premier abord le Sahara semble analogue aux plaines

de la Transcaspie et de la Transoxiane. Mais ces plaines sont sillonnées de grands fleuves et de rivières importantes, qu'on ne saurait mettre en parallèle avec les ouàdis à sec du Sahara, et ces cours d'eau déterminent de vastes régions de culture auxquelles les maigres oasis du désert algérien ne sont pas comparables. Je ne veux pas dire qu'il n'y a aucun rapport entre les deux pays, ni qu'on ne peut tirer aucun enseignement de l'expérience de l'un pour en faire profiter l'autre; mais il faut se garder de conclure de quelques analogies, souvent plus apparentes que réelles, à une similitude exacte.

Une chose qui peut être imitée en toute autre colonie, c'est le zèle que mettent les Russes à étudier et exécuter les travaux publics productifs, à encourager le développement économique. On s'est beaucoup occupé d'étendre la surface des terres cultivables en améliorant l'irrigation. On projette un canal du Syr Dària à Djizak, de l'Oxus à la mer Caspienne, de Tchardjoui à Merv le long du chemin de fer, de Kélif à Karchi et Boukhàra, afin de remédier à l'insuffisance du Zerafchàn.

La colonisation russe, autorisée seulement depuis 1881, s'accroît de jour en jour. En 1891, il y avait déjà 16,000 colons, dont près de 4,000 anciens soldats, établis sur les terres domaniales, exemptés de l'impôt pour quinze ans, non astreints au service militaire, vivant dans des villages spéciaux à l'écart des indigènes, munis d'armes à feu pour leur défense en cas de besoin. On a trouvé des mines de cuivre près de Tâchkent, de plomb argentifère, d'or et de fer, de houille et de pétrole en divers points, particulièrement dans le Ferghàna. Le climat et le sol sont très propices à la culture du coton qui prend une extension de plus en plus grande et le Turkestan fournit déjà une notable partie de la matière première nécessaire aux manufactures de la Russie d'Europe. On encourage la production de la soie, qui réussit bien dans le Ferghàna, celle du sucre et du vin. On a aujourd'hui des vins de Samarkand qui, à la vérité, auraient bien besoin d'être améliorés, mais il y a commencement à tout. Les Russes se plaisent à nourrir de vastes pensées, ils ont l'esprit toujours plein

d'entreprises grandioses, ils ont l'espérance et le désir illimités. Ils sont enclins comme les Américains aux exagérations de langage et aux hâbleries; lorsqu'ils ont fait quelque chose, ils aiment à sonner la fanfare pour proclamer *urbi* et *orbi*, en les grossissant, les progrès qu'ils ont accomplis. Mais ils ont l'esprit de suite, ils ne craignent point de bâtir trop grandement pour l'avenir, et leur organisation politique les préserve de s'embourber dans le marécage des compétitions locales. Ils voient déjà leur sablonnière convertie en potager, les balles de coton s'empiler dans les gares du Transcaspien, de manière à désapprendre au coton d'Égypte et d'Amérique le chemin d'Odessa, assez de fil de soie sortir de leurs magnaneries pour habiller toutes les femmes de l'Empire, assez de vin remplir leurs cuves pour abreuver le peuple entier des orthodoxes. « La Russie, disait un tsar, est la sixième partie du monde. » Il faut qu'elle se suffise à elle-même, qu'elle ne soit pas obligée de rien emprunter à l'étranger, ni de recourir aux services de personne, qu'elle puisse à la rigueur se désintéresser du reste de l'univers. En attendant que le Turkestan permette aux Russes de s'affranchir, pour beaucoup de produits, de l'importation étrangère, ils essayent de se passer du travail étranger. Il est presque impossible de rien faire en Turkestan si l'on n'est sujet russe. Les Hindous, naguère établis dans les bazars de Boukhàra, de Samarkand ou de Khokand, ont dû quitter la place. C'est une histoire qui remonte aux premiers temps de la conquête que celle de l'Allemand ingénieux qui fit fortune en achetant les entrailles de moutons que les musulmans laissaient perdre, et en les envoyant à Hambourg pour les transformer en cordes de violon. Depuis, plusieurs entreprises tentées par des étrangers ont échoué devant le mauvais vouloir des Russes, dont la bonhomie excelle à éconduire et à décourager. Parmi les commerçants grands et petits, les industriels et les ouvriers, on rencontre, en dehors des indigènes, un nombre considérable d'individus qui ne sont point des Russes proprement dits; mais tous, ils sont sujets du tsar : Allemands des provinces baltiques, Tartares de Kazan, de Crimée et du Caucase, Arméniens, Géorgiens, Ossètes, Lesghiens, Tartares et

Persans du Caucase, Grecs naturalisés. On est frappé de la place importante que tiennent les Polonais dans les entreprises privées comme dans les fonctions publiques ; il semble que le gouvernement voit avec plaisir leur activité, gênante en Europe, se diriger vers l'Asie.

A Tâchkent nous rencontrâmes le général Korolkof, momentanément détaché de son gouvernement du Ferghâna. Dutreuil de Rhins avait fait sa connaissance à Paris et il le considérait comme son principal appui dans le Turkestan russe. Grâce à lui surtout, nous fûmes admirablement accueillis et aidés par S. E. le Gouverneur général, baron Vrevsky. Je ne saurais non plus oublier les services qu'ont bien voulu nous rendre le général Gélinsky, M. Nalifkine, M. Müller, notre compatriote, le colonel Gédéonof, directeur de l'observatoire, enfin le prince Gagarine et le comte Chérémétief, aides de camp du Gouverneur général.

Le baron Vresvky donna des ordres pour que nous puissions engager une escorte russe à Marghélân, il nous permit d'acheter au service de la guerre quatre carabines Berdan, autant de cartouches que nous en désirions, deux tentes de feutre. Ce matériel et divers autres objets, conserves, ustensiles, etc., d'un poids d'environ cinq cents kilogrammes furent expédiés par charrette à Marghélân, sous la conduite de l'un de nos deux domestiques indigènes. L'autre partit avec nous en voiture de poste pour Marghélân, le 20 avril à deux heures du matin.

La grande route, qui passe par Khodjent, est sensiblement meilleure que celle de Samarkand à Tâchkent. Jusqu'à Khokand (272 kilom.) elle ne traverse guère que des campagnes cultivées, sauf les sables des brigands (Karaktchi koum) au delà de Khodjent, et la grande plaine pierreuse et déserte de Patar.

Khokand est une ville très peuplée, longue de cinq verstes, qui, les Russes y étant fort peu nombreux, a conservé mieux peut-être que les autres villes du Turkestan la couleur locale et indigène. Il n'y a, du reste, rien de curieux à voir que le bazar très vaste et animé et le palais de l'ancien Khân, édifice moderne, d'un mauvais goût affreux,

bariolé de couleurs criardes, semblables à celles des étagères algériennes qu'on vend dans les bazars parisiens. La campagne est magnifique, plus riche que celle de Samarkand, arrosée par un réseau de petits canaux aux mailles serrées; de toutes parts des maisons innombrables, des jardins d'arbres fruitiers, des champs de blé, de maïs, de riz, de luzerne presque tous encadrés d'une ligne de mûriers blancs, de vastes cultures de cotonniers, des peupliers et des ormes majestueux. Les Turcs ont un respect pieux pour les arbres, ils ne les abattent qu'à la dernière extrémité, et l'on en voit de séculaires qui sont encastrés dans les murs des maisons.

De Khokand au Nouveau Marghélân, il y a dix heures de tarantass et 93 kilomètres. Le pays, toujours plat, est à moitié cultivé, à moitié désert et caillouteux. Le Nouveau Marghélân est un vaste parc; les maisons carrées, sans étages, sont noyées dans un lac de verdure; les larges allées qui seraient silencieuses sans la course rapide de quelques fiacres et l'aigre croassement d'une multitude de grenouilles dans les fossés, ouvrent une perspective sur les montagnes du sud qui blanchissent à travers le feuillage. On y compte seulement cinq mille habitants tandis que la ville sarte, éloignée de quatorze verstes, en contient soixante-quinze mille.

Le général Korolkof avait donné des ordres pour que le palais du Gouvernement fût mis à notre disposition. Ce palais, qui ressemble à un grand chalet suisse, est entouré d'un parc aussi beau que celui de Trianon, dessiné par le général lui-même qui est homme de goût en même temps que savant botaniste. « Pour nous consoler de l'absence du général Korolkof, écrit Dutreuil de Rhins dans son rapport officiel, il ne fallait rien moins que la société si agréable du vice-gouverneur, le général Médinsky, dont l'éloge n'est plus à faire comme soldat et administrateur. J'ai trouvé en lui non seulement l'hôte le plus sympathique, mais encore mon plus précieux guide et soutien dans l'organisation de ma mission. J'ai largement profité de sa grande expérience des voyages d'études dans les monts Alay et sur les frontières de la Russie et de la Chine. »

Notre matériel complété, le personnel nécessaire engagé, nous fîmes, le 12 mai, une dernière course en tarantass de Marghélân à Och (121 kilom.) en passant par Andidjân. Le Ferghâna est décidément un beau et riche pays qui mérite de tout point les éloges dont le comble en ses mémoires le plus glorieux de ses enfants, le sultan Baber. C'est la perle du Turkestan russe. Les déserts y sont plus réduits qu'ailleurs, les eaux plus abondantes, la terre plus féconde. Le plus brillant avenir est réservé sans doute à cette contrée, qui dans la montagne fournit de la viande et de la laine, dans la plaine des fruits de toutes sortes, des céréales, du coton et de la soie.

A partir d'Och, petite ville presque exclusivement turque à part la garnison russe, les routes cessent d'être carrossables. Il fallait nous procurer des chevaux pour continuer notre voyage. Le chef de district, colonel Deibner, eut la complaisance de mettre à notre service son interprète, un Tartare de Kazan, qui nous guida fidèlement et sûrement à travers les embûches des maquignons. Och est un des principaux marchés de chevaux du Turkestan. On n'y trouve point de ces superbes *arghamak* des steppes Turkmènes, arabes d'origine, longs de cou, sveltes et nerveux, dont l'endurance égale la rapidité, mais dont les plus beaux spécimens valent plusieurs milliers de roubles. Les chevaux kyrghyz, les seuls qu'on vende à Och, sont un peu lourds de formes, massifs d'encolure, bas de jambes, mais forts, patients, doux à mener et sûrs de pied. Les Russes s'en servent avec plein succès pour leur artillerie et pour la cavalerie cosaque. Les métis d'*arghamak* et de juments kyrghyz qu'on appelle *karabaïr,* sont appréciés pour leur belle allure, leurs formes élégantes et pleines, leur vitesse; mais ils ne valent pas les autres pour l'endurance. Les simples chevaux kyrghyz, jeunes et de bonne qualité, coûtent, à Och, environ 30 roubles l'un. Pour cinquante ou soixante roubles on peut avoir un excellent cheval de selle, très propre à un long voyage.

A notre départ, notre caravane se composait de 21 chevaux nous appartenant, et de 20 autres loués jusqu'à Kâchgar. Le matériel comprenait 38 caisses pesant 1,363 kilos, 6 colis de matériel de campement pesant 350 kilos, 180 kilogrammes de selles et armement portatif, 210 de bâts et accessoires, 950 de vivres pour quinze jours, en tout à peu près 30 quintaux. Le personnel comptait, en dehors de nous, deux soldats russes en congé et cinq Turcs. Le chef d'escorte, Razoumof, fut le seul qui nous suivit jusqu'au bout. Ouvrier adroit et ingénieux, il nous rendit, à ce titre, plus d'un service; il eût été un bon homme s'il eût été moins léger; souvent sage et attaché à son devoir, il lui prenait parfois des lubies étranges qui inquiétaient; il était un peu cabotin et présomptueux, avait la manie de changer de costume tous les jours et occupait ses loisirs à se fabriquer d'innombrables paires de bottes. L'autre Russe, Yélovikof, était solide, courageux, plein de zèle, bien discipliné, bon tireur et bon marcheur, mais ivrogne incorrigible; sa malheureuse passion l'emporta sur son devoir et il nous quitta avant d'avoir achevé son temps; de mauvaises langues nous dirent qu'à son retour à Marghélân, chargé d'économies et fatigué d'abstinence, il loua un fiacre à la journée et épuisa tous les cabarets de la ville. Le Kazzak Ata Bay, bel homme et beau parleur, était un interprète très décoratif. En 1878, il avait été à Paris où il avait appris à dire : Bonjour, Madame. Vert galant et dépensier, aimant à s'amuser et à jouer le grand seigneur, il connaissait beaucoup de manières de gagner de l'argent aux dépens des autres en général et de ses maîtres en particulier; au reste point voleur et plein de respectabilité. Serviteur très utile, sinon toujours fidèle, s'il se plaisait à la ville dans une noble oisiveté, il ne boudait pas à la besogne en campagne, et se montra à la hauteur des circonstances les plus pénibles. Peu persévérant et facilement oublieux des engagements qui ne lui convenaient plus, il nous abandonna dès la première année. Le Tarantchi Mouça Mahmoud Rouzin était né aventurier. Très jeune, il avait pris part à la guerre des Dounganes, avait fait le coup de feu contre les Chinois, puis s'était réfugié dans le Turkestan russe, avait voyagé avec le docteur Regel, parcouru pendant de longues années les montagnes, recueillant des plantes, chassant et empaillant des animaux pour le compte du Muséum de Pétersbourg, avait épousé par hasard une fille de sang royal,

avait eu maille à partir avec l'administration et s'était retiré à Tâchkend auprès d'une de ses femmes, puis la première brise de printemps avait emporté ses idées de retraite, lui avait de nouveau soufflé au cœur la passion des voyages et il s'était engagé avec nous. Bon préparateur de botanique et de zoologie, cavalier intrépide, chasseur admirable, cuisinier passable, poète à ses heures quoique il ne sût pas écrire, connaissant outre le turc, le russe, le persan, le chinois et le mongol, il savait tout apprendre et se plier à tout. Brave autant qu'intelligent et fin matois, il mêlait à doses égales l'audace et la prudence, la franchise et l'astuce. Plus réservé, moins brillant d'apparence qu'Ata Bay, il était plus sérieux et plus honnête; assez indépendant pour ne point compromettre ses intérêts propres, mais dévoué et prêt à tout pour la cause avec laquelle il confondait la sienne. C'était un homme précieux, qui nous servit mieux que tout autre; malheureusement sa constitution, minée par une vie trop tourmentée, lui rendait très difficile de voyager à de hautes altitudes et il lui fut impossible de nous suivre dans notre troisième expédition. Le sarte Mohammed Amin avait été capitaine sous Yakoub Bek et n'était point fait pour donner une haute idée de l'armée de l'Atalyk Ghâzi; d'ailleurs, les Sartes n'ont guère, en général, les qualités nécessaires à la guerre ou dans un voyage d'exploration. Celui-ci s'était engagé avec nous pour revoir les lieux témoins des exploits de sa jeunesse et pour se débarrasser de sa femme qui lui était, disait-il, insupportable et ne voulait point le quitter; mais en route, chaque fois qu'il faisait trop chaud ou trop froid, que l'étape était trop longue ou le dîner trop court, il poussait des soupirs à fendre l'âme, regrettant amèrement, comme Ulysse, sa maison et sa femme qui, dans l'éloignement, lui paraissait plus supportable que les misères présentes. Abd oul Raçoul était sarte aussi, mais s'était frotté aux Russes qui, avec quelques mots de leur langue, avaient enseigné à ce serviteur du prophète le goût du petit verre. Il s'enivrait ignoblement et nous dûmes bientôt le renvoyer. Quant au plus jeune, Doucha Bay, c'était un pur Kazzak de la steppe, cavalier indémontable, mais d'une stupidité à toute épreuve; tour à

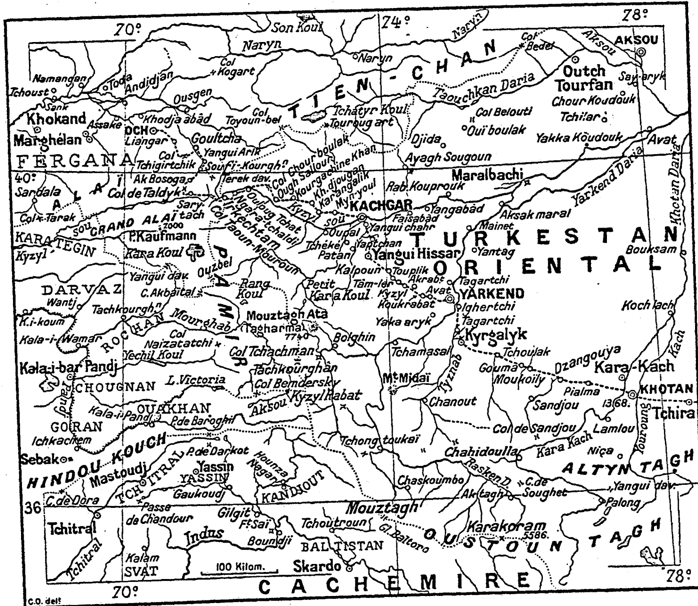
tour palefrenier et cuisinier, il fut toujours égal à lui-même. Un défaut, plus ou moins commun à tous ces hommes, Turcs ou Russes, c'était le manque de cette gaieté qui se rit des difficultés et des souffrances, de ce ressort moral qui fait rebondir l'homme d'autant plus haut que la chute a été plus lourde.

Le 23 mai à 10 heures du matin, nous étions en selle et nous commençâmes cette longue chevauchée qui ne devait prendre fin qu'au bord du Pacifique. Jusqu'à la première étape la promenade est charmante par les collines gazonnées, ornées d'arbres divers; presque à chaque tournant du chemin la vue change, tantôt renfermée dans un frais et gracieux vallon, tantôt découvrant par une échappée les cimes neigeuses de l'Alay, tantôt s'étendant sur la plaine d'Andidjân, d'abord verdoyante et sillonnée de rivières comme de rubans moirés, puis se perdant au loin dans des teintes indécises jusqu'au pied des hauteurs vaguement dessinées. Madi passé, les cultures disparaissent, peu à peu les montagnes s'élèvent, leurs pentes plus raides se dépouillent d'arbres, les vallées s'approfondissent, les eaux précipitent leur course; après le poste militaire de Goultcha l'herbe se fait rare, les rochers sont plus fréquents, la route est plus difficile et la neige se montre sur les sommets. Près du fort abandonné de Soufi-Kourghân, au confluent du torrent du Térek avec la rivière du Taldyk, nous rencontrâmes le chef des Kyrghyz, qui avait dressé une tente pour nous et tenait le dîner prêt. Il nous avertit qu'il était impossible de franchir le col Térek davân à cause des neiges, que les courriers eux-mêmes qui font deux fois par mois le service de la poste entre Och et Kâchgar, étaient obligés de prendre la passe du Taldyk, seule praticable en ce moment, quoiqu'elle allongeât la route de deux journées. Nous remontâmes donc le Taldyk sou vers le sud et allâmes camper au pied du col, à Ak Bossogha. Ce blanc seuil de l'Alay méritait son nom, car la neige qui était tombée en abondance couvrait tout, le flanc des montagnes et le fond de la vallée, d'une blancheur uniforme. Le 29 mai, nous gravîmes le Taldyk davân en tâtonnant dans la neige qui s'était accumulée en masses épaisses sur les pentes du col et sur la haute vallée qui le sépare du

Katin art. Au moindre écart, les chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail, quelquefois davantage, et de temps à autre des rafales de vent d'ouest nous envoyaient au visage des paquets de poussière blanche et glacée. L'après-midi nous arrivâmes au fortin ruiné de Sary tâch, dans la vallée de l'Alay, large, plate, couverte d'herbe, barrée au sud par les magnifiques montagnes du Pamir. Celles-ci, bien que moins élevées au-dessus du Sary tâch que le Mont-Blanc au-dessus de Chamonix, offrent un aspect plus imposant, car leur chaîne se développe à perte de vue de l'est à l'ouest et se dresse brusquement, toute blanche au-dessus de la steppe rase, esplanade digne de cette façade gigantesque. Par le col Taoun mouroun on passe dans le bassin du Kyzyl sou kachgarien, et après avoir franchi quelques mauvais endroits où le chemin est une corniche étroite au flanc des rochers, on rejoint la route du Térek à Irkechtam sur la frontière même. A Irkechtam s'élève un petit fort de briques solitaire, perché sur la haute berge d'un torrent, le Malibatar, comme sur le bord d'un entonnoir. Il est gardé par trente-six Cosaques et un officier. Nous y prîmes un peu de repos le lendemain, 1er juin, passant encore une journée sur le territoire russe où, pendant trois mois, nous n'avions cessé de rencontrer l'accueil le plus aimable et le plus utile concours. Dans la dernière et la plus fatigante partie de notre voyage les chefs kyrghyz, sur les ordres des autorités russes, avaient eu soin de nous guider, de préparer des tentes à toutes les étapes jusqu'à Ak Bossogha, de nous apporter les moutons nécessaires à notre nourriture.

La frontière passée, nous rencontrâmes un vieux *bi* (chef kyrghyz) sujet de la Chine qui nous invita à venir voir son campement, situé dans un vallon un peu à l'écart de la route. Il fit étendre des feutres sur le gazon, tous les Kyrghyz majeurs de l'aoul s'assirent autour de nous, des laitages variés, du thé et des galettes beurrées circulèrent et l'on devisa fort longtemps des choses du jour, car ces nomades perdus dans leurs montagnes sont avides de nouvelles, curieux de savoir ce qui se fait autour d'eux, et le voyageur qui passe est pour eux comme une gazette ambulante, d'autant plus précieuse qu'elle paraît moins sou-

vent. Le « bî » nous dit qu'il avait été informé de notre arrivée, qu'il était très heureux de nous voir parce que nous étions des *Firengi*, c'est-à-dire des amis du Très Illustre Sultan de Stamboul, commandeur des croyants, que Dieu protège ! Après l'Europe la conversation tomba sur les Kyrghyz, les Russes et les Chinois. Le « bi » se plaignit que les



De Och à Khotan et le Pamir.

Kyrghyz chinois ne fussent pas admis à faire paître, selon l'ancienne coutume, leurs brebis et leurs chevaux sur le territoire russe, tandis que les troupeaux des Kyrghyz russes avaient toute liberté de franchir la frontière, et le détriment ainsi causé aux sujets de la Chine était plus sensible parce qu'ils étaient plus pauvres et occupaient de moins bons

pâturages. Cependant il déclarait qu'il valait mieux supporter l'état actuel que changer de nationalité, car, de l'autre côté, les impôts étaient assez lourds et les Russes, qui ont le bras fort (Ourouss bâtour iken), entendent qu'on les paye exactement. Les Chinois, au contraire, aiment leurs aises, s'abstiennent de tracasseries qui les tracasseraient eux-mêmes, n'osent guère s'aventurer dans des gorges qui pourraient bien être des coupe-gorges et leurs sujets des montagnes payent à peu près ce qu'ils veulent. En outre ils sont libres de conserver leur vieille coutume, le *zang* primitif, autant du moins que la loi de l'islam lui a permis de subsister. L'administration russe, je ne dirai pas moins libérale, mais moins indifférente que la chinoise, y porte atteinte en diverses manières et non pas seulement par l'abolition de l'esclavage, plus apparente encore que réelle. Elle a tenté de fixer un peu l'inconstance facilement turbulente de ces nomades en substituant au droit vague et flottant d'occupation des terres, le droit de propriété individuelle transmissible par héritage, elle a essayé de briser ce qui faisait leur originalité et leur force de résistance, j'entends la solide organisation de la famille et du clan, en distribuant la population en divisions administratives, *aoul* et *volost,* de façon à partager chaque famille en plusieurs tronçons. Chacun doit mener paître ses troupeaux sur les pâturages de son aoul et non pas sur ceux que l'usage attribuait à sa famille; ce n'est plus la famille, mais l'aoul, qui répond des amendes encourues et des impôts à payer par ses membres; les jureurs, appelés dans les procès criminels ou autres à attester par serment la vérité de ce qu'affirme la partie soumise au serment, sont aujourd'hui choisis dans l'aoul et non plus dans la famille du plaideur. De plus la justice russe étant d'une équité reconnue, et disposant d'une force suffisante pour faire respecter ses arrêts, on n'a plus lieu de recourir aux *baramta* à ces enlèvements de troupeaux et de personnes opérés pour obtenir satisfaction d'un meurtre, d'un vol, d'un outrage quelconque ou pour obliger un réfractaire à se conformer aux décisions du bi. Enfin un terme a été mis aux luttes, autrefois fréquentes, pour la possession des pâturages et des terres cultivables. Cependant des usages établis

au cours d'une longue suite de siècles ne se détruisent pas en quelques années et si les Russes peuvent maintenir parmi les Kyrghyz l'ordre et la paix, parce que pour cela il suffit d'une bonne police, ils ne sauraient prétendre à changer par de simples décrets les bases de cette société nomade que la religion même n'a qu'à peine ébranlées. Le régime de la propriété individuelle ne fait que peu de progrès; la construction d'un canal ou d'un bâtiment, l'établissement d'un jardin sont seuls capables de conférer sur la terre le droit de propriété tel que nous l'entendons. En tout autre cas, les Kyrghyz observent leur vieille loi, d'après laquelle la terre cultivable appartient à celui qui l'occupe et la travaille. Quant aux pâturages, ils ont été partagés, comme je l'ai dit, entre les diverses divisions administratives introduites par les Russes; mais les limites étant mal fixées, le Kyrghyz en tient peu de compte et continue à mener ses troupeaux sur les territoires où sa famille a l'habitude héréditaire de les mener. De même les familles, que les circonscriptions nouvelles avaient morcelées, se sont le plus souvent réunies parce que les membres séparés avaient gardé la faculté de changer d'aoul ou de volost et ils en avaient usé pour rejoindre leurs parents, car mieux vaut, dit le proverbe, être pâtre dans sa famille que roi chez des étrangers. Ainsi l'aoul se confond souvent avec la famille et dans plus d'un volost il y a un clan dominant possédant la majorité absolue, en sorte que l'antique organisation de la société, fondée sur la plus étroite solidarité familiale, subsiste, forte encore. Mais elle est battue en brèche, elle fléchit visiblement et les Kyrghyz chinois, attachés aux coutumes d'autrefois, n'ont pas lieu d'envier à cet égard leurs frères de Russie.

D'Irkechtam le premier aspect de la Chine n'est pas aimable. Au nord du Kyzyl sou on aperçoit à perte de vue un chaos de montagnes d'un violet sombre, dénudées et dentelées comme des scies. La rivière, qui coule dans un couloir de rochers rouges, roule des eaux trop abondantes pour permettre de suivre la route directe le long de la rive droite; on est obligé de faire un grand détour au sud et d'aller passer le col Sakâl davân pour rejoindre le Kyzyl sou au fort de Naghâra tchaldy

dont le nom sonore évoque, au milieu du silence de ses ruines, les batteries des tambours aujourd'hui crevés du Khân de Khokand. Après douze heures d'une marche rapide et non interrompue on arrive à Oulough tchat, le premier poste chinois, dans une plaine au confluent de deux vallées. Dans un quadrilatère de murs à créneaux un général abrite son ennui, entouré d'environ deux cents soldats, kyrghyz ou chinois, qui tiennent garnison en compagnie de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs moutons et de leurs pourceaux. A peu de distance au delà d'Ouloughtchat la route passe sur la rive gauche du Kyzyl sou qu'il était impossible de guéer le matin à cause de la crue. Même à morte eau, vers deux heures de l'après-midi, nous eûmes quelque difficulté à le franchir; les chevaux, qui avaient de l'eau jusqu'au bois de la selle, étaient ébranlés par la force du courant.

Les montagnes de grès rougeâtre à filons verts, arides et sans vue, que l'on traverse ensuite, nous paraissant fort ennuyeuses, nous partîmes au trot, laissant notre caravane derrière. A la tombée de la nuit nous arrivâmes à la vallée d'Ough sallour où une famille kyrghyz avait planté ses sept tentes. Le chef de la famille nous reçut sous son toit de feutre, nous soupâmes d'un peu de lait de brebis et nous couchâmes en compagnie de cinq Kyrghyz, de dix lapins et d'un cabri. Ces montagnards sont hospitaliers non point par sentiment de charité, mais par respect pour une vieille coutume, souvenir du communisme primitif. On dit qu'une partie des biens appartenant à l'ensemble de la nation n'a jamais été distribuée entre les diverses familles qui la composent, elle est restée la propriété de tous et de chacun, et chacun tour à tour touche et paye les revenus de l'héritage commun en exerçant et recevant l'hospitalité. Tout Kyrghyz a droit d'être hébergé gratuitement, à charge de revanche, dans la tente où il se présente pour passer la nuit; et c'était autrefois le seul moyen de rendre possibles les voyages à des nomades qui n'avaient ni villes, ni auberges, ni monnaie portative. Le droit d'hospitalité était si strict qu'aux temps anciens, paraît-il, c'était une règle, aujourd'hui tombée en désuétude, que l'on devait le prix du sang pour l'hôte qu'on avait laissé mourir de faim. L'étranger profite

du préjugé créé par la coutume; mais, comme il n'a point part aux biens de la communauté, on attend de lui une rémunération. D'ailleurs, la générosité a si peu de chose à voir en tout cela que les riches évitent avec soin de s'installer le long des routes pour échapper à des obligations dispendieuses. Le voyageur ne rencontre que des familles pauvres qui ont plus à gagner des passants qu'à leur donner. Aussi faut-il bien se garder d'apprécier le degré de richesse d'un pays semblable d'après ce qu'on voit sur le chemin.

Quelle triste contrée que ce versant chinois de l'Alay, avec ses montagnes nues, ternes, poudreuses, sans grandeur ni perspective, bizarrement déchiquetées, aux stratifications les plus discordantes! On eût dit un amoncellement énorme de démolitions. C'était morne comme le désert de sable dont on sentait l'approche. La mélancolie de cette route était égayée de temps à autre par la rencontre de joyeuses bandes de Kyrghyz à cheval, revenant de quelque partie de plaisir, qui ne manquaient pas, du plus loin qu'ils nous apercevaient, de chanter à tue-tête en notre honneur et gloire une chanson improvisée se terminant invariablement par une allusion aussi flatteuse que suggestive à notre générosité.

Après Ming youl, on sort enfin des montagnes et l'on entre dans une plaine caillouteuse et aride, unie comme un miroir, qui s'étend jusqu'à la ligne verte du Kyzyl sou dans un lointain presque infini. Mais l'atmosphère chargée de poussière fait paraître les distances plus grandes qu'elles ne sont: il suffit de trois heures de marche pour atteindre l'oasis de Kàchgar dont la bruyante activité, la riche campagne, coupée de canaux, plantée d'arbres font un vif et plaisant contraste avec la solitude désolée que l'on vient de quitter. Après l'agréable surprise du premier coup d'œil, on s'aperçoit que le pays, quoique assez semblable à ceux de Marghélân ou de Samarkand, ne les vaut point cependant; les cultures sont moins variées, les arbres moins beaux, une poussière impitoyable blanchit tout, l'herbe, les feuilles, les visages, on voit moins de chevaux que d'ânes, tout petits, souvent montés par des hommes deux fois plus gros dont les jambes traînent; les vêtements

sont moins brillants et plus déguenillés; l'allure des passants est plus lourde, leur type moins élégant.

Avant d'arriver à la ville, nous rencontrâmes des serviteurs de M. Younghusband, alors chargé de mission à Kâchgar par le gouvernement de l'Inde. Ils nous remirent une lettre de leur maître qui nous priait d'accepter son hospitalité. Nous désirions voir d'abord M. Petrovsky, le seul consul européen résidant à Kâchgar; mais la route que nous suivions nous ayant conduits devant la maison qu'habitait M. Younghusband, celui-ci renouvela lui-même son invitation de la façon la plus gracieuse et la plus pressante, ajoutant que tout était prêt et que l'affaire était entendue entre lui et le consul de Russie, obligé de se réserver pour un voyageur au service russe qu'il attendait d'un moment à l'autre. Nous acceptâmes donc avec plaisir l'offre qui nous était faite. Nous avons conservé le meilleur souvenir de M. Younghusband et de son compagnon M. Macartney qui, pendant les dix-sept jours que nous restâmes à Kâchgar, nous traitèrent avec toute l'amabilité et la courtoisie de parfaits gentlemen, avec toute la cordialité de confrères en exploration, qui se rencontrent à plusieurs milliers de lieues de leur pays. M. Younghusband avait fait un voyage intéressant en Mandchourie et à travers le Gobi, puis avait été envoyé en mission plutôt politique que scientifique au Pamir et à Kâchgar, excellent poste d'observation, où il avait eu part à des négociations délicates au sujet d'un mur mitoyen pour lequel quatre voisins faillirent se battre l'année suivante. Il fut ensuite chargé d'un poste important à Gilgit et se distingua dans la guerre du Tchatràl. Dutreuil de Rhins appréciait fort la netteté de son esprit, la droiture et la fermeté de son caractère, sa naturelle générosité que la main libérale de son gouvernement lui permettait de satisfaire.

L'accueil que nous fit M. Petrovsky, que nous considérions en quelque sorte comme notre propre consul, fut tel que nous l'espérions, d'une bienveillance empressée. Son concours devait nous être précieux à plus d'un titre. C'est par lui que nous allions désormais correspondre avec la France, et, dans toutes les villes du Turkestan chinois il a des

agents, *aksakâl,* qui pouvaient nous être et nous furent en effet très-utiles. D'une manière plus générale, il était à même de faciliter grandement notre tâche, grâce à l'influence considérable dont il jouit, influence qu'il doit à sa position officielle de consul, et de consul unique, avec tous les privilèges spéciaux qui y sont attachés, à sa garde de quarante cosaques qui rehausse son prestige, à sa connaissance approfondie des hommes et des choses de la Kachgarie et des contrées voisines, à un service d'information admirablement organisé qui le met au courant de toute nouveauté, à l'énergie de son action qui entretient autour de lui une crainte salutaire. Sa longue expérience de l'Asie, sa large culture scientifique rendent sa conversation éminemment intéressante et profitable et donnent une autorité particulière à ses conseils; mais Dutreuil de Rhins n'eut pas toujours la possibilité de les suivre, enchaîné qu'il était par ses instructions.

Le 11 juin, M. Petrovsky nous invita à une cérémonie solennelle en l'honneur du Tsarévitch qui venait d'échapper à une tentative d'assassinat au Japon. A cette occasion tous les *Andidjanais,* c'est-à-dire les Sartes sujets russes, s'étaient réunis à la mosquée de Hàzreti Apâk, le seul monument de la Kachgarie qui ait un aspect imposant et une certaine allure artistique, encore qu'il ne soit qu'une imitation médiocre des mosquées de Samarkand. C'est là que reposent les restes du saint le plus vénéré du pays. Un prêtre musulman prononça une prière pour remercier le Très-Haut d'avoir sauvé la vie du Prince orthodoxe, les assistants, les mains tendues au ciel, répondirent: « Amîn » d'un ton fort dévot et un banquet commença. Le consul, heureux de nous rendre témoins de cette scène, ajouta au piquant du ragoût en appelant auprès de lui quelques-uns des plus graves porteurs de turban auxquels il présenta de l'eau-de-vie. Les serviteurs du prophète ne se firent pas prier et vidèrent leurs verres à la santé du Tsar blanc, seulement ils eurent soin de se mettre à l'abri des regards indiscrets.

Le plaisir que nous ont causé nos relations avec les Européens de Kàchgar ne nous fera pas oublier ce que la mission a dû aux autorités chinoises et en particulier au *tao-t'ai* de Kàchgar dont le ressort s'étend

jusqu'à Khotan et Tchertchen. J'ai déjà eu lieu de protester contre les bruits plus ou moins vagues qui ont circulé au sujet de l'hostilité que les fonctionnaires chinois nous auraient montrée et je me fais un devoir de témoigner de nouveau de la parfaite correction avec laquelle ces fonctionnaires ont, d'une façon générale, interprété et appliqué les ordres de la cour de Pékin à notre endroit.

Nous ne pûmes voir le « tao-t'ai » qui était gravement malade et avec qui nos relations se bornèrent pour cette fois à l'échange des menus cadeaux de rigueur. Nous réglâmes nos affaires par l'intermédiaire du Chargé des Affaires commerciales, T'ien Ta lao-yé, fonctionnaire de rang peu élevé, mais fort aimable homme et le plus grand faiseur de compliments que j'aie jamais rencontré. Il nous déclara tout de suite que nous étions les personnes les plus sympathiques et les plus remarquables qu'il eût encore vues, que notre science égalait notre courage, que nous ressemblions de tout point à des Chinois. Il n'était point sot et il était persuadé de sa supériorité. Il riait toujours en homme content de soi, il avait le geste emphatique comme la parole. La Chine a aussi ses Gascons.

La chose principale que nous avions à faire à Kàchgar était de changer nos roubles papier contre la monnaie du pays, c'est-à-dire les lingots d'argent en usage dans toute la Chine. Le commerce avec la Russie est assez considérable pour qu'une pareille opération n'offre aucune difficulté. Il en serait autrement à Khotan et à Yàrkend ; en revanche dans cette dernière ville on peut changer aisément des roubles ou négocier des lettres de change sur l'Inde. Le lingot type pèse 1,875 grammes, soit cinquante *leangs, sars* ou *taëls*, c'est-à-dire en français cinquante onces, et valait à cette époque un peu moins de 106 roubles, soit 6 fr. 35 l'once, dont la valeur nominale est de 7 fr. 50. Dans le cours de ce récit j'indiquerai les prix en monnaie française, d'après le prix fort de l'once, afin d'éviter toute confusion.

Le 24 juin nous quittâmes Kâchgar par la Porte du Sable (Koum Dervàza). Les hommes étaient à cheval et les bagages sur de grandes charrettes, couvertes de nattes, attelées de quatre ou cinq chevaux. Ce

sont les plus grandes qui soient en usage en Asie, car dans cette plaine de Kachgarie la route est aussi large que l'on veut.

Les deux premières journées, nous marchâmes presque continuellement en oasis jusqu'à Yangi Hissâr. Le troisième jour, partis avant l'aube, nous ne découvrions, dans l'ombre transparente de la nuit étoilée, qu'une vague étendue, plane, vide et sans bornes ; soudain un petit frisson courut dans l'air ; une pâleur s'épandit sur la face du désert, et dans le ciel d'occident la masse colossale du Père des glaciers[1] rayonna, rosée et dorée par le soleil levant. C'est un spectacle presque aussi rare que magnifique, car on peut compter les jours où l'atmosphère est assez pure pour le laisser voir.

Le désert kachgarien revêt trois aspects différents : tantôt le sol est absolument plat, dur, couvert de gravier, tantôt c'est une mer de dunes au sable mouvant, tantôt c'est une multitude de petits mamelons de terre blanchâtre qui font ressembler la plaine à un vaste cimetière ; sur ces mamelons, comme sur les dunes, croissent quelquefois des bouquets de tamaris rougeâtres et rabougris dont on ne peut dire qu'ils égayent la vue. Avant le jour la marche n'est point pénible, l'air est frais, le cheval fringant et l'on va vivement ; mais, après le lever du soleil, la chaleur, reverbérée par le miroir de sable, devient accablante, le cheval baisse la tête, et son pas s'alourdit, le cavalier a les yeux et la bouche pleins de sable, la peau brûlée, la gorge sèche, les membres raidis, et une grande lassitude le prend devant cette route qui s'allonge désespérément. Cependant quelque chose de vert paraît au loin dans une brume de poussière, bêtes et gens se raniment un peu, puis des cavaliers viennent nous souhaiter la bienvenue et bientôt nous trouvons le repos à la fraîcheur des peupliers et des saules, au bord d'un bassin rempli d'eau, et, fumant dans de grands plats de cuivre, le dîner apprêté par les soins du bek ou du mingbâchi. J'ai plaisir à me rappeler l'excellent accueil que nous avons partout rencontré au cours de ce voyage, l'empressement de la part des autorités à nous venir en

1. Mouztâgh Atâ ou Tagharma.

aide, à nous fournir gracieusement des guides et des escortes, à nous préparer des logements vastes et commodes à chaque étape.

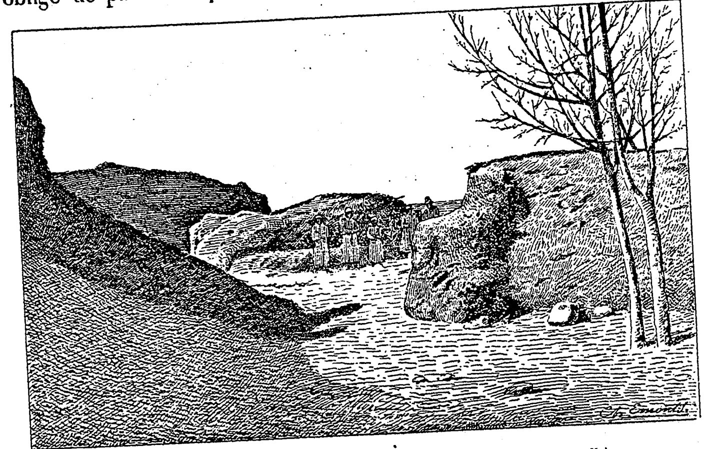
Le 29 juin, nous entrons à Yârkend par la Porte d'Or, nom splendide auquel les choses ne répondent guère. Ruelles sales et étroites, cases à l'aspect sordide, grouillement de mendiants hâves et haillonneux, d'enfants nus, de chiens faméliques, goitres monstrueux, ventres énormes, jambes démesurément gonflées, voilà ce qui frappe en entrant dans cette ville célèbre. L'air est malsain, l'eau est infecte, noire, vaseuse, frétillant d'animaux innombrables; peu de voyageurs séjournent à Yârkend sans y avoir la fièvre et la diarrhée. En revanche, quelle admirable campagne! quels beaux arbres! quelles riches cultures! quel fourmillement de fermes et de villages! La vie y est d'un bon marché inouï: le froment se paye 6 fr. 50 le quintal au bazar.

Une chose curieuse dans les environs de la ville, c'est le grand nombre de ravins, de falaises taillées à pic dans l'argile blanchâtre. Dans les flancs de ces falaises, des grottes sont creusées, qui servent de demeure à une foule de pauvres gens. On trouve de ces falaises et de ces grottes partout en Kachgarie, mais nulle part, peut-être, autant qu'à Yârkend. Le nom de la ville est, du reste, significatif à cet égard; il veut dire « la ville des ravins et des falaises » et la tradition indigène rapporte qu'autrefois la population de Yârkend était entièrement troglodyte.

Yârkend est le centre du commerce du Turkestan avec l'Inde et les sujets anglais y occupent la même situation prépondérante que les Russes à Kâchgar, quoique ceux-ci fassent à Yârkend aussi de sérieux progrès. L'oasis, qui est le plus considérable de la Kachgarie, s'étend sans interruption jusqu'à Kerghalyk, sur une longueur de plus de 70 kilomètres. Cependant tout cet espace n'est point cultivé, car à près de 10 lieues de la ville s'étend une plaine marécageuse, couverte de roseaux, de buissons de *djaghda* et d'*ikin*. Ce lieu s'appelle *Tokouz Keupruk,* à cause des neuf ponceaux que traverse la route. C'était naguère une forêt infestée de brigands, terreur des marchands, source d'ennuis pour l'administration. Celle-ci, voulant avoir la paix, et ne

pouvant pour cela supprimer ni les brigands, ni les marchands, s'avisa enfin de supprimer la forêt et avec elle les voleurs qu'elle abritait. Toutefois la plaine est encore aujourd'hui inhabitée et les honnêtes gens n'aiment pas à s'y attarder.

Après Kerghalyk le désert recommence, plus aride, plus continu, avec des oasis moins fréquentes qu'entre Kâchgar et Yârkend. On est obligé de passer la première nuit au milieu des sables, à Tchoulak



Grottes et falaises de Kachgarie (Khotan près des murs de la nouvelle ville).

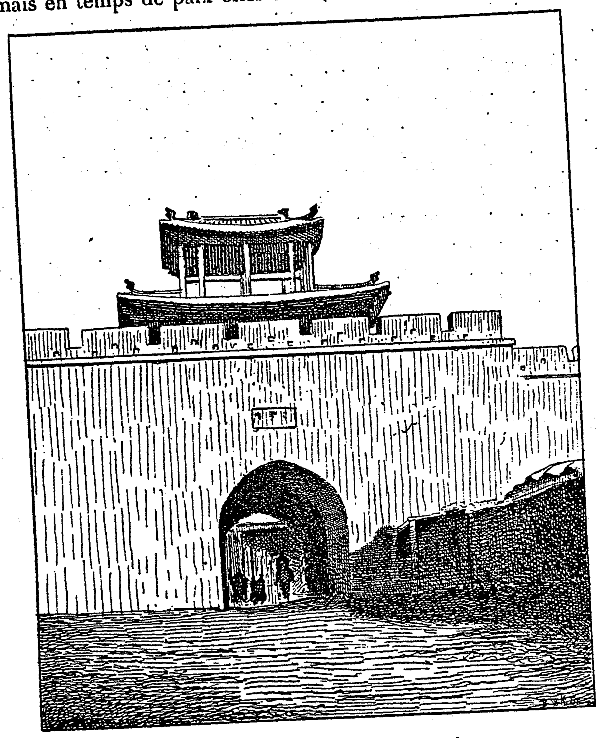
langar, fortin de briques construit par Yakoub Bek, où il n'y avait lors de notre voyage qu'un peu d'eau et un concierge. L'année suivante, les Chinois y installèrent un maître de poste avec trois ou quatre chevaux.

Un peu avant d'arriver à l'oasis de Khotan on passe devant l'Hôtellerie des Sables (Koum Rabât) parmi le plus affreux amoncellement de dunes. Ce n'est point, comme on le pourrait croire, une hôtellerie pour les voyageurs, qui n'y trouveraient pas même une écuelle d'eau douce, mais pour les pigeons. On voit, rassemblée dans

cette solitude, une foule de ces volatiles qui roucoulent bruyamment et font chatoyer au soleil les couleurs infiniment nuancées de leur plumage. Ils vivent de la charité pieuse des passants, qui leur donnent des grains d'orge, en l'honneur du saint martyr qui périt pour la foi et fut enseveli en ce lieu, Imâm Chakyr.

A dix kilomètres de là, on entre dans l'oasis de Khotan par le petit bourg à moitié démoli de Zaoua, enfermé dans les ruines de vieilles murailles. Il faut encore une courte journée par une route ombragée pour atteindre Khotan. Ce fut le 7 juillet que nous pénétrâmes pour la première fois dans cette ville, où nous devions revenir à plusieurs reprises. Nous avions employé quatorze jours, dont treize de marche effective, pour parcourir les 485 kilomètres qui séparent Khotan de Kâchgar. C'était précisément le temps qu'il nous avait fallu pour franchir la distance à peu près égale entre Och et Kâchgar, soit 473 kilomètres par notre route. De prime-abord, il paraît singulier que, marchant toujours aussi vite que possible, une caravane mette le même temps pour franchir les mêmes distances en montagne et en plaine. Mais, sur la route d'Och à Kâchgar, s'il y a, surtout du côté russe, quelques passages assez difficiles et pénibles, on y rencontre aussi, surtout du côté chinois, des plateaux, des terrains en pente faible où la vitesse peut être augmentée, tandis qu'entre Kâchgar et Khotan la plus grande partie de la route (huit jours sur treize) traverse un désert où la marche est ralentie par le sable dans lequel les chevaux enfoncent et par la chaleur qui accable. Pour le voyageur ordinaire et isolé, cette dernière route est infiniment plus commode, car la sécurité y est presque aussi complète qu'en France, ce qui n'est point le cas dans les montagnes des Kyrghyz, et l'on trouve à chaque étape, excepté à Tchoulak, le vivre et le couvert pour un prix modique dans des conditions meilleures qu'en beaucoup d'autres parties de l'Asie. Les sérails, en particulier, sont assez généralement propres et bien tenus, supérieurs à la plupart des auberges chinoises. Tout le long de la route s'élèvent des pyramides tronquées et crénelées, hautes de cinq ou six mètres, que l'on désigne sous le nom chinois de *p'ao t'ai* (support

de canon). Leur utilité au point de vue militaire est un mystère pour moi, mais en temps de paix elles ont le double avantage de marquer



Nouvelle ville de Khotan. Porte de Yârkend.

le chemin et d'indiquer les distances. Il y en a une tous les dix lis, c'est-à-dire tous les trois mille cinq cents mètres[1]; à la vérité, quelques-

1. Le li mesure donc 350 mètres, mesure fixe, mais arbitraire. Dans la Chine du nord entre Tong-kor et Pékin le li mesure 555 mètres, c'est-à-dire 1/200 de degré.

unes d'entre elles ne sont point exactement à leur place, mais entre deux étapes le nombre des *p'ao t'ai* indique bien la juste distance. C'est là à peu près le seul travail de voirie auquel se soit livrée l'administration. Dans le désert, la route est une simple piste ; dans les oasis, elle n'est nullement macadamisée et sa largeur, très grande en général, est fixée depuis un temps immémorial. Comme il ne pleut presque jamais, on n'a pas besoin de rien réparer, sauf les ponceaux établis sur les petits canaux qui traversent le chemin. Quant à l'ombrage, les indigènes en ont trop le goût pour que les riverains ne prennent pas soin d'entretenir au bord de leurs champs une ligne d'arbres, souvent des mûriers, dont le cavalier en passant peut à son aise picorer les fruits. Des trois rivières importantes que l'on a à franchir, celles de Kâchgar, de Yàrkend et de Karakâch, la première seule est munie d'un pont, parce qu'elle coule entre la ville chinoise et la ville musulmane, entre le commandant en chef des troupes et le gouverneur civil. La rivière de Yàrkend se traverse sur la glace en hiver, au moyen d'un bac fort médiocre en été ; celle de Karakâch, moins profonde, est guéable.

CHAPITRE II

EXPLORATIONS DE 1891

Khotan. — Polour. — Frontière du Tibet. — Kara say. — Nia. — Khotan.

7 JUIN — 18 NOVEMBRE.

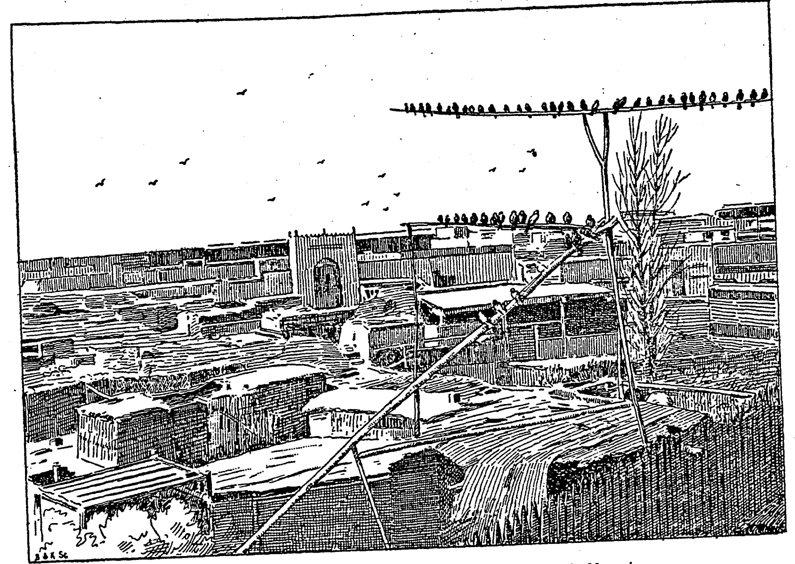
A notre arrivée à Khotan on nous avait conduits à une maison située hors de la ville où avait demeuré Prjévalsky. Il y avait un beau jardin, mais nous avions l'intention de passer l'hiver et les bâtiments étaient beaucoup trop petits et en mauvais état. Un des beks de la ville nous céda sa maison, proche du bazar et comprenant vingt chambres, avec cours, écuries et jardin, moyennant 45 francs par mois, ce qui était beaucoup plus cher que cela ne valait. Nous y restâmes vingt-sept jours pour préparer l'expédition que Dutreuil de Rhins avait projeté de faire dans les montagnes, et pour déterminer aussi exactement que possible la position de Khotan, ce qui prit beaucoup de temps, le ciel étant souvent poussiéreux et défavorable aux observations astronomiques.

Khotan ressemble à toutes les autres villes du Turkestan. Elle est divisée en deux villes, la ville chinoise et la ville turque. La première, toute récente, est un quadrilatère entouré de hautes murailles à créneaux, pareilles à celles qui enceignent toutes les villes de la Chine, avec, au-dessus des portes, de petits pavillons aux toits retroussés aux angles. A l'intérieur sont installées l'administration et la garnison qui comprend à peine 500 soldats. Le long des deux rues, qui traversent

la ville en croix, rues étroites, sales, encombrées de pourceaux et puant l'àcre eau-de-vie de riz, de petites boutiques occupées seulement le jour du marché, le jeudi de chaque semaine. La ville musulmane, contiguë à la chinoise, est beaucoup plus grande et plus ancienne. Elle est ouverte depuis qu'est tombée en ruines la trop vaste muraille élevée il y a trente ans par Habîboullah Hâdji. Les rues, aussi étroites et à peine plus propres que celles de la ville chinoise, sont bordées de petites maisons en torchis, couvertes d'un toit en terrasse, surmontées parfois d'un premier étage frêle et branlant au vent. Ces constructions sont si peu solides qu'elles durent rarement plus de vingt ans. Les chambres sont généralement basses de plafond, sauf chez les riches, sans plancher ni dallage, mal éclairées et humides; aussi la population vit-elle le plus souvent dehors, sur le toit ou sous l'auvent. Cette habitude donne une certaine animation, en dehors des heures de sieste, à ces petites villes du Turkestan malgré l'indolence habituelle aux Musulmans. Les jours de bazar, il est impossible de circuler; toute la population de la ville et des villages voisins se presse dans les rues pour voir et se faire voir, quelquefois pour acheter ou vendre; le passage est obstrué par de petits colporteurs, par des mendiants sains ou malades, entiers ou estropiés, sages ou fous, tous vêtus de loques étrangement dépenaillées, par des chanteurs ambulants, par des conteurs en plein vent qui, entourés de badauds, récitent avec une voix et des gestes tragiques les exploits légendaires d'Ali, d'Alexandre le Grand et de Roustem.

Le préfet chinois, Kan Chen Mao, se montra fort obligeant et nous traita bientôt en amis plutôt qu'en étrangers. A peine étions-nous arrivés, qu'il nous invita à un de ces pantagruéliques et interminables dîners chinois, qui lui aurait bien coûté dix louis par tête s'il n'avait réquisitionné gratuitement de son bon peuple ce qu'il lui fallait pour recevoir dignement ses hôtes. Les relations entre nous continuèrent sur le pied de la familiarité la plus grande, chose rare entre Chinois et Européens; nous nous voyions plusieurs fois par semaine, laissant de côté la plupart des cérémonies compliquées de la politesse chinoise, symbole très

ingénieux, mais souvent menteur et toujours excédant, de respect et d'affection. Il nous envoyait des cochons de lait, des canards de sa basse-cour, des légumes de son jardin. Il est vrai qu'il ne manquait pas une occasion de nous conseiller de suivre les grandes routes, de ne point nous engager dans les chemins de traverse où le gouvernement ne répond pas de la sécurité; mais ce conseil partait d'un bon



Kostan à vol d'oiseau. Vue prise du vieux fort vers la Grande Mosquée.

naturel et jamais Kan Chen Mao n'eut l'intention de faire obstacle à l'exécution de nos projets; il fit au contraire ce qu'il put pour nous aider, même en dehors de ces grands chemins dont il nous conseillait de ne point nous écarter.

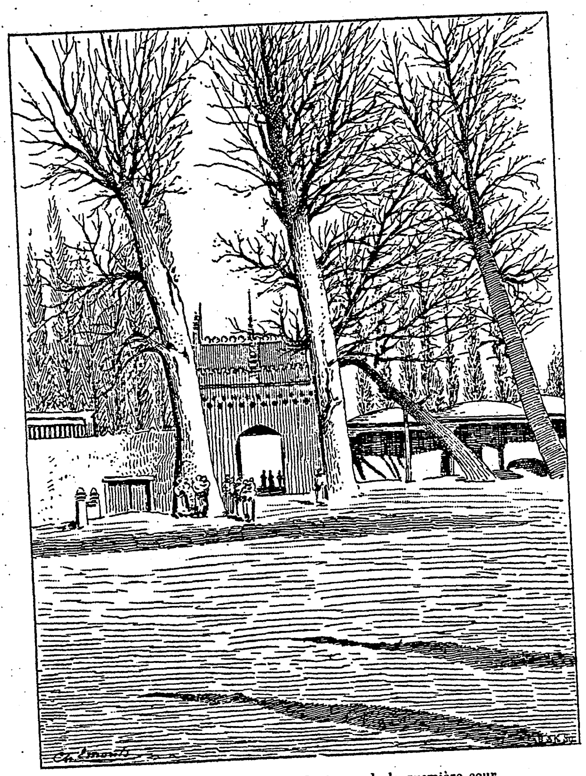
La population tout entière nous était très sympathique et nous n'eûmes jamais à nous plaindre que de quelques soldats chinois ivres.

Les musulmans particulièrement étaient bien disposés pour nous. Ils ont été trop longtemps sous le joug de la Chine pour que les mollahs aient pu beaucoup développer chez eux le fanatisme religieux ; surtout ils ont le caractère fort doux, l'âme naturellement bienveillante, et tout le mépris dont ils sont capables, ils le réservent pour les Chinois, d'abord parce que ce sont leurs maîtres, ensuite parce que Dieu les a dédaignés au point de ne leur envoyer ni un prophète ni un livre sacré, pas même la Bible ni l'Évangile. De nombreux services nous furent rendus par l'aksakâl, ou si l'on veut le syndic des marchands andidjanais, Abd Sattar, et par l'aksakâl des marchands afghans et kachmiriens, Akram Khân, afghan lui-même. Ils se chargèrent de bien des affaires que nous ne pouvions faire nous-mêmes. Sans doute leurs comptes ressemblaient à ceux de M. Fleurant ; mais ils étaient tous deux fort civils, et si aimables avec une barbe si respectable et des façons si obligeantes qu'on ne pouvait trop leur en vouloir. Il ne faut pas du reste exiger des Asiatiques un certain genre de probité austère avec laquelle leur souple intelligence s'accommode mal. Là-bas l'honnête homme est trop souvent celui qui ne sait faire ni ses affaires ni celles de celui qui l'emploie. Préférez-lui donc l'habile homme, qui saura combiner ses intérêts avec les vôtres ; prenez garde seulement qu'il n'abonde pas trop dans son propre sens.

Nous eûmes le plaisir de donner l'hospitalité, une hospitalité plus cordiale que confortable, à un de nos compatriotes, le voyageur Joseph Martin qui traînait l'aile et tirait le pied. Lui, non plus, ne devait pas revoir l'Europe. Pauvre Martin ! il avait traversé, presque seul, et au prix de combien de peines, de combien de luttes contre la nature et les hommes ! tout l'Empire chinois depuis Pékin jusqu'à Khotan. Sans ressources, malade de fièvre et d'exaltation, aigri par les misères subies, s'en prenant à tous et à chacun de l'insuccès de ses tentatives, se répandant en récriminations amères, il allait traîner encore quelques mois d'une vie lamentable et périr misérablement dans un hospice à Marghélân.

Jusqu'à Khotan, le pays étant relativement très connu, nous n'avions

pas fait d'exploration proprement dite ; nous nous étions bornés à quelques études préparatoires, à des observations astronomiques et météo-



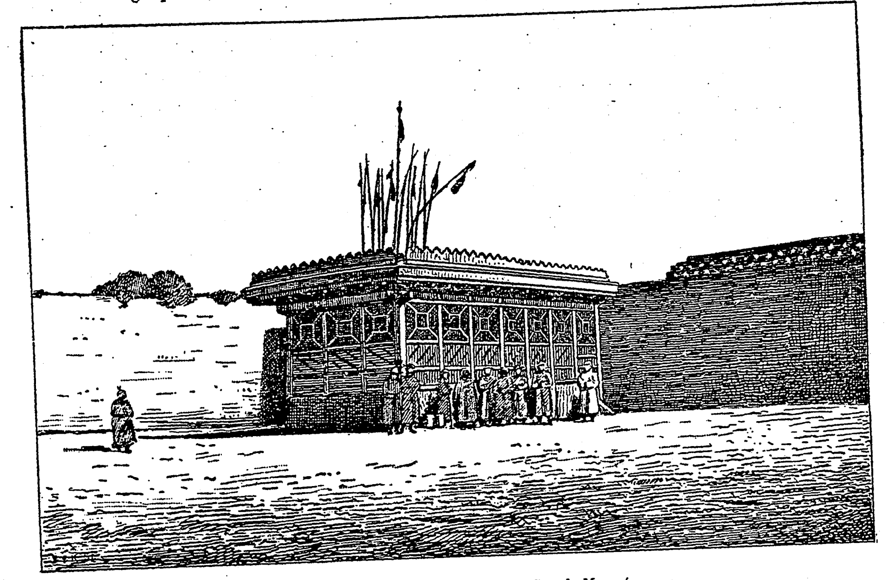
Khotan. — Altoun mazâr. Intérieur de la première cour.

rologiques. Khotan était le véritable point de départ de notre mission. Dès cette première année nous devions reconnaître les montagnes qui s'élèvent au sud de Khotan et de Polour, retrouver s'il était possible

les traces de la route, qui, selon certains documents chinois, menait directement à travers ces montagnes de Khotan à Lha-sa dans les temps anciens où la Kachgarie était encore de religion bouddhique, puis, après nous être avancés aussi loin que nos ressources nous le permettraient, revenir à Khotan pour organiser une nouvelle expédition en nous fondant sur l'expérience acquise au cours de cette première campagne.

Avant de poursuivre notre voyage nous complétâmes notre personnel en prenant à notre service trois nouveaux serviteurs parmi lesquels un secrétaire chinois, dont nous considérions l'annexion comme très utile à nos rapports avec les autorités chinoises. Malheureusement ce premier secrétaire ne fut pas un bon choix. Hounanais comme la plupart des Chinois, fonctionnaires ou autres, établis en Kachgarie, sans ressources, mais ayant quelque notion de l'alphabet, il était venu au Turkestan lors de la guerre avec les musulmans dans l'espoir de trouver un emploi pour ses talents. Il avait été créé officier, ou peut-être sous-officier d'intendance, et avait appris, dans ces fonctions, à grappiller sur les fournitures des troupes plutôt qu'à pénétrer les secrets de la grammaire et de la rhétorique. La guerre terminée, il avait fait un peu tous les métiers et finalement il tâtait avec nous de l'exploration qui ne lui réussit guère. Il rapporta un très mauvais souvenir d'une profession qui surmène son homme et le nourrit mal, il prit congé et chercha une autre solution au problème de l'existence. Peu après, il fut arrêté et emprisonné pour escroquerie. Les deux autres qui entrèrent à notre service furent un Khotanais, Tokhta Akhoun, lequel par exception ne quitta la mission qu'à Si-ning, et montra à plusieurs reprises du courage et de la fermeté, et un Afghan, Dîn Mohammed, musulman dévot, brave et résolu comme ceux de sa race, infatigable et jamais embarrassé, serviteur dévoué tant qu'il fut avec nous; mais qui nous abandonna l'année suivante et prouva, par sa conduite ultérieure, qu'un Européen, à moins peut-être d'être Russe ou Anglais, ne peut se fier complètement à aucun indigène dans cette partie de l'Asie. Tel qu'il était cependant, Dîn Mohammed était un homme précieux comme on en trouve trop peu dans le Turkestan.

Quant au matériel nous en laissâmes une bonne partie sous la surveillance de l'aksakâl russe, et nous déposâmes chez le Préfet chinois l'argent dont nous n'avions pas besoin. En revanche nous nous procurâmes les vivres qui devaient nous être nécessaires au delà de Polour : du riz et des galettes sèches de froment, *tokatch,* pour les hommes, de l'orge pour les chevaux à raison de deux kilogrammes par jour et par



Khotan. Tombeau dans la cour de la Grande Mosquée.

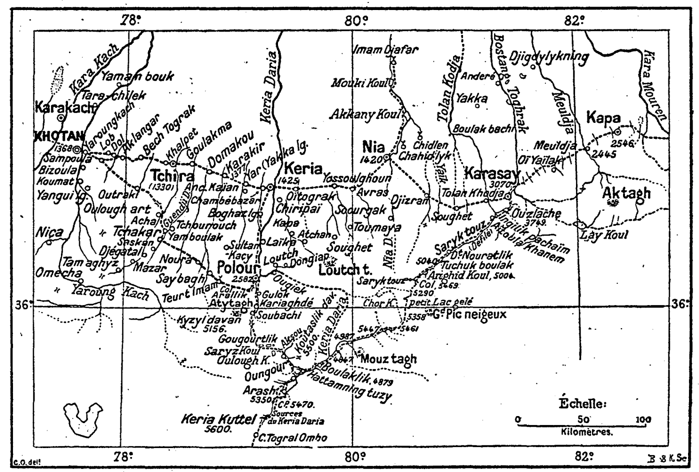
cheval, ration faible, mais qui suffit dans la haute montagne et que l'animal refuse quelquefois de manger tout entière. Lorsque nous nous mîmes en route, le 3 août 1891, nous avions avec nous deux mille kilogrammes de bagages, vingt et un chevaux et dix ânes.

Ce premier départ de Khotan fut très pittoresque. C'était l'époque de la crue de la rivière qui, presque sans eau l'hiver, enfle considéra-

blement en été et devient, en juillet et en août, un fleuve majestueux, large de cinq cent cinquante mètres, aux eaux boueuses, profondes et rapides. La rive gauche, plage caillouteuse limitée par un rideau d'arbres, est alors un lieu de rendez-vous pour les oisifs de la ville, et à Khotan chacun est oisif quand il lui plaît. Tous, hommes et femmes, en habits de fête, aux couleurs criardes, à pied, à âne, à cheval, en charrette, pêle-mêle dans la poussière de la route, s'en vont au bord de l'eau pour voir grossir le fleuve, badauder, bavarder, médire du tiers et du quart, commenter les derniers échos politiques, flirter, jouer aux cartes en dépit de la loi, boire le thé, fumer le hachich, et aspirer la brise fraîche qui descend le long de la rivière. Le jour de notre départ il y avait plus de monde que de coutume, curieux que l'on était de nous voir passer le fleuve. Ce passage n'est pas aussi simple qu'on le pourrait croire car il n'y a ni gué, ni pont, ni bac. On n'a pour tous moyens de transport que deux troncs d'arbre creusés, en sorte que le grand village de Youroungkâch, situé sur l'autre rive, est privé pendant plusieurs mois de relations commerciales avec la ville. Il y a quelques années, un préfet, zélé pour le bien public, donna l'ordre de construire un pont. Les riches fournirent l'argent, les pauvres le travail et le pont fut achevé avant la fin de l'hiver. Tant qu'il n'y eut pas d'eau, tout alla bien : on passait à côté du pont ; mais dès que l'eau vint, le pont partit. On n'avait pas renouvelé l'expérience : nous fûmes obligés de nous contenter des deux troncs d'arbre et il nous fallut cinq heures et demie pour tout transporter de l'autre côté.

De Khotan deux routes conduisent à Polour, l'une passant par la plaine de Kéria, l'autre par les montagnes de Tchakar, contreforts de l'Altyn tâgh. Dutreuil de Rhins choisit la seconde parce qu'elle présentait un plus grand intérêt géographique, bien qu'elle eût été déjà explorée. La première journée on marche en oasis jusqu'au bazar de Sampoula ; puis l'on traverse une plaine sablonneuse et déserte qui se ravine de plus en plus à mesure qu'on avance. Perchée sur le sommet d'une falaise à pic, une maison isolée au milieu de ce désert qu'elle domine, sert de point de repère et de refuge au voyageur. C'est la

station d'Outrakir. De là on monte sur un plateau de gravier coupé de ravins profonds, de torrents desséchés, en contournant les montagnes des boucs (*Tékélyk tâgh*) déchiquetées et bouleversées. On franchit la vallée encaissée de Hacha dont le torrent, abondant et tumultueux en juillet, mais apaisé déjà et fort diminué, fournit l'eau nécessaire aux maigres cultures qui le bordent, et l'on arrive à l'oasis plus importante de Tchakar, chef-lieu du district des montagnes, qui dépend de Kéria.



Voyage de 1891.

Le concours du bek de Tchakar, dont Polour relève directement, nous était indispensable. C'était un homme très jeune encore, plus âgé cependant qu'on ne l'aurait supposé à voir sa figure imberbe, ses traits et ses membres délicats. Il eût été joli garçon sans la teinte jaune répandue sur son visage par l'usage immodéré de l'opium, sans ses yeux battus, légèrement tirés aux coins. Il avait longtemps vécu dans les *yâ-men* chinois, où sa bonne mine, sa complaisance que rien ne rebutait, son affectation de *chinoisisme* l'avaient aidé à gagner la faveur

de ses maîtres en même temps que leurs vices. Il nous accueillit avec le plus vif empressement, les plus flatteuses paroles, le plus gracieux sourire; seulement, dans certains moments où il ne se croyait pas observé, on surprenait chez lui un rictus froid et dur, un froncement de sourcils chagrin qui faisaient mal augurer de sa sincérité. Toutefois sa conduite nous parut alors parfaitement correcte.

Un peu en amont de Tchakar on montre, plantées sur un monticule de sable, quelques perches au bout desquelles flottent des queues de cheval. C'est le tombeau de Soultàn Goul Farizet Atà qui périt jadis dans un combat contre les infidèles. Au pied du monticule est une grosse pierre fendue en deux au milieu de laquelle les hommes pieux voient distinctement la trace du sabot du cheval que montait le guerrier. Près de là s'élèvent quatre peupliers très grands et très vieux qui, il y a de longs siècles, poussèrent à l'endroit où les mécréants brûlèrent le patriarche Abraham, l'ami intime d'Allah. Aujourd'hui encore on voit, dans la nuit du vendredi, sortir de terre et flamboyer les flammes sacrilèges qui dévorèrent le prophète.

Au delà de Tchakar le pays conserve le même aspect de plateau aride et raviné, désolant dans la monotonie de sa teinte rougeâtre, lorsque les replis du terrain dérobent la vue des énormes rochers aux vives arêtes, des cimes neigeuses aux brusques coupures de l'Altyn tàgh. Dans les vallées des rivières, quelques minces oasis, Noura, Saybàgh, Teurt Imàm mettent une lueur de gaîté, mais cette gaîté est, si je puis dire, hésitante et souffreteuse entre ces deux voisins terribles: le morne désert et l'austère montagne.

Teurt Imàm est un lieu de pèlerinage vénéré. Une mosquée de terre, aux piliers de bois, a été élevée auprès du tombeau des quatre Imàm Nasr ed-dìn, Aïn ed-dìn, Zeher ed-dìn et Kaouâm ed-dìn, qui, rapporte la légende, étaient venus à la tête d'une grande armée conquérir à l'Islam les Kalmaks infidèles. Surpris au moment où ils disaient la prière *pichìn* (à une heure de l'après-midi), tous les croyants furent massacrés sans avoir pu se défendre. Il existe encore deux témoins de ce désastre: une pierre, où la femme de Nasr ed-dìn a laissé

l'empreinte de son pied, et un petit tamaris qui a poussé à l'endroit où Nasr ed-dìn fit ses ablutions le jour de la suprême bataille; ses ablutions faites, il oublia sur le sol son bâton qui se transforma en tamaris. Chaque année les pèlerins arrachent les branches de l'arbuste miraculeux qui, chaque année, en pousse de nouvelles.

Teurt Imâm passé, on entre dans un pays de pâturages, de jolis vallons, de collines aux flancs tapissés d'herbe, mais sans arbres, puis l'on arrive à la vallée plus austère du Kouràb (14 août). C'est là qu'est situé, à 2,580 mètres d'altitude, l'humble hameau de Polour, le plus avancé dans les montagnes de ce côté. Polour se compose d'une seule rue, ou plutôt d'un chemin étroit et tortueux se faufilant entre une cinquantaine de tristes cases de terre, basses, sordides, suant l'humidité, dont les terrasses et les murailles lézardées sont envahies d'herbes folles. Plusieurs de ces constructions s'étaient effondrées sous les pluies abondantes qui venaient de tomber et quelques personnes vivaient encore sous la tente. Auprès des maisons une douzaine de saules et de peupliers, les éternels arbres du Turkestan, quelques champs de blé et d'orge, bien vite arrêtés dans leur développement par les hautes collines grises et mornes qui se dressent au bord du torrent.

En revanche dans les montagnes voisines d'excellents pâturages, les meilleurs, je crois, du Turkestan, nourrissent de nombreux troupeaux de brebis à laine fine, de chèvres, de koutâs ou yaks et chevaux dont la plus petite partie appartient aux gens de Polour, le reste étant la propriété de riches bourgeois de Khotan ou de Kéria. Aussi la plupart des habitants sont-ils simples pâtres et misérables. Dès qu'ils le peuvent, il se font chercheurs d'or, qui se trouve dans l'eau du torrent et dans les flancs de la montagne. Pendant notre séjour, nos chevaux ayant besoin d'être ferrés, il nous fut impossible de mettre la main sur l'unique forgeron du village; lui aussi était allé à la recherche du précieux métal. A notre départ il vint, tout heureux et tout fier, nous présenter sa récolte de huit jours: un demi-gramme. Il eût gagné davantage à ferrer nos chevaux; cependant il avait obtenu un résultat remarquable puisque, en général, un homme trouve tout juste assez

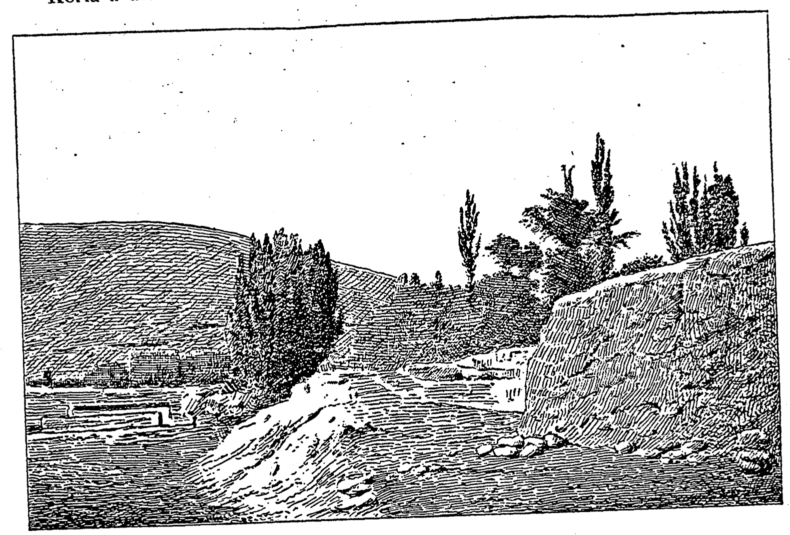
d'or en un jour, à ce que l'on assure, pour acheter un kilogramme de farine (0 fr. 06).

La population nous reçut fort bien, mais avec quelque chose de contraint et de forcé. Évidemment ces gens étaient inquiets de nous voir arriver. Ils avaient eu des difficultés avec de précédents voyageurs ; ils craignaient que ces difficultés ne se reproduisissent, que nous ne fussions trop exigeants, qu'eux-mêmes, en se montrant trop zélés pour notre service, ne fussent en butte à la malveillance des autorités chinoises, ou qu'inversement, en nous créant des obstacles, ils ne s'exposassent à notre ressentiment. Polour était entièrement dans la main du mingbâchi Toursoun Mohammed et de son frère Kalpa. Le premier, que le sous-préfet de Kéria avait surnommé l'ours, était un gros homme, lourd, épais, barbu, avec du poil dans les oreilles. Peu souple et peu fin, malgré sa ruse, il se laissait mener par son frère, vrai type de montagnard madré. Celui-ci, que ses soixante ans n'empêchaient pas d'être encore très vigoureux et dur à la fatigue, n'agissait que par compas et par mesure. Lorsqu'il causait, il avait l'habitude de frotter avec sa main son menton rasé qui grinçait sous la caresse, et il y avait de la malice dans ses yeux gris, et sur ses lèvres minces un sourire ironique, qui rendait souvent difficile de savoir s'il était sérieux ou s'il se moquait. Du reste il était habile aux circonlocutions, aux réticences, aux atténuations de la pensée et savait, lorsqu'il le fallait, trouver l'expression juste et nette. J'ai toujours été frappé de la dextérité de parole qu'on rencontre chez un grand nombre de ces barbares ignorants et illettrés, Turcs ou Tibétains.

Dès le 17 août, Dutreuil de Rhins commença avec moi et deux hommes seulement une première reconnaissance à l'est de Polour pour chercher une route qui conduisît à travers la chaîne de l'Altyn tâgh. Il existe bien un chemin dans le sud de Polour par le Kourâb et le Kyzyl davân, mais il avait été reconnu auparavant en descendant par MM. Carey et Dalgleish, en remontant par M. Grombtchevsky. Nous remontâmes la rivière de Kéria par des sentiers de chèvres, grimpant à des montagnes abruptes et dominant de profonds ravins.

A un endroit particulièrement mauvais, près de Bochkat, mon cheval, qui était peu sûr, perdit pied et je serais infailliblement tombé avec lui au fond du torrent qui coule à deux cents pieds plus bas, si Mouça ne s'était trouvé tout près et ne m'avait retenu.

A Ougiak, notre guide indigène nous fit traverser la rivière de Kéria à un tournant où le courant était très violent et l'eau si profonde



Polour. Vue prise vers le Koramlyk.

qu'elle mouillait les selles. Le guide se doutait si bien du danger qu'il eut soin de nous laisser partir en avant et de rester sur le bord. De l'autre côté, s'élevait une colline très raide que nous commençâmes à gravir à cheval. Mais à mi-côte, la pente devenant presque verticale, les animaux refusèrent d'avancer et le chemin était si étroit qu'il n'y avait pas moyen de reculer non plus que de mettre pied à terre sans risquer de se rompre le cou. Heureusement les chevaux étaient très

doux et nous réussîmes à glisser sur le sol sans accident. Pendant ce temps, notre coquin de guide nous regardait curieusement d'en bas. Dutreuil de Rhins n'oublia pas le mauvais plaisant et, à son retour, lui fit administrer, dans les formes, une sérieuse correction. Nous arrivâmes ainsi au petit village de Loutch, nous explorâmes les gorges des environs où quelques Chinois exploitent un jade abondant mais médiocre, nous pénétrâmes jusqu'au séjour des marmottes et des antilopes, jusqu'à une moraine de glacier à 4,750 mètres d'altitude, au pied d'une masse gigantesque de glace et de neige qui ne laissait aucun espoir.

Nous retournâmes à Polour par une route moins fantaisiste que celle par où nous étions venus.

Ayant porté à quinze le nombre de nos ânes et acheté vingt moutons pour la nourriture des hommes, nous nous dirigeâmes sur le Kyzyl davân (27 août). Plusieurs hommes de Polour, dont Kalpa, nous accompagnaient. Après avoir passé Aladjay (2,900 mètres), le dernier endroit où l'on trouve des cultures d'orge, on remonte la gorge profonde du Kourâb, large en moyenne de cent mètres, en coupant et recoupant sans cesse le lit pierreux du torrent; puis, la gorge se rétrécissant de plus en plus, on est forcé d'escalader des éperons de montagnes très hauts et abrupts, où les bagages doivent quelquefois être portés à dos d'homme, de défiler par d'étroits sentiers en corniche, d'où l'un de nos chevaux fut précipité au fond d'un ravin de deux cents pieds, et l'on arrive à Kâr iâghdé (3,855 mètres) sur le flanc d'une montagne couronnée de neige. Le 29 août, nous avions à peine levé le camp que le premier cheval de la caravane, s'étant heurté à une pointe de rocher qui avançait sur le sentier, fut jeté de côté, perdit l'équilibre, glissa sur la pente très raide, fit des efforts désespérés pour se retenir, puis, emporté par le poids de sa charge, tourna sur lui-même de plus en plus rapidement, et enfin fut lancé en quelques bonds énormes et effroyables dans le lit du torrent où il s'abîma avec un fracas redoublé et prolongé par l'écho. Dutreuil de Rhins donna l'ordre de faire halte, de planter la tente et, laissant toute la caravane à Kâr iâghdé, partit

avec moi et deux hommes pour reconnaître le chemin. Tenant nos chevaux en laisse, nous suivîmes le sentier large comme les deux mains, suspendu au-dessus du précipice. A certains endroits, le sol meuble et glissant, un rocher qui surplombait rendaient le passage particulièrement difficile et dangereux. Redescendus au fond de la gorge plus resserrée que jamais et obstruée de puissants quartiers de roches, les hommes et les chevaux se faufilaient et se perdaient entre ces débris de montagne comme des barques disparaissent entre les lames d'un océan démonté. Le soir, nous campâmes, par 4,235 mètres, à Soubâchi, au point de rencontre de trois gorges, dans une vallée plate, stérile et couverte de galets où soufflait un vent d'une âpreté extraordinaire. Parvenus au fond d'un ravin aride, aux roches rouges, qui, lorsqu'il a de l'eau, constitue la source la plus éloignée du Kourâb, nous gravîmes le col, qui marque la ligne de faîte de l'Altyn tâgh, le Kyzyl davân, dépourvu de neige malgré son altitude de 5,150 mètres. Au sommet, il y a un de ces tas de pierres, que les Tibétains nomment « rdo-boum » et les Mongols « obo » et au moyen desquels ils indiquent le haut des passes. Le Kyzyl davân, racontent les gens de Polour, était autrefois plus fréquenté qu'aujourd'hui, non pas seulement par des particuliers, mais encore par des princes à la tête de leurs troupes. Les deux premiers conquérants qui l'aient franchi sont le fameux Roustem et le non moins célèbre Iskander Zoulkarnëïn (Alexandre le Grand). Depuis, un souverain du Tibet[1], c'est-à-dire du La-dag, Hatam Padichâh, prit le même chemin pour envahir les états du souverain de Kâchgar. Il était suivi d'une armée de 300,000 hommes et d'un nombre incalculable de chariots. En passant chaque soldat jeta une pierre à l'endroit le plus élevé du col et ainsi se forma la pyramide qu'on voit encore debout en partie. Cette légende, absurde dans ses détails, a un fondement vrai. Il y a eu plus d'une guerre à diverses époques entre le La-dag et le Turkestan et il n'est pas invraisemblable qu'un prince du La-dag ait fait passer quelques centaines

1. En turc le nom de Tibet est réservé exclusivement au La-dag.

d'hommes par le Kyzyl davàn. Il est d'ailleurs évident que cette route était autrefois plus fréquentée et sans doute en meilleur état. L'obo même en est une preuve, car il a dû être élevé par des Tibétains plutôt que par des musulmans et il ne peut indiquer qu'une voie de grande communication, une voie conduisant au La-dag et non point à Lha-sa comme Dutreuil de Rhins l'a cru. Sur ces deux points, les traditions sont d'accord au La-dag comme au Turkestan.

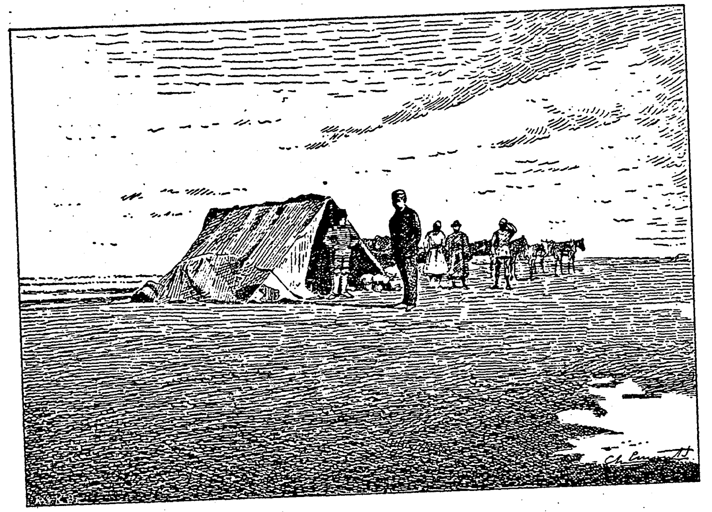
Le col franchi, nous aboutîmes à un plateau aride qui, couvert ce jour-là d'une brume épaisse et humide, donnait l'impression d'une plage marine un jour de mauvais temps. Un vent vif nous chassait la neige au visage et nous marchions silencieux dans l'ombre froide. L'honnête Kalpa qui nous précédait et dont la forme vaguait et s'agrandissait dans la brume, avait un air de fantôme surnaturel. Nous parvînmes ainsi au point extrême atteint par M. Grombtchevsky auprès des petits lacs Saryz koul et Atchyk koul, au pied nord des derniers contreforts du grand système montagneux que les Turcs appellent Oustoun tàgh.

En cet endroit, le terrain est d'origine volcanique et l'on y trouve des gisements de soufre que les musulmans exploitaient activement pour en faire de la poudre lors de la guerre soutenue par eux contre les Chinois au temps de Yakoub Bek ; depuis, cette exploitation a été abandonnée. Pour cette raison, ce lieu se nomme Gougourtlouk, le lieu du soufre.

En revenant de notre reconnaissance, le ciel s'éclaircit, et le plateau nous apparut tout entier, semblable à une vaste arène environnée de toutes parts de montagnes neigeuses en guise de gradins.

La caravane rejointe, Dutreuil de Rhins, ne pensant pas pouvoir avec ses seuls moyens la conduire sans danger jusqu'à Gougourtlouk, reprit le chemin de Polour. Quelque soin que les gens de Polour prissent de nous être agréables, il était évident qu'ils ne nous secondaient qu'à contre-cœur. Pour obtenir d'eux un concours efficace et sincère, il fallait des ordres formels des autorités chinoises. Nous nous rendîmes donc à Kéria. Le sous-préfet venait précisément d'être destitué pour abus de pouvoir, et un commissaire avait été désigné par

le gouverneur d'Ouroumtsi pour faire une enquête et expédier provisoirement les affaires. Nous allâmes voir ce dernier qui se montra fort aimable, déploya pour nous être agréable toutes les grâces de la courtoisie chinoise, épuisa pour nous complimenter toutes les ressources du vocabulaire. Comme il faisait très chaud, il nous conduisit dans son jardin sur le bord d'une pièce d'eau et notre entretien dura quatre heures entières. Dutreuil de Rhins lui exposa le but de son voyage,



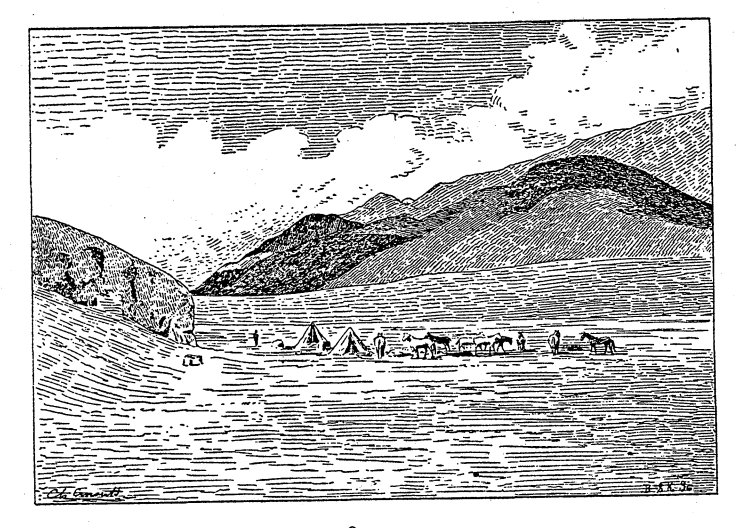
Notre campement sur le haut plateau de Gougourtlouk.

qui était de reconnaître les sources de la rivière de Kéria, et, de là, traverser les montagnes dans la direction du nord-est pour en sortir à Kara say. Il le pria de donner aux gens de Polour des instructions précises pour qu'ils nous aidassent en toute sincérité, de faire mettre à notre disposition un certain nombre de montagnards, soit pour pratiquer au sentier menant à Gougourtlouk quelques réparations urgentes et sommaires, soit pour porter à dos d'homme les bagages dans les

mauvais endroits. Le mandarin protesta qu'il avait le plus grand plaisir, qu'il se sentait profondément honoré de nous voir voyager dans sa circonscription, qu'il éprouvait pour nous l'amitié la plus vive et qu'il était plein de zèle pour nos intérêts. Mais, ajoutait-il, pourquoi s'en aller par des chemins de traverse, par des sentiers dangereux, lorsqu'il était si facile de voyager sur la grande route, où il s'engageait à nous faire recevoir partout avec les plus grands honneurs, à nous fournir toutes les commodités désirables, tandis que dans les pays sauvages et déserts où nous voulions pénétrer, il n'était pas en son pouvoir de faire pour nous tout ce qu'il faudrait, ni même de nous éviter les périls qui nous y attendaient? De précédents voyageurs y avaient subi de fâcheux accidents, s'il nous en arrivait autant, il en aurait le cœur déchiré et il nous priait de lui épargner cette peine. Dutreuil de Rhins insistant, le mandarin répondit qu'il savait l'intérêt que les Européens portaient aux mauvais chemins, qu'il n'était nullement dans son intention de faire obstacle à nos projets, qu'il avait cru seulement convenable de nous donner des conseils d'ami. Mais, puisque nous ne pouvions les suivre, il nous priait de lui écrire un certificat pour témoigner que nous nous engagions dans les montagnes de notre propre volonté, que si dans les pays inhabités quelques difficultés survenaient, nous ne l'en tiendrions pas responsable. De son côté, il nous garantissait qu'il prendrait toutes les mesures possibles pour nous faciliter notre tâche. Il n'était pas séant de montrer trop de défiance, ni de supposer chez notre interlocuteur une arrière-pensée ténébreuse. Son exigence provenait uniquement d'une maladie assez commune chez les fonctionnaires de toutes les administrations et de l'administration chinoise en particulier, la terreur des responsabilités. Nous le mîmes donc à son aise et nous n'eûmes pas lieu de le regretter.

Secondés par vingt hommes de Polour, nous pûmes gagner sans encombre le plateau de Gougourtlouk avec toute la caravane (20 septembre). Le temps était meilleur que la première fois, mais il faisait plus froid et, la nuit, le thermomètre descendit à 10 degrés au-dessous de zéro. Nous ne gardâmes que six indigènes, dont Kalpa et un homme

qui s'était offert à nous guider jusqu'à Sarigh-touz. Quel guide! Figurez-vous un petit vieux, borgne avec une grande barbe grise, chevauchant le dos courbé sur son bourriquet, sans cesse se trémoussant, gesticulant, glapissant, agitant son bâton pour encourager sa monture paresseuse et têtue. — « Ilia! où passe la route? — Voilà, Monsieur ! » et le bonhomme de faire avec son bâton un grand geste circulaire embrassant l'horizon tout entier. Il était très inutile de cher-



Oungour.

cher à obtenir une précision plus grande. — « Comment s'appelle cette montagne? — Elle s'appelle la haute montagne, la montagne de neige. — Elle n'a pas d'autre nom? — Je ne sais pas. — Trouvera-t-on de l'herbe demain? — Oui, si l'on marche jusqu'à l'endroit où il y en a ». — Au bout de deux jours, il avoua que le pays avait notablement changé depuis qu'il y était venu, et qu'il n'y reconnaissait plus rien. Cependant il ne consentit point à s'en retourner, voulant gagner

l'argent que nous lui avions promis. « Gardez-moi, Messeigneurs; je suis vieux et ne suis plus bon à rien, mais j'ai une nombreuse famille, six enfants en bas âge qui crient la faim. » Bref, il resta, mais il passa à l'arrière-garde.

Au delà de Gougourtlouk nous nous engageâmes dans l'Oustoun tâgh, montagnes sensiblement plus élevées que l'Altyn tâgh, d'où leur nom d'Oustoun tâgh, c'est-à-dire la montagne supérieure, par opposition avec Altyn tâgh qui signifie la montagne inférieure. Ces deux systèmes montagneux ont des caractères bien distincts. L'Altyn tâgh est très articulé, abrupt, hérissé de pics pointus, entaillé de profondes vallées; l'Oustoun tâgh au contraire a les formes très larges et arrondies; il contient de plus nombreux et plus vastes glaciers, et tandis que l'Altyn tâgh abonde en roches calcaires, les roches primitives et schisteuses dominent dans l'Oustoun tâgh.

Nous remontâmes la vallée de la petite rivière Aksou qui circule entre d'énormes montagnes aux roches vertes et rouges, aux cimes couronnées de neige. La route était facile, en pente douce, mais la région était triste et désolée, sans autre végétation qu'un peu d'herbe jaune, parcourue par de rares animaux sauvages : hémiones, yaks sauvages, antilopes, lièvres.

Le 23 septembre, nous arrivâmes au pied d'une côte terriblement escarpée qu'il fallait franchir. L'altitude était telle qu'on ne pouvait faire trois pas sans ressentir de violentes palpitations de cœur et une défaillance insurmontable; la pente était si roide que l'on craignait toujours de voir les chevaux, déjà fatigués et malades, se renverser en arrière. Parvenus au haut, nous fûmes étonnés de voir nos visages verts, nos vêtements verts, nos chevaux verts; les pentes des montagnes, l'eau de la rivière de Kéria qui coulait à 700 mètres plus bas, le ciel et les nuages, tout le paysage nous paraissait teinté de vert pâle. Cette illusion lumineuse a valu à ce col le nom de Kouk Bouyân. C'est un des points les plus élevés que nous ayons atteints dans nos explorations. Il mesure 5,680 mètres.

Remontant la rivière de Kéria nous atteignîmes, le 26 septembre, une vaste vallée plate et marécageuse, semée de petits lacs, couverte d'une mince couche de neige, bordée à l'ouest par une chaîne ininterrompue de glaciers immenses si largement étendus qu'ils semblaient hauts à peine de quelques mètres. Nous étions à l'altitude de 5,470 mètres et nous crûmes être arrivés à la source de la rivière et à la frontière du Tibet; mais c'était une erreur comme nous le constatâmes l'année suivante. L'éclat du soleil sur la neige de la plaine, le déroulement dans l'air vibrant de cette blancheur jusqu'à l'horizon lointain, sans aucun détail, aucune ombre pour reposer le regard, endolorissaient les yeux comme si on les perçait de milliers de pointes d'aiguilles. A l'étape, les hommes aveuglés, la tête malade, se déclarèrent incapables de travailler et se couchèrent sur le sol sans planter leur tente ni préparer leur repas. Cependant, le lendemain, comme, au lieu de pénétrer plus au sud, nous redescendions la vallée pour nous diriger au nord-est sur Kara say, tous se ranimèrent et arrivèrent presque gaîment au campement de Hatamning touzi, terrasse herbeuse sur la berge gauche du Kéria dâria. En face, un mur de pierres sèches contre le flanc de la montagne est appelé Hatamning Ui, la maison de Hatam. Ces noms sont autant de souvenirs du roi du La-dag dont j'ai déjà parlé.

Le 29 septembre, nous étions au point d'où les hommes de Polour qui nous avaient accompagnés devaient s'en retourner. La nuit venue, comme il gelait dur, nous étions blottis sous notre tente de feutre, avec nos oreilles sous nos bonnets, nos mentons dans nos collets, nos mains dans nos manches, et de temps à autre nous frappions le sol de nos pieds, pour éviter l'engourdissement. Kalpa était avec nous, et, tout en causant, nous buvions des tasses d'un breuvage qui du thé n'avait que le nom et la couleur, ayant l'odeur et le goût de l'âcre fumée des *yapkâk* dont on s'était servi pour le faire bouillir. Pour encourager le vieux renard à la franchise, nous lui montrions la plus amicale familiarité. Tout à coup, il nous dit : « C'est avec le plus vif regret que je me rappelle le malheur arrivé à vos chevaux lors de votre premier voyage à Gougourtlouk. Mais alors nous nous connais-

sions depuis peu de temps et nous éprouvions une mutuelle défiance ; c'est pourquoi les choses n'ont pas été aussi bien qu'on eût pu le souhaiter. Depuis, le sous-préfet de Kéria a été destitué et nous avons pensé que vous étiez peut-être pour quelque chose dans cette destitution ; en outre, nous avons appris à vous mieux apprécier, vous avez toujours agi à notre égard comme de véritables amis, aussi avons-nous fait tout notre possible pous vous seconder. Voilà comment vous n'avez rien perdu cette fois-ci, ce dont je suis très heureux. »

Le 30 septembre, nous nous engageâmes dans une région complètement inconnue des indigènes eux-mêmes. Le premier jour, nous continuâmes à descendre le cours du Kéria dâria, qui coule dans un cañon profond de cinquante mètres, en marchant sur un plateau aride qui s'étend sur la rive droite jusqu'au pied des montagnes neigeuses. Nous vîmes encore quelques chevaux sauvages, mais ils n'approchaient pas à la portée du fusil. Laissant la rivière tourner au nord, nous allâmes camper au pied d'un petit col, où nous fûmes obligés de nous contenter de neige pour faire notre thé. Le lendemain matin, une surprise désagréable nous attendait à notre réveil. Presque tous nos chevaux avaient disparu. Ces animaux, qui pendant le jour se traînaient péniblement et à regret, s'étaient, la nuit, senti assez de cœur pour courir après leurs congénères sauvages, tandis que notre factionnaire rêvait au clair de la lune qu'il montait la garde. On sella les chevaux qui restaient pour aller à la recherche des fugitifs. On retrouva facilement leurs traces, mais ils avaient fait du chemin et ce ne fut pas sans peine qu'on put les atteindre. Enfin à quatre heures du soir, tous avaient rallié le campement.

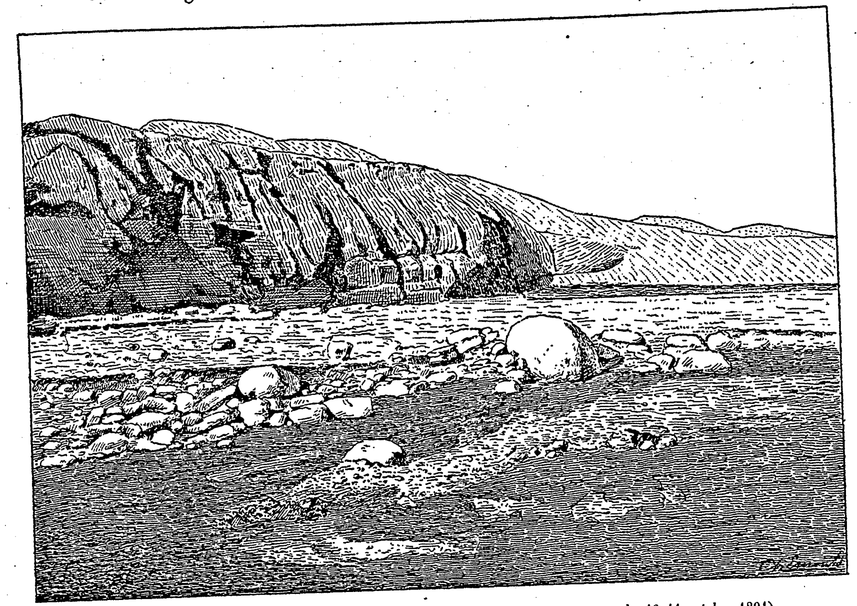
De ce lieu, nous suivîmes le pied des glaciers de l'Oustoun tâgh, par une région encombrée de moraines de pierres, coupée de ravins, ondulée de côtes aux pentes faibles, creusée de dépressions dont le fond, le plus souvent desséché, était quelquefois occupé par un étang gelé. Tout cela était stérile, terne, silencieux comme la mort, d'une désolation infinie, et les immobiles géants de glace qui dominaient cette désolation la faisaint paraitre plus horrible encore. Nous eûmes quelques

jours très durs. Nous avions noté quarante degrés de chaleur au soleil de midi et le thermomètre baissa jusqu'à 20° au-dessous de zéro. Le matin en partant nous tremblions de froid, nous avions les mains enflées et crevassées par la gelée à manier la boussole et le crayon ; au milieu du jour un soleil ardent nous brûlait le visage et, presque aussitôt, dès deux heures de l'après-midi un vent vif et glacé se levait, amenant avec lui la neige et la grêle. L'altitude, presque toujours supérieure à cinq mille mètres, nous suffoquait, rendait pénible le moindre mouvement, la moindre parole. La nuit, enfouis sous d'épaisses couvertures qui suffisaient difficilement à ranimer nos membres engourdis, nous étions souvent réveillés par une sensation d'étouffement et d'angoisse, qui nous forçait de sortir de la tente et d'aspirer avidement l'air avare. Joignez la mauvaise nourriture infectée de fumée, la mauvaise eau, salée ou amère. Il n'en fallait pas tant pour abattre notre personnel. Pendant deux jours il y eut en tout trois hommes valides ; les autres, aveuglés, pris du mal de montagne, harassés par des efforts physiques continuels, les mains ensanglantées par les tentes qu'ils devaient replier encore toutes chargées de neige glacée, étaient tous hors de service. Les chevaux furent moins heureux encore et furent pour nous une source d'inquiétude grave. Pendant dix-huit jours nous ne trouvâmes point d'herbe qui leur convînt ; partout des rochers, de la neige et quelques *yapkâk*, espèce de plante très basse, à racines extrêmement dures et profondes, servant à faire du feu, la seule chose à peu près qui ait le courage de pousser dans cet affreux pays. L'orge manqua bientôt. Exposés à la neige et au froid de la nuit avec une nourriture insuffisante les animaux commencèrent à périr. Nous leur abandonnâmes tout notre pain et notre riz et nous fûmes réduits à manger uniquement du mouton ; or, des moutons à jeun depuis plusieurs semaines ne sont ni bien gras ni bien succulents ; les nôtres n'avaient plus, à proprement parler, que la laine sur les os. Quant à la chasse, il n'y fallait pas songer : le pays est absolument désert et l'on ne voit même point passer une aile dans le ciel.

Cependant notre route se jalonnait en arrière des cadavres de nos

chevaux; pour ménager les survivants débiles, nous dûmes laisser la partie la moins nécessaire de nos bagages et marcher à pied, ce qui est fort pénible à une pareille altitude. Nous craignions de ne point arriver assez tôt à une région plus basse et pourvue d'herbe, de perdre tous nos animaux et d'être contraints de tout sacrifier pour nous sauver nous-mêmes; nos hommes devenaient anxieux et se croyaient égarés, destinés à périr dans cette solitude sans issue visible. Nous allongeâmes les étapes, malgré la fatigue sans cesse grandissante. Enfin le 7 octobre, ayant franchi une crête de montagne escarpée qui fait partie de l'Altyn tâgh, nous arrivâmes au bord du petit lac salé de Hangid koul, dans une vallée qui ouvrait une voie dans l'est, une voie de salut et de délivrance. Un homme qui avait été là avec M. Bogdanovitch reconnut l'endroit, et tous, avec une naïveté et une légèreté d'enfants, remontèrent à l'espérance aussi vite qu'ils étaient tombés dans le découragement. Malheureusement le prétendu guide n'avait pas rallié le campement. Après une heure de vaine attente, nous envoyâmes à sa recherche, mais sans succès. Nous fîmes du feu autant que le permettaient les maigres ressources du pays et nous tirâmes des coups de fusils pour aider le vieillard à retrouver son chemin et à nous rejoindre pendant la nuit. Le lendemain matin, il n'avait pas reparu. Cependant notre riz et notre pain étaient entièrement épuisés, il n'y avait pas une touffe d'herbe et nos chevaux menaçaient de nous manquer tout à fait au moment où ils nous étaient le plus nécessaires. Nous étions incertains si, en faisant la plus grande diligence, nous réussirions à sauver la mission, et, incontestablement, le moindre retard eût été fatal. La considération du salut général devait l'emporter sur celle du salut d'un seul homme, qui s'était mis, volontairement et malgré nous, dans le péril où il était. D'ailleurs, nous savions qu'il avait sur son âne une petite provision de vivres, la route était devenue très claire, nos traces le guidaient; il avait, en somme, à peu près autant de chances que nous de se tirer d'affaire. L'état pitoyable de nos chevaux nous rendait incapables de tenter une recherche méthodique et rapide, tandis qu'en gagnant au plus vite les lieux habités nous pouvions

envoyer en arrière une expédition assez tôt, nous avions quelque raison de l'espérer, pour secourir le retardataire. Mais, l'expédition que nous organisâmes à cet effet, assez heureuse pour retrouver les bagages abandonnés par nous le 6 octobre, ne vit aucun vestige du malheureux Ilia. Ce fait singulier confirma Dutreuil de Rhins dans son soupçon qu'Ilia



Falaise de la rive gauche de la rivière Tolân Khodja (vue prise du campement du 10-11 octobre 1891).

avait eu réellement le dessein de nous égarer, qu'il s'était échappé lui-même par un chemin détourné et caché dans quelque village de la plaine. Je dois dire toutefois que Dutreuil de Rhins était un peu prompt au soupçon, et, comme pendant les deux années que nous fûmes en Kachgarie, nous n'apprîmes jamais rien au sujet de notre compagnon de voyage, il me paraît impossible de douter qu'il ne se soit en

effet perdu dans la montagne et que son grand âge ne l'ait empêché de continuer sa marche jusqu'aux lieux fréquentés des hommes.

Le 8 au matin, après avoir attendu vainement jusqu'à 9 heures, nous nous décidâmes, pressés par une nécessité inexorable, à donner le signal du départ. Nous poursuivîmes notre route, péniblement, par la vallée de Sarygh touz, pendant toute la journée et jusque assez avant dans la soirée. Comme la lune paraissait sur la montagne, nous arrivâmes à un endroit où l'herbe abondait, près d'une mine d'or abandonnée. Le lendemain et le surlendemain nous descendîmes le plus rapidement possible par une terrasse tapissée d'herbes longues et variées, qui longe la rivière Sarygh touz et que coupent des ravins profonds et à pic, taillés à l'emporte-pièce. Le 10 octobre, la nuit nous surprit, marchant toujours au milieu du désert et du silence que rompait seul le bruit des eaux qui grondaient au fond de leur cañon; tout à coup, comme nous descendions en tâtonnant les falaises qui encaissent le lit de la rivière, nous entendîmes des voix d'hommes résonner dans l'obscurité. C'étaient les gens que le mandarin avait envoyés à notre rencontre avec des provisions et des chevaux frais. Nous étions au bout de nos peines pour cette année.

Au lieu où nous étions arrivés, quelques pâtres vivent en été dans des grottes ménagées dans la falaise de la rivière, et sur le bord même de l'eau on cultive un peu d'orge malgré l'altitude encore considérable (3,110 mètres). Le 12 octobre, nous franchîmes les dernières crêtes de montagnes qui nous séparaient du Gobi. Dans une gorge étroite et profonde, on voit, accroché à une paroi de rocher, presque inaccessible, le tombeau de Notre-Dame Youndjylyk, Lune de Beauté[1]. C'était,

1. En turc Youndjylyk Padichâhim, Aytola Khânem. Notre-Dame est la traduction littérale de « Padichâhim » et de « Khânem ». Plus rigoureusement on pourrait traduire par Madame, mot usité autrefois dans les cas où nous employons aujourd'hui le terme Notre-Dame. Il est inutile de dire que dans ces expressions Dame a le sens original de Souveraine (Domina). Telle est également la signification de « Padichâh » en persan et de « Khân » en turc. Aujourd'hui lorsqu'un Turc s'adresse à une femme il lui donne par politesse le titre de Khânem — Domina

raconte la légende, la sœur de Imâm Djafar Sâdyk, qui, après la défaite de son frère, s'était enfuie dans les montagnes. Poursuivie par les infidèles, épuisée de fatigue et près de tomber entre les mains de ses persécuteurs, la terre pitoyable s'entrouvrit sous ses pas et la reçut dans son sein. Plus tard, les musulmans plantèrent, en signe de religieuse royauté, des queues de cheval à l'endroit où la servante de Dieu



Demeure du cheikh du mazâr de Youndjylyk Padichâhim.

avait disparu. Au fond de la gorge, au bord du chemin, une petite chaumière de pierres sèches contient la marmite sacrée destinée à faire cuire les repas hebdomadaires, que les fidèles offrent en l'honneur de la sainte et qu'ils mangent en compagnie du cheikh préposé à la

mea — Madame. Lorsqu'il parle d'elle, il ajoute à son nom le mot « Khân ». Ex. Mariam Khân, Soufi Khân, Tokhta Khân (Dame Marie, etc.), en sorte qu'une femme turque porte le même titre que le sultan de Constantinople.

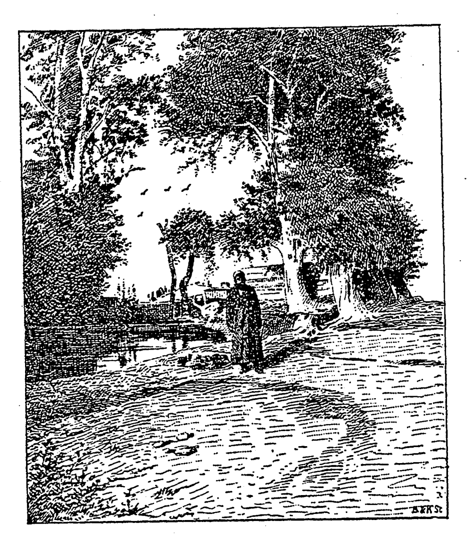
garde du tombeau. Ces agapes pieuses tiennent lieu de messe et de procession.

Descendant le ravin de Kara say, le long duquel on rencontre des cavernes habitées par des pâtres l'été, on sort enfin du labyrinthe montagneux et l'on aboutit à un plateau légèrement accidenté qui s'abaisse sur la plaine désertique. Il n'y avait plus désormais de murailles de rochers et de glace pour borner notre vue; elle pouvait s'étendre librement dans l'espace. A la vérité, elle y gagnait peu: à nos pieds s'étalait une mince bande de verdure sèche et poudreuse semblable à un vieux tapis usé et décoloré, au delà le désert se déroulait sans fin et la poussière enveloppait tout de sa morne grisaille, voilait le soleil, souillait le ciel, mettait à l'horizon un brouillard épais. Mais nous étions comme des prisonniers à qui l'on a ouvert la porte de leur prison et qui se soucient peu que la place par où ils sortent soit belle ou non.

Au point où le Kara say débouche sur le plateau, se trouve une sorte de village formé d'environ dix maisons souterraines. On pénètre dans ces taupinières, toutes composées d'une chambre unique, par un couloir en pente fermé d'une claie. Un trou rond, pratiqué dans le plafond, sert également mal de fenêtre et de cheminée, il y entre aussi peu de clarté qu'il en sort de fumée. La fumée s'unit fort à propos à une affreuse odeur de bouc et de lait aigre pour suffoquer celui qui vient du dehors; par la plus grande sécheresse, il règne toujours là-dedans une humidité moite et répugnante, et, quand il pleut, le plafond ne manque pas d'être traversé par l'eau, s'il ne s'écroule. Quand on s'est habitué à l'obscurité, on aperçoit, faisant cuire son brouet de maïs, une femme vêtue d'une grande chemise rapiécée qui fut blanche, puis pêle-mêle, un tas de broussailles sèches, un coffre, un petit berceau de bois sans support où crie un enfant nu, une baratte à beurre, des vases de bois vides ou pleins de lait, un jeune cabri tetant sa mère, quelques couvertures déchirées et pouilleuses avec un traversin luisant de graisse. Les pâtres n'habitent là que pendant l'été. En automne, ils vont s'établir plus bas, à la lisière du désert dans des

huttes de *tersken* entrelacés, l'hiver ils reviennent au pied de la montagne.

Le 16 octobre, nous partîmes pour Nia, par une route sablonneuse, à travers une steppe ravinée, toute couverte de plantes d'absinthe à l'odeur pénétrante et par places de menus buissons de *tersken,* de *pirama,* de *trân.* A notre droite ce désert se déployait à perte de vue



Coin de l'oasis de Nia.

avec la monotonie de la mer, tandis qu'à notre gauche se dressait la chaîne de l'Altyn tâgh. « Il semble, écrit Dutreuil de Rhins, qu'on défile à la mer le long d'une côte plus élevée que les Alpes, dentelée comme elles, d'un dessin à la fois plus varié et plus majestueux. Ce qu'un voyageur disait de Constantinople, qu'il fallait l'admirer de loin, je le dirais volontiers de l'Altyn tâgh. C'est très beau d'ici; quand on

y est engagé, on ne retrouve plus ni dans l'Altyn tâgh, ni, à plus forte raison, dans l'énorme Oustoun tâgh, les tableaux variés et agréables des Alpes : c'est énorme, mais d'une monotonie énormément assommante en général, tandis qu'ici l'élégant profil de la haute chaîne se détache brillamment sur un beau ciel et que la vue s'y repose gaîment de la nudité des plateaux déserts. »

Après avoir franchi la rivière encaissée du Tolân Khodja, on atteint le bord du Souget dâria dont le lit très large, rocailleux, sans verdure, au milieu duquel coule un petit filet d'eau, s'étend entre deux hautes falaises verticales. Rien ne serait plus triste sans un bouquet de quinze saules qui s'élève près du ruisseau, saules vénérables, aux troncs vastes et creux, aux branches noueuses, aux formes fantastiques; pleins de sève encore, malgré leur vieillesse extraordinaire, ils versent une ombre libérale au tombeau d'une sainte femme en faveur de qui Dieu créa cette oasis. De nombreux cycles sont révolus depuis que cette sainte vint chercher jusque-là un refuge contre les mécréants qui avaient dispersé l'armée de l'Islam. Parvenue dans cette vallée déserte et solitaire, elle s'arrêta, lasse et découragée, et fichant son bâton en terre, elle se laissa tomber sur le sol et s'endormit. A son réveil, elle vit, à la place de son bâton, un grand et bel arbre qui l'abritait des rayons ardents du jour; elle connut à ce signe qu'Allah veillait sur elle et lui commandait de rester en ce lieu. Chaque matin et chaque soir, les brebis sauvages des environs, poussées par une force mystérieuse et surnaturelle, vinrent présenter leurs mamelles pleines à la pauvre femme qui vécut ainsi durant quarante années. Après sa mort, elle fut honorée sous le nom de Koï mamân, la mère aux brebis.

A côté de la saussaie, on a pu cultiver assez de terre pour y semer 90 kilogrammes de blé ou d'orge, on a creusé trois modestes demeures dans le sol et l'on a établi un petit moulin sur la rivière. Toute l'oasis est *vakouf* et paye la dîme au cheikh du *mazâr*.

Au delà de Souget Boulak, la route inclinant au nord, la végétation se fait plus maigre et plus rare sur la steppe coupée de ravins caillouteux, puis on traverse une grande plaine de pierres, les derniers

vestiges de végétation disparaissent et les dunes de sable commencent, s'allongeant autour de nous comme des lignes fortifiées. Enfin, l'on arrive à l'oasis de Nia (20 octobre). En toute autre circonstance, les champs rasés et vides après la moisson faite, les feuillages raréfiés et jaunissants, les feuilles mortes roulant dans la poussière des chemins nous eussent donné une impression de tristesse. Mais alors la lumière adoucie et les tons variés de l'automne reposaient nos yeux fatigués, la tiédeur de la température, le mouvement et la vie du bazar, les voix et les cris des hommes ranimaient et réchauffaient les voyageurs qui sortaient du froid et de la solitude.

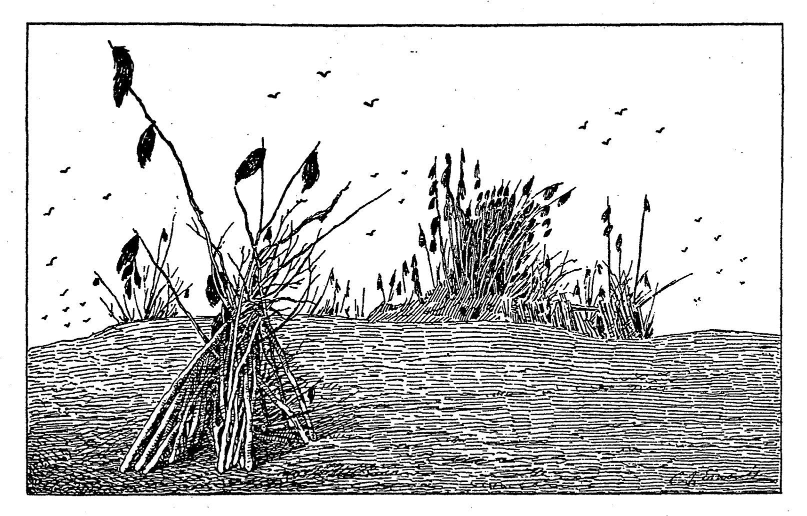
Le village de Nia se compose d'une seule rue, longue de moins de deux cents mètres, couverte de nattes, bordée de quelques maisons particulières avec, en avant, de petites boutiques où le bazar se tient une fois la semaine. En temps ordinaire, il y a calme plat; les petits commerçants et industriels à poste fixe sont rares et font peu d'affaires. On trouve un boulanger, un restaurateur qui vend des petits pâtés, un tailleur sans étoffes et un maréchal ferrant sans fers. La banque est représentée par un Chinois, prêteur à la petite semaine, qui avance volontiers à 20 0/0 à quiconque lui fournit de bons gages; le commerce extérieur est entre les mains de quatre ou cinq Andidjanais qui viennent acheter l'or recueilli dans les mines voisines de Sorghak. Presque toute la population de l'oasis, qui compte 3,000 habitants environ, vit dans des fermes disséminées au milieu des champs.

Dès notre arrivée, nous fûmes accablés de prévenances, d'amabilités, de cadeaux, de dîners et de collations, grâce à la concurrence active qui s'était établie entre l'ancien bek et le nouveau. Le premier menait campagne contre le second et essayait de provoquer sa destitution pour se faire nommer à sa place. L'un et l'autre employaient tous les moyens, y compris les moyens honnêtes, pour se recruter des partisans et s'assurer des appuis. Ils savaient que nous allions à Kéria, que nous avions l'oreille du sous-préfet, qu'un mot de nous pèserait d'un certain poids dans la balance et ils s'efforçaient de nous gagner. Le nouveau bek nous fit connaître qu'il était universellement, je ne

dirai pas estimé, mais adoré, à cause de sa probité, de son équité, de l'ordre qu'il avait rétabli dans l'administration de Nia dont son prédécesseur avait fait une caverne de brigands. L'ancien bek nous apprit qu'il avait été l'ami intime du voyageur russe M. Pievtsof; il ne nous dit pas qu'il avait fait son possible pour le voler, mais il nous confia qu'il n'avait pas moins d'amitié pour nous, que, s'il était bek, il pourrait nous rendre plus de services que son successeur qui n'avait pas d'influence; il ajouta qu'il avait laissé des regrets dans tous les cœurs, que l'opinion publique était unanime à réclamer sa réélection, qu'enfin il était riche, ce qui lui permettrait d'administrer le pays avec désintéressement, au lieu que son successeur était un malheureux criblé de dettes, qui avait dépensé pour son élection deux mille francs, somme énorme, dont il ne possédait pas le premier sou, et qui, devenu bek, non seulement n'avait rien restitué à ses créanciers, mais encore levait sur tous ceux qui n'étaient pas assez forts pour lui résister des emprunts forcés dont il ne payait ni le capital, ni l'intérêt. Cette assertion était parfaitement vraie et le bek en exercice ne la pouvait contester absolument. — « Sans doute, disait-il, je ne suis pas aussi riche que mon adversaire, je ne me suis pas engraissé comme lui de la misère du peuple (il était maigre tandis que son adversaire était gras, ce qui justifiait la comparaison); toutefois je suis loin d'être pauvre, j'ai des terres considérables; mais, ne voulant pas les vendre (elles étaient toutes hypothéquées), j'ai été obligé de contracter quelques dettes. Excités par mes ennemis, mes créanciers exigent le remboursement immédiat, et c'est une indigne déloyauté puisqu'il n'y a point de terme fixé. Du reste ma position n'en sera pas ébranlée, car je possède tellement la confiance et l'affection de mes administrés que les notables se réunissent aujourd'hui même pour m'offrir de prendre mes dettes à leur charge et de liquider mes affaires. » En effet, cinq ou six de ses partisans, s'étant rassemblés, affirmèrent que la population conservait une entière confiance dans son chef et déclarèrent qu'ils étaient prêts à désintéresser ses créanciers. Inutile d'ajouter que c'était une simple déclaration de principe qui n'engageait à rien. La galerie

s'en amusa; mais ne se laissa pas duper. Ce bek, si aimé de ses administrés, n'en pouvait rien obtenir et se faisait moquer de lui. On était fermement résolu de porter plainte à Kéria.

L'ancien bek s'était assuré le concours du receveur chinois des contributions commerciales et mobilières. Celui-ci, qui n'avait pas la



Mazâr d'Imâm Djafar Sâdyk.

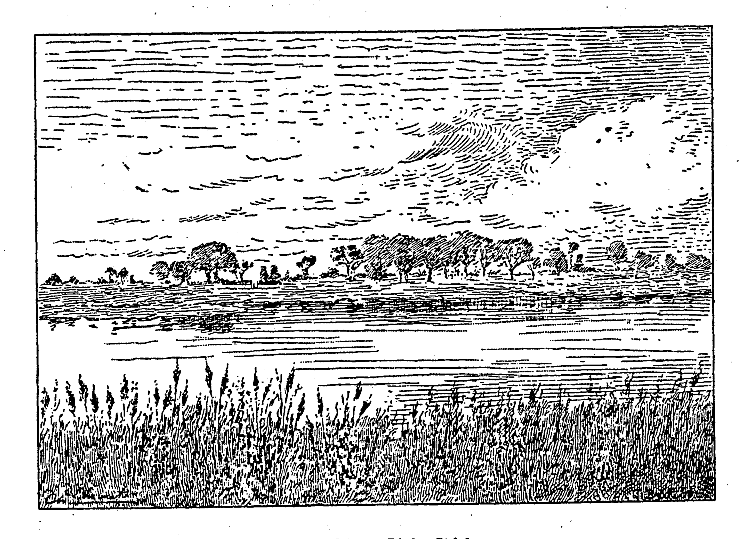
conscience tranquille, était plus préoccupé de se maintenir lui-même contre les coups du sort que d'aider ses amis. Il avait si bien torturé et assoupli à son profit les édits financiers, il avait si bien exploité les contribuables qu'il craignait de se faire rappeler avant d'avoir suffisamment garni son sac. Lui aussi nous fit sa cour, essaya à la fois de nous soutirer de l'argent et de gagner notre appui, tenta de provoquer des manifestations populaires en sa faveur. Un jour, comme nous étions chez lui, quelques personnes se présentèrent, se portèrent

garantes que toute la population était d'accord pour demander le maintien du fonctionnaire intègre que nous avions sous les yeux et que l'on se préparait à envoyer à Kéria une pétition en ce sens. La pétition fut rédigée en effet, mais dans le sens opposé.

Cette comédie, d'abord très divertissante, commençait à nous fatiguer, lorsque nous entreprîmes une excursion au prétendu tombeau de Imâm Djafar Sâdyk, lieu de pèlerinage très fréquenté des musulmans du Turkestan chinois. Nous descendîmes au grand trot le long du Nia dâria par une de ces forêts comme il y en a beaucoup en Kachgarie au bord des rivières, forêt au sol sablonneux, peu touffue, composée de *toghrak (populus balsamifera)*, de grands tamaris et de roseaux. N'ayant pas trouvé de chevaux frais à mi-chemin, comme nous l'espérions, nous ne pûmes franchir avant la nuit les quatre-vingt-dix kilomètres qui séparent Nia du mazâr [1]. Nous perdîmes notre chemin dans l'obscurité et après deux heures de recherches infructueuses nous bivouaquâmes en pleine forêt. Nous étions parmi des monticules de sables, que couvraient des arbustes très pressés et très secs, hauts de trois ou quatre mètres. Comme il faisait un froid de — 6°, que nous n'avions point de tentes et que nos couvertures étaient restées en arrière avec un des domestiques, nous mîmes le feu à plusieurs de ces monticules; une grande flamme crépitante s'éleva qui illumina le ciel et nous tint au chaud jusqu'à l'aube. Le lendemain, 28 octobre, nous arrivâmes au mazâr, où les cheikhs nous donnèrent l'hospitalité dans un assez grand bâtiment, construit par Niâz Hâkim Bek, gouverneur de Khotan sous Yakoub Bek. Il est orné d'un portail de briques émaillées, d'un piètre travail et sans caractère original. On y trouve une salle d'école, où l'on enseigne la lecture aux enfants des pâtres de la forêt, et des chambres servant à loger les pèlerins dont le nombre, en hiver, monte à quarante par jour. Cet établisssement porte le nom de médressé, c'est-à-dire de collège de théologie. Parmi les douze cheikhs qui sont censés composer le corps des professeurs,

1. Tombeau d'un saint, où l'on va en pèlerinage.

un seul sait par cœur une partie du Coran et encore est-il incapable d'y rien comprendre. Quant aux élèves ils sont au nombre de deux qui vivent de la charité des fidèles. L'un deux est un Kazzak de Tchimkent, âgé de 26 ans. Son père et sa mère étant morts, il s'était rendu auprès de ses frères, marchands à Viernyi, n'avait pu s'entendre avec eux, et était parti avec un cheval et cinquante roubles à la



Médressé d'Imâm Djafar Sâdyk.

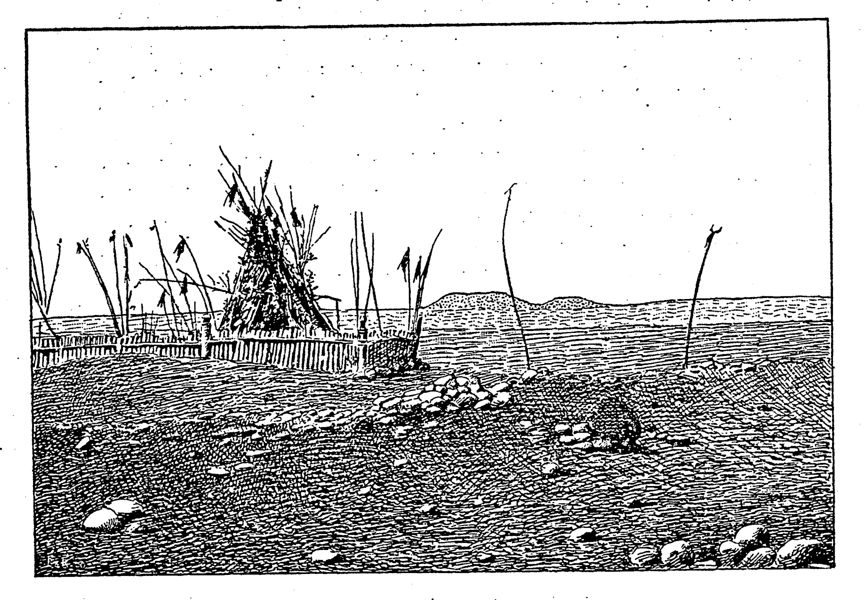
recherche d'un marchand de Tâchkent qui lui devait et se trouvait, disait-on, à Aksou. Arrivé dans cette ville, il avait appris que son débiteur s'en était allé à Khotan, sur quoi il avait vendu son cheval et s'était rendu à Khotan à dos d'âne. Ses investigations n'avaient pas eu plus de succès et nul n'avait su lui dire ce qu'était devenu l'homme qu'il cherchait. A bout de ressources, mais toujours nomade dans

l'âme, il était parti, à pied cette fois et la besace au dos, pour le mazàr d'Imàm Djafar où il s'était fixé en attendant les événements.

La médressé est située à la lisière de la forêt; au delà, le Gobi déroule ses grandes dunes jaunâtres. Sur l'une d'entre elles s'élèvent une petite mosquée et une humble coupole de terre disparaissant sous des queues de cheval. C'est le tombeau de l'imâm, semblable à une bouée perdue dans l'océan des sables. Cet imâm n'est autre que le cinquième descendant et successeur du khalife Ali, Djafar le Véridique que nous savons, d'autre part, être mort et avoir été enseveli à Médine au VIIIe siècle. La légende turque raconte qu'il tenta de conquérir à l'Islam les pays de Kâchgar et de Khotan. Après une lutte meurtrière avec le prince de Khotan, il s'avança témérairement jusqu'aux lieux où se trouve actuellement son tombeau avec une troupe insignifiante. Enveloppé par une nombreuse armée d'infidèles, il eût été infailliblement massacré, si Dieu, pour le protéger, n'eût suscité une violente tempête pendant la nuit. Des tourbillons de sable furent soulevés, s'abattirent sur l'imâm et sa troupe et les ensevelirent. Le jour venu, les chefs des infidèles ne voyant plus leurs ennemis, crurent qu'ils s'étaient échappés, se querellèrent en se rejetant la faute l'un sur l'autre. Une bataille s'ensuivit qui se termina par l'extermination complète des deux partis. Un nouvel ouragan de sable, qui dura deux jours, effaça tout vestige de la catastrophe. Cependant près de mille ans après, il y a moins de deux siècles, un musulman de Chine, à qui les vieux livres étaient familiers, découvrit l'endroit où l'imâm avait péri, y planta une queue de cheval et fit connaître la chose. Des curieux vinrent, des miracles se firent et pèlerins d'affluer. On construisit une coupole, une mosquée, puis une médressé, on nomma des cheikhs et l'on constitua pour eux des biens de mainmorte.

Le vieux cheikh Tokhtasoun, en nous contant cette histoire, se répandit éloquemment sur l'impénétrabilité des desseins de la divine Providence qui, pour sauver un saint, n'avait trouvé d'autre moyen que de l'ensevelir dans les sables, qui, après avoir, durant mille ans, tenu le monde dans l'ignorance, lui avait tout à coup révélé par le

canal d'un mollah de Pékin qu'un imâm, mort et enterré en Arabie, avait péri martyr dans le Gobi pour le plus grand profit de quelques religieux. Il dit ensuite en gémissant que le siècle était de fer, que les vertus antiques s'en allaient, que les personnes qui devaient des moutons au mazàr pour le repas journalier ne lui donnaient plus que



Mazàr de Djélâl ed-din Baghdâdi (district de Khotan).

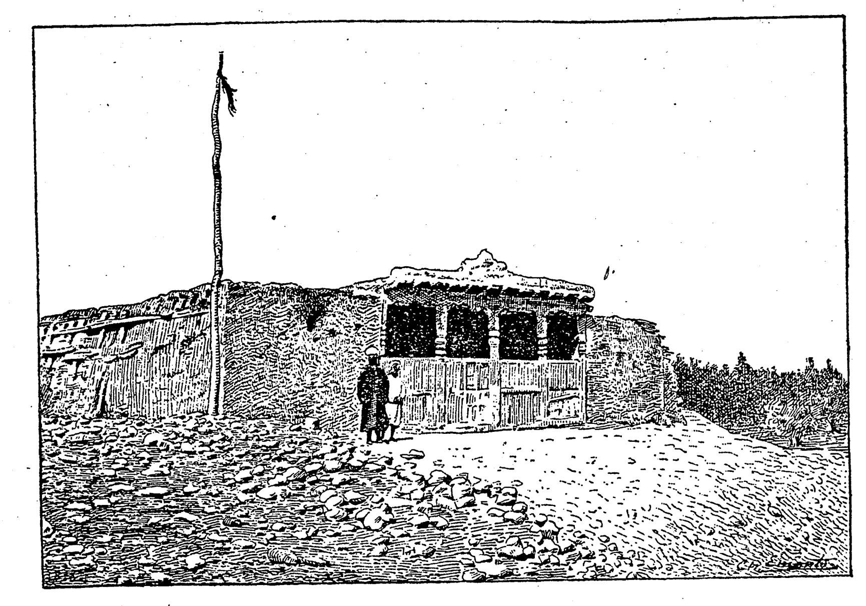
leurs bêtes les plus maigres; il avait toutefois lieu de bénir le Très-Haut qui envoyait de généreux étrangers dont la libéralité était renommée et, versant des larmes émues, il nous assura qu'il adressait au ciel les vœux les plus fervents et les plus sincères prières pour notre prospérité et notre bonheur. Cette harangue pathétique valut une enfilade de pièces de cuivre au digne homme qui laissa échapper de

ses lèvres une oraison entremêlée de profonds soupirs, à laquelle tous les assistants répondirent : Amîn.

Ainsi munis de bénédictions, nous retournâmes sur nos pas jusqu'à Otra langar, pauvre hutte de pisé au milieu de la forêt qui sert de station aux pèlerins entre Nia et le mazâr. De là nous inclinâmes à l'est pour rejoindre la route de Tchertchen que nous voulions reconnaître jusqu'à Yartongouz. Dans ce nouveau trajet nous vîmes des masses de sable blanchâtre, imprégné de soude, qui, de loin, avaient l'apparence de fortifications démolies, de villes en ruines. Les indigènes ne manquent pas de rapporter à qui veut les entendre que ce sont là les restes d'une des trois cents cités qui s'élevaient autrefois entre Khotan et Tchertchen et qui, toutes en un seul jour, furent détruites de fond en comble par un ouragan. Si votre cheval est fatigué et que la lenteur de la marche à travers cette plaine monotone vous ennuie, vous pouvez vous divertir en écoutant l'histoire de Monseigneur Djémâl-ed-dîn et de la ville de Kédek. Il existe encore quelques ruines de cette cité jadis florissante à une journée au nord du tombeau d'Imâm Djafar. Près de vingt générations d'hommes ont passé depuis que l'illustre docteur de l'Islam Djémâl-ed-dîn y vint prêcher la vérité. Il dépensa en vain beaucoup de zèle et de paroles ; les gens de Kédek avaient des oreilles et n'entendaient pas et la bonne semence ne germa point dans le désert de leurs âmes. Ils avaient le cœur sec et l'esprit critique ; ils poursuivaient le saint homme de railleries et de quolibets, et plus il déployait les trésors de son éloquence, plus ils se moquaient de lui. Comblé d'avanies, l'homme de Dieu perdit patience, il se rappela la parole du prophète Içа[1] qu'il ne faut point jeter des perles aux pourceaux, dans sa colère il appela la vengeance d'Allah sur ce peuple d'impies, et, secouant la poussière de ses sandales, il sortit de la ville. Le seul indigène qu'il avait réussi à convertir était devenu mouezzin de la mosquée. Malgré les instances du Maître il ne voulut point s'exiler. Or, le lendemain avant le lever du soleil, étant monté sur le minaret pour faire l'appel à la

1. Jésus-Christ.

prière, il sentit qu'un grand vent soufflait et vit que des nuages de poussière obscurcissaient l'air. Effrayé, il descendit, voulut ouvrir la porte pour sortir, mais il ne le put à cause du sable qui s'était accumulé. Il regagna le sommet du minaret et fut témoin d'un spectacle affreux. Une grande confusion régnait par la ville, des cris et des gé-



Mazâr de Djélâl ed-din Baghdâdi (mosquée).

missements s'élevaient de toutes parts, les maisons s'écroulaient sous l'effort de la tempête et le sable montait toujours. Bientôt les cris cessèrent, les derniers pans de mur furent noyés sous la marée sèche, et comme le sable avait atteint le niveau de la plateforme du minaret, la tempête se tut et l'air s'éclaircit. Le mouezzin ainsi sauvé s'en alla rejoindre Djémâl-ed-din et lui raconta comment Dieu l'avait vengé.

Le pays de Balyklyk qu'on traverse entre Otra langar et la route de Tchertchen est une plaine marécageuse, couverte de roseaux, semée de sept petits lacs, séparés en automne et en hiver, mais réunis en été, saison où l'eau recouvre tous les lieux bas de la forêt jusqu'au tombeau d'Imân Djafar. Ensuite l'on passe par un terrain sablonneux bossué de petits tertres où croissent quelques roseaux et quelques « *yantâk* » *(alhadji maurorum)*. Ces plantes rares, aussi desséchées que le sol, craquent à mesure qu'on s'en approche, et c'est, avec le grincement des grains de sable agités par le vent, le seul bruit du désert. L'atmosphère poudreuse éloigne et agrandit les objets détachés d'une manière fantastique. On voit au loin, presque à l'horizon, une colline avec un arbre haut comme un peuplier, on fait quelques pas, la colline et l'arbre se rapetissent et l'on n'a bientôt devant soi qu'une taupinière surmontée d'un roseau; on aperçoit une chose animée qui bondit par les sables et l'on est incertain si c'est un lièvre ou une gazelle. Enfin toute végétation disparaît, et une plaine de gravier extrêmement fin et meuble s'étend jusqu'au bord de la rivière *Tolân Khodja,* au lieu dit Yartongouz. Ce nom, comme celui de Balyklyk, comme tous ceux qui ornent agréablement les cartes entre Nia et Tchertchen, est une pure expression géographique. Il n'y a pas une hutte dans ce désert, et la route n'est indiquée que par de rares traces de pas que les orages effacent quelquefois. Non passâmes la nuit en plein air au bord de la rivière, enveloppés d'une couverture qui nous garantissait suffisamment contre un froid de 5° au dessous de zéro. C'est une température que dans ce climat sec on supporte aussi facilement qu'en France on peut faire celle de + 6° ou 7°. Le jour, le thermomètre montait au-dessus de 25° au soleil qui nous paraissait brûlant. L'été cette route doit être à peu près intolérable à cause de la chaleur et du manque d'eau, car les rivières la traversent perpendiculairement et sont souvent distantes de plusieurs journées de marche, il n'y a pas même un puits, à peine de loin en loin une petite mare d'eau saumâtre et impotable. Je parlerai plus loin des efforts faits par le sous-préfet de Kéria pour rendre plus praticable cette voie, très fréquentée au temps de Marco Polo.

Après avoir parcouru 260 kilomètres en cinq jours, dont un de repos au mazâr, nous rentrâmes à Nia, où Dutreuil de Rhins employa deux journées à terminer ses observations astronomiques, et le 29 septembre nous partîmes pour Khotan. En sortant de la maison du bek, dont nous étions les hôtes, nous aperçûmes un grand concours de peuple, et des genoux en terre, des mains jointes, des yeux pleins de larmes. « Ne nous oubliez pas, messeigneurs, nous sommes de pauvres gens, nous vous avons fourni du pain, de la viande, de l'orge, du foin et nous n'avons pas été payés; ayez pitié! » — « Qu'est-ce que vous dites là? tout est réglé, s'exclama le bek, hors d'ici! » Une grande rumeur s'éleva: « Non! non! nous n'avons pas reçu un sou! » Devant l'orage qui grondait, le bek s'éclipsa. C'était lui qui nous avait fourni tout ce dont nous avions besoin pendant notre séjour et nous l'avions payé exactement; mais, fidèle à son système d'emprunts forcés, il avait réquisitionné gratuitement de la population tout ce qu'il nous avait livré et avait gardé notre argent dans sa poche. Nous rentrâmes pour examiner les comptes et nous renvoyâmes tout le monde content. Quand il s'agit de faire rendre gorge au fonctionnaire intègre, notre hôte, ce fut une autre antienne. Il cria miséricorde, déclara qu'il était dans l'embarras, qu'il nous priait de lui laisser cet argent pour le moment, qu'il nous rembourserait à la fin de l'hiver, et sa femme, ses enfants, ses parents, s'en vinrent tout éplorés nous supplier de pardonner, de ne point porter plainte, d'accepter leur caution. La vue de cette famille désolée fit rire Dutreuil de Rhins, et, la somme n'étant pas très grosse, il fut bon prince. Nous montâmes à cheval pour rejoindre notre caravane, accompagnés par les notables. — « Je vous l'avais bien dit, nous murmura l'ancien bek; cet homme est incorrigible. Ne l'oubliez pas quand vous serez à Kéria et ayez la bonté de dire un mot pour moi. » Lorsque le bek en exercice nous quitta, il nous dit en posant la main sur son cœur qu'il espérait nous revoir à Nia, nous offrir de nouveau l'hospitalité, nous prouver mieux que les circonstances ne le lui avaient permis cette fois-ci la sincérité et l'ardeur de son dévouement, que notre clémence et notre bonté l'encourageaient à penser que nous lui

tiendrions compte de la pureté de ses intentions et de la difficulté des temps et que nous voudrions bien daigner prononcer un mot en sa faveur à Kéria. L'impudence du drôle était admirable. Lorsque nous fûmes à Kéria nous nous gardâmes de parler ni en bien ni en mal ni de l'un ni de l'autre concurrent. L'ancien bek continua sa campagne, fit destituer son successeur; mais il resta lui-même sur le terrain et ce fut un troisième larron qui fut nommé.

Nous étions sortis de l'oasis et les sabots des chevaux s'enfonçaient de nouveau dans le sable jaune ou blanchâtre. « Parfois, écrit Dutreuil de Rhins, le sable blanchâtre est amoncelé en petits tertres et la plaine ressemble à un immense cimetière. Ici, le sable jaune, plus léger, moins consistant, forme de petites dunes déjà plus difficiles à franchir. des collines qu'on s'efforce de tourner; là-bas on croirait voir les plus grandes pyramides d'Egypte; puis ce sont de hautes collines, presque des montagnes de sable que les vents généraux de l'ouest et de l'est ont élevées perpendiculairement à la route et que continuent à modeler les brises alternatives de jour et de nuit; car, en cette saison, j'ai remarqué que pendant le jour la brise venait souvent du nord, et, pendant le nuit, des montagnes. » Les plaines pierreuses, au sol ferme et aride, appelées *kâkyr* (le *takyr* des Turkmènes) sont rares sur cette route où les dunes sont beaucoup plus hautes, s'étendent sur des espaces beaucoup plus vastes que sur la route de Kâchgar à Khotan. Comme elle n'est pas fréquentée par les fonctionnaires chinois elle est privée de ces pao-tai dont j'ai parlé plus haut. Au reste on n'y rencontre que peu de monde, çà et là un ou deux cavaliers, pèlerins allant à Imâm Djafar ou marchands commissionnaires portant quelques étoffes et épices à Nia, à Kapa, à Tchertchen; le plus souvent ce sont des gens à pied, petits cultivateurs, petits colporteurs venant d'un bazar lointain ou s'y rendant, qui poussent devant eux des ânes étiques et surchargés, et de temps à autre essayent de se donner du cœur à la fatigue en braillant un couplet populaire, couplet d'amour presque toujours, d'un ton de voix à déchirer les oreilles de leurs ânes mêmes. On marche deux jours sans voir de village digne de ce nom. Avraz (= Abryz) est un simple *langar*,

maison solitaire avec douze jeunes arbres à côté dans le fond d'un ravin où il n'y a d'eau qu'en été. Yacylghoun se distingue dans le désert comme se verrait un bouquet de violettes perdu sur la place de la Concorde. On y compte douze maisons et de maigres champs au bord d'un torrent à sec auquel suppléent une mare artificielle et un puits de quarante brasses. Puis c'est, dans une dépression de trente mètres, les cent vingt maisons d'Oitoghrak disséminées dans les arbres et les cultures,



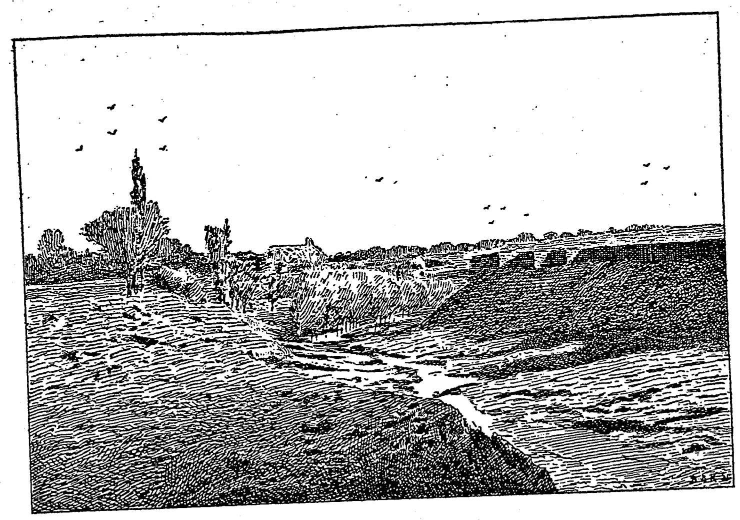
Femme turque et sa fille en voyage.

et l'on y retrouve ce plaisir, vieux déjà et toujours nouveau, de parcourir, en sortant du désert, les belles allées de parc des oasis où les masures les plus délabrées prennent, comme les mendiants aux haillons les plus invraisemblables, un aspect agréable et joyeux.

Le 4 novembre, à dix heures du matin, nous traversâmes le lit caillouteux de la rivière de Kéria, large de trois cents mètres, où coulent deux ruisseaux dont le volume, insignifiant à cette époque, est bien moindre que celui des canaux dérivés en amont pour arroser la campagne et qui, se rejoignant en aval de l'oasis, reconstituent la rivière. Celle-ci, bordée d'une forêt semblable à celle du Nia dâria, va se perdre à quinze jours au nord dans les sables du Gobi.

Un nouveau sous-préfet était venu à Kéria. C'était un homme jeune, à l'aspect grave et maladif. Très attaché aux devoirs de sa fonction, actif et plein de zèle, il était au travail dès le lever du soleil, et souvent les premières heures de la nuit le trouvaient encore lisant ou écrivant à la lueur d'une bougie russe. Vivant très simplement, dédaigneux des plaisirs et de l'argent, il était d'une intégrité au-dessus du soupçon, soucieux du bien public, désireux d'établir un peu de justice dans l'administration indigène ; bon patriote, il avait l'esprit ouvert, curieux de s'instruire et de rechercher tout ce qui pouvait servir les intérêts chinois. Il s'inquiétait intelligemment des choses de l'Occident et, loin d'avoir aucune prévention contre les Européens, il comprenait combien les Chinois avaient à apprendre à leur école. Il possédait un grand nombre de cartes russes et anglaises à grande échelle et étudiait la géographie dans un volumineux ouvrage, rédigé en chinois d'après les plus récentes publications d'Occident. En nous montrant les cartes du Turkestan, du Pamir et de l'Inde septentrionale, il nous montra combien Russes et Anglais traçaient inexactement les frontières de la Chine, combien arbitrairement ils empiétaient sur ses droits historiques. Il regrettait que les fonctionnaires chinois fussent en général trop attentifs à éviter les difficultés, trop prompts à se dérober à des charges importunes, il est vrai, mais inséparables de certains droits, trop négligents de certains coins de terre qui coûtent sans rapporter, encourageant ainsi l'ambition active de voisins plus avisés. Il reconnaissait que le plus sûr moyen pour la Chine de conserver sa position dans le Turkestan était de s'occuper des intérêts du pays et de l'administrer honnêtement. « Malheureusement, ajoutait-il, la population n'a pas de pires ennemis que ses chefs musulmans qui trop souvent manquent de conscience. Je suis heureux de constater que vous avez su vous faire bien venir de tous par vos bons traitements et votre esprit d'équité ; cela seul suffirait à vous assurer ma sympathie ; je me permettrai seulement de vous recommander de ne pas vous fier aux beks ou mingbâchis pour solder vos dépenses. » Il nous demanda des renseignements sur les routes que nous avions parcourues, particulièrement sur celle

de Tchertchen qui est la plus courte entre Khotan et Cha tcheou[1] et qu'il eût désiré rendre plus praticable et plus pratiquée, il parla des mines d'or et des gisements de jade, exprima le regret de ne point avoir assez de temps ni de pouvoir pour exécuter les améliorations nécessaires et pour faire exploiter convenablement les richesses naturelles de sa province, et laissa entendre que les autorités supérieures



Khotan. Ravin et ruines des murs de Habiboullah Hâdji.

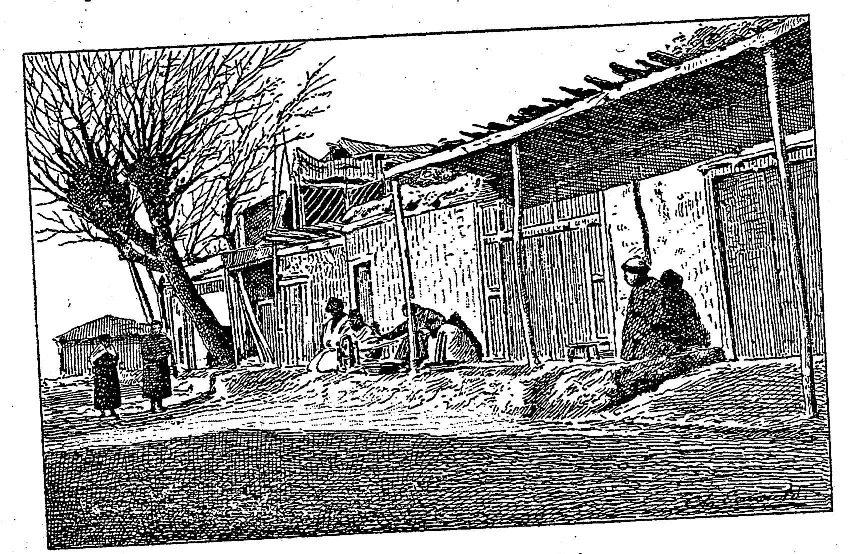
n'avaient pas tout ce qu'il fallait de hardiesse, d'initiative et de connaissances pour l'aider comme il le souhaiterait.

Nous quittâmes Kéria le 13 novembre. De là jusqu'à Khotan la route est de nouveau jalonnée de pao-tai et fréquentée par les char-

1. Indiqué généralement sur nos cartes sous le nom inexact de Sa tcheou. Cha tcheou signifie la ville des sables.

rettes. A la vérité, on ne rencontre pas un très grand nombre de ces véhicules, car les Turcs indigènes en usent assez peu; ils recourent plus communément aux ânes pour transporter les bagages ou marchandises et les femmes elles-mêmes voyagent volontiers à cheval. Pendant les 17 premiers kilomètres on marche en oasis, puis le désert commence, d'abord assez marécageux jusqu'à Karakir, puis sablonneux et sec. Quelquefois, comme à Karakir et à Bech Toghrak, les derniers arbres ou buissons des maigres forêts qui s'étendent au nord arrivent jusqu'à la route, le pied enfoui dans la profondeur du sable. On compte quatre oasis, dont la principale est celle de Tchira, située à mi-chemin, large de plus de trois lieues et renommée pour ses melons. Enfin à Dol on rentre en pays cultivé pour n'en plus sortir jusqu'à Khotan, distant de 26 kilomètres. Le mercredi 18 novembre, nous traversâmes la rivière de Youroungkâch que nous avions passée en pirogue au mois de juillet; son large lit était maintenant presque à sec et les trois ruisseaux qui y coulaient contenaient juste assez d'eau pour recouvrir les sabots de nos chevaux. L'aspect du paysage aussi avait bien changé depuis trois mois. Les arbres, dépouillés de leurs feuilles, ne déployaient plus ces rideaux de verdure qui naguère égayaient la plaine, et leurs branches noires laissaient entrevoir au loin la plate nudité de la campagne qui s'étendait dans la monotonie d'un ton gris et terne, les couleurs variées des cultures avaient disparu et les maisons ressemblaient à des tas de terre qui ne se distinguaient pas du sol. Cependant nous avions plaisir à reconnaître mille choses familières : le ponceau branlant et troué que les chevaux avaient soin d'éviter pour entrer dans le fossé, la petite case délabrée où il y avait toujours une pipe à eau (*tchilim*) prête pour le passant et que Dutreuil de Rhins avait baptisée *Tchilim langar*, le pan détruit des murailles de Habib oullah, puis la rue du bazar presque déserte en ce jour, la boutique du pâtissier qui criait ses pâtés chauds, un vieux mollah qui faisait toujours lire le même livre au même enfant, un mendiant couvert d'oripeaux baroques, respecté pour sa folie, qui rôdait, riant, marmottant et gesticulant avec son gourdin lorsqu'il était seul, hurlant d'une voix épouvantable

quelque chose en l'honneur d'Allahi dès que quelqu'un approchait, un autre pauvre fou qui se promenait éternellement avec un énorme chameau gros et gras que lui avait donné M. Grombtchevsky et pour lequel il demandait l'aumône, quelques femmes qui filaient, assises au pied d'un mur, en se chauffant au soleil d'hiver. Beaucoup de ceux que nous avions connus lors de notre premier séjour étaient venus à



Entrée de Khotan du côté de Youroungkâch.

notre rencontre et ce fut en nombreuse compagnie que nous parvînmes à notre maison où nous attendait, le balai à la main, celui qui avait été chargé de la garder pendant notre absence, un très vieux bonhomme orné d'une très longue barbe blanche, qui avait été, lui aussi, capitaine dans l'armée de Yakoub Bek.

Notre voyage de la première année était ainsi achevé. Il avait duré,

de Khotan à Khotan, trois mois et demi, pendant lesquels nous avions compté soixante-deux jours de marche effective et parcouru 1,760 kilomètres dont près de 1,100 en montagne. Si l'on y joint la route d'Och à Khotan, on obtient un total de 2,825 kilomètres de voyage à cheval accompli en six mois. Nous avions levé exactement et en détail 1,100 kilomètres d'itinéraires, pris 814 observations astronomiques, tant de longitude que de latitude, un grand nombre de photographies, des notes de toute sorte, recueilli des plantes et des spécimens de roches. Nous étions les premiers Français à visiter ces régions. M. Blanc est le seul Français de France qui soit allé jusqu'à Kâchgar, M. Dauvergne le seul Français d'origine qui se soit hasardé jusqu'à Khotan. Très peu d'étrangers avaient pénétré au delà et nous ne nous sommes pas contentés de marcher à leur suite; mais, tout en complétant leurs études sur plus d'un point, nous nous sommes écartés de leurs routes chaque fois qu'il nous a été possible et nous avons réussi à relier l'itinéraire de M. Grombtchevsky jusqu'à Gourgoutlouk avec celui de M. Bogdanovitch jusqu'à Saryk touz, en traversant un pays de montagnes particulièrement difficile où l'homme n'avait jamais mis le pied. Dans cette partie de son voyage, Dutreuil de Rhins avait espéré couper l'ancienne route directe entre Khotan et Lha-sa, dont certains documents chinois parlent d'une façon vague et obscure, mais il n'en avait vu aucun vestige. Dans sa pensée, toutefois, cela ne pouvait rien contre l'interprétation qu'il avait donnée de ces documents, car les routes de ces pays sont de simples pistes qui disparaissent dès que les caravanes les ont abandonnées. Du reste, il avait constaté qu'il était possible, sinon facile, de passer par là pour atteindre le Nam tso et il se réservait de tenter l'entreprise la seconde année, si les circonstances le permettaient.

CHAPITRE III

EXPLORATION DE 1892.

Khotan. — Polour. — Sources de la rivière de Kéria. — Tibet nord-occidental. — District de Rou-tog. — La-dag. — Route du Karakoram. — Khotan.

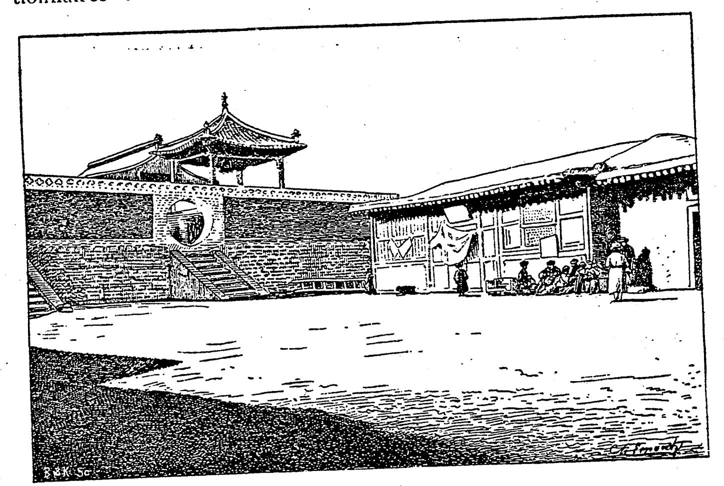
(18 NOVEMBRE 1891 — 21 NOVEMBRE 1892)

Khotan est un assez bon endroit pour y passer l'hiver. Le climat y est agréable et sain, assez froid, il est vrai, car le thermomètre descend jusqu'à — 16° au mois de janvier. Mais c'est un froid facile à supporter, non seulement parce que dans l'intérieur des maisons il y a des cheminées où l'on peut faire du feu, ce qui n'est pas le cas en Chine, mais surtout parce que l'air est sec et clair, qu'il n'y a ni vent, ni pluie, ni neige, ni sauts brusques de température. Plus d'un indigène sort dans la rue, vêtu d'une mince étoffe de coton sans paraître incommodé. Cette année-là, le temps fut particulièrement sec et les agriculteurs s'en plaignirent. Le préfet fit dire des prières dans les mosquées, se rendit lui-même solennellement au temple chinois pour demander de la neige; mais les dieux se trompèrent, ils crurent qu'on leur demandait du beau temps et le ciel fut plus serein que jamais. — L'eau, assez mauvaise, cause de nombreux goitres; en hiver cependant elle est moins qu'en été surchargée de matières étrangères, et si l'on a soin de ne la boire que bouillie elle n'offre aucun inconvénient. Quant à la nourriture il faut être assez souple pour renoncer à certaines habitudes européennes, il faut savoir se passer de vin, de lait, de

beurre frais, de bœuf, en revanche on aura de bon pain, de bon mouton, des poulets et des œufs, du riz, des fruits, des légumes divers, moins variés toutefois qu'en France.

Dans cette petite ville perdue au centre de l'Asie les distractions ne peuvent être nombreuses ni de bien haut goût. En fait de divertissement, de *tamâchâ,* comme disent les indigènes, on n'a guère que le jeu de *oughlak,* course de cavaliers qui essayent de s'enlever les uns aux autres une chèvre servant d'enjeu, et surtout ce que, faute d'autre mot, j'appellerai les concerts, où trois artistes s'accompagnant de cithares et de tambourins crient à tue-tête des chansons toujours les mêmes, agréables du reste, lorsqu'on y est habitué, tandis que des amateurs dansent des bras et des jambes des danses assez harmonieuses lorsqu'elles sont bien exécutées. La monotonie de la vie khotanaise nous eût vite lassés et ennuyés sans les multiples occupations qui nous incombaient: pour Dutreuil de Rhins les observations astronomiques à continuer, la carte du voyage à dresser, les photographies à tirer; pour moi, la langue à apprendre, l'état économique et social du pays à étudier, les vieux livres à rechercher, à lire et à traduire; pour tous deux, les environs à relever, les ruines des vieilles villes et les monuments historiques à visiter, les collections ethnographiques et archéologiques à recueillir. Ce qui mêlait un peu de douceur à l'austérité de ces travaux, c'était l'excellence et la familiarité de nos relations avec les autorités chinoises et avec les indigènes. Ceux-ci ne manquaient point de gaîté et de bonne humeur sous l'écorce de gravité gourmée dont l'islamisme revêt tous ses enfants. Badauds et baguenaudiers, bavards et curieux, ils s'inquiétaient fort de ce que nous faisions, et, pour amuser leur oisiveté, pour donner du piquant à leurs causeries, ils cherchaient à notre présence à Khotan les raisons les plus mystérieuses, les plus saugrenues. Que nous fussions venus pour nous emparer à nous deux du pays tout entier, c'est ce dont personne ne doutait; mais on n'était pas d'accord sur les moyens que nous pourrions employer. On parlait vaguement d'engins puissants capables d'envoyer toute une ville aux étoiles, de partisans cachés dans les dunes du désert, et,

comme l'on savait que je devais aller chercher de l'argent à Kachgar, le bruit courait que j'en rapporterais pour le moins quatre charrettes pleines, de quoi lever une armée de condottieri. — « Eh bien! ça n'est pas tant mauvais, disait le barbier en déployant sa serviette bleue, depuis que ces gens-là sont venus, les Chinois n'osent plus tant nous voler. » Ces propos frivoles nous eussent fait du tort auprès des fonctionnaires chinois si ceux-ci les avaient pu prendre au sérieux; ils



Temple chinois de Khotan. Un angle de la première cour.

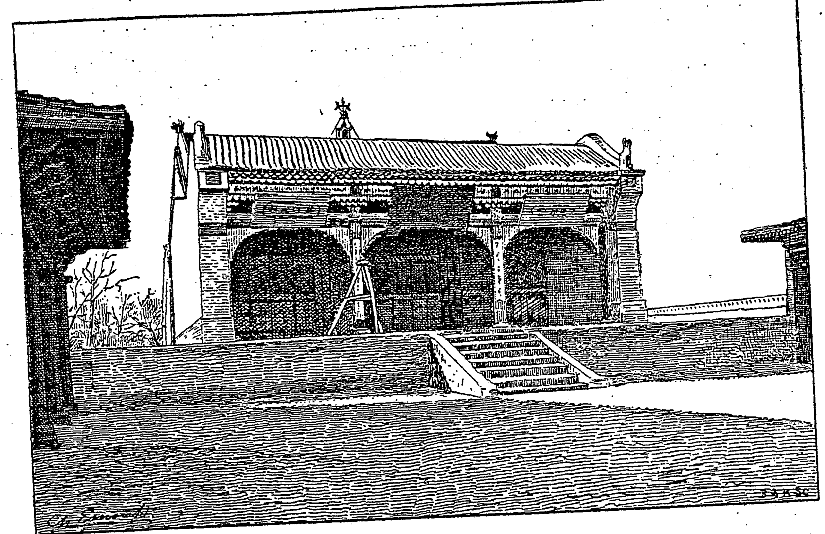
étaient heureusement assez intelligents pour comprendre que notre but était purement scientifique, que le ciel, l'air, l'eau, les plantes et les animaux, les routes même et les ruines nous intéressaient à divers points de vue, tous très différents des choses de la politique.

Le 20 janvier 1892, je partis pour Kàchgar avec un seul domestique afin d'y toucher les fonds qui devaient y parvenir dans les premiers jours de février et nous permettre de faire notre deuxième campagne d'exploration. La nudité des oasis rendait le désert moins affreux, la

fraicheur de l'hiver faisait la marche moins pénible; aussi, quoique les chevaux de poste que j'employai fussent plus dignes de servir aux illustrations de Don Quichotte qu'à celles des Quatre fils Aymon, je franchis en neuf jours les 485 kilomètres qui me séparaient de Kàchgar. Ma destinée était de parcourir cette route trois fois encore dans les mêmes conditions, je veux dire sans ordres spéciaux des autorités, sans escorte officielle, avec la simplicité la plus grande, et chaque fois, je rencontrai partout, dans les villes, dans les villages et dans les moindres hameaux, l'accueil le plus gracieux. Je ne louerai pas l'hospitalité des indigènes puisque j'en payais les frais, mais je louerai chez eux quelque chose qui ne se paye point: les bons procédés, les prévenances, la cordialité des entretiens. En route je constatai une certaine fermentation dans les têtes un peu légères de ces braves gens avides de nouvelles à sensation, commentant le moindre bruit, grossissant ce qui est, inventant ce qui n'est pas et toujours les premiers à croire à leurs propres inventions. Ils avaient appris la prise par les Anglais de ce minuscule pays de Kandjout et les imaginations de se donner carrière : les Sipahs allaient venir à Kàchgar, les Cosaques étaient en chemin, ils approchaient, ils étaient arrivés et l'on en connaissait le nombre exact; c'était pour cela évidemment que le Français allait à Kàchgar. J'eus quelque peine à persuader aux plus sages qu'ils étaient le jouet de leur fantaisie.

Le 29 janvier au matin, j'arrivai à Kâchgar où M. Petrovsky m'offrit généreusement l'hospitalité. Ce ne fut pas sans plaisir que je me retrouvai après sept mois dans une maison européenne, au milieu d'une société européenne, si restreinte qu'elle fût. Il y avait alors, à côté de M. Petrovsky, le secrétaire du consulat, M. Loutch, bien connu par ses intéressants travaux de philologie turque, et dont la présence contribuait à l'agrément de ce petit coin d'Europe. Du côté anglais, M. Younghusband était parti et avait été envoyé à Gilgit; M. Macartney restait seul et nous passâmes à causer ensemble sur la terrasse du Tchïnbâgh de longues heures qui comptent parmi les plus agréables de mon voyage.

J'étais arrivé à l'époque du nouvel an chinois, ce qui traîna en longueur les affaires dont j'étais chargé, le sceau de l'État étant renfermé, et ne me procura pas en échange de grands divertissements. Quoique cette fête du nouvel an soit célébrée non seulement par les Chinois, mais aussi par les musulmans qui lui donnent le nom mongol



Temple chinois de Khotan.

de *tchagân,* elle me parut médiocrement animée. Le 3 février. notre ami T'ien Ta lao-yé[1], alors sous-préfet, vêtu de ses plus beaux

1. Ta lao-yé signifie littéralement: grand aïeul. C'est un titre de politesse que l'on donne aux fonctionnaires depuis le grade de sous-préfet jusqu'à celui de préfet inclusivement. Le « tao-t'ai » a droit au titre de « Ta jen »: grand homme. Le gouverneur est honoré du titre de Lao ta jen: Vieux grand homme. Un simple bourgeois est Lao-yé: grand-père.

habits, porté sur un magnifique palanquin, promena solennellement dans les rues un bœuf de carton, animal sacré voué à la divinité du printemps qui vivifie les champs. On le transporte ainsi jusqu'à quelque distance hors de la ville, du côté du soleil levant. Le fonctionnaire pontife lui offre cérémonieusement des mets et des libations afin d'obtenir une année féconde, et le lendemain on va le démolir à coup de fouet[1]. Dans cette procession T'ien était précédé et suivi d'un assez grand nombre de soldats, habillés de neuf, portant chacun une longue oriflamme au bout d'une longue pique, et c'était un assez bel effet que celui de toutes ces oriflammes aux couleurs éclatantes et diverses. Mais les singuliers soldats! Chacun portait sa pique au gré de sa fantaisie, soit sur l'épaule droite, soit sur l'épaule gauche, tantôt horizontalement, tantôt verticalement, tantôt la balançant avec nonchalance au grand danger du soldat qui suivait. Tous marchaient négligemment comme à la promenade avec l'air de se moquer des sergents et du public qui envahissait les places et couvrait les toits. En traversant le bazar chacun s'empara d'une tranche de melon et se mit à la manger tranquillement, sans se presser.

Le 18 février, j'assistai à une revue près de la ville chinoise. On avait mis sur pied environ 1,200 hommes, soit un peu moins de la moitié de la garnison entière. Cette armée était rangée sur deux lignes parallèles à cent mètres l'une de l'autre et réunies à leur extrémité par

1. Il est probable que primitivement le bœuf était en vie, qu'on le sacrifiait et qu'on en distribuait la chair aux assistants. Aujourd'hui, le fonctionnaire-pontife fait faire un certain nombre de petits bœufs de carton, qu'il envoie aux notables afin qu'ils participent d'une manière étroite au sacrifice qui n'est plus que symbolique. Si l'on fait faire une longue promenade au bœuf c'est afin que la plus grande partie possible du territoire soit sanctifiée par le passage de l'animal sacré et que la plus grande partie possible de la population participe au sacrifice au moins par la vue et l'intention. La procession, qui commence de grand matin, se dirige vers l'orient, c'est-à-dire du côté où, l'hiver fini désormais, doit apparaître le premier soleil printanier, dont il s'agit de rendre la divinité propice. Il est inutile d'insister sur l'analogie qu'il y a entre cette fête chinoise et notre carnaval où l'on promène, à la même époque, le bœuf gras. L'une et l'autre fête ont leur origine dans les mêmes conceptions de l'antique religion naturaliste.

une troisième ligne. Le *t'i-t'ai* ou maréchal, qui s'était acquis une grande gloire militaire pour avoir en 1878 pris Khotan sans coup férir, présidait, entouré de ses officiers. Tous ces messieurs fumaient des pipes et buvaient du thé tandis qu'une troupe de bateleurs exhibait devant eux l'invariable spectacle des bateleurs chinois ; le dragon, le lion, la barque, le chœur marchant sur des échasses et chantant du nez, l'homme masqué déroulant des bandes de soie où étaient inscrits



Turcs réunis pour voir passer le cortège du bœuf du printemps.

d'élégants compliments à l'adresse de Son Excellence qui ne savait pas lire. Puis la première ligne de soldats ouvrit un feu roulant sur un grand mur élevé à trois cents mètres en avant. Deux minutes après, l'infanterie se replia, laissant la parole à l'artillerie. Deux canons de montagne en acier, portant la marque WAGNER-KARLSRUHE, étaient manœuvrés par des artilleurs peu expérimentés et gênés par la foule des badauds qui rôdaient autour d'eux et se fourraient jusque dans la

bouche des pièces. Le premier boulet passa très loin du mur qui servait de cible; mais le second et le troisième, mieux dirigés, l'atteignirent et le percèrent. On tira encore quelques fusées et la parade finit au milieu des cris de triomphe.

Le même jour, 18 février, arriva prisonnier à Kâchgar Sabder Ali Khân, ce très haut prince du Kandjout, descendant d'Alexandre le Grand, entrepreneur de brigandages et négociant en esclaves qui venait d'être fort lestement expulsé par les Sipahs de l'Inde. Quand le colonel Durand eut envahi son territoire, on dit que le khân lui écrivit très fièrement qu'il ne céderait pas un caillou de sa montagne et résisterait jusqu'à sa dernière cartouche. La lettre écrite, il se sauva au Sarigh Kol et demanda du secours aux autorités russes du Turkestan; mais il tomba entre les mains d'un détachement chinois qui s'empara de sa personne et l'emmena à Kâchgar, les genoux liés à la selle de son cheval. De là il fut dirigé sur Ouroumtsi pour être jugé. Les Chinois qui ne l'avaient pas aidé, quand il l'eût fallu, se vengeaient sur lui de la perte d'une partie de leur territoire dont ils lui avaient confié la défense sans jamais consentir à s'en occuper eux-mêmes.

Au reste, ce Sabder Ali était un gredin remarquable. Du vivant de son père, Khazân Khân, il s'était tellement signalé avec le vézir Dâdou, son âme damnée, par sa mauvaise conduite, qui mettait le désordre dans la société kandjouti et mécontentait beaucoup de maris influents, que le vieux khân résolut de le déshériter et désigna pour son successeur son plus jeune fils, Mohammed Nâzim, avec un des mécontents, Mayoum, pour vézir. Dâdou conseilla à Sabder Ali de parer le coup sans plus tarder et de se mettre à la place de son père. Le complot fut vite arrangé. Mohammed Nâzim et Mazoum, avertis, s'enfuirent, mais le khân, dans une fête qu'il donnait à son château, fut tué d'un coup de fusil que Dâdou lui tira par derrière.

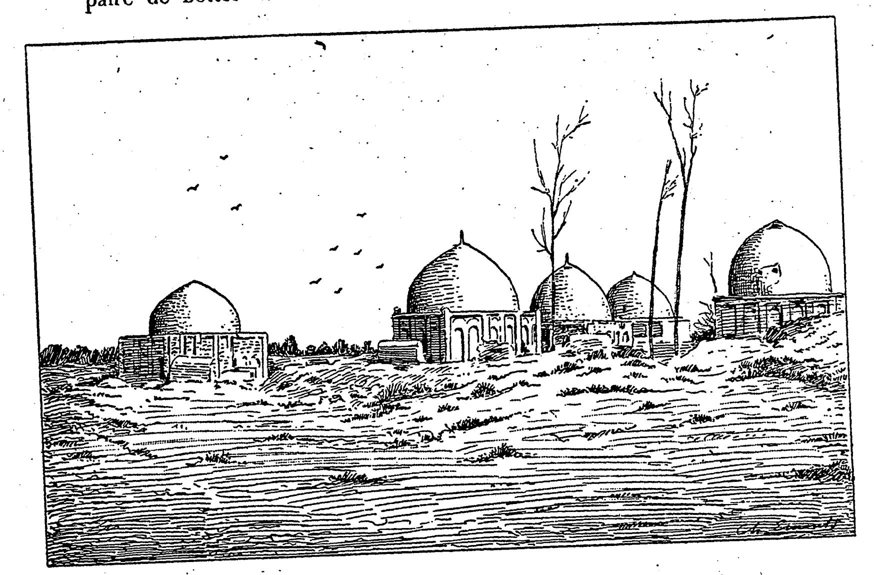
Sabder Ali, devenu khân, s'enrichit comme vendeur d'esclaves et pilleur de caravanes, et se distingua autant par son intelligence bornée que par son orgueil démesuré. C'est lui qui disait au voyageur russe, M. Gombtchevsky, qui lui vantait la puissance du tzar blanc : « Sachez, Monsieur, qu'il n'y a que deux grands potentats sous le ciel : moi et l'empereur de Chine. » Un jour, cet aigle du Kandjout, ayant rassemblé sur le flanc de son rocher tous ses aiglons, et ils étaient bien neuf cents, demanda à M. Younghusband si la reine d'Angleterre pouvait mettre autant d'hommes sur pied. Le même voyageur, lui conseillant d'aller à Calcutta et à Londres, de ne pas toujours rester dans sa souricière et de voir du pays pour s'instruire, il répondit noblement : « Les grands rois comme Alexandre le Grand et moi ne se déplacent jamais. »

Pendant que les Anglais, pour se procurer la plus courte route possible entre l'Inde et Kâchgar, escaladaient les Pamirs par le sud, les Russes y montaient par le nord et s'avançaient de façon à absorber cette bande de pays appartenant aux Afghans et aux Chinois qui séparaient encore la Russie des possessions britanniques. Les mouvements des deux puissances concouraient ainsi, sinon tout à fait à supprimer, au moins à rendre illusoire sur un point la fameuse zone neutre, sur la nécessité de laquelle la politique anglaise avait si vivement insisté, tant qu'elle n'avait pas cru pouvoir s'en emparer. D'autre part, ces tentatives contribuaient à fermer aux États continentaux de l'Europe occidentale, la seule route de terre qui leur fût restée ouverte pour communiquer librement avec la Chine. Les Chinois essayaient de se défendre, mais seuls ils n'en avaient pas les moyens. Pour subvenir aux besoins des misérables troupes qu'ils envoyaient aux montagnes démontrer avec éclat leur impuissance, ils faisaient des réquisitions de vivres et d'animaux qu'ils ne payaient pas ou payaient mal. Ces vexations et d'autres qui s'ensuivaient, les mouvements des soldats et des convois en marche, les bruits des batailles qui s'annonçaient, les commentaires des nouvellistes de bazar répandaient parmi les indigènes une agitation d'autant plus vive que le printemps faisait germer les idées dans leurs imaginations en même temps que l'herbe dans leurs champs. On put croire un moment que ces semences de discorde produiraient des fruits à l'avenant; heureusement, elles étaient tombées dans le sable et un vent de paix souffla qui les emporta. Les guerriers

descendirent des montagnes, pendirent au mur leurs armes vierges de sang et passèrent la main aux diplomates qui fourbirent leur arsenal de ruses, aiguisèrent leur éloquence et partirent pour mettre à la raison les barbares auxquels ils cédèrent tout moyennant la promesse de ne pas aller plus loin. En même temps, les indigènes se calmaient, faisaient taire leurs langues et serraient la bride à leur fantaisie.

La tranquillité rétablie, rien n'aurait plus compromis notre futur voyage si l'argent, attendu de Paris, n'avait continué longtemps à se faire attendre. La saison s'avançait, les canaux d'irrigation s'étaient emplis de l'eau rouge brique du Kyzyl Sou, on avait labouré et arrosé la terre, l'herbe avait commencé à sortir du sol, l'écorce des branches hautes et minces des peupliers avaient pris une couleur qui, de loin, donnait l'illusion de la première verdure printanière, puis les petites feuilles avaient poussé presque subitement et l'on avait vu éclore les fleurs blanches et roses des abricotiers qui jetaient une note vive parmi les feuillages pâles. Rien ne venait et j'avais beau monter sur ma tour, comme sœur Anne, je ne voyais que le désert qui poudroyait au loin. Au mois de mars, il avait plu à peine d'une façon insignifiante; assez pourtant pour empêcher d'aller en ville sans risquer de tomber vingt fois, tellement l'eau fait sur ce sol argileux une boue gluante et glissante. Avril amena des tempêtes sèches. Le ciel est gris, poussiéreux, le soleil blanc et sans rayons, on observe de jolis et curieux effets de lumière sur les rideaux d'arbres qui varient du vert le plus sombre près de terre au vert le plus clair au sommet, et, tout à coup, en cinq minutes, un vent violent qui souffle du nord soulève tout le sable du désert, le précipite sur l'oasis, fait passer le ciel du jour brillant à l'obscurité du crépuscule, aveugle les gens assez hardis pour s'aventurer hors des maisons, rend toute chose imperceptible à cinquante pas. Le soir, quand le calme est revenu, l'atmosphère est voilée comme par un brouillard, un noir nuage de poussière couvre le ciel tout entier, à l'exception d'une bande claire dans l'ouest où étincellent les lointaines cimes de neige illuminées par les rayons du soleil invisible. En même temps l'été succéda au printemps : les fleurs blanches et

roses se dispersèrent aux quatre vents du ciel, l'ombre des arbres s'épaissit, la luzerne et le blé verdoyèrent dans les champs; le thermomètre atteignit 48° au soleil et les petits enfants commencèrent à se promener par les chemins, les uns tout nus, les autres vêtus d'une paire de bottes et d'un bonnet. Cependant, je me morfondais à

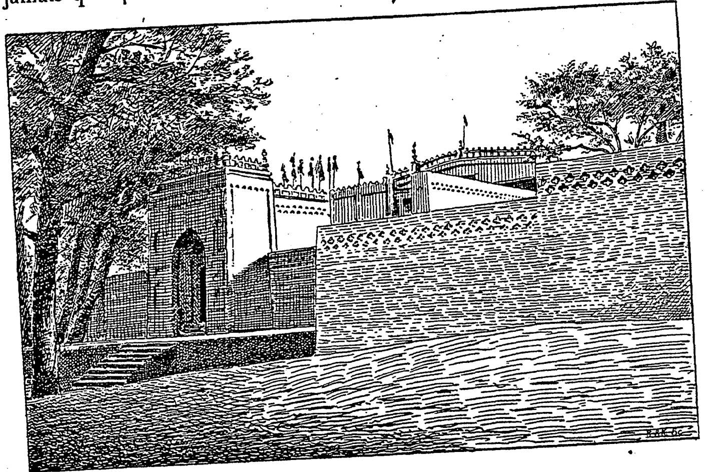

Tokouz Goumbâz mazâr, près de Khotan.

Kâchgar et Dutreuil de Rhins se morfondait à Khotan. Il avait été d'abord fort affecté de ce retard qui dérangeait ses plans, puis l'excès de l'attente avait été un remède à son impatience. Le mal qu'il avait craint était accompli désormais, il s'y résigna, et il se mit tranquillement à explorer les environs de Khotan et les débris informes d'anciennes villes dont ils sont parsemés.

Enfin l'argent vint. Je dis adieu à mes hôtes dont l'amabilité ne

s'était pas démentie un instant en ce long séjour, je bouclai mon sac et allai rejoindre Dutreuil de Rhins. Il avait occupé ses loisirs forcés à de sérieux travaux et avait su, malgré l'absence d'interprète, entretenir les plus amicales relations avec tout le monde et particulièrement avec les fonctionnaires chinois. Le préfet qui nous avait reçus l'année précédente, Kan Chen Mao, venait d'être changé. C'était un gros homme aux yeux étroits qui aimait ses aises et les bons dîners et ne craignait point l'opium. Négligent de la chose publique et soigneux de ses propres intérêts, il connaissait plus de manières que Panurge de gagner de l'argent; il avait transformé son yâ-men en fabrique d'objets de jade dont il ne payait pas les ouvriers, il vendait la justice et les offices, percevait plus d'impôts qu'on n'en devait, usait de fausses balances pour peser l'argent, spéculait sur le taux des lingots qu'il fixait lui-même, achetait des marchandises à un bon marché arbitraire et les revendait à un prix fabuleux, imposait des corvées aux pauvres, et réclamait des riches des dons volontaires, toutes choses permises, si l'on a du tact et l'esprit de mesure. Mais notre ami fut intempérant, on se plaignit à Ouroumtsi et le gouverneur, trouvant qu'il prenait trop pour son rang, le rappela et le renvoya dans ses foyers dans le Hou-nan. Nous l'aurions regretté davantage s'il n'avait été remplacé par un aussi bon homme que Kiang Yu Pao. Celui-ci, très vieux, très grand, très maigre, le chef chenu et branlant, la main tremblante comme la feuille au vent d'automne, la figure osseuse mais fort sympathique, ressemblait à quelque bon vieux saint d'antan sorti d'un livre de légendes. Jamais, au cours de notre voyage, nous n'avons rencontré personne qui se soit montré plus prévenant, plus aimable, plus empressé à nous être utile. Fonctionnaire sérieux et honnête, il ne dédaignait pas la plaisanterie à l'occasion et se plaisait à causer avec nous avec une familiarité enjouée. Un autre de nos amis, c'était le commandant de la cavalerie Kun Pin, un grand gaillard, un peu gros, à la tournure martiale, à la voix sonnant comme une trompette. Cet excellent homme avait un fort beau jardin potager dont il nous envoyait souvent les produits. Nul ne s'entendait comme lui à ranger en bataille

des escadrons de légumes; aussi aimait-il à nous les faire passer en revue. Nous lui avions exprimé le désir de le voir à la tête de son escadron de cavaliers, mais il nous fit judicieusement observer que la campagne de Khotan n'était point propice aux exercices d'équitation, vu le grand nombre de fossés d'irrigation qui la sillonnent. Nous n'insistâmes point et la cavalerie resta dans sa caserne dont elle ne sort jamais qu'à pied. Le commandant en chef, seul, nous battait froid,



Soultân mazâr, près de Khotan.

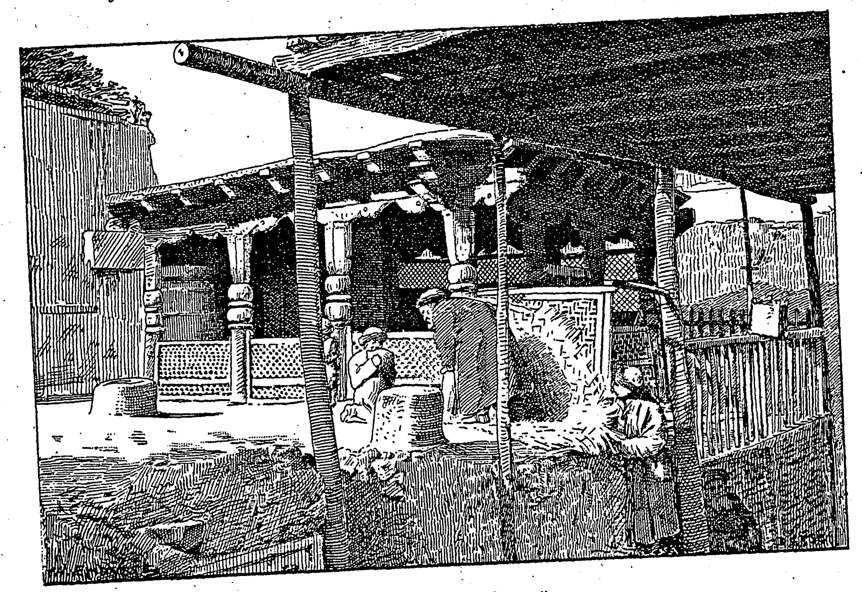
car c'était un patriote, un pur, un intransigeant, un Chinois de la vieille roche à qui les nouveautés européennes ne disaient rien qui vaille. Du moins, il était correct à notre égard et nous nous tenions pour satisfaits.

J'étais rentré à Khotan le 23 mai, amenant avec l'argent douze chevaux que j'avais achetés à Kâchgar, car on en trouve difficilement de bons à Khotan. Le retard mis dans l'envoi des fonds avait obligé Dutreuil de Rhins à modifier son programme d'exploration pour

l'année 1892. Son premier plan était de s'engager dans les montagnes dès le printemps avant qu'il y eût trop d'eau dans les rivières et que le terrain des hautes vallées ne fût devenu marécageux par suite du dégel. Ne pouvant employer que des chevaux sur le sentier de Gougourtlouk et ne comptant point réussir avec ces animaux qui mangent trop et portent trop peu, à franchir sans se ravitailler les mille kilomètres de pays déserts et montagneux qui séparent Polour du Nam tso, but de son voyage, il projetait de suivre, à vol d'oiseau, la direction du Nam tso sur une distance de trois degrés puis de remonter au nord vers les sources de la rivière Kara mouren et Tchertchen. Après s'être réorganisé, avoir acquis des chameaux si besoin était, il serait reparti à la saison sèche, en septembre, et aurait filé directement à son but. Ce plan était excellent pour étudier l'orographie de ces régions. Malheureusement il n'était plus possible, la saison étant trop avancée pour permettre une campagne de printemps. Il fallait se contenter d'une seule expédition, simplifier l'itinéraire autant que possible, marcher tout droit sur le Nam tso en partant de Polour ou de Tchertchen. Toute réflexion faite, Dutreuil de Rhins choisit Polour, la connaissance qu'il avait d'une partie des montagnes au sud de ce point rendant l'entreprise plus facile, ou du moins moins chanceuse que du côté de Tchertchen où tout était à faire. Comme un malheur ne vient jamais seul, non seulement il reçut l'argent trop tard, mais il en reçut moins qu'il n'avait prévu. Cela compliquait la question; il ne pouvait équiper avec ces moyens restreints une caravane assez considérable pour marcher deux mois dans un pays sans ressources. Cependant il n'abandonna pas la partie, il résolut de réduire au plus strict minimum les bagages en dehors des vivres; on ne nourrirait que les animaux utiles, on marcherait rapidement, peut-être trouverait-on de l'herbe en avançant vers le sud et, la fortune aidant, on atteindrait le but sans trop de misère. Nous nous préparâmes en conséquence. Une partie de nos bagages fut confiée aux soins d'un marchand chinois et dirigée par la grande route de Kâchgar-Hâmi sur Si-ning où nous pensions arriver nous-mêmes l'année suivante. On emballa et expédia en France les

collections faites jusqu'alors, on fabriqua les harnachements des nouveaux chevaux de bât, on modifia la composition du personnel.

Notre secrétaire chinois, ignorant et insolent, fut remplacé par un autre, assez bon garçon, mais qui n'était pas encore idéal. Il écrivait de jolis caractères plutôt que de jolies lettres; il était léger et frivole



Khotan. Petite mosquée de quartier.

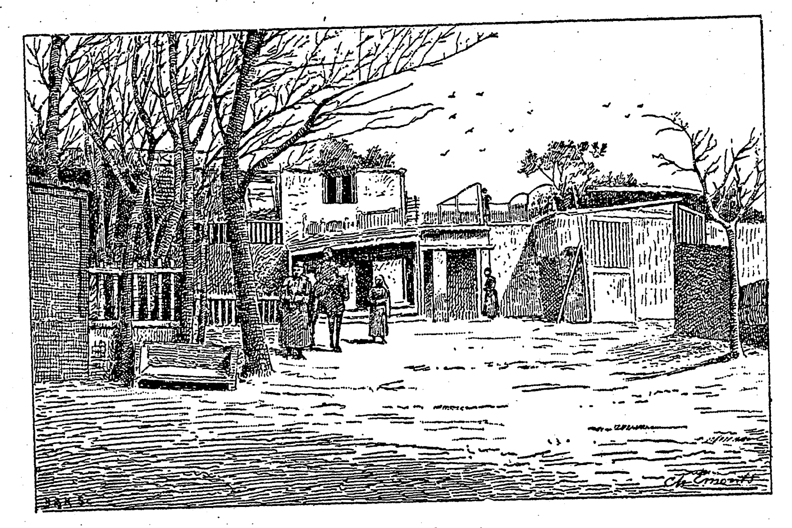
et il avait si peu l'idée du voyage qu'il allait faire avec nous que, malgré nos conseils, il s'embarqua avec des culottes de soie vert tendre, un parasol et un éventail. Parmi nos nouvelles recrues je signalerai Parpâi, caravanier excellent et expert quoique un peu vieux et paresseux. Il se faisait appeler Parpai bay, c'est-à-dire Parpai le riche, et il avait inutilement tenté pendant de longues années de légitimer

ce surnom ambitieux. Il avait suivi la fortune de nombreux explorateurs sans réussir à faire la sienne. Il avait accompli avec Carey et M. Bonvalot des voyages considérables et il ne craignit pas de nous accompagner encore. Il avait la manie de collectionner en route tous les vieux bouts de corde, les morceaux de fer qu'on jetait comme inutiles et encombrants, et d'en surcharger en cachette les animaux, espérant en tirer un bon parti à la première ville. Ce brocantage ne l'avait pas enrichi, mais il s'y obstinait avec une persévérance digne d'un meilleur salaire. Quant aux appointements qu'il touchait pour ses services, il n'en profitait guère, ayant le principe de maintenir toujours au complet l'effectif de quatre femmes légitimes que le Koran accorde au croyant, et cela sous le prétexte fallacieux que, comme il ne payait jamais leurs dots, plus il en prenait, plus il gagnait; aussi changeait-il souvent, comptant qu'il mettrait enfin la main sur une épouse à héritage dont le sac bien garni lui permettrait de mettre un terme à ses pérégrinations et de reposer sa tête fatiguée. Nous nous procurâmes un interprète pour la langue tibétaine en la personne d'un certain Emîn bek, descendant d'une famille de *Kaloun*[1] tibétains du La-dag. Ce grand seigneur au petit pied s'était jadis brouillé avec son père qui refusait de subvenir à ses folles dépenses. Criblé de dettes, il avait passé les monts, s'était réfugié à Yârkend où il s'était fait musulman. Il se souciait autant de Mohammed que de Bouddha et la religion ne l'embarrassait pas; il avait seulement pensé que sa conversion l'aiderait à faire des affaires avantageuses. Cette combinaison n'ayant pas eu d'autre succès que de multiplier ses dettes et d'épuiser son crédit au Turkestan comme au La-dag, il s'était joint à notre caravane. Je ne crois pas que ce fût pour désintéresser ses créanciers.

Le 18 juin, nous quittâmes Khotan et le préfet lui-même monta bravement sur sa mule pour nous accompagner jusqu'au sortir de la ville. Ayant rencontré dans la rue quelques malheureux condamnés au supplice de la cangue, il voulut bien en notre honneur leur faire grâce

1. Fonctionnaires de rang supérieur, analogues aux beks turcs.

de leur peine. Nous nous rendîmes d'abord à Kéria dont le sous-préfet fit tout pour nous seconder, sans qu'il fût pour nous besoin d'autre chose que d'exposer simplement nos intentions. Il ordonna au bek de Tchakar et au mingbâchi de Polour de faire réparer le sentier conduisant au Kyzyl davân et de mettre à notre disposition quatre-vingts hommes et quarante ânes pour nous aider à traverser l'Altyn



Un carrefour à Khotan.

tâgh et à atteindre la source de la rivière de Kéria sans toucher aux provisions chargées sur nos chevaux. De cette façon nous reculions notre point de départ, nous diminuions la distance à parcourir en pays désert, et la difficulté du problème de la nourriture des chevaux était diminuée d'autant. Elle était grande encore et l'on ne pouvait la résoudre qu'à condition que rien ne retardât notre marche et qu'on trouvât de l'herbe abondante avant le Nam tso, ce qui, au reste, nous

paraissait probable. Tous les autres bagages, les effets de campement et de couchage, notre garde-robe et celle des hommes, la batterie de cuisine furent réduits à un indispensable où le confortable ne comptait guère. Toutefois Dutreuil de Rhins, dans son esprit méthodique et précis, avait, en préparant une expédition, des prévoyances excessives, il entendait renfermer sa sacrée Majesté le Hasard dans les limites les plus étroites et n'aimait pas à lui rien laisser qu'il pût lui prendre. Il songea qu'on aurait peut-être des rivières profondes à traverser et il décida de fabriquer un radeau avec 15 peaux de chèvres et 17 bâtons qu'on n'assemblerait qu'au moment où l'on en aurait besoin. Ce radeau essayé fonctionna bien, il portait cinq cents kilogrammes et il était assez pratique, seulement il ne devait jamais servir.

Les préparatifs achevés, nous partîmes le 14 juillet et allâmes passer la nuit à l'oasis de Boghàz langar, dont les raisins sont, avec ceux de Tourfân, les meilleurs du Turkestan. En en sortant le lendemain matin nous dîmes adieu aux oasis de la Kachgarie. « J'y ai passé, écrit Dutreuil de Rhins sur son carnet de route, près d'un an et longtemps seul à Khotan. Mes ennuis nombreux, considérables, me sont venus de France. Ici je n'ai eu qu'à me louer de tous. J'ai été accueilli partout en ami, et partout secondé au gré de mes désirs. L'étranger le plus distingué, le mieux recommandé n'est pas mieux traité en France. A côté de mes ennuis il y a donc eu d'agréables satisfactions et des impressions de plaisir causées par le charme de ces ravissantes oasis. Je sais ce que je laisse et ce que je vais rencontrer. Ici toute la joie que l'on peut souhaiter loin des siens, les bons souvenirs, la reconnaissance qui dilate le cœur; là, le néant, l'horreur des déserts de glace qu'il faudra vaincre en travaillant et espérant. »

Le 16 juillet, nous revîmes pour la seconde fois ce pauvre village de Polour avec ses maisons humides et obscures tout imprégnées d'une odeur de bouc et de lait aigre. Ce maigre et misérale coin de terre nous parut alors délicieux parce que nous nous rappelions le rude et sauvage désert de montagnes au pied desquelles il est frileusement blotti. La population nous accueillit cordialement, mais le ciel nous fit grise mine. Il

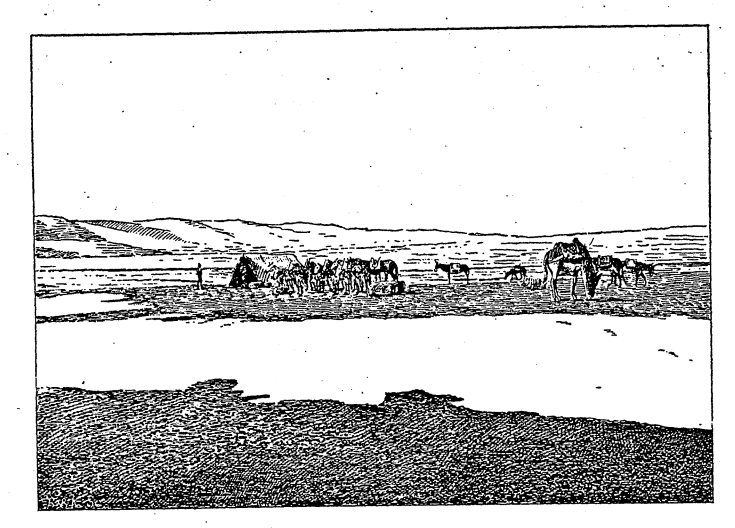
pleuvait, les sentiers de la montagne étaient rompus, impraticables, les torrents grossis roulaient des eaux bourbeuses, rapides, profondes, des toits s'effondraient sous la pluie, dans la plaine l'inondation emportait des arbres, des maisons, des morceaux de champ, dans les montagnes les pentes ruisselaient d'eau, les sommets se chargeaient de neige. Il fallut attendre encore après avoir tant attendu. Ce n'était pas un mal, du reste, malgré l'impatience de Dutreuil de Rhins. L'événement prouva qu'il eût mieux valu attendre davantage et ne partir qu'en septembre.

Malgré la bonne réception que nous avaient faite les gens de Polour ils voyaient notre nouveau voyage avec autre chose que de l'enthousiasme. Ils étaient empressés et flatteurs, nous apportaient des galettes de beurre fraîches, de petits poulets de grain, faisaient cuire pour nous des moutons entiers dans leur peau, et, le soir, ils appelaient des musiciens, et dansaient dans la cour avec bonne grâce et entrain en compagnie de leurs florissantes épouses à la lueur de quelques chandelles. Mais ils pensaient que nous étions de terribles hôtes, que nous allions les arracher aux travaux des champs, les emmener se geler dans les montagnes, les exposer à s'égarer et à périr comme le vieil Ilia, épuiser et peut-être perdre leurs ânes, enfin, si un malheur nous arrivait, leur en faire porter la responsabilité. De sages vieillards se réunirent sur l'agora et l'un d'eux qui avait une grande barbe blanche et un grand bâton blanc exposa, en notre présence, les inquiétudes de la population. Nous répondîmes qu'il resterait toujours assez d'hommes pour vaquer aux travaux domestiques, que tout le monde serait de retour avant la moisson qui d'ailleurs ne pouvait donner beaucoup d'ouvrage à Polour, que si des ânes périssaient à notre service autrement que par la faute des gens du pays nous dédommagerions leurs propriétaires; que s'il était arrivé un malheur à Ilia c'était parce que, vieux et faible, il s'était obstiné à nous suivre malgré nos conseils, qu'en outre, bien que non-responsables de ce qui était advenu, nous avions par générosité pure et par charité indemnisé sa famille, que cette fois-ci nous ne voulions emmener que des hommes jeunes et de bonne volonté, que si chacun nous secondait

sincèrement et sans arrière-pensée il ne surviendrait aucun accident dont nous pussions nous plaindre, qu'enfin, si quelques gros bonnets manifestaient peu de goût pour notre entreprise en dépit des ordres formels de Kéria, nous savions que la grande majorité des habitants envisageaient avec joie la perspective de gagner avec nous plus d'argent en peu de jours qu'ils n'en pourraient sans nous gagner en plusieurs mois. On ne répliqua rien à ces arguments parce qu'il n'y avait rien à répliquer et peut-être aussi parce que cette tentative de résistance n'était pas spontanée. J'ai déjà dit que la mine du bek de Tchakar ne nous revenait pas toujours; à Kéria il nous avait même été dénoncé comme ayant dit qu'il trouverait des moyens pour empêcher notre voyage. A ce moment nous n'avions pas voulu y croire, nous contentant des protestations d'absolu dévouement qu'il nous prodiguait; mais nous eûmes bientôt la preuve qu'il nous desservait, soit qu'il ait cru mal à propos faire ainsi sa cour aux autorités chinoises, soit qu'il ait voulu se faire payer son concours plus grassement. Un soir je surpris un de ses courriers et découvris, joint à une lettre officielle et correcte, un petit papier où il recommandait au mingbâchi de Polour de ne pas laisser emmener trop loin les hommes et animaux de renfort qu'il nous fournirait, de décliner toute responsabilité, de ne pas oublier qu'il était là pour le soutenir quoi qu'il advînt. Immédiatement Dutreuil de Rhins envoya au bek en pleine nuit une lettre énergique où il l'avertissait que si dans les trois jours le contigent de Tchakar n'était pas arrivé, il exigerait du sous-préfet un châtiment exemplaire. Le surlendemain 9 août tout le monde était sur le pont, les gens de Tchakar, de Noura, de Saybâgh comme ceux de Polour.

Les pluies cessant et le chemin réparé, nous nous mîmes en route (10 août). Notre caravane comptait treize hommes, trente-six chevaux, vingt-deux ânes et trente moutons auxquels il faut ajouter soixante hommes et quarante-trois ânes de renfort fournis par Polour et les environs. Avec tous ces moyens ce n'était pourtant pas une entreprise facile que de transporter, je devrais dire hisser, six tonnes de bagages sur le sommet d'un plateau plus haut que le Mont Blanc. Pendant trois

jours on marcha avec les plus grandes précautions et les plus grandes peines dans les gorges et les entonnoirs du Kourâb. Le plus souvent on fit porter les sacs et les caisses à dos d'homme. Toutes les mesures furent assez bien prises et la fortune nous favorisa assez pour que nous n'eussions à déplorer la perte que d'un seul cheval. Parvenus sur le plateau de Saryz Koul nous trouvâmes le ciel et la terre aussi tristes



Sur le haut Kéria Dâria.

l'un que l'autre. Des nuages gris et bas nous dérobaient la vue des montagnes, la neige floconnait et couvrait le sol d'une couche de dix centimètres (16 août). Tout était si mouillé qu'il fut impossible de faire du feu. La nuit passée, les hommes de renfort nous supplièrent avec des agenouillements, des lamentations et des larmes de leur donner congé. Vraiment l'on avait grande misère. Les yeux étaient abîmés par la poussière, le soleil et la neige; l'altitude rendait la respiration diffi-

cile, les mouvements pénibles, la tête malade et faisait grincer tous les rouages de la machine humaine. Les indigènes étaient mal vêtus, mal nourris, sans abri. Nous les renvoyâmes donc, excepté huit, dont six devaient nous suivre pendant trois jours encore et deux pendant sept.

Nous reprîmes notre marche dans la direction de la source du Kéria Dâria. La saison était décidément mauvaise et le ciel plein de caprices. Un moment le temps était clair, le soleil brûlait et nous nous débarrassions de nos trop lourdes fourrures ; soudain un grand souffle de vent passait, des nuages noirs accouraient, s'accumulaient, apportant la neige et la grêle et, de rechef, nous nous enveloppions dans nos peaux de mouton, tout grelottants de ce changement subit. Mais le plus grave était que les neiges tombées au printemps et en été se fondaient et transformaient le pays en une vaste fondrière. Les vallées étaient inondées, le sol des coteaux était boueux et mou. Une grande plaine que traverse le haut Kéria Dâria, où en 1891 nous n'avions vu que deux petits lacs, était devenue un bassin plein d'eau. Nous étions forcés de nous tenir autant que possible sur les hauteurs, ce qui augmentait la difficulté de la marche par des montées et descentes perpétuelles ; les chevaux enfonçaient dans le terrain détrempé jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'au ventre; harassés de fatigue, suffoqués par l'altitude, frissonnant de froid, privés d'herbe, dégoûtés de l'orge qu'ils refusaient, ils dépérissaient rapidement et le 22 août nous en avions déjà perdu deux. Huit hommes sur treize étaient malades, les autres se traînaient comme ils pouvaient, Dutreuil de Rhins lui-même était fort souffrant.

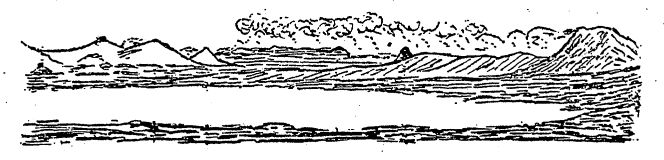
Nous avions atteint cependant le pied des immenses et magnifiques glaciers où la rivière de Kéria prend sa source. Nous réussîmes à franchir par un col de 5,550 mètres la chaîne de l'Oustoum tâgh qui était ainsi traversée pour la première fois par des voyageurs venus du Nord. L'eau ne coulait plus vers le Turkestan et l'on pouvait se considérer comme arrivés en pays tibétain ; à deux jours de marche on rencontra déjà des pierres noircies par le feu sur lesquelles des chasseurs du Tibet

avaient fait bouillir leur thé. Malheureusement les obstacles, loin de diminuer, s'accrurent : l'altitude toujours aussi considérable variant de 5,100 à 5,600 mètres, le sol marécageux, l'insuffisance de la nourriture et le froid de la nuit causaient à nos animaux une fatigue extrême qui s'aggravait en raison du temps écoulé et de l'espace parcouru. La nécessité qui en résultait de marcher plus lentement, de faire sept à huit



Yéchil koul. Vue vers le sud (dessin de Dutreuil de Rhins).

milles seulement par jour au lieu de treize, et par suite l'insuffisance de nos provisions calculées pour une marche plus rapide, nous obligèrent à prendre la direction du sud-ouest pour chercher dans les plus proches régions habitées les ressources indispensables et les renseignements qui nous permettraient d'aller à notre but par une route plus praticable.



Yéchil koul au S.-O. du campement du 25 août 1892 (dessin de Dutreuil de Rhins).

Jusqu'au lac Soum-dji tso nous suivîmes à quelques modifications près l'itinéraire que l'anglais Carey avait fait en sens inverse plusieurs années auparavant, c'est-à-dire cette route du La-dag dont j'ai déjà parlé. Les gens de Polour nous avaient quittés, emportant notre dernier courrier pour la France, et nous continuions seuls désormais

notre voyage à travers ces solitudes monotones et désolées, où l'air nous étouffait comme une cuirasse de plomb, où le froid nous gelait les pieds, nous crevassait la figure et les mains. On n'entendait rien que le sifflement sans relâche, âpre, furieux, du vent d'ouest qui semblait être la voix de la montagne maudissant les perturbateurs de son repos séculaire. On ne voyait rien qu'une succession de collines ternes, parfois blanchies de neige, se traînant tristes et basses comme lasses d'être montées si haut. Rien ne poussait sur le sol aride que çà et là quelques brins durs et courts d'herbe jaunâtre. Rien ne se mouvait dans le ciel ni sur la terre; seulement de temps à autre on voyait filer au loin, bien loin, rapide comme une flèche, une forme vague d'antilope, de yak, de cheval sauvage. Quelquefois cependant un beau paysage réveillait l'attention, comme sur les bords du Yéchil koul, le premier grand lac que nous ayons rencontré (25 août). Il étendait jusqu'au pied de hautes montagnes étincelantes de neige ses eaux d'un azur éclatant et sans nuances, immobiles et comme endormies dans le silence absolu de la nature environnante, silence que ne troublait même pas le bruit d'un vol d'oiseau.

Depuis ce lac, qui est à deux journées de la source du Kéria dària, on suit une série de longues vallées et de cirques au sol rougeâtre, resserrés entre des chaînes de montagnes dont les sommets et les flancs septentrionaux seuls, à partir de 5,500 à 5,600 mètres, conservent leur manteau de neige et derrière lesquels, vers le sud, se montraient les cimes des *gang-ri* ou glaciers, qui forment une troisième chaîne, à peu près parallèle à l'Oustoun tâgh et à l'Altyn tâgh.

Après avoir longé le petit lac Tàchlyk koul et fait le tour du Soumdji tso, nous vîmes, le 4 septembre, le premier tibétain. C'était un chasseur qui avait de longs cheveux en désordre et une figure sauvage et portait un mousquet à mèche et à fourche d'une longueur démesurée. Il nous donna une vive impression que nous étions entrés désormais dans un monde nouveau et étrange. Dans la crainte des autorités de son pays, il refusa d'abord de répondre à nos questions; mais, comme d'autre part, il ne nous craignait pas moins que lesdites autorités et que le danger de notre côté lui semblait plus pressant, il se décida à nous indiquer le chemin conduisant aux prochaines habitations, à condition qu'on ne le dénonçât point. Le lendemain, dans l'après-midi, nous arrivâmes à un vaste cirque de montagnes aux cimes neigeuses, coupé par un profond ravin sur les bords duquel étaient disséminées sept pauvres petites tentes noires habitées par des tibétains sujets de Lha-sa. Ce lieu s'appelle Mang-rtzé et fait partie du district de Rou-tog, province de Tsang; il est dominé par le Maouang gang-ri, énorme montagne arrondie derrière laquelle, à trois jours de marche, s'étend le lac sacré, le Ma-ouang tso, appelé Baka Namour par les Mongols. En quelques instants nous fûmes entourés



Yéchil-Koul au S.-70-E. du campement du 25 août 1892 (dessin de Dutreuil de Rhins).

de la population entière, hommes, femmes et enfants, tous la peau brûlée et tannée par le soleil, le vent, le froid et la neige, la crinière au vent, embroussaillée, le corps couvert d'une robe de peau de mouton ou de laine, sale et dépenaillée. Au reste, bonnes gens, tout étonnés et heureux de voir des hommes aussi extraordinaires que nous; ils nous accueillirent bien, nous obligèrent à faire le tour de toutes leurs tentes où ils nous régalèrent de thé beurré et salé et de farine d'orge grillé (*tsam-pa*), régal médiocre à la vérité, mais assaisonné de bonne humeur. L'un d'eux, qui avait les cheveux plus hérissés, la mine plus farouche, la langue plus agile, des vêtements plus malpropres, une pipe de fer plus lourde et plus longue que tous les autres, s'offrit à nous guider partout où nous voudrions aller, moyennant un honnête salaire, jurant de nous être fidèle contre vents et marées. Un guide

ne nous suffisait pas, il nous fallait aussi des provisions et ces pauvres nomades qui vivent de l'élevage de quelques yaks et de quelques brebis et font venir du La-dag le peu d'orge qu'ils consomment, étaient incapables de nous rien fournir. Cependant le bruit de notre arrivée s'était répandu et, le 7 septembre, le *go-ba,* ou chef de canton, fit son apparition, accompagné de trois hommes armés de fusils préhistoriques et de sabres de fer. Immédiatement, notre fidèle volontaire s'éclipsa comme une étoile devant le soleil levant et il nous fut impossible de le retrouver. Le *go-ba* nous parla d'un ton fort honnête, nous fit savoir qu'il était prêt à nous servir et que, si nous avions besoin de guides, il en mettrait à notre disposition, excepté pour la route de Rou-tog, où les étrangers n'étaient pas admis. Nous n'avions nullement l'intention d'aller à Rou-tog, parce que nous savions d'abord qu'on ne nous laisserait pas passer de bonne volonté, ensuite que nous ne trouverions pas dans cette misérable bourgade les ressources nécessaires. Nous demandâmes seulement un guide pour nous conduire dans la direction du sud-est; car nous espérions pouvoir atteindre assez tôt de ce côté des pays habités, moins élevés et mieux pourvus que celui où nous étions. Le *go-ba,* charmé de se débarrasser de notre présence importune, désigna pour nous accompagner deux hommes qu'il nous recommanda comme très sûrs et connaissant tout le pays à merveille.

Persuadé que ces guides avaient pour mission de nous égarer ou au moins de nous éloigner des lieux habités, Dutreuil de Rhins affecta cependant la plus entière confiance en eux. C'était le meilleur moyen d'en tirer quelque chose. Au lieu de nous conduire au sud-est dans la direction du lac Baka Namour (Ma-ouang tso) et des régions cultivées, ils nous firent marcher à l'est-nord-est. L'un d'eux, songeant que ce jeu pourrait avoir de fâcheuses conséquences pour lui, en tira son épingle, s'excusa sur son ignorance, sur des affaires graves et imprévues et nous quitta. Nous suivîmes l'autre, qui allait toujours à l'est par un terrain passable, assez ferme, mais tout à fait aride et constamment au-dessus de 5,300 mètres. Nous longions le pied septentrional d'une grande chaîne de montagnes parallèle à l'Oustoun

tàgh et dont les cimes neigeuses et les glaciers nous étaient souvent dérobés par les masses brunâtres des premiers plans. Le 10 septembre, nous campâmes dans une très large vallée presque plate, couverte de gravier et de sable, dépourvue d'eau et d'herbe, semblable à un fond de lac desséché. Tout auprès, cachée par un éperon de montagne, se prolongeait la pointe d'un vaste lac, le Rga-yé Hor-ba tso, que j'allai reconnaître. Au delà du lac, au sud-est, se dressait une majestueuse barrière de glace à travers laquelle une coupée se dessinait vaguement. Le guide, si sûr de sa science trois jours auparavant, perdit subitement la mémoire, déclara ne plus rien savoir et voulut partir. Dutreuil de Rhins le fit attacher. Le malheureux se débattit, supplia, pleura, hurla, mais il resta sourd aux menaces comme aux promesses et s'obstina à ne se rien rappeler. Cela, tout en nous contrariant, n'aurait nullement suffi à nous arrêter. L'année précédente, nous n'avions eu besoin de personne pour nous conduire, l'année suivante nous devions faire le plus long voyage qu'un explorateur eût jamais fait sans guide et sans renseignements dans un pays infréquenté de l'homme.



Soum-dji tso (dessin de Dutreuil de Rhins).

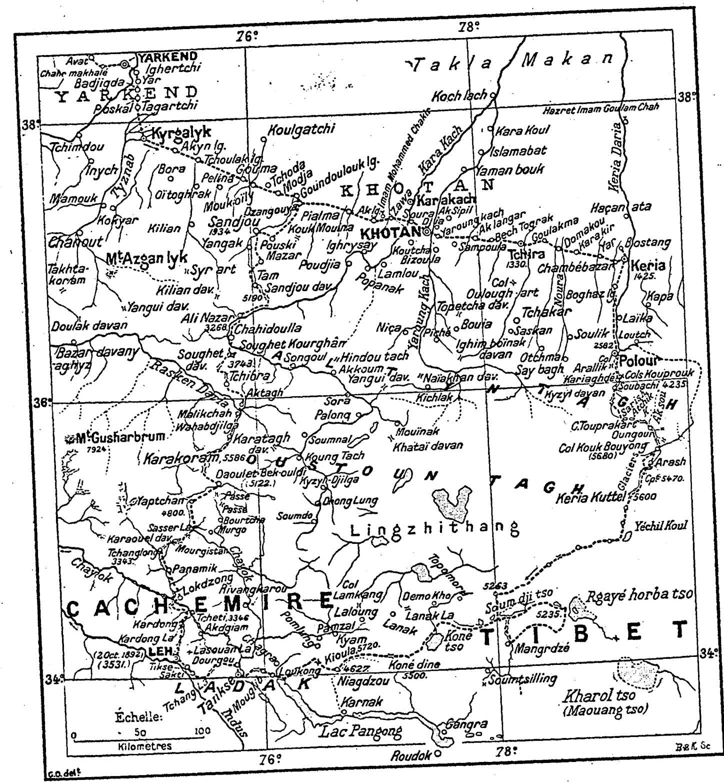
Malheureusement, nous étions dans une situation critique. Depuis que nous avions quitté Polour, notre mission comptait vingt-six jours de marche effective. Quoique le personnel se fût mieux habitué que les débuts ne le faisaient prévoir aux altitudes excessives, et que la fatigue eût diminué avec un terrain plus ferme et sous un moindre chargement, plusieurs hommes et des meilleurs étaient comme anéantis par des maux de tête et des maux de ventre. Sans doute, la température n'avait varié que de — 8° à + 32°, et, dans la même journée,

ses écarts n'avaient pas dépassé 31 degrés à l'ombre ; mais par 5,300-5,400 mètres, avec du vent, une mauvaise alimentation et les efforts physiques qu'on est obligé de faire, on devient très sensible à de tels écarts. Pendant les trois derniers jours de marche, nous avions perdu six chevaux ; au bord du Rga-yé Hor-ba tso, malgré l'herbe et le repos, nous en perdîmes encore six. De trente-six, il ne nous en restait plus que vingt-quatre très fatigués. Les ânes, harassés, étaient incapables de fournir d'assez longues étapes pour atteindre les régions habitées avant le manque de vivres, c'est-à-dire avant quatorze jours.

Les pertes ne pouvaient que s'accroître rapidement dans ce désert, dont l'altitude ne diminuait pas, où l'herbe est si rare et si mauvaise, et que barraient au sud des glaciers que les animaux survivants, épuisés, n'auraient pas eu la force de franchir. Enfin, Dutreuil de Rhins, parti de Polour dans un mauvais état de santé, était malade au point de m'inspirer de sérieuses inquiétudes, malgré le soin qu'il mettait à ne rien laisser paraître. Il souffrait des hémorroïdes, d'un eczéma, du scorbut et de violentes douleurs du côté du cœur. Il crachait du sang et ses gencives enflées l'empêchaient de mâcher les aliments.

Dans ces conditions, il eût été insensé de poursuivre l'exécution de notre projet primitif. Dutreuil de Rhins se résignait pourtant difficilement à l'abandonner. Il prit mon avis et je lui conseillai de tenter le passage de la coupée du sud-est, qui nous mènerait probablement à la région des Namour, ce qui nous permettrait de résoudre un des problèmes intéressants de la géographie du Tibet ; de là, nous pourrions atteindre le Ting-ché où nous trouverions les ressources nécessaires pour continuer notre voyage ou, du moins, pour rentrer au Turkestan par une route nouvelle ; et ce serait là encore une fort belle et utile exploration. — « J'y ai déjà songé, me dit-il, mais les chevaux sont en bien mauvais état et qui sait si nous ne rencontrerons pas de telles difficultés de terrain qu'elles nous empêchent de parvenir au Ting-ché avant le complet épuisement de nos provisions ? Si nous y arrivons, nous serons dénués de tout comme des mendiants, livrés pieds et poings liés, en quelque sorte, à la merci de populations hostiles

aux Européens. Nous risquons donc de tout perdre pour faire un voyage secondaire, tandis qu'en nous rendant sagement au La-dag,



Carte du voyage de 1892.

nous aurons toujours la faculté de reprendre notre grand projet l'année prochaine. Et puis, il faut bien le dire, je suis à bout de forces,

et j'ai besoin des soins d'un médecin. Si j'ai la chance de pouvoir encore traverser accidentellement des cols de 5,500 à 6,000 mètres, je ne pourrais plus vivre en restant constamment pendant quarante ou cinquante jours à plus de 5,000 mètres ; en tout cas, la fatigue ne me permettrait pas de faire un travail utile, et, quant à voyager en touriste, je n'y aurais de goût que dans les régions habitées et non pas dans les déserts. Étant donnés l'état de la caravane et mon état personnel, il n'y a plus d'autre parti possible que de gagner le La-dag, qui est le pays le plus proche et le plus facile à atteindre où nous soyons sûrs de trouver le nécessaire ; encore devrons-nous nous estimer heureux si nous ne manquons pas de vivres avant d'y être arrivés. »

Nous rebroussâmes donc chemin. Et cette résolution était bonne, non point seulement au point de vue du salut de la caravane et de son chef, mais aussi au point de vue de la valeur de notre exploration. En effet, les lacs Baka Namour et Iki Namour venaient d'être explorés, à notre insu, par le capitaine Bower, qui avait constaté que Dutreuil de Rhins, par sa clairvoyante critique des documents chinois, avait placé ces lacs sur sa carte presque exactement dans leur position réelle. En nous dirigeant au sud-est, nous aurions vraisemblablement et sans le savoir marché sur les traces du voyageur anglais, tandis qu'en revenant à l'ouest, il nous fut donné de faire une route en partie nouvelle. Repassant près du Soum-dji tso, nous longeâmes de très larges vallées par la pente profondément ravinée des contreforts septentrionaux de la grande chaîne dont j'ai déjà parlé. Puis, au lieu de prendre la route de Carey par le col de La-nag la, nous pénétrâmes dans l'épaisseur de la chaîne par le défilé de Tsa-kar Skê-dok-po, entre des collines nues et rougeâtres. Le 17 septembre, franchissant une ligne de partage d'eaux et traversant un dédale de monts arides, nous arrivâmes par le vent et la grêle dans un cirque de montagnes de neige et de glaciers qui descendaient à vingt mètres de nous ; les pentes inférieures étaient encombrées de moraines de pierres jusqu'aux bords d'un grand lac, le Ko-né tso, dominé sur l'autre rive par d'énormes pics escarpés. Il était semblable à une goutte d'eau perdue au fond d'un puits, et sur sa surface blême et mélancolique couraient de gros nuages gris. Malgré l'aspect sombre et inhospitalier de ce lieu, comme il est situé au point de jonction des deux routes du La-dag et de Rou-tog, nous y trouvâmes quelques Tibétains qui y viennent en été faire paître à leurs troupeaux les maigres touffes d'herbe qui croissent entre les pierres. Nous leur fîmes grand'peur, car ils nous prirent pour des brigands. Les gardiens des moutons se sauvèrent et ne rentrèrent pas de la nuit, les moutons se promenèrent librement par la montagne et il fallut trois jours pour les chercher, les ramener et en opérer le triage.

Deux *aptouk,* c'est-à-dire deux gendarmes, commis à la surveillance de la frontière, arrivèrent, coiffés d'un turban rouge, armés de pied en cap, portant en épaulette une boîte de cuivre contenant une image sainte, infaillible talisman contre les balles et les coups de sabre. Ils nourrissaient le dessein, comme nous le sûmes plus tard, de mettre la main sur nos chevaux pendant la nuit ; mais, s'étant aperçus que nous avions la mine d'honnêtes gens, ils changèrent d'avis et crurent plus expédient d'employer la persuasion. Ils furent punis cependant de leur péché d'intention ; car, tandis qu'ils s'occupaient de nos affaires, la femme du plus jeune fut enlevée par des maraudeurs entreprenants, et le pauvre mari, instruit de cette aventure au moment de déjeuner, quitta précipitamment son collègue pour courir après les ravisseurs.

Le vieux gendarme, tout en buvant avec nous quelques tasses de thé beurré sous la tente d'un indigène, essaya de nous détourner de notre chemin. Il nous dit que la route du Ko-né tso au La-dag est très mauvaise, voire impraticable, que nous devrions aller rejoindre celle du La-nag la si notre intention était d'aller au La-dag, que la route de Rou-tog était fermée et celle du Ko-né ding défendue aux Européens, que s'il nous la laissait prendre il jouait sa vie. Mais, comme le disait gaiement Dutreuil de Rhins, il n'était plus temps de nous jouer, nous. Nous avions appris que, par le défilé de Ko-né ding, nous pouvions nous diriger directement sur la partie nord-ouest du lac Pang-Kong, qui dépend du La-dag, et le peu de vivres que nous avions ne nous

permettait pas de faire des détours. — « Soit! répartit le gendarme, j'envoie immédiatement un courrier à Rou-tog. Attendez la réponse des autorités qui ne saurait tarder. » — « Faites mieux, lui dit Dutreuil de Rhins, accompagnez-nous jusqu'au Ko-né ding, car je ne veux pas attendre un jour de plus; vous constaterez que je n'essaye pas d'aller à Rou-tog et tout le monde sera content. » — « Eh bien! j'accepte, dit le gendarme qui était un brave homme, à condition que vous passerez chez moi prendre une tasse de thé. »

Le lendemain (19 septembre) nous fîmes route ensemble en traversant les grandes moraines de glaciers qui dévalent jusqu'à la rive occidentale du lac Ko-né tso. Le bonhomme nous informa qu'autrefois il y avait beaucoup de bandits dans la contrée, mais que depuis qu'il avait été chargé de veiller à la sécurité publique, ils avaient disparu. Comme nous lui objections l'aventure de son collègue, il répondit que les maraudeurs n'y étaient probablement pour rien, que les femmes ont des caprices et que lorsque l'on a une jeune femme dans sa tente, il est sage de ne point courir les grands chemins. Au reste ce sage et redoutable gendarme avait beaucoup voyagé, il avait vu Lha-sa, Si-ning, le Sikkim, Do-rdjè-ling, il avait connu des Chinois, des Hindous, des Anglais, et, au cours de ses pérégrinations il avait appris la civilité puérile et honnête; aussi nous reçut-il chez lui avec une bonne grâce qui égayait la misère de sa tente enfumée, et cette bonne grâce était relevée d'une petite pointe d'ironie qui ne manquait pas de piquant.

La demeure de notre hôte était située sur la rive occidentale du Ko-né tso, non loin du confluent de deux vallées dont l'une, s'ouvrant au sud, large et parsemée d'assez nombreuses tentes, mène à Rou-tog en trois jours; l'autre, plus étroite et déserte, monte au col de Ko-né ding à l'ouest. Nous nous engageâmes dans celle-ci, en compagnie du gendarme qui, fidèle à sa promesse, nous guida jusqu'à la frontière du Kachmir avec d'autant plus d'empressement qu'il nous montrait la porte de sortie et non pas la porte d'entrée. Le 20 septembre, franchissant le col à l'altitude de 5,470 mètres, nous entrâmes sur le territoire du maha-radjah. Pendant toute la journée nous ne fîmes que

monter et descendre par des gorges stériles où s'engouffrait un vent impétueux, chargé du froid des glaciers. Après avoir passé le Pag-rim la (5,490 m.), nous descendîmes par un interminable couloir pierreux et aride, large de cinq cents à mille mètres, entre des montagnes, hautes de six à huit cents mètres, aux flancs abrupts, dénudés, rougeâtres avec d'énormes rochers noirs. Arrivés au bout de ce défilé, le 21 septembre à 3 heures de l'après-midi, nous vîmes, au bord d'un ruisseau clair, un taillis d'humbles arbustes, appelés *om-bou*, dans les branches desquels les petits oiseaux chantaient. C'était le commencement de la fin. Nous n'étions plus qu'à l'altitude du Mont-Blanc. Une multitude



Gorge au pied S.-O. du Giou la. Vue de la chaîne neigeuse au sud du lac Pang-Kong (dessin de Dutreuil de Rhins).

innombrable de lièvres vivait dans ce taillis. De tous côtés on en voyait qui se chauffaient en somnolant au soleil, tranquilles et ignorants du danger; car les Tibétains, à qui la chair de ces animaux répugne, ne les chassent pas. Nous eûmes la cruauté de troubler cette sécurité pour varier notre ordinaire, mais cette chasse était vraiment trop facile pour être bien divertissante et la paix fut conclue presque aussitôt que rompue. Nous prîmes un jour de repos en ce lieu, qu'on nomme Niag-dzou et qui nous parût être le seuil du paradis. Il n'est pas habité à cette époque de l'année, mais nous y vîmes campée une caravane de Tibétains qui transportaient à dos de brebis du sel puisé au Soum-dji tso et aux autres lacs salés de la région pour l'échanger à Lé contre de la farine, de l'orge, du drap anglais, des ustensiles de cuisine, des perles fausses

et de menus bijoux. Le sel fait entièrement défaut au La-dag et s'y vend au poids de l'orge. Comme d'autre part, il ne vient presque pas d'orge dans tout le district de Rou-tog, les indigènes n'hésitent point à faire chaque année le voyage de Lé, qui dure quatre mois aller et retour.

Bien que nos voisins Tibétains eussent déserté Niag-dzou un jour avant nous, le 23 septembre, nous les rejoignîmes de bonne heure dans la gorge du Giou la que les moutons chargés remontaient lentement au chant monotone et indolent des pasteurs. Le lendemain matin, à 6 heures, vinrent de Rou-tog quatre messagers Tibétains, enturbannés de rouge, portant des drapeaux éclatants et menant grand bruit avec les grelots pendus au cou de leurs chevaux. Pourquoi venaient-ils sur un territoire qu'on dit être anglais depuis le Ko-né ding? Je ne sais, toujours est-il qu'ils nous suivirent quelque temps, puis nous abordèrent et cherchèrent à nous détourner du Giou la pour nous faire prendre une route plus au nord. Ils s'adressaient mal, nous leur fîmes comprendre que leurs conseils comme leurs personnes étaient de trop, et, lorsqu'ils s'éloignèrent, leurs grelots sonnaient moins bruyamment. La montée de ce col Giou la, le plus élevé que nous ayons observé au cours de nos voyages (5,730 m.), est en pente assez douce et ne présente ni danger, ni difficulté. Par exception, la descente vers l'ouest, courte, mais roide, peut être périlleuse, impossible même avec de la neige ou de la glace, en tout temps elle est fort pénible. Du haut du col on jouit d'une vue magnifique sur d'énormes tranches de montagnes séparées par des gorges transversales, se surpassant les unes les autres et dominées toutes par les lointaines cimes blanches de la chaîne qui se dresse entre le lac Pang-kong et l'Indus. Nous descendîmes rapidement de mille mètres, remontâmes à 5,060 mètres et redescendîmes de dix-huit cents pieds sur une petite plage déserte, sablonneuse, imprégnée de sel, au bord d'une des baies profondes qui découpent en festons la côte du lac Pang-kong. Ce lac s'allonge tortueusement, enserré entre d'immenses montagnes rocheuses, comme entre les parois d'une coupe gigantesque aux formes étranges. Selon une juste remarque

de Dutreuil de Rhins, il rappelait le lac des Quatre Cantons ; mais combien plus majestueux et plus sombre ! En face des Alpes, l'homme se sent à l'aise et, pour ainsi dire, de plein pied avec la nature, car il lui semble que le paysage a été créé et combiné tout exprès pour le plaisir du spectateur comme un décor de théâtre ou pour celui du pro-



Défilé de Moug-lib à Tang-sé, Tcho-rten.

meneur comme un jardin anglais. Au Tibet, on se sent trop faible devant la puissance de la nature brute, trop petit devant l'énormité de ce que l'on voit ; on en est écrasé ; le décor a été brossé pour une race de cyclopes.

Le 25 septembre nous vîmes, par 4,330 mètres d'altitude, les premiers champs d'orge et les premiers vassaux de S. M. britannique qui

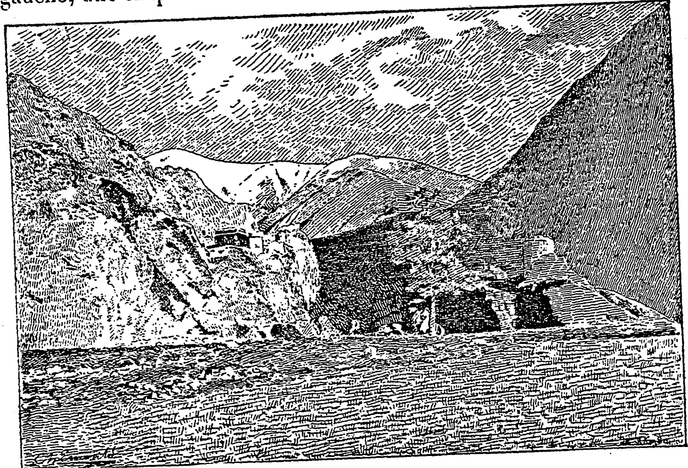
habitent à Loug-Kong de misérables et étroites demeures, ménagées dans les rochers de la montagne. Nous avions quitté Polour depuis quarante-sept jours dont nous avions passé trente-neuf à des altitudes supérieures à cinq mille mètres. Il était temps d'arriver en des lieux habités, car la veille même il avait fallu partager avec les animaux notre provision de riz et de farine. Enfin l'on n'était plus inquiet sur leur compte, ni sur le sort de la caravane, l'on ne craignait plus de manquer de vivres et l'on ne boirait plus de l'eau saumâtre. On oubliait les misères anciennes. Les traces qu'en portaient les visages semblaient disparaître, tant l'expression était changée. Les fronts refrognés s'épanouissaient, les yeux ternes s'éclairaient, les membres engourdis s'assouplissaient à la chaleur de l'espérance. Les plus prompts au découragement, les plus lâches à la peine prenaient un air de vaillance. Tous riaient du passé, bravaient l'avenir, traitaient de méprisable monticule le Tchang la que nous avions encore à franchir.

Une chose cependant gâtait cette joie, c'était le mauvais état de santé de notre chef qui ne pouvait presque plus faire un pas ni se tenir à cheval. Toujours malade, n'ayant pu manger pendant plusieurs jours que de la farine délayée dans du thé, il en était arrivé à ce degré de faiblesse que malgré le courage admirable avec lequel il résistait à la souffrance, il était devenu incapable de s'occuper de la caravane et avait dû réduire son travail au minimum, c'est-à-dire aux observations astronomiques et à quelques notes sommaires. Ses douleurs physiques s'étaient aggravées du cuisant regret de n'avoir point fait ce qu'il voulait faire, et des graves soucis que lui avaient causés la situation précaire de l'expédition. A cet égard du moins, il était maintenant rassuré, le jour du repos approchait qui sans doute mettrait un terme à ses souffrances, et le temps s'écoulait qui, parcelle par parcelle, emporterait son regret.

Comme nous nous présentions à l'improviste et sans passeport sur le territoire britannique dont l'entrée avait été interdite peu auparavant à un voyageur russe, notre situation pouvait être assez délicate. Dutreuil de Rhins expédia un courrier au résident anglais de Lé qui répondit

avec beaucoup d'amabilité et fit donner des ordres sur la route pour que nous fussions traités honorablement.

En sortant de Loug-Kong on pénètre dans le long défilé de Moug-lib, rocheux, sauvage, désert. Arrivés au bout, on aperçoit, juchée sur une saillie de la montagne de droite, une grosse tour peu élevée avec un arbre rabougri et solitaire, et, suspendue aux flancs des rochers de gauche, une chapelle dont les murs de pierre se distinguent à peine.



Fond du défilé de Moug-lib.

Tout au fond, au bas de la vallée, trois ou quatre cases avec quelques pieds carrés de maigres cultures se chauffent au soleil. Aux alentours, une douzaine de brebis et de chèvres de petite taille errent parmi la rocaille, cherchant l'herbe rare.

Le même jour on arrive au village de Tang-sé (3,990 m.) qui comprend douze ou quinze maisons, au croisement de trois gorges, au milieu d'un amoncellement de rocs et de pierres. Tout est gris clair

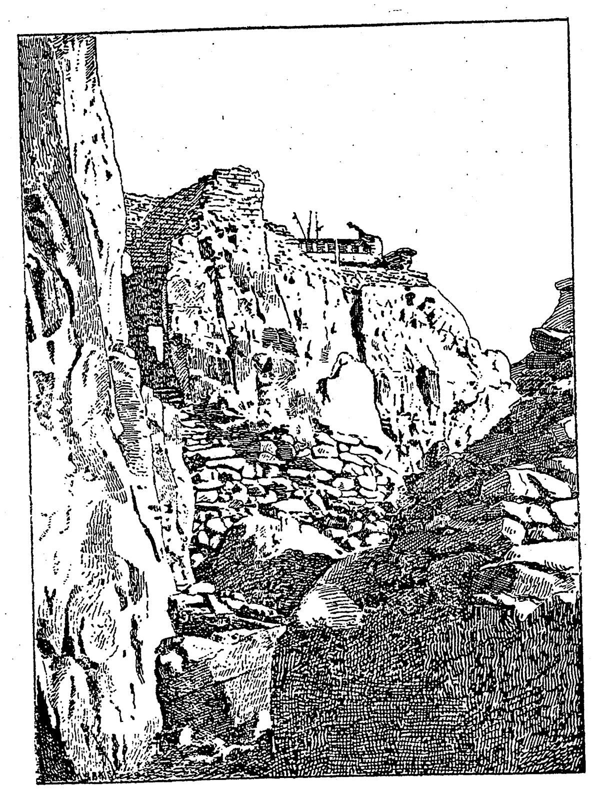
sous un ciel de saphir, excepté un bouquet de jeunes saules que le gouvernement kachmirien a fait planter pour égayer le paysage, pour verser aux touristes d'été une ombre bienfaisante, et, sans doute aussi, pour inspirer aux Tibétains le goût des arbres et de la civilisation. Mais ceux-ci ne se laissent pas séduire, ils voient dans les arbres une invention superflue, dans la civilisation une nouveauté dont il faut se défier, ils se contentent des vieilles coutumes de leurs pères, de quelques épis d'orge dans la vallée, de quelques touffes d'herbe sur le plateau.

Le lama du lieu est logé dans une demeure fort incommode, mais située et disposée tout spécialement pour attirer l'attention des Bædecker futurs. Lorsque du village on montre au voyageur cette demeure et à côté la chapelle, peinte en rouge, au sommet d'un rocher isolé, semblable à un gigantesque fût de colonne en ruines, le spectateur est persuadé que le saint homme ne peut vivre que de ce que lui apportent les oiseaux du ciel. En approchant, il est détrompé et voit une sorte d'escalier fort roide et informe, à moitié naturel, à moitié artificiel, qui grimpe au flanc ou à l'intérieur même du roc et donne accès à la chambre du lama, chambre nue, étroite, au sol dur; mais où l'on est comme enveloppé dans la paix du ciel limpide, et où l'on se sent plus proche des êtres divins, des *lhas* qui planent dans l'air, tandis que l'on aperçoit bien loin et bien bas les imperceptibles maisons de la race inférieure, misérablement agitée des hommes.

A Tang-sé il n'y a aucun représentant du gouvernement kachmirien, ni du gouvernement anglais. On laisse la population s'administrer à sa guise et l'on n'en n'exige guère que le paiement d'un impôt assez modéré et sagement établi. Cependant nous nous aperçûmes de l'influence dans le pays de gens pratiques comme les Anglais à ce fait que pour solder nos dépenses, il nous suffit de donner des billets à ordre payables à Lé, qui furent acceptés sans hésitation comme de l'argent comptant.

Le 29 septembre nous campâmes au hameau de Dour-Koug et le lendemain nous partîmes à 7 heures et demie pour faire l'ascension du Tchang la. Dutreuil de Rhins, que ses maux de dents empêchaient de

manger et que ses douleurs ne quittaient pas, céda à la souffrance et à la faiblesse. Nous dûmes le porter en litière pour gravir la pente de



Gon-pa de Tang-sé.

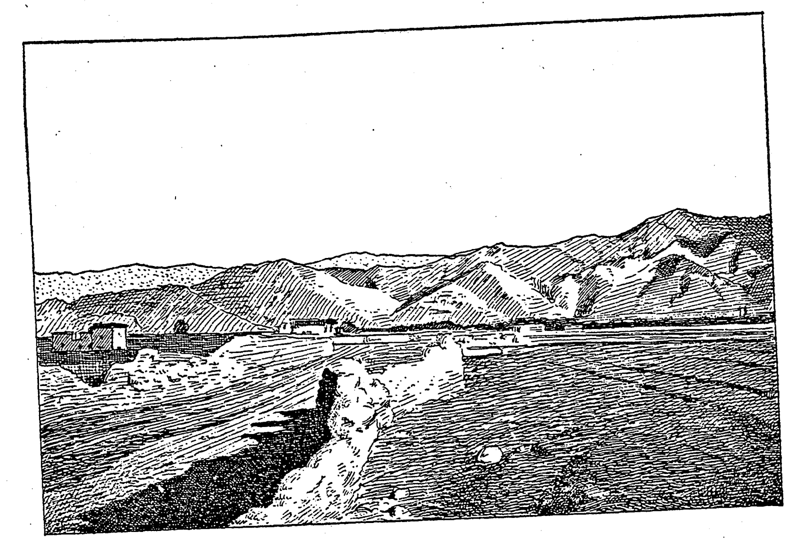
1,550 mètres d'altitude qui conduit au sommet du col où nous parvînmes à quatre heures de l'après-midi. Durant trois heures nous mar-

châmes dans la neige et dans la glace, puis nous descendîmes par un sentier étroit et rapide, à travers des blocs de rocher, le long de sombres précipices jusqu'au village de Dag-Kar, où nous plantâmes la tente à 7 heures du soir. Nos bagages n'arrivèrent qu'à dix heures, nos moutons et leur berger ne vinrent pas du tout. Nous envoyâmes à leur recherche, mais en vain ; ils ne nous rejoignirent que le lendemain à la tombée de la nuit. Le berger avait perdu nos traces, et, ne sachant où se diriger, s'était laissé guider par ses moutons, et ceux-ci, heureux de pouvoir satisfaire leur goût pour les chemins pittoresques, l'avaient conduit loin de la route, dans des endroits étranges, et après avoir vagabondé toute la nuit au clair de la lune, ils avaient rencontré des Tibétains qui les avaient remis dans la bonne voie.

Le village de Dag-Kar est composé de quinze maisons appliquées contre une immense paroi de rocher dont elles semblent être des excroissances naturelles. Au delà l'on passe par les villages plus considérables et moins sauvages de Sag-ti et de Tchem-dé. De rares et minces peupliers découpent leur fin feuillage déjà jaunissant sur la grisaille des pierres, et, dans les champs, des laboureurs poussent leurs yaks indolents cadençant une chanson monotone et traînante. Puis l'on débouche sur la vallée de l'Indus presque en face du monastère de Himis peuplé d'un grand nombre de lamas Djrou-pa, l'un des plus riches et des plus célèbres du Tibet tout entier. L'Indus est là déjà un fleuve imposant, large au moins comme le Rhône dans le Valais, et ses eaux vertes et impétueuses ne supportent point de pont. Sa vallée souriait joyeusement aux voyageurs qui descendaient du désert de montagnes ; mais elle doit paraître morose et de méchante humeur à ceux qui viennent de Kachmir. Elle est assez large, encaissée entre deux hautes montagnes sombres, rocheuses, abruptes, aux couches redressées, à la crête dentelée, à peine saupoudrée de neige. Le sol est jonché de fragments de roches entre lesquels çà et là se font place péniblement quelques champs d'orge ou de blé. Au reste le spectacle est à souhait pour le plaisir des yeux. Les Tibétains sont de grands manieurs de pierre et ont le génie du pittoresque. Aux endroits les plus inattendus,

sur les rocs les plus inaccessibles, s'élèvent des constructions de pierres, chapelles peintes en rouge, petits autels en forme de pyramides appelés « tcho-rten » humbles cellules de religieux solitaires, monastères ruinés ou debout encore, semblables à des forteresses.

Le 2 octobre, nous arrivâmes à une plaine de gravier, enserrée dans un cercle de montagnes arides aux sommets neigeux, au fond de


Tik-sé. Vallée de l'Indus.

laquelle verdoyait la petite oasis de Lé. Un très large mur, qui s'élève le long du chemin pendant plusieurs kilomètres, chargé de pierres plates avec des inscriptions religieuses, conduit presque jusqu'à l'entrée de la ville qui compte environ trois mille habitants et se compose à peu près uniquement de la rue du bazar, rue large, propre, bordée de maisons de pierre à un ou deux étages avec des galeries et des toits en

terrasse. L'aspect en est en somme plus agréable et plus imposant que celui des villes de boue du Turkestan, comme Kâchgar ou Khotan. Au bout de la rue se dresse brusquement une montagne rocheuse et escarpée, sur la pente de laquelle est bâtie une grande maison de pierre rectangulaire, moins large que haute, ancien palais du roi Tibétain; tout au sommet de la montagne une chapelle isolée, sans accès visible, est, là haut, comme perdue dans le ciel bleu. Le descendant des anciens rois, relégué à quelque distance de la ville, dans une captivité honorable, n'est plus aujourd'hui qu'une image aussi vaine que respectée.

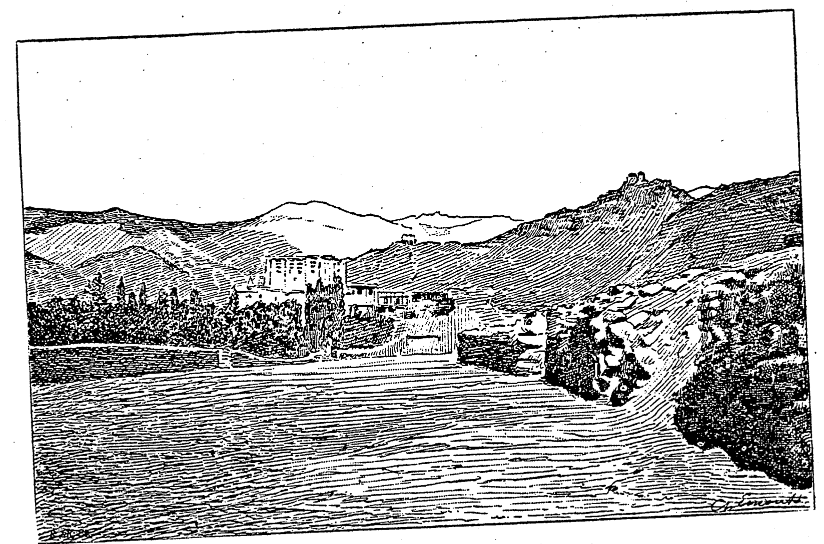
L'administration du pays est confiée à un Vézir délégué du Maharadjah de Kachmir, et les Anglais en leur qualité de protecteurs du Maharadjah entretiennent à Lé un résident adjoint chargé spécialement de protéger le commerce, mais aussi de contrôler l'administration kachmirienne et d'y maintenir certains principes d'équité et de libéralisme auxquels les Anglais ont la sagesse de rester fermement attachés et qui ne contribuent pas peu à accroître leur prestige parmi les peuples de l'Asie.

A notre arrivée, le résident britannique, M. Cubbit, et le vézir Argen Nath firent le plus cordial accueil aux voyageurs que la fortune avait si fort maltraités au cours d'une expédition de cent-six jours, qui avait porté un si rude coup à la santé de notre chef et avait coûté la vie à la moitié de nos animaux. M. Cubbit mit à notre disposition une petite maison blanche et commode, ombragée de peupliers magnifiques où Dutreuil de Rhins put jouir de quelques jours d'un repos bien mérité et retrouver une partie de son ancienne vigueur.

La colonie européenne de Lé est fort restreinte et se borne à un médecin, à deux missionnaires catholiques et à deux protestants moraves, dont le principal, M. Weber, qui est allemand, est une autorité en matière de langue et de religion tibétaine. Ces Messieurs font pousser dans leurs jardins d'excellents légumes et de jolies fleurs, les seuls qu'on trouve dans le pays; mais ils ne réussissent guère à faire lever la bonne semence dans le cœur des infidèles, cœur qui semble aussi dur et stérile que les rochers des environs. Quoi qu'il en soit, nous

n'eûmes qu'à nous louer d'eux et ils prirent soin de nous être agréables et utiles en diverses manières.

Nous ne pouvions nous attarder longtemps à Lé, car il fallait, pour rentrer à Khotan, passer le col de Karakoram avant que les neiges le rendissent infranchissable. En dix-huit jours le personnel fut suffisamment remis de ses fatigues pour reprendre la marche, le matériel fut



Lé. Le château de l'ancien roi, vu de face.

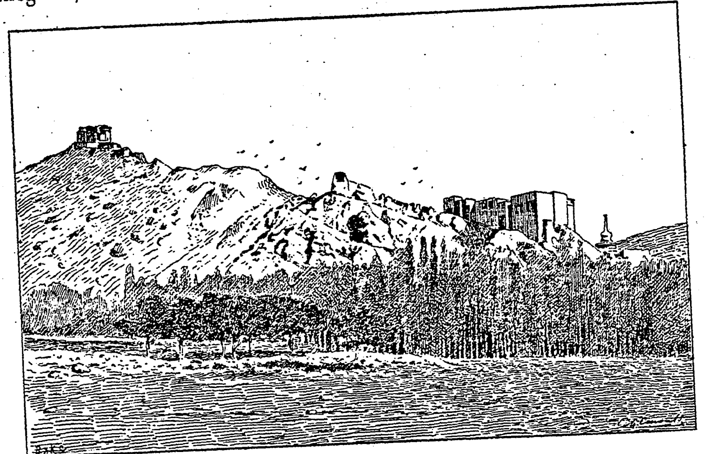
réparé, la moitié des animaux qui nous restaient, devenus incapables de tout service, furent vendus à vil prix, six chevaux furent achetés, les yaks nécessaires pour traverser le Kar-dong furent loués et le 20 octobre nous partîmes.

Le lendemain, nous gravîmes la montagne de Kar-dong par un sentier très étroit et fort raide qui serpente à travers un extraordinaire

amoncellement de roches. De l'autre côté, une pente fort escarpée, couverte de glace, conduit au fond d'une gorge. Les piétons ont beaucoup de mal à descendre cette pente sans l'attirail des alpinistes, les chevaux glissent plutôt qu'ils ne marchent jusqu'au pied du col, seuls les yaks peuvent transporter les bagages du haut en bas sans danger pour eux ni pour leur charge. Nous passâmes la nuit au hameau de Kar-dong, assis au flanc de la montagne toute encombrée de masses de pierre, parmi lesquelles les vingt maisons de pierre du hameau se distinguent difficilement. De là on descend par la gorge très pittoresque du petit torrent de Kar-dong, égayée par de petits arbrisseaux qui croissent dans les interstices des rochers, et l'on aboutit à la vallée pierreuse de la rivière Cha-yog, aisément guéable en cette saison. En aval du mince village de Tcha-ti, le Cha-yog reçoit un affluent de droite, le Noub-ra, que nous remontâmes. Sa vallée, assez large, passe pour la plus fertile du La-dag. Elle s'étend entre deux énormes murailles hautes de plus de mille mètres, formées de rochers dénudés qui lancent leurs innombrables pointes grises dans l'azur du ciel. Le fond de la vallée est non moins gris et aride que les parois qui le dominent, piqué seulement çà et là de taches brunes, maigres oasis roussies par l'automne, où quelques cultures d'orge et de blé, quelques arbres fruitiers disputent leur vie à la pierre et au sable. Le nom de Pang-mig que les Tibétains donnent à l'une d'entre ces oasis les peint toutes admirablement bien. *Pang-mig* signifie : œil de verdure. Cette rude nature du La-dag ne rend pas l'existence facile à l'homme ; incapable de la dompter, le Tibétain s'y résigne, de même qu'il se résigne au joug de ses nouveaux maîtres, avec la sauvage douceur d'une antilope prisonnière. Rude comme la nature même dans son aspect extérieur, hérissé, malpropre et déguenillé, il est au moral faible, nonchalant et, comme tous les faibles, défiant et peu sincère, mais il plaît par une gaîté sans prétention qui contraste heureusement avec la gravité gourmée du musulman.

Le 23 octobre, nous fûmes reçus à Log-dzong chez le père de notre interprète. Toute la famille fut enchantée de revoir le fils prodigue.

En son honneur, on nous offrit des sacs de *tsam-pa,* des chaudières de thé de beurre, des piles énormes de *tchapati,* galettes de farine de froment sans levain, extrêmement minces et cuites sans graisse dans le fond d'une marmite. La maison, entre cour et jardin, était celle d'un Tibétain riche. Elle était de pierre, à deux étages, et il y avait un labyrinthe d'escaliers étroits, aux marches de pierres non taillées et inégales, de corridors non moins étroits, au sol raboteux, de chambres



Lé. Château de l'ancien roi et chapelle au haut de la montagne.

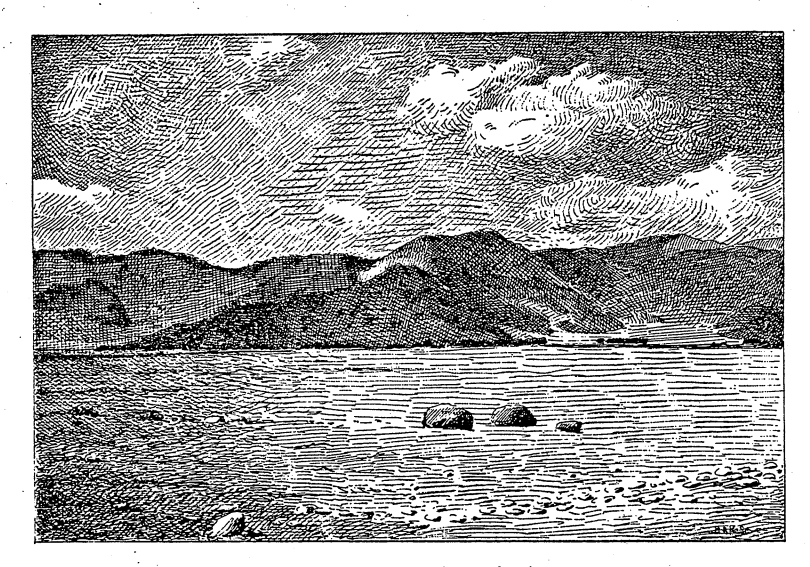
jetées çà et là sans ordre apparent, toutes de dimensions différentes et à un niveau différent. Une galerie de bois, à quatre côtés, donnait de deux côtés sur le jardin planté de pommiers et d'abricotiers et semé de luzerne, d'un autre côté, sur les appartements intérieurs, et du quatrième sur la chapelle privée, où l'on voyait, devant une rangée de Bouddhas de cuivre, grands et petits, des tasses pleines d'eau et de grains de blé, des lampes qui brûlaient, des bâtons odoriférants qui fumaient et, dans un coin, des paquets de longues feuilles de papier

imprimées, serrées entre des planches de bois, fragments du Ka-gyour, le Livre sacré, histoire épique des guerres anciennes du peuple tibétain, recueils de chansons et de contes, etc. Il nous fut impossible d'obtenir à prix d'argent aucun de ces objets que la religion protège et qu'elle défend de laisser passer aux mains des infidèles. Cependant, le fils de la maison, moins scrupuleux, réussit à nous procurer une statuette sainte venant de Lha-sa.

Le 24 octobre, nous logeâmes au village de Pang-mig, où les caravanes ont l'habitude d'acheter les vivres nécessaires pour traverser les montagnes désertes jusqu'à Souget Kourghân, de louer les yaks qui servent à franchir les cols de Karaoul et de Sa-ser. Nous fûmes très bien aidés dans nos préparatifs par le *dé-ba* de la vallée de Noub-ra, qui, chose rare, connaissait assez bien la langue persane. Le 26, tout était prêt, nous allâmes jusqu'à l'insignifiant hameau de Ldjang-long, où nous prîmes congé des derniers Tibétains. De là, on escalade, à l'aide des yaks, la muraille de la rive gauche du Noub-ra par le col de Karaoul, on remonte la gorge du Touloumbati, jonchée de débris de montagnes, dominée par des pics neigeux et des glaciers, on franchit le glacier du Sa-ser la ; puis, abandonnant les yaks, on remonte la gorge d'une des sources du Cha-yog, on passe au pied même des glaciers Kitchik et Tchong Koumdân, en pateaugeant dans l'eau. Notre guide prétendait qu'il y a cinquante ans il n'y avait pas là de passage, le glacier rejoignant les montagnes vis-à-vis, montagnes très escarpées au sommet desquelles se détache un amas de rochers, semblable aux ruines d'un château fort gigantesque, que les Turcs ont baptisé le *Palais d'Afrassiâb*. Plus loin, la vallée s'élargit et forme un grand cirque de montagnes de neige, où la rivière Cha-yog s'étale en un lac allongé.

C'est le lieu dit Yapchân où nous campâmes le 29 octobre. A partir de là, l'aspect général du pays se modifie. Depuis Lé, le pays avait présenté une suite de larges et profondes vallées, séparées par des cols élevés, roides, pénibles ; mais le terrain était ferme et la marche sans danger quand il n'y avait pas trop de neige ou de glace. Au delà

de Yapchân, les montagnes ont le même caractère que nous avons déjà observé dans l'Oustoun tâgh : sommets arrondis, pentes peu raides, vallées hautes, larges, stériles, terrain mou quand il n'est point gelé, différences de niveau peu considérables. Ce caractère continue jusqu'au col de Souget, à partir duquel on retrouve les montagnes



Oasis de Lé. Partie la plus méridionale.

escarpées, les sommets pointus, les gorges étroites et herbeuses de l'Altyn tâgh.

Entre Yapchân et le col de Karakoram, dans une plaine aride au confluent de deux petites rivières se trouve l'endroit appelé Daoulet bek uldé (le Prince est mort) en souvenir de Seïd, fils de Ahmed le bourreau, prince de Dzoungarie. Ce descendant de Tchingiz Khân fut

un guerrier redoutable qui conquit la Kachgarie, Andidjân et Ouzkent, le Pamir, le Baltistân et le Kachmir. En revenant d'une dernière expédition au La-dag, il mourut du mal de montagne (*dam*), un peu avant d'avoir atteint le Karakoram (1533).

Le 31 octobre, nous traversâmes le col de Karakoram, la ligne de faîte de l'Oustoun tâgh. C'est le col le plus élevé de la route (5,600 mètres), mais non pas le plus difficile, car il n'y a point de glace et la partie abrupte de la montée est très courte. Une inscription, placée au sommet, indique la limite entre les États du maha-radjah de Kachmir et ceux de l'empereur de Chine. Un peu plus bas, sur la pente septentrionale, couverte de pierres noirâtres, et çà et là plaquée de neige, un modeste monument a été élevé par les soins de notre compatriote, M. Dauvergne, à la mémoire du voyageur anglais Dalgleish, qui fut assassiné à cet endroit par un marchand afghan. Nous rencontrâmes en ce même lieu deux marchands de même nationalité, mais d'intentions fort différentes, qui de Khotan se rendaient à Calcutta, et qui nous donnèrent de bonnes nouvelles du Turkestan.

La partie de la route entre le col de Karaoul et celui de Souget est la plus pénible à cause de l'altitude extrême, de la stérilité, du défaut d'habitations et de la basse température. Nous eûmes jusqu'à 29° de froid et nous constatâmes dans la même journée (30 octobre) une variation de 35 degrés (de + 6 à — 29). Mais nous aurions eu mauvaise grâce à nous plaindre, car la même route était parcourue en sens inverse par des vieillards, des femmes et des enfants se rendant à la Mecque pour le pèlerinage. Beaucoup d'entre eux allaient à pied et la plupart n'avaient point de tente; le soir venu, réconfortés par une poignée de maïs cuit dans l'eau et une tasse de mauvais thé, ils s'accroupissaient, serrés les uns contre les autres, tout grelottant autour d'un pauvre feu qui s'éteignait vite, car le combustible est rare dans cette région sans arbres. Aussi pauvres d'esprit que de bourse, ces pèlerins, jeunes et vieux, n'ont du voyage que la peine, sans jouir aucunement des charmes qu'il aurait pour nous. Ils vont comme leurs bêtes de somme, sans rien remarquer, sans s'intéresser à rien, sans que leur intelligence soit tirée de sa torpeur par le spectacle varié se développant devant leurs yeux qui regardent et ne voient point. Il leur suffit d'atteindre la cité d'or, d'y accomplir les rites du pèlerinage et d'en rapporter une bonne police d'assurance contre l'enfer.

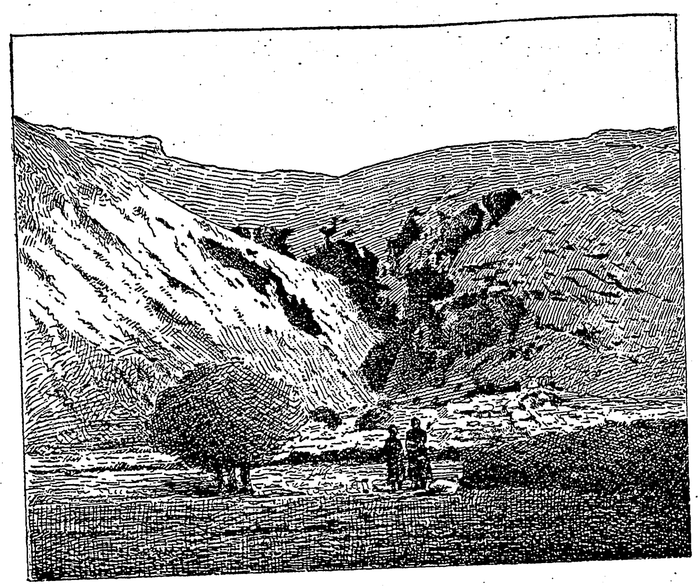
Depuis le pied du Karakoram, nous passâmes par une suite de cirques de montagnes qui semblent peu élevées, traversâmes la principale source de la rivière de Yârkend et nous atteignîmes (2 novembre) le col de Souget, dont la montée pourrait, à la rigueur, se faire en voiture. Après en être descendus par un sentier très sinueux, escarpé, sur une couche de neige peu épaisse, nous dévalâmes rapidement par une gorge à l'aspect triste et sauvage, encadrée dans de grands massifs neigeux, chargés de brume. Nous marchions seuls en avant, en hâte de sortir du désert; nous fûmes bientôt envahis par les ombres de la nuit qui agrandissaient la taille des montagnes et grossissaient le fracas des eaux. La clarté voilée et incertaine de la lune nous permit de nous guider à travers un dédale de roches, une longue série de ravins abrupts et de torrents bruyants, et d'arriver, après douze heures de marche, au pied du fortin de Souget Kourghân, construit récemment par les Chinois près du confluent du torrent de Souget et de la rivière de Karakâch, afin d'affirmer leur droit de possession sur la région environnante. Ce fortin est composé simplement d'une cour carrée entourée de quatre murs à créneaux. Notre arrivée soudaine à cette heure indue répandit la terreur parmi la garnison, qui comprenait alors une femme kyrghyz, trois bambins et un chien boiteux. La femme d'abord ne souffla mot, pensant que, n'entendant rien ni personne, les importuns passeraient leur chemin. Mais son chien l'avait trahie et nous secouâmes énergiquement la porte, si bien que la malheureuse garnison dut livrer passage aux assiégeants. Notre mine honnête rassura les frayeurs, le chien se tut, les enfants rirent, la femme nous ouvrit une chambre vide, y étendit des feutres et alluma un grand feu de brindilles, car le froid était vif. Nos bagages ne nous rejoignirent que le lendemain soir.

Le 5 novembre, après avoir passé dans la gorge de la rivière de

Karakâch, au pied des murs du petit fort de Chahîdoullah, bâti autrefois par les Kachmiriens et depuis longtemps déjà abandonné par eux, nous tombâmes à Toghrou-Sou, au milieu du joyeux vacarme d'une noce kyrghyz. De nombreux cavaliers, venus des quatre points de l'horizon, s'étaient réunis en ce lieu et y avaient planté leurs tentes de feutre rondes. On festoyait largement et l'on chantait à tue-tête. Nous fûmes régalés d'un madrigal et honorés d'un gâteau nuptial et d'une moitié de mouton rôti. Un vieux chef un peu revêche vint nous demander qui nous étions et où nous allions. Sur notre réponse que nous nous rendions à Khotan par le col de Sandjou, il nous dit que c'était impossible, que les Chinois avaient donné des ordres formels de ne laisser passer personne par ce col sous les peines les plus sévères, qu'il fallait prendre celui de Kiliàn. Nous lui répondîmes que nous n'étions ni des pèlerins, ni des marchands, ni des voyageurs ordinaires, mais des fonctionnaires autorisés par l'empereur à voyager dans toute l'étendue du Sin Kiang (Turkestan chinois) sans aucune restriction. Le vieux chef, cessant ses objections, nous pria de lui donner par écrit la déclaration que nous venions de lui faire. Cet excès de précautions nous étonna, mais nous eûmes bientôt la clef du mystère.

Peu de temps auparavant, un voyageur anglais, tout en reconnaissant les sources de la rivière de Yàrkend, avait causé avec les Kyrghyz de la région. Il leur avait prouvé qu'en droit ils étaient sujets kachmiriens, c'est-à-dire anglais, leur avait démontré l'intérêt qu'ils auraient à se déclarer tels, les avait assurés qu'à Calcutta et à Srinagar on était rempli de sollicitude pour eux, leur avait persuadé de reconstruire le fort de Chahîdoullah qu'ils garderaient eux-mêmes au nom du maha-radjah. Il leur fit même signer un petit papier et leur donna de l'argent pour commencer les travaux. Un vent qui soufflait de la montagne éveilla les soupçons du préfet chinois de Yàrkend qui fit comparaître à sa barre les chefs kyrghyz. Ceux-ci jurèrent sur leur tête qu'ils étaient indignement calomniés, qu'ils n'avaient pas eu le moindre rapport avec les étrangers, qu'ils étaient les plus fidèles sujets que S. M. l'empereur eût jamais eus, qu'ils étaient prêts à lui sacrifier avec

joie leur vie et leurs biens. Le préfet ne leur en demanda pas davantage et leur fit administrer une sérieuse bastonnade pour affirmer les droits de son gouvernement. En outre, il fit bâtir un fort à Souget et planter une inscription sur le sommet du Karakoram pour apprendre



Karaoul davân. Vue prise du village de Ldjang-long.

à tout venant que le pays jusqu'aux sources de la rivière de Yàrkend inclusivement est propriété chinoise de par l'histoire et la géographie (1890).

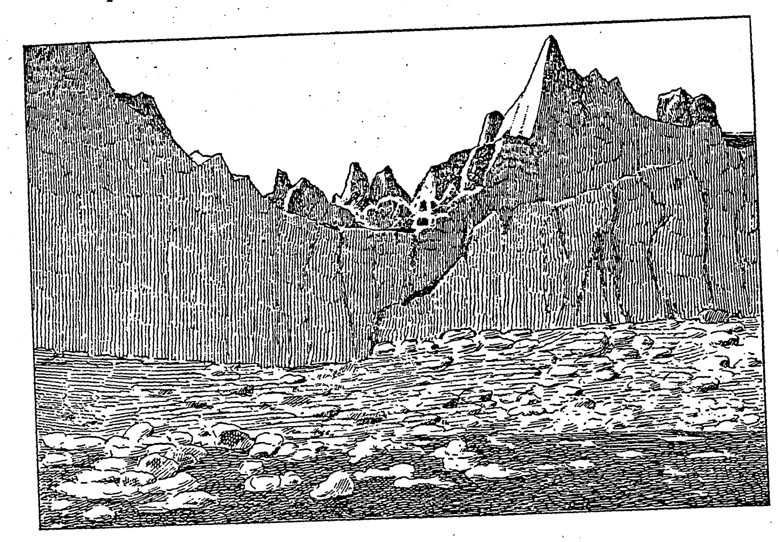
Les Kyrghyz qui peuplent cette région sont les frères de ceux de l'Alay; mais ils ont perdu leur dialecte propre et parlent aujourd'hui exactement la même langue que les habitants de Yàrkend. Ils sont peu nombreux,

les montagnes où ils errent ne sont pas très riches en pâturages et leurs troupeaux comptent plus de chèvres que de brebis. Une de leurs ressources principales consiste à vendre à gros bénéfice aux caravanes de passage l'orge et la farine, qu'ils vont prendre eux-mêmes à Sandjou, et à leur louer les yaks nécessaires pour franchir les cols couverts de glace de Sandjou et de Kiliân. Les notes qu'ils présentent à ceux qui ont besoin d'eux sont de très haut goût. Mais ne faites pas la grimace, car ils vous répondraient : « Tel voyageur anglais ou russe de notre connaissance a payé au même taux sans réclamer et vous êtes de trop grands seigneurs venus d'un pays trop riche pour vouloir faire du tort à vos serviteurs chétifs. » Sans être M. Jourdain, il faut bien s'exécuter.

Le 6 nous campâmes à Ali nazar où il y a un vieux fort en ruines. Non loin de là on voit le tombeau d'Abou Bekr qui fut prince de Kachgarie au XV[e] siècle. Descendant d'une longue suite d'émirs, gouverneur de Yârkend, il se révolta contre son oncle et suzerain Haïder Mirza, émir de Kâchgar et vassal du Khân mongol de Dzoungarie. Il se rendit indépendant à Yârkend, prit Khotan puis Kâchgar même (1480), lutta contre les Khâns mongols Younous et Ahmed le bourreau, et, à la mort de ce dernier, en 1503, devint maître indisputé de la Kachgarie, qui jouit de quelques années de sécurité et de prospérité. Abou Bekr, cruel et avare, en profita pour amasser de grands trésors. Mais bientôt, le fameux Séid, dont il a été question plus haut, entra en scène, s'empara de Kâchgar, de Yârkend, poursuivit Abou-Bekr qui s'enfuit à Khotan, puis à Karangou tâgh (1513), au pied des montagnes de neige, avec une poignée de partisans. Ceux-ci, qui aimaient peu leur maître et n'avaient plus d'espoir en sa fortune, l'abandonnèrent après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il avait pu conserver de ses trésors. Le malheureux ne perdit pas courage, car c'était, dit la chronique, un vigoureux athlète, chasseur et soldat infatigable. Il s'engagea dans les montagnes pour gagner le La-dag, sollicita en vain des secours du roi de ce pays et, après avoir erré plusieurs mois, mourant de faim et de froid, il retourna du côté de Khotan. Ses ennemis surveillaient toutes les routes, il tomba entre leurs mains et fut tué sur le champ à l'endroit où s'élève aujourd'hui

son tombeau. Son fils Djihângir, qui l'accompagnait, réussit à s'échapper, s'enfuit jusqu'à Sandjou où il fut, à son tour, pris et mis à mort.

En ce même lieu nous atteignîmes une caravane de cinq marchands turcs qui était dans une grande détresse. Partis de Lé quelques jours

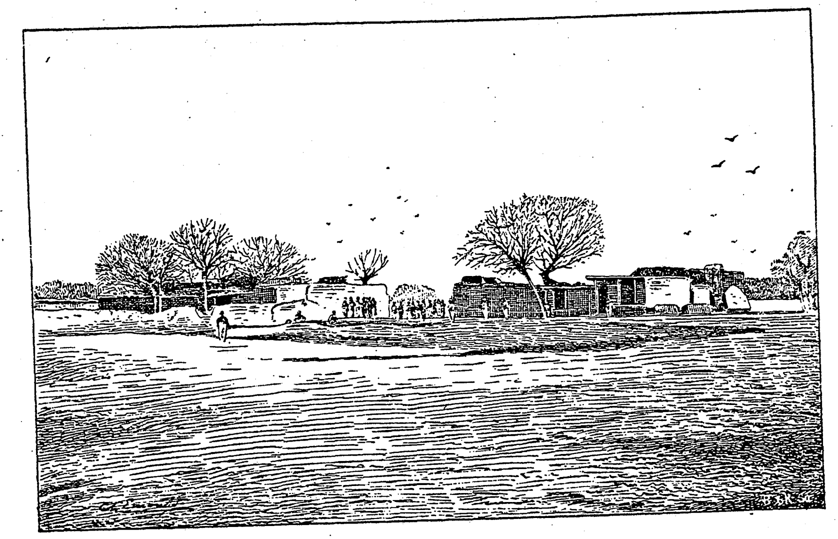

Glacier de Tchong Koumdân.

avant nous, ils avaient perdu tous leurs chevaux entre le Karakoram et le Souget davân. Les pauvres gens voulaient prendre la route plus courte du Sandjou davân pour rentrer chez eux, mais les Kyrghyz, fidèles à la consigne, les arrêtèrent, leur firent rebrousser chemin et les obligèrent à passer par le Kiliân. Le 7, nous quittâmes le Karakâch dâria dont la vallée est impraticable en aval, et nous commençâmes à remonter la gorge d'un de ses affluents qui descend du col du Sandjou.

Imaginez la gorge la plus étroite, la plus capricieusement tortueuse, la plus profondément encaissée entre de hauts rochers à pic, dénudés, bizarrement taillés et déchiquetés, la plus encombrée d'éboulis de roches. Arrivés au bout de cette gorge nous nous trouvâmes comme au fond d'un puits. A l'aide de bœufs kyrghyz, nous escaladâmes une des parois du puits et atteignîmes ainsi le sommet du col de Sandjou qui mesure 5,186 mètres d'altitude. De là, selon qu'on se tourne au nord ou au sud, le spectacle offre un contraste saisissant. Dans le sud un chaos monstrueux de gigantesques montagnes de neige et de glaciers resplendissants, que les rayons du soleil faisaient parfois ressembler à de grands lacs bleus dormant dans des blancheurs polaires ; dans le nord, quelques brunes collines au delà desquelles s'étend quelque chose de pareil à un vaste océan enseveli dans un linceul de brume grisâtre : c'est la plaine kachgarienne et son atmosphère chargée de poussière. La montée du col n'avait pas été facile, mais la descente fut pire. La pente est si raide qu'en une lieue de projection horizontale on descend de 1,880 mètres, et, sur 800 mètres, la pente de 45° est couverte d'une couche épaisse de glace. Les yaks sont vraiment des animaux merveilleux qui descendent une pareille montagne sans broncher et portant cent kilogrammes sur le dos. Nos chevaux, quoique sans charge, firent les trois quarts de la route autrement que sur leurs jambes ; l'un d'eux glissa si malheureusement qu'il fut précipité en bas de la vallée et se brisa la colonne vertébrale.

Au sommet du col nous avions rejoint une pauvre petite caravane composée d'un vieillard, d'une femme et de deux enfants. Leurs bagages et toute leur fortune étaient portés par un âne efflanqué et pelé. Le vieillard, qui avait les pieds gelés et rongés par la gangrène, était incapable de rien. La femme veillait à tout, guidait l'âne, assujettissait le bât qui tournait, rattachait la charge qui tombait, soutenait le vieillard, portait les enfants dans les endroits difficiles. Son air souffreteux, ses traits tirés, ses yeux sanguinolents et ternes, racontaient une vie dure et de longues peines. Les malheureux, qui rentraient à Sandjou, s'étaient exposés aux dangers de ce voyage et à ses fatigues presque

inimaginables dans les conditions où ils le faisaient, pour aller voir sous une tente lointaine des parents presque aussi malheureux qu'eux-mêmes dont ils espéraient vaguement je ne sais quoi. C'est une chose extraordinaire que la résistance toute machinale que les Asiatiques opposent à la souffrance, et la résignation morne avec laquelle ils



Une oasis du Turkestan en hiver.

l'acceptent comme une qualité inhérente à ce monde, comme une nécessite inéluctable de la destinée.

Du pied du col on suit une vallée profonde et herbeuse où l'on rencontre çà et là des tentes rondes de pâtres kyrghyz. Peu à peu les montagnes s'abaissent, la vallée s'élargit, l'herbe disparaît, le sable se montre et l'on aperçoit, entre deux collines poussiéreuses, les arbres de l'oasis de Sandjou. Il y a là un millier de maisons, disséminées de

part et d'autre, des cultures assez considérables et l'on s'y peut procurer tout ce que l'on désire pourvu que l'on ait des désirs modestes. Nous y vîmes le petit fonctionnaire chinois préposé à la garde du fort de Souget ; il était plein de zèle en paroles, il soutenait avec feu que l'Empereur devait faire valoir ses droits ; mais les montagnes ne lui revenaient pas ; il avait encore sept jours de marche à faire dans le pays que vous savez pour joindre son poste et il se plaignait déjà d'être bien loin, d'avoir fait un voyage bien désagréable, aussi ne s'empressait-il pas de poursuivre son chemin, il essayait de gagner du temps, il aurait bien voulu pouvoir s'acquitter de ses fonctions depuis Sandjou, voire depuis Yàrkend.

De Sandjou, la route de l'Inde va aboutir à Zang Gouya, petite oasis dans le désert de sable sur la route de Kâchgar à Khotan, à trois journées de cette dernière ville. Il était temps d'arriver, car après ce voyage de cinq mois, se développant sur une longueur de 1,875 kilomètres, presque entièrement en pays de montagnes, ceux de nos animaux qui avaient survécu étaient affreusement maigres et tremblaient sur leurs jambes. Nous n'en avions perdu que trois entre Lé et Khotan ; mais il y en avait trois autres tellement malades qu'ils succombèrent en arrivant. En somme dans ces deux campagnes de 1891 et de 1892, sur 54 chevaux et 35 ânes, nous avions perdu 38 chevaux et 24 ânes, soit environ les deux tiers

Le 11 novembre, nous rentrâmes dans notre bonne ville de Khotan que l'hiver attristait. La plaine plate était toute tapissée de neige et les squelettes noirs des arbres se profilaient mélancoliquement dans la brume ; mais le gracieux accueil de nos anciens amis égaya cette désolation. Quelques semaines de repos absolu, la sympathie générale, dont il était entouré, rétablirent la santé de Dutreuil de Rhins, le consolèrent de ses déboires et il fut de nouveau prêt à tenter la fortune.

Sans doute, Dutreuil de Rhins n'avait pas atteint le but qu'il s'était proposé en entreprenant cette campagne de 1892. Il s'était heurté à des difficultés inéluctables et le succès n'avait pas dépendu de sa volonté, si énergique qu'elle fût. Cependant, pour n'avoir pas réussi au gré de nos désirs, cette seconde expédition n'était pas, tant s'en faut, dénuée d'intérêt. Après Carey et Dalgleish nous étions les premiers européens à faire cette route de Polour au La-dag, du Soum-dji tso au lac Pang-kong nous avions opéré en pays neuf. Dutreuil de Rhins avait pris 250 vues photographiques, vingt et une observations hypsométriques, 563 observations astronomiques, dont 305 en route, trois observations thermométriques par jour ; moi-même, j'avais levé à la boussole 1,150 kilomètres, noté les hauteurs barométriques, réuni des plantes, des spécimens de roches et d'eau. Les deux voyages réunis de 1891 et de 1892 comprenaient un total de 4,700 kilomètres d'itinéraires dont 2,200 levés à la boussole ; ils constituaient un important ensemble d'explorations dans la partie nord-occidentale de ce qu'on appelle quelquefois le plateau tibétain, ensemble qui avait été combiné de façon à nous permettre d'étudier les limites, la direction, les caractères distincts des trois systèmes de montagnes qui traversent cette région, systèmes que nous avions franchis de part en part en plusieurs points différents et que nous avions longés chacun sur une partie de sa longueur.

CHAPITRE IV

EXPÉDITION DE 1893.

Khotan. — Tchertchen. — Sources de la rivière Kara mouren.

Lorsqu'à son retour à Khotan Dutreuil de Rhins alla voir notre déjà vieil ami Kiang Yu Pao : « Me voici, lui dit-il, avec la bonne humeur communicative qui ne l'abandonnait guère, même dans les traverses les plus graves ; j'ai eu le malheur de perdre la bataille, mais j'ai le plaisir de retrouver mes amis. » Il avait été vaincu par le manque de ressources, par la faim et la maladie, vaincu, dis-je, mais non découragé. Malgré les fatigues et les peines subies au cours des deux premières campagnes, malgré les déceptions amères que lui avait réservées l'année 1892, il était fermement résolu de poursuivre l'exécution entière de son programme. Le ministère comprit très bien que Dutreuil de Rhins n'était point responsable de l'échec relatif de sa seconde expédition, il se détermina à mettre à sa disposition des moyens un peu plus considérables pour 1893 et le lui fit savoir. « Vous savez, répondit Dutreuil de Rhins, dans une lettre du 30 janvier 1893, que la mort ou le manque de ressources pourraient seuls m'arrêter. Je me porte bien aujourd'hui et vous m'avez accordé le nécessaire ; cela doit suffire pour rassurer quiconque ne saurait pas que tout autre obstacle ne peut que stimuler notre zèle pour l'entier accomplissement de notre tâche. »

Le 3 février, je partis de nouveau pour Kâchgar. Cette année, le

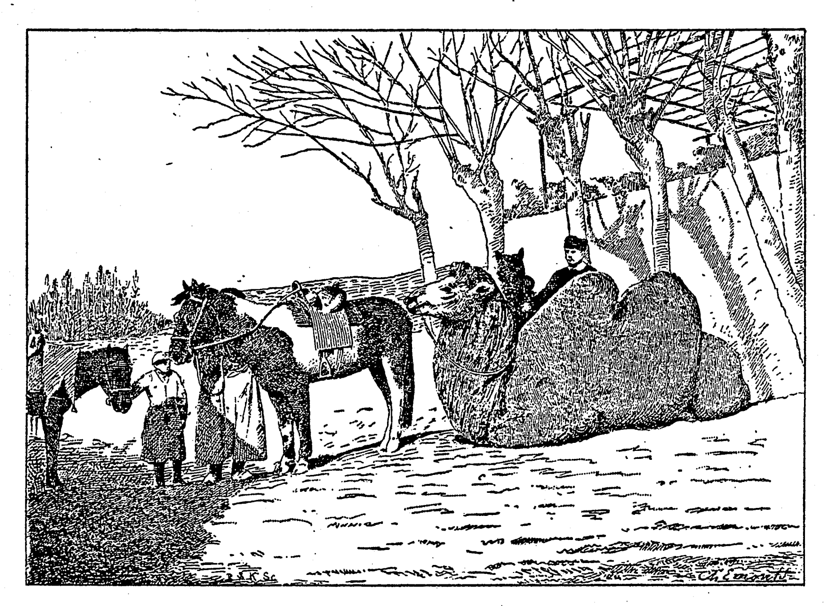
« tao t'ai » avait fait établir un service postal régulier et des relais à chaque station le long de la route. Il me fut permis d'en faire usage et je regrettai presque l'ancien système. Auparavant on était quelquefois exposé à perdre des heures entières à chercher des chevaux dans les villages, mais on avait l'avantage de pouvoir, lorsqu'on savait se faire bien venir du mingbâchi, se procurer de bonnes bêtes qui vous portaient rapidement et sans fatigue jusqu'à deux ou trois stations plus loin. Avec le nouveau système, si l'on avait toujours des animaux prêts, sauf dans les circonstances exceptionnelles, ils étaient tous également mauvais. J'en fus si rudement secoué qu'à Kerghalyk j'eus l'idée de louer une de ces petites voitures chinoises à deux roues et sans ressorts que les Turcs appellent mahpa, du mot arabe « mihaffa ». Cette espèce de panier à salade fit remonter dans mon estime les rosses officielles, auxquelles j'eus recours de nouveau à partir de Yârkend. A Yangi Hissâr, je revis notre ami T'ien, qui avait été nommé t'in koan et orné du bouton bleu foncé (4ᵉ rang) en récompense des services rendus par lui dans la négociation avec les Anglais au sujet de la délimitation du Pamir. Il avait été envoyé, l'année précédente, après la prise du Kandjout, à Gilgit pour traiter avec le colonel Mortimer Durand. Ses manières cérémonieuses, la solennité pompeuse dont il s'entourait, les coups de canon qu'il faisait tirer en son propre honneur lorsqu'il sortait, le bariolage bizarre de son cortège excitèrent une douce gaieté chez ceux des Anglais présents qui n'avaient jamais été en Chine et fournirent à la presse l'occasion de plaisanteries pleines de sel et de finesse. Quant à T'ien, il était toujours satisfait de lui-même : « Oui, me dit-il lorsque je m'informai de son voyage, j'en suis assez content. J'ai produit une bonne impression là-bas ; les Anglais ont vu qu'ils avaient affaire à quelqu'un et j'ai eu du succès. » Ce succès avait consisté en ce que, par un traité destiné à consolider les liens d'amitié qui n'avaient cessé d'exister entre leurs Majestés britannique et chinoise, les Anglais enlevaient définitivement le Kandjout aux Chinois, mais, en revanche, s'engageaient à ne point leur laisser prendre le Saryghkol par un tiers. T'ien insista très aimablement pour que je restasse deux

ou trois jours chez lui, mais mes instructions ne me permettaient pas de m'attarder et je déclinai l'invitation.

Le 13, j'arrivai à Kâchgar où je fus de nouveau l'hôte de M. Pétrovsky. Cette fois mon séjour fut court. Je reçus l'argent presque aussitôt, j'achetai les chevaux nécessaires à notre future expédition et le 6 mars j'étais de retour à Khotan. Dutreuil de Rhins avait renoncé à renouveler sa tentative du côté de Polour pour ne pas excéder des populations pauvres et clairsemées, déjà mises deux années de suite à contribution par nous. D'autre part, le problème de la traversée du désert de montagnes étant à peu près insoluble avec une caravane de chevaux qui mangent trop (1,800 grammes par jour) et portent trop peu (90 kilogrammes), il décida de se procurer des chameaux et de chercher une route plus praticable que celle de Polour pour ces derniers animaux, qui craignent les sentiers trop étroits, sont impuissants à gravir les pentes trop raides et dont le pied est facilement blessé par les rocailles.

D'après les renseignements des indigènes, il nous apparaissait que dans le sud de Tchertchen la chaîne de l'Altyn tâgh pouvait être franchie par des chameaux ; en outre, nous pensions, sur la foi d'une communication, d'ailleurs très vague et inexacte, faite à la Société de géographie relativement au voyage récent de M. Pievtsof, que l'Oustoun tâgh ne nous opposerait pas de ce côté un obstacle insurmontable. Il est vrai que l'opinion des indigènes était différente, mais nous devions aller voir ; et, si réellement le passage était possible avec des chameaux, il devenait aisé d'emporter avec nous assez de vivres pour atteindre le Nam tso ou au moins les premières régions habitées sans nous ravitailler en route. En effet, un chameau, capable de porter deux cents kilogrammes, se contente à la rigueur pour sa nourriture journalière pendant plusieurs mois d'une livre et demie de farine de maïs mélangée d'eau, même s'il n'a pas d'herbe à manger, et nous savions que nous n'en trouverions pas avant longtemps. Cependant il ne nous sembla pas prudent de composer notre caravane uniquement de chameaux ; car nous pouvions rencontrer avant de toucher au but

des obstacles qui leur fussent insurmontables et que des chevaux seuls nous permettraient de franchir. Nous décidâmes donc de prendre avec nous 22 chevaux et 10 ânes qui serviraient d'animaux de selle et porteraient tous les bagages en dehors des vivres, et nous calculâmes que dans ces conditions trente chameaux suffiraient à assurer l'approvi-



Cheval et chameau du Turkestan chinois.

sionnement de la caravane entière, hommes et bêtes, pendant 70 jours.

Quatorze chevaux et dix ânes avaient survécu aux précédents voyages, et j'avais acheté huit chevaux à Kâchgar ; il ne restait donc qu'à se procurer les chameaux. Ce n'était pas facile, car ces animaux ne sont pas très nombreux dans le pays. Le préfet donna l'ordre à tous

les propriétaires de chameaux de nous amener leurs bêtes. On en réunit environ 120, dont aucune ne nous convint, car elles étaient maigres et avaient les bosses plates et tombantes. On sait que le chameau ne se contente de peu que lorsqu'il a emmagasiné dans ses bosses une réserve considérable de graisse dont il se nourrit. Cette réserve épuisée, son estomac redevient exigeant à l'extrême. Or, dans les circonstances ordinaires, il maigrit en hiver et ne reprend un embonpoint suffisant qu'en automne, à moins que, le destinant au service des caravanes, on ne le soumette à un régime spécial.

Ce n'était point le cas des chameaux de Khotan, et dans tout le district, nous n'en pûmes trouver que quatre qui fussent en bon état et prêts à voyager. Il y avait bien le chameau que le fou promenait sans cesse et maintenait toujours gros et gras sans avoir de quoi manger lui-même. Je lui en proposai un bon prix ; mais il refusa obstinément, alléguant qu'ils étaient tous deux inséparables, qu'ils ne pourraient vivre l'un sans l'autre. « Mais enfin ! quel profit en retirez-vous ? » — « C'est mon chameau à moi ! je ne l'abandonnerai pas... Sans lui, je ne serais qu'un gueux n'ayant rien au monde... Entendez comme il grogne !... C'est qu'il ne veut pas me quitter... il est content de moi... je le nourris bien et ne le fatigue pas... Moi aussi je suis content de lui... Je vais quand il me plaît me promener avec lui à Karakâch, à Tchira, à Kéria, au pied des montagnes... Il me protège de son corps contre le vent et le soleil... Et il y a partout de bonnes âmes qui nous donnent à manger... Que nous faut-il de plus ? » Et le nouveau Diogène partit, menant son ruminant en laisse.

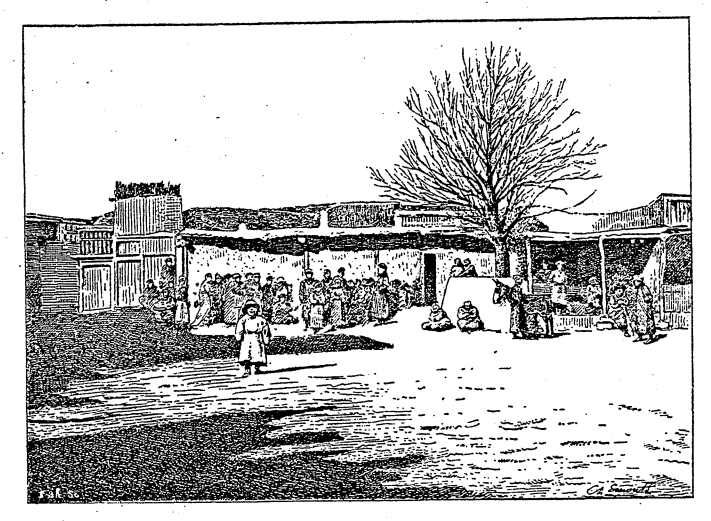
Cependant l'aksakâl russe de Kéria s'engagea à nous fournir huit bons chameaux appartenant à un marchand qui désirait s'en défaire. Il nous manquait encore dix-huit animaux qu'il était impossible de trouver à Khotan et à Kéria. Pour compléter notre effectif, je partis pour Kerghalyk, le 23 mars, sachant que dans les montagnes, à l'ouest de cette ville et surtout à Kouk Yâr, les chameaux sont assez nombreux. Le sous-préfet m'accueillit avec une sorte d'enthousiasme. Il convoqua immédiatement les interprètes de son yâ-men, et les beks de la ville, et leur ordonna de m'amener dans les huit jours tous les chameaux valides des environs. Ce fonctionnaire était un petit homme assez âgé, vif, actif, presque turbulent. Il n'avait pas eu, à beaucoup près, une carrière brillante, puisqu'à son âge il n'était que sous-préfet : il n'appartenait pas à la clientèle d'un puissant patron et peut-être aussi n'avait-il pas à un degré suffisant cette science des formes, cette gravité de décorum, cette habileté de pinceau, qui sont les qualités exigées avant toutes autres d'un fonctionnaire chinois. A dîner, il me fit subir, librement et naïvement, un véritable interrogatoire sur les choses d'Europe dont il ne connaissait rien que de très vague et de très incertain, sur la cuisine et sur la politique, le télégraphe et les vêtements, les cravates et les canons, le climat et la manière de saluer, que sais-je ?

Il fut très scandalisé de savoir que nous mangions des choses crues ou presque crues comme de la salade ou des beefsteaks. Il me demanda pourquoi nous portions des vêtements courts et étroits, si c'était par mesure d'économie. Puis il parla du télégraphe, — on achevait alors la ligne de Lan tcheou à Kâchgar, — et il s'informa en quelle sorte de bois on devait faire les poteaux ; il fut étonné d'apprendre que peu importait le bois si le poteau était solide et qu'on pouvait fixer les fils aux toits des maisons. — « Êtes-vous amis avec les Anglais ? » — « Nous sommes en très bons termes et nous ne nous sommes jamais battus ensemble depuis 80 ans, depuis qu'un certain Napoléon qui avait parcouru toute l'Europe... » — « C'était aussi un voyageur comme vous ? » — « Non ! comme Tchingiz Khân. » — « On dit que les Anglais se laissent gouverner par des femmes et que c'est pour cela qu'on en voit tant qui courent le monde. » — « Ce n'est pas tout à fait juste, seulement c'est une femme qui, accidentellement, règne aujourd'hui en Angleterre ; du reste, elle s'acquitte de sa tâche à la satisfaction de tous. Vous-mêmes, vous avez bien eu l'Impératrice Wou-Heou. L'allusion lui plut peu et il ne la releva pas. — « Les femmes règnent-elles en France ? » — « Notre coutume est différente sur ce point. » — « Aussi bien j'avais toujours cru que vous étiez très supé-

rieurs aux Anglais, car tous les Français que j'ai vus jusqu'à présent ressemblent beaucoup plus aux Chinois que les Anglais. » Ce « tous » était une expression abusive : j'étais, je pense, le premier de mon pays qu'il voyait. Il me demanda pourquoi nous avions des cravates de diverses formes et de diverses couleurs, si ce n'était pas pour marquer le rang des fonctionnaires. Je lui appris que chez nous les fonctionnaires civils ne se distinguaient par aucun signe extérieur, qu'en se promenant sur le boulevard on pouvait rencontrer un ministre ou même un roi, habillé comme tout le monde, allant seul et à pied parmi la foule. Il en fut aussi scandalisé que de la salade crue que nous mangions. Toutes ces étrangetés des peuples d'Occident réclamaient une explication et pour la trouver il m'interrogea sur le climat de l'Europe. On sait que les Chinois ont inventé, plusieurs milliers d'années avant Montesquieu, la théorie de l'influence du climat sur le caractère des nations et des hommes ; il est vrai que dans l'idée qu'ils se font du *foung choei* (le vent et l'eau), il entre plus de superstition que de science. Quand mon interlocuteur sut qu'il y avait chez nous comme en Chine, quatre saisons et quatre vents, de la pluie et de la neige, le soleil le jour et la lune la nuit, des plaines et des montagnes, des rivières et des ruisseaux, des champs cultivés et des arbres, il fut perplexe ; il ne saisissait pas la raison de tant de différences dans les mœurs et les coutumes. Enfin je lui dis que lorsque le soleil se levait à Pékin, il faisait encore nuit noire à Paris. Le front du brave homme s'éclaircit, il tenait son explication : l'Europe était le monde renversé. « Cependant, dit-il, comme, le dîner fini, il se lavait le visage avec le torchon commun, trempé dans l'eau chaude commune, vous êtes des gens bien élevés avec qui l'on peut causer agréablement, en amis. Vous n'êtes pas semblables aux barbares que j'administre. Au moins vous mangez du porc et buvez de l'eau-de-vie comme les honnêtes gens. »

Deux ou trois jours après mon arrivée, je reçus la visite d'un vieillard à l'air gai et riant qui semblait se savoir infiniment de gré d'être au monde. Il m'informa qu'il avait réuni, à quelques lieues de la ville, dix-huit de ses chameaux, choisis parmi les meilleurs, tous également

aptes à voyager et que nous pouvions les aller voir ensemble. Je montai donc à cheval et partis avec lui. Chemin faisant, il me demanda si je n'avais pas entendu parler de lui. J'exprimai le regret de n'avoir point ce plaisir. « C'est que tout le monde me connaît, je suis l'homme le plus riche de la contrée. » — « Oserais-je vous demander à combien se monte votre fortune ? — « Oh ! j'en ai tant et tant que je ne le sais



Kotan. Place devant le temple chinois.

pas moi-même, et je suis parti de rien. » — « Et comment vous êtes-vous enrichi ? » — Hé ! hé ! fit-il avec un sourire mystérieux et satisfait, en étant plus malin que les autres, en vendant cher et achetant bon marché, en prêtant peu et me faisant rembourser beaucoup. N'est-ce pas ainsi qu'on fait fortune chez vous et partout ? Et puis, on dépense moins qu'on ne gagne. Voyez-vous l'habit que je porte et le cheval que je monte ? ils ne sont pas brillants ; mais j'ai des moutons et des cha-

meaux dans la montagne, des jardins, des champs de blé, de maïs et de coton dans la plaine, des maisons à la ville et à la campagne, des commissionnaires qui font pour moi le commerce à Yârkend et à Kâchgar, aux Indes et à Andidjân. Chacun sait bien me reconnaître sous mon modeste habit, chacun me respecte et me salue. » En effet, chaque fois qu'un groupe de passants nous croisaient, ils criaient en chœur : « *Essélâm alékoum Bay !* le salut soit sur vous, ô riche ! » Et le rico hombre de répondre : « *Ou alékoum essélâm !* et sur vous soit le salut ! » du ton d'un évêque donnant sa bénédiction. — « Parmi tous ces gens que nous rencontrons il n'y en a presque pas un qui ne me doive quelque chose ; et je suis bon homme, je fais des distributions aux pauvres les jours de grande fête, j'ai toujours chez moi une grande marmite de pilaf pour les pauvres et les voyageurs, je donne de l'argent aux mosquées et aux médressés. » — « En sorte, lui dis-je, que vous rendez à Dieu une petite part de ce que vous avez pris au prochain. » — « Ha ! ha ! vous avez du sel au bout de la langue. » Ce disant, il avait toujours son air riant et heureux. « Mais voyez donc mes chameaux, reprit-il comme nous étions arrivés ; en avez-vous jamais vu de plus beaux, de plus forts, de plus gras ? 540 onces d'argent (4,050 francs) les dix-huit en bloc. C'est à prendre ou à laisser. » Examen fait, j'éliminai treize bêtes qui ne convenaient pas et j'obtins les cinq autres moyennant 27 onces par tête. — « Prenez donc encore ce chameau-ci ; vous verrez que vous en serez content. » — « Non, merci. A voir sa mâchoire, il a dix ans pour le moins et il n'est pas sain, car les poils de sa queue vous restent à la main pour peu qu'on les tire. » — « Oui, mais à ce compte je ne gagne rien avec vous. Ce n'est pas bien !... L'argent, ça vous est égal à vous ! c'est pour l'honneur et la gloire que vous travaillez, tandis que nous autres, c'est notre raison de vivre que l'argent... Décidément vous ne voulez pas ?... Eh bien ! voyons ! il faut pourtant se quitter bons amis... Donnez-moi une once en sus pour mes pauvres ? » Je donnai à ce Glorieux avare l'once qu'il mendiait et le marché fut conclu.

Les jours suivants, il me fut impossible de rien trouver. Les chameaux se faisaient rares en même temps que les prix montaient. Les huit jours fixés par le sous-préfet écoulés, celui-ci appela ses beks et ses interprètes. Ayant appris que l'affaire n'était pas terminée, il entra en fureur, accabla ses subordonnés d'outrages et les tira violemment par leur tresse de cheveux. — « Voilà qui est bien fait pour ces demi-Chinois, me dit l'indigène, qui me conta la chose en parlant des beks et des interprètes ; s'ils ne portaient pas des queues comme des mécréants, cela ne leur serait pas arrivé. » Le sous-préfet ordonna que tout fût achevé dans la semaine, sous peine de la bastonnade et déclara que si l'on me demandait des prix déraisonnables, il les fixerait de sa propre autorité. Dès le surlendemain, les chameaux ne cessèrent de défiler dans ma cour du matin au soir et j'en acquis treize, moyennant 28 onces (210 francs) par tête.

Je rentrai à Khotan vers le milieu d'avril. Il était trop tard pour songer à une campagne de printemps. Avant de s'engager dans les montagnes, il fallait attendre l'automne afin de ne point s'exposer à s'empêtrer en d'impraticables marais. Il y avait assez à faire dans le Turkestan pour employer utilement le temps qui nous restait. Malheureusement, le soin d'une caravane comme la nôtre était pour nous, pour moi surtout, une charge considérable qui nous laissait peu de loisirs, ne nous permettait guère de tenter des excursions un peu longues. Il eût fallu un chef de convoi sérieux à qui nous eussions pu confier en toute sûreté la surveillance des bêtes et du matériel, et la police de nos gens, afin de nous consacrer entièrement à la besogne scientifique. Or, non seulement ce service intérieur était pour moi, faute d'homme capable, un souci de tous les instants, mais encore il y avait une foule d'affaires qui ne pouvaient être abandonnées à personne, comme le change de l'argent, l'achat des vivres et du matériel supplémentaire, opérations assez compliquées à cause des quantités importantes dont nous avions besoin et qui rendaient presque toujours nécessaire l'intervention des autorités. En ce qui concerne l'argent, nous devions nous procurer de la monnaie de cuivre pour toutes nos menues dépenses à Khotan et à Kéria et pour presque toutes nos

dépenses futures dans les localités au delà de Kéria où les lingots d'argent n'ont que difficilement cours, parce qu'il n'y a pas de changeur. Lorsque nous fûmes à Kéria, le sous-préfet fit rechercher tout le cuivre existant dans son district, et nous le fit remettre, ce qui ne nous empêcha point plus tard d'être embarrassés à Tchertchen, faute d'avoir assez de cette monnaie incommode, mais indispensable[1].

Pour notre voyage au delà du Turkestan, il ne nous parut pas expédient de transporter nos fonds à travers les montagnes sous forme de lingots d'argent qui à eux seuls auraient suffi à charger un cheval. Nous préférâmes nous pourvoir d'or, dont le poids était insignifiant. Grâce aux marchands andidjanais de Kéria, nous trouvâmes à un taux raisonnable l'or nécessaire, mais cette opération nous causa dans la suite quelque déception ; car l'or, qui vaut à Kéria vingt fois son poids d'argent, ne le vaut que dix-huit fois à Lha-sa et quinze fois seulement dans le Tibet oriental ; de plus, comme il n'a point cours au Tibet en dehors des centres de commerce, le manque d'argent fut pour nous une source d'ennuis dans notre campagne de 1894.

Quant aux vivres, il nous en fallait 5,800 kilogrammes pour les soixante-dix jours que devait durer notre expédition en pays dépourvu de ressources. Nous étions obligés de nous munir de toute cette quantité à Khotan même ; car le stock existant à Tchertchen ne pouvait suffire tout ensemble à nos besoins pendant le séjour que nous y ferions et à nos provisions de voyage. Ces provisions consistaient en farine de maïs pour les chameaux, en maïs et en orge pour les chevaux, en farine de

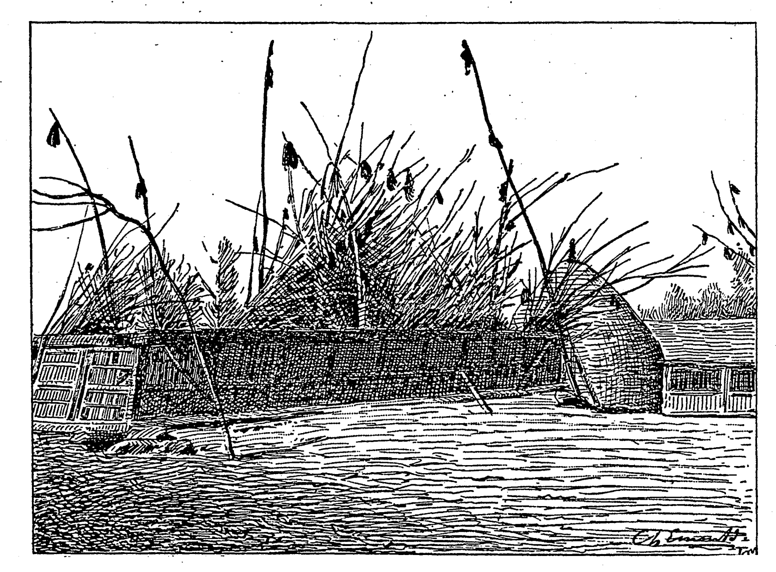
1. Des voyageurs russes ont eu l'idée de prendre en guise de monnaie des pièces de cotonnade qui sont la marchandise la plus généralement demandée au Turkestan. Je ne crois pas que cet exemple doive être suivi. Outre que les cotonnades sont une marchandise assez encombrante, si vous les cédez à un prix inférieur à celui du bazar vous ferez du tort aux marchands indigènes, si vous les cédez au même prix, vous les ferez difficilement accepter de bon gré comme argent comptant. Dans le cas même où le cuivre est rare sur la place, on a encore la ressource de faire découper les lingots d'argent par le forgeron en aussi petits morceaux que l'on veut, méthode qui sans doute offre des inconvénients, mais qui du moins est parfaitement correcte et met le voyageur à l'abri de tout reproche.

froment, riz et talkàn pour les hommes. Nous ne prîmes point de farine à Khotan, parce que les chaleurs de l'été l'auraient fait fermenter dans les sacs ; nous n'emportâmes que des grains destinés à être moulus au moment du départ de Tchertchen. Pour les hommes, nous avions renoncé aux galettes sèches avec ou sans graisse, qui durcissent trop vite et deviennent d'autant plus immangeables que dans les hautes montagnes on a presque toujours les gencives en mauvais état. Nous les remplaçâmes par le talkàn qui n'est autre chose que le tsam-pa des Tibétains, c'est-à-dire de la farine préparée avec des grains de blé ou d'orge préalablement grillés dans une marmite à la manière des grains de café, puis moulus au moulin. Cela se mange délayé dans de l'eau, du thé ou du bouillon, et l'on en peut faire de petites boulettes en guise de petits pains. Nous-mêmes, nous usions plus ordinairement de farine de froment avec laquelle notre cuisinier nous préparait de ces tchapati à la mode hindoue que j'ai mentionnés plus haut. Dutreuil de Rhins ne crut devoir faire aucune provision de graisse, aliment cependant nécessaire dans les montagnes et que les indigènes nous conseillaient fort de ne point négliger. L'expérience prouva que ceux-ci avaient raison. Rien n'eût été plus facile que d'acheter dans les pâturages de l'Altyn tâgh une certaine quantité de beurre qui eût été avantageusement substituée à une égale quantité de farine. La difficulté de conservation n'était pas un obstacle, car, soigneusement emballé en des enveloppes de peau à la mode turque et tibétaine, le beurre se conserve très longtemps en pays froid. Une provision de ce genre eût été d'autant plus utile que les moutons de Khotan, dont nous menions un troupeau avec nous, n'ont aucune réserve de graisse. Les moutons même du Lob à grosse queue, comme ceux du Turkestan russe, ne fournissent de la graisse que pendant les premiers jours et deviennent bientôt, à force de marcher et de jeûner, aussi secs que les autres. Parmi les choses essentielles, le préposé aux vivres n'oubliera pas le sel et le thé dont il faut une très large quantité pour tout le monde. En outre, les pays froids et montagneux exigent une petite provision de café, de sucre et de cognac pour les

maîtres, et, pour les serviteurs, un ou deux bidons d'eau-de-vie chinoise qui ne répugne pas à leur goût tolérant, ni à leur islamisme accommodant : les plus scrupuleux la prennent à titre de remède. Quant aux conserves européennes, elles seront toujours mieux chez l'épicier que dans les caisses de l'explorateur ; pourtant quelques boîtes de corned beef sont de bon service dans les reconnaissances rapides et expédiées. En ce qui concerne l'eau, on en trouve heureusement à peu près partout dans les montagnes, soit sous forme liquide, soit sous forme de neige ou de glace ; mais elle est souvent saumâtre et impotable. Le meilleur moyen de parer à cet inconvénient serait d'avoir un petit appareil à distillation ; comme nous n'en possédions pas, nous nous contentions de prendre chaque jour un peu de neige ou de glace dans des sacs, ou de l'eau dans deux tonnelets ; si cela ne suffisait pas, nous usions de patience, nous rappelant l'exemple de ce digne gentilhomme, dont parle Montaigne, qui était allé de Madrid à Lisbonne, en plein été, sans boire, tenant que « l'altération est un appetit qui s'alanguit ayseement de soy mesme ». Voilà ce qui m'a semblé à propos de dire sur cette question capitale des vivres, qui doit être réglée en tenant compte à la fois des difficultés des transports et de cet axiome, que les Anglais se trouvent fort bien de ne jamais oublier : la bonne nourriture fait le bon soldat et le bon serviteur.

Au point de vue du matériel, il y avait beaucoup à réparer : les tentes, d'abord, dont le feutre était usé. Ces tentes que nous avions achetées à Tâchkent étaient de ces tentes-abris qui servent en campagne aux ateliers militaires russes ; nous les avions seulement agrandies d'un tiers. Elles étaient faites en feutre kyrghyz gris qu'on ne peut se procurer à Khotan. Le feutre qu'on fabrique en cette ville n'ayant pas assez de consistance et de solidité, nous eûmes recours au feutre d'Aksou, meilleur que celui de Khotan quoique très inférieur à celui du Turkestan russe. Ces tentes de feutre sont extrêmement lourdes et, une fois mouillées, sèchent difficilement. Ces inconvénients ne sont compensés par aucun avantage sérieux ; ce serait une illusion de

croire qu'elles garantissent du froid sensiblement mieux que d'autres tentes. En somme, je leur préfère la tente mandchoue en usage dans l'armée chinoise, qui est peut-être, de toutes les tentes militaires, la plus pratique et la plus confortable. Elle est d'une seule pièce en toile de coton double très solide, longtemps imperméable, blanche à l'in-



Mazâr de Mouça-i-Kacim, près de Zaoua.

térieur, bleue à l'extérieur, et pèse avec ses trois bâtons ferrés et ses piquets de bois, vingt-cinq kilogrammes. Dressée, elle figure un angle dièdre de sept pieds de hauteur et abrite largement dix hommes. Elle convient parfaitement aux serviteurs. Pour le maître qui a besoin de travailler, d'écrire, de dessiner, quelquefois de recevoir des fonctionnaires, l'idéal serait une tente de même étoffe, mais de plus grandes

dimensions et formée de deux plans perpendiculaires au sol, parallèles entre eux et coiffés d'un angle dièdre. La forme ronde des tentes kyrghyz et mongoles est aussi très confortable, mais elle exige un système de boiseries compliqué, peu commode, qui rend la tente assez longue à dresser.

L'acquisition, la préparation, la réparation du matériel de chargement et de harnachement des animaux réclament aussi beaucoup de soins et de temps. Si ce matériel n'est pas bon, s'il n'est pas bien tenu et bien compris, on s'expose à une foule d'ennuis et de difficultés qui peuvent devenir très graves. Il faut non pas des sacs de toile, mais des sacs comme on en fait au Turkestan, en tissu de laine grossier, très résistant (tchekmen) qui préserve très bien les vivres de l'humidité ; il faut non pas des cordes de chanvre trop dures, trop raides, qui blessent les animaux, mais des cordes indigènes en laine, très souples et qu'on doit garnir de feutre à l'endroit où elles pressent le ventre des chevaux. Quant aux bâts, les meilleurs pour les chevaux sont les bâts andidjanais (palân), semblables à une carapace de tortue, protégeant admirablement l'échine de l'animal. Les bâts kachgariens (*moula*), comme les bâts russes, qui paraissent plus élégants, plus rationnels ou plus simples, doivent être bannis. Les bâts pour chameaux (tchoum) sont formés essentiellement de deux coussins de feutre, épais et fermes, triangulaires, arrondis aux coins, qui s'appliquent aux flancs de la bête en s'élevant un peu au-dessus de l'échine de façon qu'elle ne soit pas touchée. Les selles cosaques, sartes ou chinoises sont préférables aux selles anglaises pour un long voyage, parce qu'elles garantissent mieux le dos du cheval, à condition que les feutres placés sous le bois de la selle (tokoum) soient assez épais et sans aspérités. Le cavalier, qui n'y est pas habitué, se trouve d'abord étrangement juché sur ces hautes selles, mais il s'y accommode en moins de quinze jours ; il y est sûrement assis, surtout sur la selle cosaque, et très à son aise surtout sur la chinoise. Les bâts et les selles ne se vendent pas toutes faites au marché, il faut les commander. Au Turkestan russe on est rapidement servi, mais au Turkestan chinois les bons ouvriers

sont rares et l'on est obligé de s'y prendre d'avance ; du reste, le plus simple est de faire travailler ses hommes qui, s'ils sont des caravaniers expérimentés, doivent savoir fabriquer les bâts, sinon les selles.

Je n'ai pas cru inutile d'entrer dans ces détails de ménage qui pourront épargner au moins des tâtonnements fâcheux à d'autres explorateurs. En dépit des nombreuses occupations que nous donnaient ces soins matériels, nous avions trouvé le temps, durant cet hiver de 1892-1893, de nous livrer à différents travaux scientifiques.

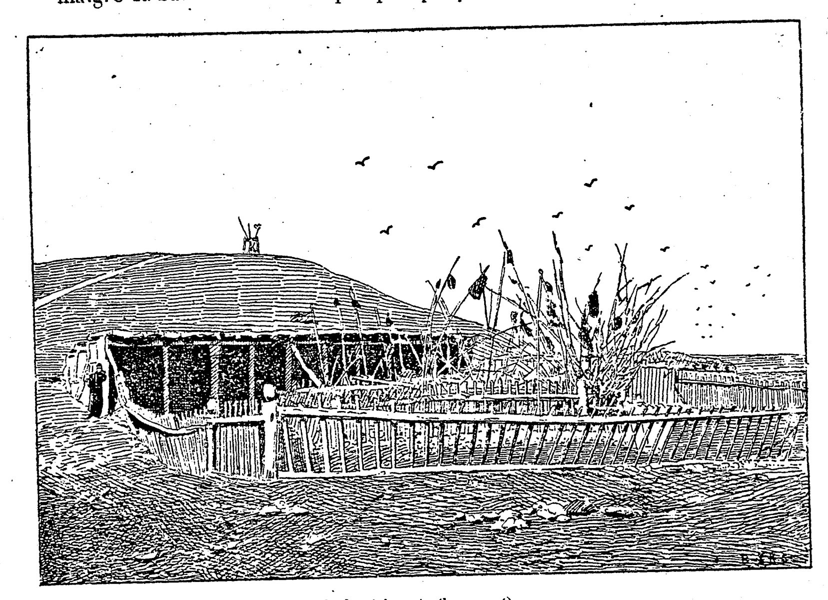
Indépendamment des collections, des photographies, des recherches sur l'état social du pays, de divers travaux de cabinet comme calculs d'observations, établissement de cartes et d'itinéraires, études historiques et linguistiques, nous avions fait une série de reconnaissances autour de Khotan pour tracer le plan de la ville et des environs, fixer la position des diverses localités entre Pialma, Karakâch et Tchira, visiter les *mazârs* et les emplacements des anciens centres d'habitation dont quelques-uns, comme Ak-Sipil, sont aujourd'hui perdus dans le désert. Le développement total de ces reconnaissances autour de Khotan pendant les deux hivers de 1891-1892 et 1892-1893 atteint 1,400 kilomètres, et de ce travail les deux tiers environ doivent être attribués à Dutreuil de Rhins.

Le 4 mai, nous quittâmes Khotan pour n'y plus revenir. Malgré notre hâte de poursuivre et d'achever enfin un voyage qui se perpétuait bien au delà de nos prévisions premières, ce n'était pas sans regret que nous nous séparions de ces lieux dont le génie, par une fréquentation déjà longue, avait pris quelque chose de l'âme de ses hôtes étrangers, génie bienveillant et sympathique dans sa simplicité un peu fruste, génie doux et facile qui inspire moins les fortes vertus et les généreux efforts que le contentement de vivre, qui ne se tourmente point d'excessifs désirs ni d'ardeurs anxieuses, et se laisse volontiers bercer au flux et reflux naturel des choses, patient au mal qui vient, heureux de la seule absence du mal, génie qui ne conçoit point l'existence comme une bataille acharnée, mais plutôt comme un voyage que l'on accomplit presque à son gré, sans presser sa marche,

sans inquiétude du but à atteindre, faisant halte le soir près du puits saumâtre à défaut de source fraîche, s'attardant avec une paresse délicieuse dans les oasis plus ou moins rares que la fortune clémente met sur la route, puis reprenant la promenade monotone sans trop se soucier de ce qu'on rencontrera le lendemain, sûr d'arriver enfin au dernier repos, peu importe à quel point de l'interminable plaine.

Le départ de notre caravane était pour les gens du pays un divertissement qui rompait la monotonie de la vie. Une grande foule s'était rassemblée devant notre maison, sur le bord des rues que nous devions parcourir et sur les toits : c'étaient les parents et les amis de nos hommes qui venaient leur dire adieu, c'était une étrange collection de gueux dévots et de pieux truands, de boiteux, manchots, aveugles, ulcéreux, culs-de-jatte, paralytiques, déments qui venaient tenter une dernière fois notre générosité ; c'étaient surtout de simples curieux qui nous avaient vus bien souvent déjà, qui connaissaient tous nos animaux et jusqu'au moindre détail de tout ce qui nous appartenait, mais qui saisissaient avec joie ce prétexte à flânerie, plaisir pour eux vieux et toujours nouveau. Le préfet et les fonctionnaires chinois, en grand costume, avec la tunique de soie, brodée d'or sur la poitrine, nous accompagnèrent, en voiture cette fois, et les beks musulmans de la ville et des environs suivaient à cheval, portant le plumet rouge à leur chapeau noir. Ils s'arrêtèrent à une petite station proche de la ville où le thé était préparé. Le préfet nous dit adieu avec un léger tremblement dans la voix qui n'était pas causé seulement par la vieillesse, il émit le souhait, en des termes chaleureux, que notre voyage, dont l'utilité pour l'Empire chinois même lui paraissait incontestable, ait une heureuse issue et il exprima l'espoir de nous revoir l'année prochaine à Pékin, où il devait se rendre. Au moment de se séparer, il voulut nous tenir lui-même l'étrier pour nous aider à monter à cheval. La rivière traversée, il fallut faire halte encore chez un certain Tartare de Kazan qui fait un commerce considérable de laine qu'il achète dans le pays et qu'il expédie en Russie après l'avoir lavée. Nous avions souvent causé avec lui dans son étroite izba au bord de l'eau, où il se

tenait à l'écart des indigènes qu'il méprisait, musulman rigide, pour le mépris qu'ils font des préceptes de la religion. Avec cela il était aimable et gai, d'un commerce facile en même temps qu'homme d'affaires entendu, très souple, très actif, toujours prêt à chausser l'étrier malgré sa barbe blanche. A quelques pas plus loin, le bek de Youroung



Kouh mâri mazâr (le sommet).

kâch nous offrit à dîner dans sa maison comme il ne manquait jamais de le faire lorsqu'il nous voyait passer près de chez lui, seuls ou accompagnés. C'était un vrai grand seigneur que ce bek, moins pour sa fortune que pour sa générosité. Il avait toujours au service de ceux qui lui faisaient l'honneur de frapper à sa porte une chambre et un pilaf chaud à quelque heure du jour que ce fût. Tout le long de la route

jusqu'à Kéria, nous fûmes traités princièrement : les beks et mingbâchis venaient au-devant de nous, nous accompagnaient jusqu'au village voisin, des collations nous attendaient de distance en distance, collations dont le menu abondant, mais un peu monotone, était relevé parfois d'un air de musique, en sorte que ce commencement de voyage était transformé en partie de plaisir. A l'étape, nous nous installions dans une maison particulière ou au caravansérail lorsqu'il était assez vaste et propre. Notre arrivée causait toujours un grand remue-ménage, mais le calme se faisait bientôt dans la chaleur de l'après-midi. Tandis que nos hommes se reposaient, que dans la cour servant d'écurie les chevaux sommeillaient avec de temps à autre un mouvement vague comme en rêve, que, dehors sous les arbres, les chameaux ruminaient paisilbes et graves, on voyait sur le toit un chien qui dormait en compagnie d'une poule et d'un mouton, sous la galerie des femmes qui filaient du coton ou allaitaient leurs enfants, des hommes qui tressaient des cordes, des enfants qui jouaient avec de jeunes chats et des oiseaux apprivoisés, et, un peu partout, des moineaux et des pigeons à l'état libre qui venaient picorer sous les pieds des chevaux, autour des hommes, des chiens et des chats, entraient dans les chambres, sans peur et familiers. Un silence profond régnait, à peine rompu par un léger bourdonnement d'insectes. Cette scène, qui se répétait souvent, était comme un symbole de l'idéal de là-bas, un symbole de paix et d'harmonie parfaite entre les choses, les bêtes et les gens.

A Kéria, nous trouvâmes prête à nous recevoir la maison où nous avions déjà logé l'année précédente. C'était celle de Mohammed Bek, ichikagha bek, c'est-à-dire le principal fonctionnaire turc du district. Cette demeure, spacieuse et propre, était très gaie avec ses boiseries découpées à jour, qui avaient seulement l'inconvénient de laisser passer la poussière en été, le froid en hiver. Derrière, s'étendait quelque chose entouré de murs qui avait eu l'intention d'être un jardin. On y avait planté des arbres, semé quelques fleurs et de la luzerne, tracé des sentiers, creusé une pièce d'eau, puis l'on en avait

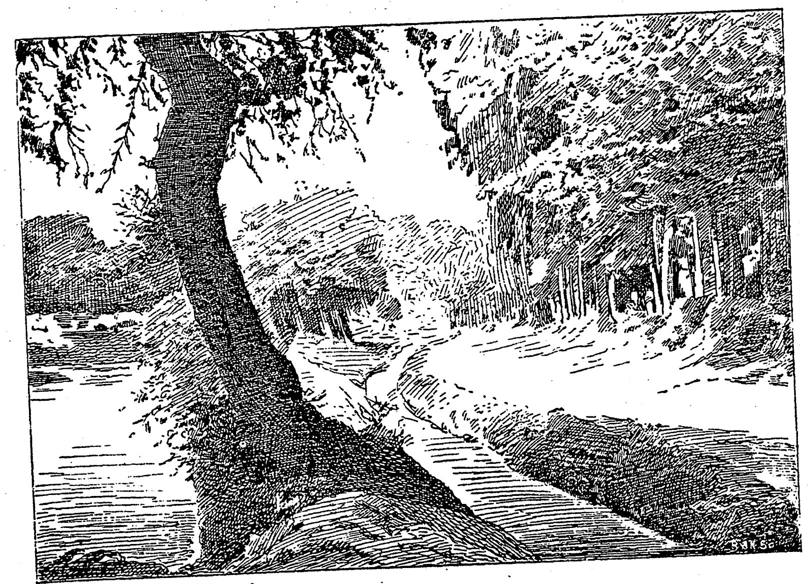
confié l'entretien à la nature. Celle-ci fut mauvaise jardinière : les folles herbes étouffèrent les fleurs, effacèrent les sentiers, les vers rongèrent les fruits, l'eau croupit dans le bassin, les araignées voilèrent les feuillages de leurs toiles, les moustiques envahirent l'air, les grenouilles la vase. Quoique toute neuve, la maison était menacée d'une ruine prochaine, car la femme du bek, qui trouvait son mari trop vieux, avait demandé et obtenu le divorce ; or le terrain lui appartenait tandis que les constructions avaient été élevées par le bek, et les deux époux séparés entendaient faire valoir leurs droits respectifs dans toute leur rigueur, le mari ne voulait point céder sa maison, ni la femme son terrain ; à bout de chicanes, le bek n'imagina point d'autre solution que d'abattre les bâtiments et d'en transporter les matériaux ailleurs. Cette habitation était située à mille mètres du bazar, au bord d'une petite allée peu fréquentée, en face de vastes champs de blé et de maïs. A côté, s'élevait une maison avec un clos attenant, où demeurait un vieux Boukhariote qui avait longtemps battu les grands chemins à la recherche de la fortune et, lassé enfin de cette vaine poursuite, était venu là planter des abricotiers et semer des melons. Au bout du chemin, à l'angle de la route de Polour, dormait une mare dans laquelle se miraient les larges frondaisons de saules aux troncs épais, creusés par les ans. De l'autre côté de la route coulait à l'ombre des peupliers l'eau bourbeuse d'un canal, où des enfants nus et rieurs plongeaient, nageaient, pateaugeaient la journée entière, vrais canards sans plumes. Ce coin de paysage champêtre était animé par le tic-tac d'un moulin tout proche et de temps à autre par un passant vêtu d'une longue chemise blanche, affourché sur un âne ou sur un bœuf. Nous ajoutâmes au pittoresque en installant le long du canal, à la fraîcheur de l'ombre et de l'eau, nos chameaux que trop de chaleur eût incommodés.

L'oasis de Kéria est une des plus agréables du Turkestan. Il y a beaucoup de jolies promenades, parmi lesquelles cette superbe allée de vingt kilomètres qui mène sous une voûte de verdure de la ville à Yaka langar, allée large, plate, un peu sablonneuse, allée de béné-

diction pour des cavaliers que nous avons bien souvent parcourue à toute bride. Sans doute Kéria n'a rien de la vive activité de Yàrkend, c'est une place retirée et lointaine, somnolente et de petit commerce, sauf l'or qui s'y concentre des mines de Sorghak, de Kapa, de Bokalyk. Cette tranquillité même a son charme et les relations n'en sont que plus faciles avec la population dont les instincts de combativité, naturellement faibles, s'apaisent encore dans le calme extérieur et qui s'abandonne plus aisément à sa bonhomie native. Il semble que les Chinois eux-mêmes s'en ressentent ; du moins, ayant peu d'intérêt à venir si loin, ils sont trop peu nombreux pour faire parade d'insolence. Nous vîmes à plusieurs reprises à Kéria un représentant ou associé d'une grosse maison de commerce de Chine, qui était venu acheter du jade et de l'or. C'était un Pékinois, grand, robuste, bien découplé, toujours de belle humeur. Il savait quelques mots de français qu'il ne pouvait prononcer sans rire prodigieusement : « Ça va bien ? savez-vous ? joli, pas cher ! etc. » Il possédait une collection défraîchie de photographies des souverains et souveraines d'Europe du temps de Napoléon III et de quelques célébrités comme Alexandre Dumas, Thiers, Garnier-Pagès et Mme Patti. Il en était fier, mais se plaignait que cela ne se vendait pas plus que les stéréoscopes, articles de Paris ou de Vienne, objets de pacotille divers qu'il avait en magasin.

Parmi les indigènes avec lesquels nous fûmes en rapport, le type le plus curieux était le moufti qui s'était acquis un grand renom de savant, parce qu'il croyait comprendre trois mots d'arabe et lisait le persan de travers. Il compensait ce qui lui manquait de connaissances réelles par sa suffisance et sa hâblerie doctorale, qu'il lestait d'un grand étalage de religion et d'austérité, et en même temps il tâchait de sauver ce qu'il y avait de rebutant dans cette attitude et de se concilier ceux dont il avait besoin par l'éloquence et la courtoisie de ses paroles et de ses manières. Mais on y sentait trop l'affectation et l'effort ; il était toujours pincé et compassé. Seul entre beaucoup, il refusait d'un air sourcilleux de manger et même de prendre une tasse de thé chez nous, sous prétexte de religion, ce qui ne l'empêchait pas de nous rechercher

et de nous faire sa cour, y voyant un moyen de faire parler de lui et de se donner du crédit. Il nous disait le plus grand bien du sous-préfet chinois qui avait toutes les vertus, quoique mécréant, que la population aimait, que le clergé tenait en haute estime et il terminait son éloge en nous priant de rapporter ses paroles au sous-préfet. Ne négligeant



Oasis de Kéria. Route de Polour.

aucune occasion de se mettre en avant, il avait reçu chez lui et accaparé un effendi de Constantinople dont il parlait avec un mystère plein d'importance. L'effendi lui-même était fort secret, et, n'ayant que peu de temps à ma disposition, je ne pus réussir à le voir et à l'interviewer malgré lui. On sait que le sultan Abdoul Hamîd a essayé de

fonder sa politique sur le panislamisme, qu'il n'a cessé de chercher à provoquer une communauté de sentiments entre les diverses fractions du monde musulman ; il n'est donc pas étonnant qu'il ait envoyé des agents en Kachgarie pour se renseigner sur l'état de l'islamisme en ce pays.

Le hasard nous fit assister à l'exécution capitale de trois indigènes qui avaient assassiné une femme à la suite d'une discussion d'argent. Le bourreau peu expérimenté s'y reprit à plusieurs fois, à chaque exécution, pour détacher la tête du tronc et n'y réussit qu'après avoir affreusement charcuté de son sabre le cou et les épaules des condamnés. Les Chinois sont en général fermes et impassibles et n'ont guère de cette sensiblerie névrosée que nous confondons quelquefois avec la bonté ; mais en cette circonstance le sous-préfet était pâle et tremblant d'indignation à cette cruelle maladresse. Il se plaignit d'être tenu par ses fonctions d'assister à de pareils spectacles et qu'il n'y eût pas de moyen plus pratique d'exécuter les sentences capitales.

Le lecteur se souvient de l'éloge que j'ai fait de ce magistrat. Le gouverneur d'Ouroumtsi avait reconnu ses mérites et décidé de le nommer t'in koan (préfet de 3[e] classe) à Hami. Notre ami n'attendait que l'arrivée de son successeur pour partir. Il avait résolu de rompre avec la tradition et de se rendre à son nouveau poste par Tchertchen et le Lob nor. Il nous proposa de l'accompagner ; mais les circonstances ne nous permirent pas de profiter de cette offre. Il était fort désireux de faire quelque chose pour rendre à la circulation cette ancienne route du sud, celle de Marco Polo, qui passait par Tchertchen, Lop (Ouadj Chahari) et Cha-tcheou, qui conduisait en 43 jours de Khotan à Cha-tcheou au lieu des 77 jours que demande la route par Kâchgar, Tourfân, Hami. Jusqu'à Tcherkalyk, cette route n'avait cessé d'être fréquentée par les indigènes, mais de Tcherkalyk à Cha-tcheou, elle était complètement abandonnée. Notre compatriote Joseph Martin, qui l'a parcourue dernièrement, a reconnu qu'elle était parfaitement praticable aux caravanes. De Cha-tcheou à Abdali, sur le Lob nor, il y a douze journées de marche dans un désert, sablonneux seulement pendant les deux premiers jours, pierreux ensuite. On y trouve de temps à autre un peu d'herbe pour les chameaux et de l'eau partout. Le sous-préfet envoya deux ou trois musulmans pour voir cette partie de la route ; mais il n'eut pas les moyens de faire davantage de ce côté et il ne put s'occuper sérieusement que de la première partie. Il confia à plusieurs fonctionnaires musulmans une mission d'exploration, avec l'ordre d'étudier la nature du terrain, de dresser la carte du pays, de construire dans le désert, aux endroits convenables, des stations pour les voyageurs (langar). La carte qu'ils rapportèrent et qui nous fut communiquée était d'une naïveté bien amusante. Le rapport des grandeurs n'y était nullement observé et les stations étaient représentées par des carrés ayant plusieurs lieues de côté. On s'y reconnaissait cependant, parce qu'on avait eu soin d'indiquer les distances qui avaient été estimées au jugé assez exactement. Les stations construites étaient des huttes très misérables, mais il y a commencement à tout et des instructions furent données pour qu'on y fit et qu'on y entretînt des dépôts de grains pour les animaux. La principale difficulté subsistant était qu'entre Nia et Tchertchen, il n'y avait d'eau que dans des rivières distantes de plusieurs jours les unes des autres. Le sous-préfet ne se laissa pas arrêter par cet obstacle et, au cours de son voyage, il reconnut, comme il me l'expliqua lorsque je le revis plus tard à Tchertchen, que presque partout il suffisait de creuser le sol peu profondément pour obtenir de l'eau potable. S'il ne put faire tout ce qu'il avait songé à faire, du moins il visita des localités comme Tchertchen et Tcherkalyk éminemment propres à la colonisation, où de temps immémorial aucun mandarin n'avait paru ; il mit à peu près en état la première partie de la route de Cha tcheou ; ce qui n'était auparavant qu'un chemin de traverse entre Kéria et Ouroumtsi, il l'éleva en y passant lui-même à la dignité d'une grande route, et cette voie qu'il consacrait ainsi, plus courte que celle de Kâchgar, pouvait, si cet exemple était suivi, donner une vie nouvelle à des contrées jusque-là délaissées. Cela était certainement dans les intentions du gouverneur d'Ouroumtsi qui venait de fonder au nord-ouest du Lob nor, sur les

bords du Tarim et à cinq jours de Tcherkalyk, une ville portant le même nom, quoique n'occupant pas la même position que la Lop de Marco Polo.

Une autre route qui intéressait le sous-préfet et dont il nous entretint, était celle qui descend la rivière de Kéria. Il pensait que peut-être il serait possible d'atteindre le Tarim par là. En effet, dans l'histoire de Mahmoud Kérem Kabouli, il est dit qu'une armée vint d'Aksou à Kéria par cette voie au XIIe siècle de notre ère. J'avais eu le dessein de reconnaître cette route, mais je n'eus le temps que de faire une étape. L'oasis se prolonge au nord par une forêt de toghraks qui se continue à peu près jusqu'au point où la rivière se perd dans le désert à quinze jours environ de Kéria. Au delà s'étendent des sables que les indigènes prétendent infranchissables, bien qu'ils ne soient pas très vastes. Nous dûmes laisser à d'autres voyageurs le soin de vérifier ces détails et nous borner à explorer les environs immédiats de la ville. Nous en fîmes le plan, visitâmes les *mazârs,* les ruines d'anciennes villes dont l'une porte le nom curieux, peut-être illusoire, de « Ville hindoue » (Indoustân chahari), recueillîmes des renseignements sur un intéressant groupe de population, les Abdals, isolés et méprisés, qui parlent encore un persan corrompu et qu'on accuse d'être juifs quoiqu'ils fassent profession de foi musulmane. Dutreuil de Rhins se rendit seul avec deux domestiques à Polour, afin de fixer définitivement l'itinéraire et les positions. A son retour, il chevaucha rapidement sous un soleil torride et revint avec un eczéma très douloureux qui le condamna à l'immobilité. Cette maladie menaçait d'être et fut, en effet, très longue. Dutreuil de Rhins craignant que la crue prochaine des eaux ne causât de graves difficultés à la caravane si elle retardait beaucoup son départ, sachant d'ailleurs que le séjour de Kéria ne convenait pas aux chameaux, qui avaient besoin d'engraisser, me confia le soin de conduire toute la caravane à Tchertchen, où il me rejoindrait dès qu'il serait guéri.

Je partis le 21 mai. De Nia, au lieu d'aller directement à Tchertchen par le désert, je me dirigeai sur Karasay pour prendre la route qui

suit le pied et passe sur les derniers éperons de l'Altyn tâgh. Cette route, plus longue de trois jours, a sur l'autre plusieurs avantages : il y fait moins chaud à cause de l'altitude plus grande, à chaque étape jusqu'à Atchân on trouve de l'eau, de l'herbe (excepté à Kapa), de la viande, du lait et même de l'orge en petite quantité. Jusque près de Toghpay, le sol est aride, sablonneux, pierreux, ondulé, coupé de *say,* larges lits caillouteux de torrents généralement desséchés, et plus souvent de ravins étroits et profonds, que les Turcs désignent du nom expressif de *tchap,* entaille de sabre. Les rivières Bostân-Toghrak, Meuldja, Mit, rapides, très encaissées entre leurs hautes berges à pic, grossissaient déjà et commençaient à être peu commodes à passer vers le soir. A de longs intervalles, au sud et non loin de la route, au pied des grands monts aux pentes herbeuses, à l'entrée des gorges béantes que d'épaisses nuées chargées de pluie emplissaient d'une sombre tristesse, se groupaient quatre ou cinq habitations de bergers toutes petites, basses à ne pouvoir s'y tenir debout, à demi enfouies sous terre, comme honteuses de montrer leur misère, plus semblables à des tanières d'animaux qu'à des demeures d'hommes. Le long du chemin, il y avait un assez grand mouvement de gens de Khotan, de Kéria, de Nia, qui se rendaient aux mines d'or de Bokalyk, où l'on avait découvert un nouveau filon. Ils avaient tout quitté, leur femme, leurs enfants, leur métier, leur lopin de terre, l'avaient vendu peut-être, ils avaient mis un sac de farine et quelques galettes sur un âne et ils étaient partis, ayant cinquante jours de marche à faire. Le voyage était long et les provisions courtes ; minces étaient les vêtements des pauvres gens et la pluie tombait drue sur leurs membres qui frissonnaient de froid ; leurs bottes éculées étaient chargées d'eau, leur besace pesait lourd à leurs épaules, mais ils la trouvaient légère, car elle leur semblait déjà pleine de l'or qu'ils allaient chercher, et ils marchaient allègrement, riches d'entrain et de gaieté, ne sentant, ne voyant que le rêve de fortune qui flottait dans leur tête.

Le 1er juin, j'arrivai à une plaine aride au pied de grands rochers nus et blancs, qui luisaient comme un miroir au soleil et aux flancs

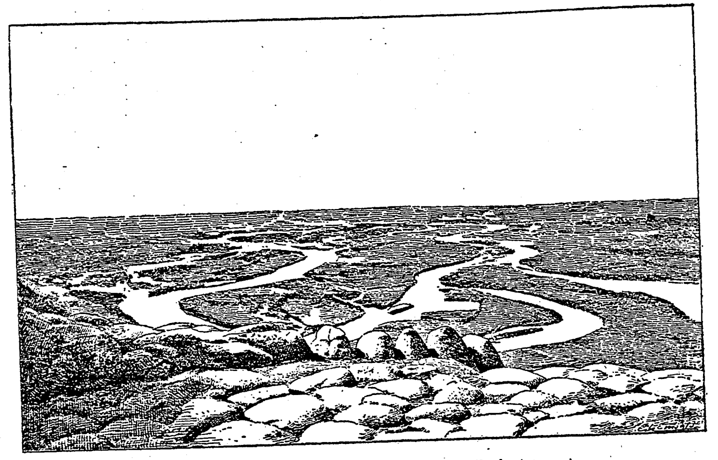
desquels étaient accrochées environ 400 masures, à moitié maisons, à moitié cavernes. C'était Kapa, centre de mines d'or importantes. L'activité humaine qui régnait au milieu de cette stérilité naturelle n'était pas moins curieuse et étrange que l'aspect de ce village rude et rugeux et de l'âpre sentier qui le traversait. La population est composée presque uniquement d'hommes, de mineurs qui travaillent et de marchands qui les exploitent, acheteurs d'or ou vendeurs de vivres. Le mot exploiter n'est pas excessif, puisque ces marchands vendent la farine deux fois et demi ce qu'elle coûte dans les oasis et achètent pour 1 fr. 80[1] le gramme d'or qu'ils revendent 3 francs et encore je néglige le bénéfice qu'ils retirent des faux poids qu'ils emploient.

Le travail est dur ici, beaucoup plus qu'à Bokalyk, dit-on, car le minerai est profondément caché au cœur du quartz. Il faut creuser dans le roc des puits de 25 ou 30 mètres, rude tâche avec les moyens primitifs dont on use ; aussi le produit annuel est-il médiocre, 200,000 francs peut-être. Cependant les filons sont naturellement riches et s'étendent fort loin. Ils mériteraient d'être exploités plus sérieusement. Les Russes y ont songé, mais outre qu'à eux seuls ils auraient de la peine à obtenir le consentement du gouvernement chinois, ils ne possèdent point les capitaux nécessaires.

A la lisière des montagnes, il y a de brusques alternatives de beau et de mauvais temps qu'on ne connait pas dans la plaine. Lorsque je quittai Kapa, j'eus de nouveau de la pluie, de la grêle et même de la neige en approchant du plateau herbeux de Toghpay. Je renonçai à planter la tente et les bergers me logèrent dans un réduit souterrain large de cinq pieds et non moins haut, qui m'encouragea à me lever le lendemain de plus grand matin. Après avoir franchi la rivière Kara mouren qui coule dans une gorge abrupte, on passe par un pays accidenté, couvert de pâturages, montant et descendant une foule de collines qui moutonnent comme des vagues, et l'on débouche à l'entrée de la plaine, au petit hameau de Atchân où il y a six ou sept véritables

1. Par exception, je tiens compte ici du change de l'argent à Kâchgar.

maisons avec des cultures. De là on tourne au nord et l'on descend sur Tchertchen par un plan légèrement incliné, vêtu d'herbes diverses d'un vert sale, le long du ruisseau d'Atchân. Peu à peu la végétation se raréfie, se décolore, disparaît, le murmure du ruisseau se tait, l'eau diminuée se traîne encore un moment, muette et lente, se perd enfin, et l'on entre dans la sécheresse et le silence des sables qui ondulent



Le Karakâch Dâria dans le désert, vue prise de Kouhmâri mazâr.

à l'infini, ardents et éblouissants sous le soleil. La chaleur fit éclater le thermomètre, et, toute la journée, la caravane chemina pesamment, fumante de sueur, haletante de soif dans cette lumière sans ombre et cet air sans brise. Vers le soir, nous rencontrâmes une goutte d'eau qui sourdait à la racine d'un tamaris solitaire. Chacun put remplir son écuelle, mais les animaux durent attendre.

Le lendemain, 5 juin, après une marche non moins longue et pénible, nous atteignîmes Tchertchen où nous devions rester trois

mois. Long séjour, qui le parut davantage dans cette petite oasis sans ville, sans marché, sans industrie, peuplée uniquement de paysans vivant dans des fermes disséminées çà et là, éloignée de soixante-dix lieues du village le plus proche, de cent lieues de la ville la plus voisine, aussi isolée au milieu du continent qu'un îlot infréquenté des navires au milieu des mers. De toutes parts à l'entour s'étend l'océan des dunes, excepté au nord où s'allonge sur le bord de la rivière une bande de forêt à demi envahie des sables, repaire de cerfs, de sangliers, de tigres même. Le voyageur passe rarement par là ; les caravanes ne viennent pas animer le pays du tintement des clochettes, des cris des chameliers, de l'ébrouement des chevaux, des branle-bas des arrivées et des départs ; les bruits du monde qui s'agite au loin ne pénètrent pas jusque-là, ou lorsque parfois un petit marchand les apporte avec ses ballots de cotonnades et d'épices, ils arrivent défigurés, vagues et confus, laissant chacun indifférent. Cependant, en ce début de juin, il y avait un grand remue-ménage ; les Turcs semblaient repris par l'humeur nomade de leurs ancêtres ; les jeunes hommes de Tchertchen partaient pour Bokalyk, les étrangers, qui se rendaient aussi aux mines d'or, affluaient chaque jour, remplissant les maisons, occupant de leurs bivouacs les champs de roseaux des environs. Il en passa jusqu'à deux mille, puis le flot s'écoula ne laissant guère derrière lui que ceux que l'âge ou le sexe fixait au logis, et tout retomba dans le calme accoutumé, accru encore par l'absence de la partie la plus active de la population. En se promenant par le chemin, on ne rencontrait presque personne ; on apercevait seulement de loin en loin une femme qui, parmi les blés et les maïs, arrachait les plantes parasites ou qui, grimpée sur un abricotier, secouait les fruits mûrissants ; le soir, dans la fraîcheur de la nuit tombante, à l'endroit où les maisons étaient le plus rapprochées, un groupe oisif de vieillards causait de la récolte prochaine, des fils absents et de leurs chances de gain. Cet assoupissement de la vie s'accordait bien avec le caractère agreste de cette oasis de création récente, qui sentait encore la forêt sauvage sur laquelle l'avaient conquise, ou plutôt reconquise, les colons venus de Kéria au

commencement de ce siècle. Les chemins sont étroits et irréguliers, les arbres plus rares que dans les autres oasis, jeunes et peu développés, rarement disposés en longues allées ; les buissons dispersés par places, les mauvaises herbes qui, malgré les soins assidus des cultivateurs, poussent dru dans l'humus trop fertile, donnent à la campagne l'apparence d'une chevelure embroussaillée que le peigne n'a pas touchée.

Ce que je disais de Kéria que la tranquillité qui y règne facilitait nos relations avec les habitants est vrai à plus forte raison de Tchertchen. Non seulement le calme des affaires, qui adoucit dans une certaine mesure le caractère, est plus grand à Tchertchen qu'à Kéria, en proportion que l'oasis est plus petite et plus retirée, non seulement les mêmes raisons la mettent plus absolument à l'abri de toute intrigue russe ou anglaise, et par conséquent de toute défiance politique ; mais encore l'éloignement et l'isolement la dérobent à l'influence mauvaise du clergé et à celle des beks et interprètes qui entourent les fonctionnaires chinois. Le clergé, assez nombreux et cohérent dans les villes et les oasis voisines, y conserve toujours un esprit de corps non exempt de quelque étroitesse sectaire ; les beks et interprètes, d'autre part, croient souvent mal à propos flatter les désirs secrets de leurs maîtres en s'efforçant d'empêcher les étrangers d'entretenir des rapports trop libres et intimes avec la population, ou, lorsqu'ils ne font rien pour l'empêcher, la population leur en suppose l'intention et se tient en garde. A Tchertchen, les autorités locales, laïques ou religieuses, vivant constamment au milieu des habitants et de la même vie, ayant tous leurs intérêts dans le pays, communiquant très peu avec leurs collègues ou supérieurs de Kéria et autres lieux, s'inquiètent médiocrement de ce qui se passe ou se pense au-dehors et ne cherchent point à se parer d'un zèle dont personne ne serait témoin. Administrateurs et administrés étant naturellement de braves gens, dépourvus de préjugés contre les Européens, rien ne les détournait de manifester toute leur sympathie. Il ne faudrait pas forcer la portée de ce qui précède, ni exagérer ce qu'il y avait, je ne dirai même pas de défiance, mais de circonspection à notre égard à Khotan ou à Kéria, sans parler des

autres villes, ni ce qu'il y eut d'un peu plus cordial et familier dans nos relations avec les gens de Tchertchen. Ce sont de simples nuances, dont les causes peu apparentes me semblent bien être celles que je viens d'indiquer, indépendamment de cette cause plus générale, inutile à mentionner, que dans un petit cercle il y a plus d'intimité que dans un grand.

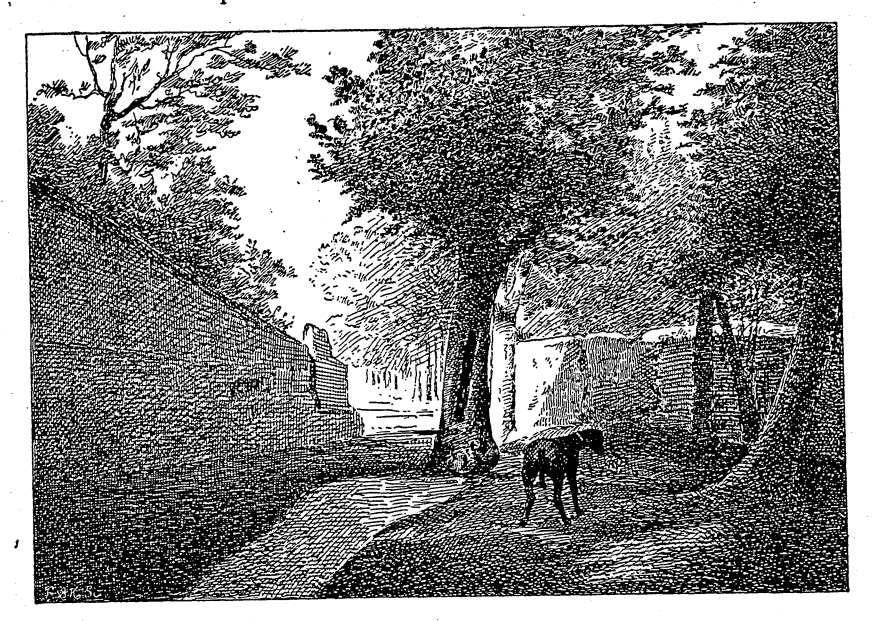
Je m'appliquai à cultiver les bonnes dispositions de gens dont nous avions plus d'un service à attendre. Dès les premiers jours, j'invitai tous les notables à dîner et j'eus l'honneur d'avoir à ma porte dix-huit paires de galoches, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y avait que dix-huit convives dans ma grand'salle à galerie, car la plupart de mes hôtes avaient jugé plus expédient de venir les pieds nus. Ils étaient quarante-cinq, quoique je n'eusse prié que vingt personnes ; mais au Turkestan, les choses se passent comme dans la Germanie, au rapport de Tacite : on s'invite soi-même.

« Proximam domum non invitati adeunt ; nec interest : pari humanitate accipiuntur. »

Le seul fait d'apprendre qu'un voisin donne une fête est considéré comme équivalent à une invitation. Dans ces sociétés à civilisation peu compliquée, il y a quelque chose de flottant, un certain laisser-aller qui contraste étrangement avec l'état de choses auquel nous sommes habitués, où tout est réglé minutieusement, fixé immuablement, où chacun est renfermé dans sa case, rangé sous son étiquette. Dutreuil de Rhins, accoutumé par son éducation militaire à l'ordre strict, se pliait avec peine à de semblables usages. Il se plaignait vivement qu'à Kéria, bien qu'il fût seul avec un domestique, il y eût toujours cinq ou six individus à manger à la cuisine. Il reconnaissait d'ailleurs qu'il n'y avait rien à faire, que les mesures les plus sévères cachaient les abus sans les supprimer, qu'au demeurant la dépense ne variait jamais. Ce libéralisme en matière d'hospitalité n'est pas seulement affaire de vanité de la part de celui qui laisse ouverte sa porte, de sans-gêne de la part de celui qui la franchit, il dérive des anciennes traditions

turques sur le sujet et aussi de ce large esprit de charité et de fraternité dont l'islam est empreint.

Cette largeur de vues me coûta tout le sucre que je possédais et que j'avais servi en guise de hors-d'œuvre selon la coutume. Comme on ne vend point de cette denrée à Tchertchen, je dus envoyer un



Coin de l'oasis de Tchertchen.

messager spécial qui se rendit d'abord à Kapa, puis à Nia, mais en vain. Il poursuivit son chemin, sûr d'être plus heureux à Kéria ; par exception, il n'y trouva point ce qu'il fallait, par suite d'une interruption momentanée du commerce avec le Turkestan russe qu'avaient occasionnée les affaires du Pamir. Enfin, il se procura à Khotan ce que

je lui avais commandé; il avait parcouru sept cents kilomètres pour acheter quelques livres de sucre.

De la promptitude de mes hôtes à vider les sucriers et de leur façon de se présenter les pieds nus gardez-vous de conclure que ce soient des barbares grossiers et incivils. Ces illettrés, perdus dans le fond de l'Asie, sont souvent moins lourds et moins gauches que nos campagnards. Leurs manières, comme leurs discours, ne sont point dénués d'une certaine bonne grâce naturelle. Il y avait quelque noblesse dans l'attitude de ces quarante paysans assis sur leurs talons sur l'estrade régnant autour de la salle. Le plus remarquable n'était point le bek, gros homme épais, solennel et paresseux, qui bégayait dès qu'il était embarrassé, par indécision simplement, non par ruse comme le père Grandet, qui devait son titre à la faiblesse commode de son caractère, à la supériorité de sa fortune, à sa qualité de chef de la plus importante des vieilles familles, celles des exilés et des vagabonds qui avaient fondé la colonie. Parmi les membres de cette aristocratie, tous parents ou alliés entre eux et fiers de leur origine, il y avait un vieillard, maigre et voûté, venu tout petit enfant avec son père; bavard intarissable, ayant toujours le mot pour rire, décochant force boutades et sarcasmes, il avait la bouche tordue par l'habitude du sourire railleur, ses yeux fureteurs et perçants pétillaient d'éclairs malicieux; on le redoutait pour son génie de l'intrigue et sa méchanceté; il avait sur le tard épousé une jeune femme qui l'offensa gravement; avec la plus froide cruauté, il lui fit subir, au moyen d'un fer rouge, un supplice horrible, qui la mit hors d'état de recommencer. Un des plus fermes soutiens du même parti était notre voisin d'en face, un petit vieux sournois, à la voix aigre-douce, qui ne manquait pas de venir chaque matin me présenter ses compliments et ses offres de service. Un jour vint où nous eûmes de la peine à nous procurer de l'orge et du blé; il nous exprima le grand regret qu'il avait de ne pouvoir nous en fournir, ayant tout vendu dès la moisson aux mineurs de Kapa ou de Bokalyk; mais il crut de son devoir de nous dénoncer tous ceux qu'il n'aimait pas comme ayant dissimulé d'importantes provisions. Finalement, ce fut chez lui que nous découvrîmes la plus grande quantité de grains, cachés en de profonds silos. En face des aristocrates se dressaient les démocrates, les nouveaux venus, qui suppléaient mal par le nombre au défaut de richesse et de tradition. Leur parti était incertain encore et faible; le fils du bek de Kapa travaillait à l'organiser pour en profiter : c'était un jeune homme d'excellentes manières, libéral, ne plaignant ni sa peine ni sa bourse, et voilant sous une apparence très douce et un langage modeste une ambition césarienne. Quand il nous vit embarrassés au sujet de l'orge, il crut l'occasion bonne de se montrer et de tenter de tourner notre influence à son avantage : il nous offrit de se rendre à la montagne et de nous en rapporter autant d'orge que nous voudrions dans les dix jours; il exécuta sa promesse rigoureusement, car il savait agir.

Le clergé était représenté par l'alim akhoun, le docteur savant, titre porté par le chef du clergé d'une localité, équivalant à celui de kâzi kélâm à Boukhara. Durant tout notre séjour, nous fûmes du dernier bien avec cet excellent homme qui avait un faible pour les plum-cakes. Je me souviens encore avec plaisir des longs entretiens que nous eûmes fréquemment ensemble sur le coup de cinq heures, dans sa cour, à l'ombre des peupliers, en buvant du thé et mangeant des abricots, des pêches et des raisins. A la vérité, il n'avait guère de science que dans son titre, mais il avait un grand fonds de bon sens et d'honnêteté sans ombre d'intolérance. A côté de lui, confirmant son ignorance de la leur, étaient le kâzi et le reïs. Le premier, très digne homme et très timide, se faisait remarquer surtout par son silence et les dents qui lui manquaient. Demi-clerc, demi-manant, il cultivait son champ lui-même et lorsque des plaideurs se présentaient, il quittait sa bêche, endossait son manteau, coiffait son turban et jugeait. Son humble maison était toujours encombrée par une ribambelle de femmes et de marmots, sa femme, ses filles, ses brus et leurs enfants et par un amas de roseaux, de corbeilles en préparation, de paniers pleins de coton, de métiers à filer et à tisser qui chômaient peu. Quant au *reïs,* il cumulait ses fonctions religieuses avec le métier de forgeron qui

chômait six jours de la semaine et celui de cultivateur. Il avait le malheur d'avoir une jolie fille et un gendre terriblement jaloux qui ne la quittait point d'un pas et l'enveloppait de voiles épais quand, par hasard, il la faisait sortir. Tout Tchertchen se gaussait de lui. Le pis était qu'il éprouvait de la jalousie surtout contre son propre frère, avec qui, par surcroît, il était en dispute à propos du partage de l'héritage paternel. De mauvais coups et un grand scandale s'ensuivirent. Les autorités intervinrent, décidèrent de mettre aux fers les frères ennemis, et le reïs, étant le seul forgeron du pays, fut chargé de forger les fers de son gendre.

Les gens de Tchertchen ne se faisaient pas prier pour nous rendre les politesses que nous leur faisions. Tous les notables à tour de rôle nous invitèrent à des soirées musicales et dansantes suivies de souper, auxquelles nous eûmes la surprise de voir les femmes assister, même chez l'alim akhoun, tant certains préjugés musulmans sont peu entrés dans le sang des Turcs. Ils s'en déchargent avec joie dès qu'ils en sont laissés libres. Cela ne les empêche point d'avoir un respect profond, une vénération religieuse pour la loi coranique, seulement ils en font une interprétation aussi large et commode que possible. Les quelques notions que j'avais de leurs Écritures me haussèrent considérablement dans leur estime, beaucoup plus que je ne le méritais sans doute, mais le proverbe bien connu où il est question de borgnes est aussi vrai là-bas qu'ici. Lorsque la science réunie des membres du clergé ne parvenait point à élucider un point délicat dans un litige quelconque, ils ne manquaient point de me venir consulter et même de s'en remettre à mon arbitrage. Voici encore un fait, entre beaucoup d'autres, qui me semble prouver le peu d'intolérance de ces musulmans en même temps que leurs bonnes dispositions à notre égard. Le jour de la grande fête religieuse de Kourbân Baïrâm, les notables, le clergé en tête, avant de se rendre à la mosquée pour la prière solennelle, vinrent en grande pompe m'offrir avec leurs souhaits de larges plateaux chargés de ces pâtisseries que l'on fabrique spécialement pour ce jour-là. On ne pouvait mieux interpréter le verset du Coran où il est dit : « Ceux qui

sont le plus disposés à aimer les croyants sont ceux qui se disent chrétiens. » Je reconnus le bon procédé en assistant moi-même à la prière, et, d'une façon plus pratique, en contribuant aux divertissements populaires par l'établissement d'une balançoire à la mode du pays (tcharpalyk), jeu fort goûté des jeunes gens de l'un et l'autre sexe.



Musiciens ambulants à Kéria.

Tout cela ne me faisait pas négliger les travaux scientifiques qui m'incombaient. Je dressai le plan de l'oasis et des alentours, j'examinai ce qu'on appelle emphatiquement la vieille ville, les traces de l'ancien canal, les ruines d'habitations enfoncées sous le sable, et dont les murs en grosses et solides briques cuites sont assez bien conservés. En

dehors de ces briques, je ne trouvai à peu près rien, les habitants ayant depuis longtemps tout pillé; je tentai quelques fouilles parfaitement inutiles, mais auxquelles les superstitieux indigènes attribuèrent un violent orage qui suivit. Il existe des ruines semblables dans les environs, à Yantâk Koudouk, à Tatrang, à un jour de marche au nord, à Ouadjchahari à cinq jours au nord-est, ce qui correspond à la position assignée à Lop par Marco Polo. Malgré le peu d'espoir que j'avais de rien découvrir, je décidai de me rendre à cette dernière localité. J'allai jusqu'à Tatrang par la forêt, mais les moustiques étaient si insupportables que je revins sur mes pas, préférant remettre cette excursion à la fin de juillet, époque où les moustiques deviennent traitables. En attendant, je dirigeai mes recherches dans la direction de la montagne pour reconnaître le commencement de la route que Dutreuil de Rhins avait l'intention de prendre et recueillir des renseignements auprès des pâtres et des chasseurs sur les passes de l'Altyn et de l'Oustoun tâgh, que de ce côté on appelle plus communément Arka tâgh (l'arrière-montagne).

Je quittai Tchertchen le 2 juillet, marchai deux jours dans le désert, un jour dans la montagne et, après avoir franchi le petit col de Tchoka davân, j'arrivai dans la vallée encaissée de la rivière de Tchertchen, au lieu dit Tokouz-Davân, c'est-à-dire les Neuf-Cols. C'est une station de pâtres, ainsi nommée parce qu'elle se trouve au débouché du chemin direct d'Atchân, qui traverse neuf cols successifs sur les éperons de l'Altyn tâgh. Je rencontrai là un vieillard de 83 ans, le premier berger qui se fût installé en cet endroit où il avait passé à peu près toute sa vie. Il était désigné sous le sobriquet de « Tokouz-Davân ata », le Père Tokouz-Davân. Il n'avait javais vu de ville et ne connaissait de la plaine que Tchertchen, où il n'y avait que quatre maisons la première fois qu'il y était venu. Il avait été vivement frappé des changements accomplis depuis et du mouvement qui se faisait maintenant dans cette fourmilière d'hommes. Il pensait que la jeune génération était bien entreprenante et téméraire, bien folle et ennemie de son repos que de tant travailler à bâtir, à défricher, à s'étendre,

que de tant s'agiter et se tracasser dans les vanités de ce monde pour aboutir toujours au même but. C'était un sage qui méritait que l'on plantât une queue de cheval sur sa tombe, où des pèlerins viendraient lui demander, non pas le repos qu'il prêchait, mais, inconscients de l'ironie, le succès de leurs entreprises mondaines.

Dans les environs demeuraient plusieurs individus qui avaient pénétré assez avant dans les montagnes, soit pour chasser, soit pour chercher l'or. Des informations qu'ils me donnèrent, il résulta que le col de Kyzyl-Oungour, qu'avait passé M. Pievtsof, n'était pas praticable aux chameaux, mais qu'il n'en était pas de même du Zarchou davân par où ces animaux pourraient franchir la crête de l'Altyn tâgh. Au delà jusqu'à la seconde chaîne, l'Arka tâgh, le pays n'offrait pas d'obstacle sérieux en dehors de la saison humide; entre les deux chaînes, il y existait une route fréquentée qui passait près d'un grand lac amer (Atchyk koul), croisait au sud de l'Amban-achkân davân la route des pèlerins mongols (celle de M. Bonvalot) et conduisait à Bokalyk. Seulement on ne connaissait aucun passage à travers l'Arka tâgh, chaîne d'insurmontables glaciers. La mission de M. Pievtsof que quelques-uns avaient accompagnée n'avait ni traversé, ni essayé de traverser ces montagnes. Ces renseignements défavorables s'accordaient parfaitement avec tout ce que j'avais entendu dire jusque-là. Je n'avais pas alors les moyens de prolonger mon excursion et d'aller vérifier *de visu* l'exactitude de ces informations. Je rentrai à Tchertchen où j'attendais Dutreuil de Rhins de jour en jour. Il avait eu la bonne fortune de trouver à Kéria un homme du pays qui avait étudié la médecine à Constantinople et qui le traita fort congrûment au moyen de l'arsenic et du jus de jujubes. C'était un homme à l'esprit plus curieux et plus éveillé que ne l'ont d'ordinaire les indigènes; mais, quoiqu'il eût bonne langue et qu'il ne fût jamais pris de court lorsqu'il s'agissait d'expliquer quelque chose ou de donner son avis sur quelque point d'histoire ancienne, il n'en savait pas plus long que ses compatriotes en dehors de sa médecine, et ses notions historiques étaient fondées uniquement sur les légendes des saints et les chansons de geste

d'Alexandre, d'Ali, d'Abou Mouslim et du Châh-Nâmeh. Ses causeries aidèrent du moins Dutreuil de Rhins à supporter les ennuis de l'inaction et sa médecine eut en un mois raison de la maladie.

Cependant, l'arrivée du nouveau sous-préfet étant prochaine, Dutreuil de Rhins résolut de l'attendre ; aussi le sous-préfet sortant le précéda-t-il à Tchertchen. Celui-ci, voulant que le souvenir de son passage ne fût point perdu, avait fait frapper une médaille commémorative qu'il distribua aux notables. Cette médaille était si mince qu'elle contenait à peine pour vingt centimes d'argent. Une semblable mesquinerie, peu digne d'un magistrat aussi sérieux, ahurit les gens de Tchertchen ; ce ne fut que le lendemain qu'ils se décidèrent à en rire. Chacun a ses défauts et dans le cas de notre ami, il y avait un grain d'avarice ; il est vrai qu'il épargnait l'argent d'autrui comme le sien propre. Tout autre était son successeur. Lorsqu'on vit arriver à Kéria son maître d'hôtel, puis sa femme avec de nombreuses charrettes, puis sa seconde femme avec non moins de charrettes, puis le maître lui-même gros et gras, la bouche lippue et tout son train, on regretta plus vivement le célibataire maigre qui venait de partir et son petit équipage. Le contraste était brusque et désagréable, on était consterné de l'appétit que supposaient chez le nouveau venu ces signes extérieurs. L'instinct populaire ne fut pas trompé : dès le premier jour, une quantité considérable de papier, de thé, d'opium fut lancée à travers la province avec ordre à chacun d'en acheter le plus possible au plus haut prix. C'était le don de joyeux avènement.

Le 19 juillet, Dutreuil de Rhins me rejoignit après un voyage assez pénible à cause de la crue des rivières, des grosses pluies qui tombèrent sans interruption pendant deux jours et demi entre Nia et Karasay et de l'orage de sable qui l'assaillit entre Atchân et Tchertchen. Il me parut alors mieux portant qu'il n'avait jamais été depuis 1892. Dès son arrivée, il fit une longue série d'observations astronomiques et de calculs, ainsi que des expériences sur la marche des montres aux divers degrés de température. Ces travaux absorbèrent tout son temps jusqu'au moment où il fallut faire les préparatifs de route. Des pluies

tardives dans la montagne nous obligèrent à remettre notre départ de semaine en semaine. En attendant, nous envoyâmes en reconnaissance dans l'Arka tâgh un de nos hommes qui revint sans nous rien apprendre de nouveau, puis un autre, Mohammed Iça, qui soutint de même qu'il était impossible de passer, mais qui nous informa que le Kara mouren prenait sa source non loin de la rivière de Tchertchen. Bien que Dutreuil de Rhins se soit montré mécontent de la manière dont ce dernier s'était acquitté de sa mission, cependant le renseignement intéressant qu'il rapportait devait être la clef qui nous servit à ouvrir la porte si bien fermée du Tibet. En tout cas, il nous était démontré et nous pûmes encore vérifier par nous-mêmes que les travaux de la mission de M. Pievtsof, qui offrent à d'autres points de vue une importance de premier ordre, ne constituaient pas une base d'opérations qui pût faciliter notre tâche, qu'ils n'avaient pas éclairci la question que nous devions résoudre. Tout nous restait à faire et puisque nul n'avait su nous aider, c'était le lieu de songer au proverbe : Ne t'attends qu'à toi seul.

A la fin d'août tout était paré pour le départ définitif. Malgré le soin que nous avions pris d'éliminer tout ce qui n'était qu'affaire d'aise et de commodité, nous avions encore 7,200 kilogrammes de bagages, vivres et matériel, non compris les bâts et harnachements. Pour manier ce poids énorme mais irréductible, et s'occuper de nos 61 animaux, nous n'avions que treize hommes. Nous avions dû renouveler en partie notre personnel, pas toujours heureusement, car nous avions été forcés de nous contenter de ce que nous trouvions et le Turkestan chinois est peu propice au recrutement d'un bon personnel d'exploration. Les indigènes n'ont pas en général les qualités nécessaires ; il n'y a guère de bons sujets que parmi les protégés et ressortissants britanniques, assez nombreux à Yârkend, surtout parmi les Afghans ; mais ils n'entrent volontiers qu'au service de voyageurs anglais. J'avais pourtant engagé à Kâchgar un Tibétain du La-dag, Mohammed Iça, qui avait eu, semble-t-il, des démêlés avec son dernier maître, le major Rhodes. Si j'avais été alors informé exactement du fait, je me serais gardé

de l'enrôler, car Dutreuil de Rhins et moi nous avons toujours tenu pour obligatoire de ne jamais accepter les services d'un homme ayant eu des torts envers un autre voyageur européen. Ce Mohammed Iça avait du reste d'excellents témoignages de plusieurs voyageurs, particulièrement de notre compatriote, M. Dauvergne et de Carey, sous lequel il avait eu l'honneur de faire ses premières armes. Il était destiné à remplacer notre interprète pour la langue tibétaine que la maladie empêchait de nous suivre. Il savait, outre le tibétain, trois langues, le persan, l'hindoustani et le turc, toutes trois assez mal, mais il ne le lui fallait pas dire, car il avait la vanité chatouilleuse. Haut de six pieds, robustement charpenté, il paraissait taillé pour les plus rudes et les plus longues explorations. En somme, c'était un bon domestique, bien stylé, utile, actif, ne manquant ni d'entrain, ni de gaieté, tant du moins qu'il n'avait pas à lutter contre des difficultés exceptionnelles. Malheureusement, il était médiocrement intelligent, grand donneur de bourdes, et poltron ridicule. Le trop de générosité des voyageurs précédents à son endroit, en l'encourageant à des prétentions excessives, avaient aggravé le défaut le plus saillant de son caractère qui était tout ostentation et présomption. Nul ne portait de plus beaux manteaux ni d'aussi vastes turbans; à Khotan, il déclara noblement à Dutreuil de Rhins que sa dignité ne lui permettait pas de faire en ville un autre service que celui de gentleman in waiting; il ajoutait que Mohammed Iça était bien connu dans l'Inde entière et le Turkestan, que le Gouvernement avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier ses mérites; à l'entendre, il n'avait pas son pareil en toute chose, même en style et littérature tibétaine : men birindji bitamen (moi, j'écris de premier ordre), disait-il en son mauvais turc, et en vérité il traçait à la perfection les trente lettres de l'alphabet; s'il lui arrivait par hasard d'avouer son ignorance sur quelque point, il disait « j'ignore » avec plus de fierté qu'un autre eût dit « je sais ». Enfin, il fallait le prendre comme il était. Si sa probité était sujette à de fâcheuses distractions, si son zèle et sa fidélité, dont il faisait grand étalage, se mesuraient exactement à l'espoir qu'il avait d'en profiter, on eût été naïf d'attendre

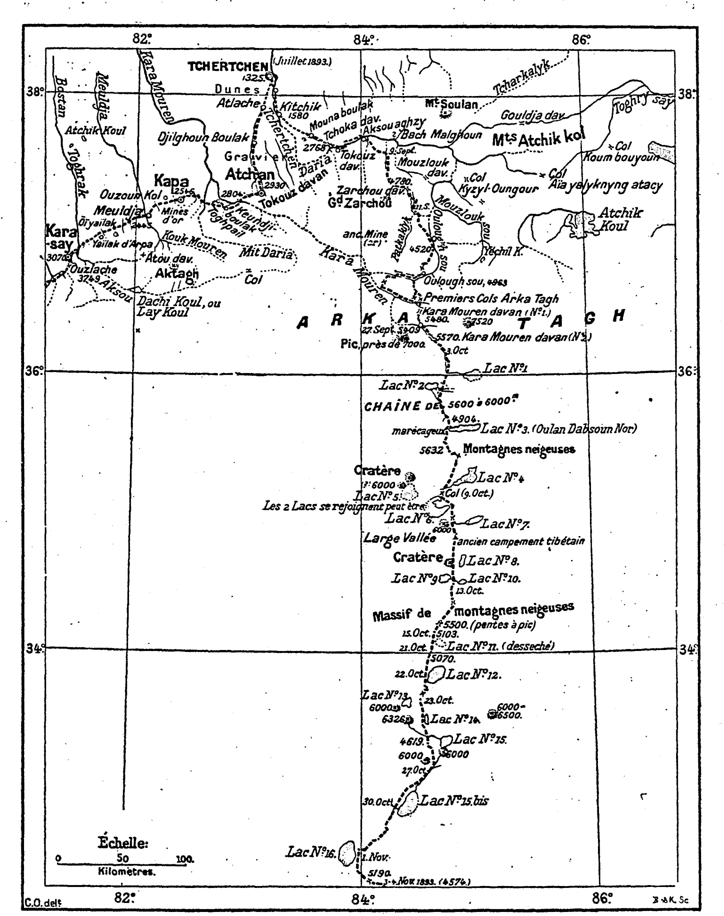
davantage d'un mercenaire, surtout d'un mercenaire asiatique. Tout pesé, c'était un homme utile, quand la poudre ne parlait pas et que les chiens n'aboyaient pas trop fort.

Nous avions rencontré à Yàrkend un fils de Turc et de Tibétaine, Abdourrahmàn, petit et mince, diligent, très doux et bon garçon, qui était de ces individus qui ne se sentent pas la force d'avoir une idée ni une conscience à soi et sont obligés d'en emprunter à autrui. C'était Mohammed Iça qui prêtait à Abdourrahmàn ce qui lui manquait et lui suggérait en toute occurrence ce qu'il fallait faire, dire, sentir ou penser. La docilité du satellite était extraordinaire et ne s'expliquait pas seulement par l'influence de la grande masse, du grand air et des grands mots de Mohammed Iça, mais aussi par un lien étroit d'intérêt matériel. Abdourrahmàn remplaça tant bien que mal à nos fourneaux un Tibéto-kachmirien, ancien soldat du maharadjah, bon cuisinier, bon chasseur, débrouillard, mais qui nous exprima énergiquement son intention de ne point aller au delà de Khotan, étant bien décidé à garder sa tête sur ses épaules.

Par un singulier concours de circonstances, nous eûmes l'occasion à Tchertchen de doubler notre interprète pour la langue chinoise en engageant un certain Younous, neveu du bek de Kourla, lequel, ayant passé plusieurs années sur les bancs de l'école officielle, parlait fort congrûment la langue mandarine. Il avait commis quelques folies de jeunesse et on l'avait envoyé, pour le calmer, à Bokalyk, sous les ordres d'un officier chinois chargé d'une exploitation minière pour le compte de l'administration. Le séjour lui déplut, comme aussi les fonctions et le maître; il y eut des tiraillements, des querelles; puis, par une belle nuit sans lune notre Younous mit la main sur un chameau de son maître et gagna le large. Après diverses aventures et de longues marches dans la montagne, il était parvenu à Tchertchen où nous le recueillîmes. Il était grand et fort et son visage fleuri portait tous les signes de la santé; mais les signes étaient trompeurs: le malheureux était atteint d'une maladie de cœur qui lui fut fatale.

Nous changeâmes encore une fois de secrétaire chinois. Celui qui

nous avait accompagnés dans le précédent voyage n'avait pas conservé de son excursion un souvenir aimable; la perspective de nouveaux glaciers avait refroidi son courage, un fiasco commercial acheva de le dégoûter. Il avait apporté à Tchertchen un gros ballot d'opium dans l'espoir de « gaigner et prouficter honestement ». Cet habile homme avait calculé que si l'opium coûte 2 fr. 30 à Khotan et 2 fr. 70 à Kéria, il coûterait bien davantage à Tchertchen, et, en effet, il y est hors de prix, car personne n'en achète : les indigènes ne fument pas et les quatre Chinois qui y sont établis ont de l'opium à revendre. Pour le remplacer, le sous-préfet de Kéria nous envoya une manière de géant, qui valait beaucoup mieux que ses prédécesseurs; il était sérieux, bien élevé, bon écrivain, avait de la fermeté dans le caractère. Sa vie ne s'était point écoulée sans aventures. Originaire du Hou-nan, il avait voyagé dans toutes les provinces de la Chine, avait pris part dans le Kan-sou à la guerre contre les musulmans, était resté trois ans à Si-ning où il avait tâté de la neige et du froid, s'était distingué au siège de cette ville, y avait gagné une blessure et un bouton de cristal. La guerre finie et son emploi perdu, il s'achemina sur le Turkestan pour y chercher fortune, il poussa de proche en proche, ne trouvant partout que la misère, jusqu'à Kéria, la plus lointaine ville de l'Empire; il y vécut quelques années, de hasard, de menu brocantage, avec une femme et un enfant sur le pied de 7 francs par mois. Une rancune lui était restée de cette existence manquée. Lorsqu'il se déchargeait le cœur, la dynastie mandchoue était fort maltraitée : elle avait livré le pays à une clique rapace, l'administration était corrompue du haut en bas, le mérite méconnu, les lois antiques bafouées, le peuple stupide tondu de près; mais, patience! l'heure de la justice était proche peut-être; dans le Hou-nan, sans parler des autres provinces, il y avait huit hommes sur dix ligués contre le régime actuel, décidés à rejeter les barbares au désert; ils n'attendaient que l'occasion. Lui demandait-on s'il considérait que le remède aux maux présents fût l'établissement d'une dynastie nationale, il répondait vivement : « Qu'importe que l'Empereur soit Chinois, Tartare, Japonais ou même Européen pourvu



De Tchertchen au campement du 3 novembre 1893.

CHAPITRE VIII.

De Si-ning à Pékin. — La Chine septentrionale.

Je quittai Si-ning le 29 août avec une escorte de cavaliers. Ces militaires me parurent être de très braves gens, beaucoup mieux élevés que les soldats du Turkestan. Ces derniers sont trop souvent des condamnés de droit commun, qui portent les armes comme en d'autres pays ils fabriqueraient des chaussons de lisière. Comme je me rendais à Kâchgar pour toucher l'argent qui nous était envoyé de France, Dutreuil de Rhins pria le préfet de Khotan de me faire accompagner de quelques soldats. « Le ciel m'en garde ! répondit le magistrat, si je vous donnais des soldats, je ne répondrais plus de votre argent. » Si dans la Chine propre la casaque à tache ronde revêt des poitrines moins indignes, l'armée n'en est pas sensiblement plus sérieuse : ce sont les mêmes effectifs incomplets grâce au système des passe-volants, le même armement défectueux pour ne point dire ridicule, la même ignorance des chefs, la même insuffisance de discipline, la même corruption du haut en bas de la hiérarchie. Lors de la rébellion musulmane les soldats chinois vendaient leurs fusils et leurs munitions aux insurgés et aujourd'hui c'est encore en bonne partie par les soldats réguliers que les musulmans se procurent les armes que le gouvernement leur interdit sévèrement d'acheter et de posséder.

La route était abominablement défoncée et les chevaux entraient dans la boue jusqu'aux genoux, parfois jusqu'au ventre. En temps ordinaire on passe sur la rive gauche du Si-ning hô à Lo-kiao-ouan,

endroit où la vallée se resserre en gorge entre les montagnes, à treize kilomètres de la ville; mais le pont ayant été emporté, nous poursuivîmes notre chemin par la rive droite jusqu'en face de Gnien-pé hien. La population, presque entièrement musulmane, est fort clairsemée: le principal bourg, celui de Kao-té détruit au cours de la guerre doungane, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines hantées par des chiens sauvages et quatre ou cinq misérables, hâves et déguenillés. Un peu plus loin une partie du chemin enlevée par les eaux nous obligea à faire le tour par un sentier des montagnes qu'une équipe de soldats était occupée à mettre en état. Après avoir passé la petite ville de Gnien-pé, ramassis de masures délabrées et de ruelles infectes, on ne rencontre plus de ville pendant cent quarante kilomètres jusqu'à Sin-tcheng-tzeu. A Lao-ya on laisse à gauche la route carrossable, qui va rejoindre Ping-fan, pour prendre la directe qui continue à suivre le Si-ning hô par un pays peuplé surtout de musulmans sauf, sur la rive droite, le village de Tchoen-keou dont les habitants sont Tibétains. Ces musulmans sont soumis en apparence, insurgés dans l'âme, agriculteurs de profession, bandits et pillards d'occasion, honnêtes gens au demeurant qui voient principalement dans le brigandage un moyen de protester contre le joug des Chinios; ceux-ci les craignent et il n'est pas sans exemple qu'un fonctionnaire en voyage soit dévalisé par ces contribuables, désireux de rentrer dans l'argent que le fisc leur a fait débourser.

Jusqu'au confluent du Ta-toung hô, la rivière est profondément encaissée, les collines sont abruptes et l'aspect du paysage était particulièrement sombre et sauvage sous la lourde pluie qui tombait. Le sentier étroit, éboulé par endroits, boueux et glissant dans d'autres, réclamait toute la sûreté de pied des mulets et des chevaux de ces pays, pour ne point causer des désastres. En passant par là, le P. Huc, qui n'avait pas encore éprouvé le Tibet, sentait déjà le besoin de recommander son âme à Dieu. Lorsque nous eûmes franchi sur un pont de bois orné d'un portique la rivière de Ta-toung, qui n'est pas moins encaissée, ni moins abondante, ni moins tumultueuse que celle de

Si-ning, le ciel et la terre s'éclaircirent, la vallée s'élargit en plaines cultivées, se rétrécissant par moments entre des masses rocheuses afin de varier la vue. Les hameaux rares et médiocres ont, malgré leur pauvreté, plus de propreté qu'on n'en rencontre communément en Chine. On traverse en bac le fleuve Jaune non loin de la bourgade de Sin-tcheng; celle-ci passée, on débouche à neuf lieues au delà dans une petite plaine à l'entrée de laquelle s'élève la ville de Lan-tcheou, capitale de la province de Kan-sou, résidence du Vice-Roi préposé aux trois provinces de Chen-si, de Kan-sou et de Sin-Kiang ainsi qu'aux territoires tibétains ou mongols dépendant du Légat Impérial de Si-ning, c'est-à-dire à un pays quatre fois et demie grand comme la France. Nous suivîmes presque de l'un à l'autre bout la grande rue, beaucoup plus animée que celle de Si-ning, mais transformée par les dernières pluies en un affreux marécage sillonné d'ornières profondes d'un pied au moins d'où les chariots avaient grand'peine à se dépêtrer; quant aux piétons, ils ne se hasardaient point au milieu de la chaussée, ils rasaient les boutiques par une très étroite bande de terre moins boueuse que le reste et sautillaient agilement pour éviter les trous et les flaques d'eau. La suite ininterrompue de magasins étroits et obscurs, avec leurs enseignes verticales variées à l'infini, le grand nombre de gens qu'on voyait derrière les comptoirs, causant, fumant, faisant leurs affaires, donnaient l'impression d'une grosse ville, active, très marchande et bien fournie de tout. Au premier abord il ne semblait pas que ceux qui en estimaient la population à quatre cent mille âmes se fussent beaucoup trompés; mais un examen plus approfondi me fit voir combien cette évaluation était fantastique. Lorsqu'on apprécie le nombre des habitants des cités chinoises, on oublie trop facilement que les maisons n'y ont point d'étage, qu'il importe plus de cuber la ville que d'en mesurer simplement la surface. Le peu de largeur des rues et le grouillement extraordinaire de monde que l'on remarque dans les cours des maisons pauvres font illusion sur la densité réelle de la population; on ne tient pas assez de compte de la vaste étendue occupée par les yâ-men ni de ce que les bourgeois aisés sont moins à l'étroit

que chez nous. En somme Lan-tcheou, qui forme un carré de deux kilomètres de côté, peut contenir environ 76,000 habitants. D'autre part, le dernier recensement officiel constatait, si nos renseignements sont exacts, une population un peu supérieure à 70,000.

La plaine, dont les murailles de la ville défendent l'entrée occidentale, plus large, plus ensoleillée, moins élevée (1,494 m.) et moins rocailleuse que la vallée de Si-ning, est d'une fécondité remarquable. On y retrouve les cultures et les fruits qui nous sont familiers en France et qui ne supportent pas le climat trop rude de Si-ning : le maïs et le tabac, les melons et les pastèques, les pêches et les abricots. Ces fruits sont moins savoureux que ceux de Kachgarie comme aussi la campagne est moins riante d'aspect : il n'y a point cette multitude d'arbres, qui font les oasis turques semblables à des parcs, arbres dont les Chinois méconnaissent l'utilité et dédaignent la beauté ; le vert des cultures est absorbé par la teinte jaunâtre du lœss et de tous côtés s'élèvent des collines arides qui, dans le sud, ont conservé quelque chose de l'âpreté du relief tibétain, et, dans le nord, ont déjà la mélancolie poudreuse, terne et inerte du désert mongol. La partie de la plaine la plus éloignée du fleuve reste en friche faute d'eau, car les montagnes n'en donnent point. La seule source qui en jaillisse a paru si miraculeuse que les bouddhistes, habiles à capter les objets de la religion populaire, y élevèrent un temple où aujourd'hui les dieux moribonds traînent un pauvre reste de vie. Leur demeure vaste, commode et coquette, gracieusement située à mi-côte, n'est plus guère qu'un but d'excursion ou de pèlerinage gastronomique. Les routes sont peu favorables aux promenades, étroites et encombrées, bossuées, trouées, creusées d'ornières, par endroits disparaissant sous l'eau. On passe sur la rive septentrionale du Hoang hô par un pont de bateaux, dont le tablier pourri et branlant est percé d'ouvertures assez grandes pour engouffrer une voiture avec son équipage. On dit que le gouvernement donne annuellement dix mille onces d'argent pour entretenir ce pont unique qui fait communiquer la Chine avec le Turkestan ; les mandarins qui en sont chargés consacrent mille onces aux travaux

absolument indispensables et le reste à réparer les brèches de leur fortune.

Les nombreuses routes, qui de Si-ngan, de Tchoung-king, de Tcheng-tou, de Si-ning et du Tibet, de Sou-tcheou et du Turkestan, de Ning-hia où le Hoang hô devient navigable, et de la Mongolie viennent converger à Lan-tcheou, en font un centre commercial important. Les produits de la Chine centrale et méridionale, thé, porcelaine, cotonnades et soieries y aboutissent, principalement par la voie de Si-ngan pour être distribués dans toute la partie nord-occidentale de l'Empire. Inversement les tapis, le jade et l'or de Khotan, les raisins secs de Tourfân, les melons secs de Hami, les chevaux du Turkestan, de la Mongolie et des bords du Kouk nor, les peaux, les fourrures, la laine, la rhubarbe et les plantes médicinales de la Mongolie et du Tibet, le musc du Tibet sont transportés à Lan-tcheou pour se répandre dans le reste de la Chine. Les produits du pays qui donnent lieu au commerce le plus considérable sont l'opium et surtout le tabac. L'opium indigène, malgré sa mauvaise qualité, fait une concurrence de plus en plus heureuse, à cause de la modicité de son prix, à l'opium de l'Inde. La culture en était naguère interdite par les règlements, ce qui ne l'empêchait pas de s'étendre de jour en jour. On dissimulait les champs d'opium du mieux qu'on pouvait, on les mettait loin des grands chemins, afin de permettre aux mandarins de les ignorer. Cependant si un fonctionnaire avait besoin d'argent, il ne manquait pas de découvrir les plantes prohibées, il ordonnait de les détruire en recommandant au malheureux paysan de trembler et d'obéir ; le pauvre homme tremblait et offrait une somme d'argent pour être dispensé d'obéir ; le magistrat acceptait gracieusement et félicitait son justiciable de sa soumission aux lois. Parfois le magistrat était plus consciencieux, il faisait réellement arracher les plants, percevait une amende et le paysan resemait ses pavots. Aujourd'hui le gouvernement a reconnu la légitimité de la culture de l'opium en la frappant d'une taxe ; mais cet impôt étant beaucoup plus lourd que l'impôt foncier ordinaire, les mêmes fraudes et les mêmes abus se perpétuent.

Le tabac de Lan-tcheou est connu par toute la Chine et ne sert que pour la pipe à eau. Il ne vaut pas, dit-on, celui du Fou-kien; du reste il entre dans sa préparation un peu d'huile de lin qui lui donne une odeur nauséabonde et ne le laisse point goûter des Européens, même des missionnaires. En récompense la quantité en est très grande et le prix minime: il en sort chaque année de Lan-tcheou 35,000 quintaux, valant de 95 à 138 francs l'un, selon la qualité, soit au total 4,100,000 francs. Il y a quelques années un vice-roi, considérant qu'on pouvait se procurer à bon marché la laine de Mongolie et du Tibet, eut l'excellente idée d'établir dans sa capitale une manufacture de draps. Il fit appel à un Allemand, qui monta une usine munie des derniers perfectionnements, mais cet industriel dut se retirer au bout de peu de temps après avoir fait de mauvaises affaires, et, depuis, la fabrique, avec son matériel mutilé et rouillé, reste aussi abandonné et inutile que l'observatoire de Pékin. Les Chinois, auprès de qui je m'informai, attribuaient l'échec de la tentative à la mauvaise foi de l'industriel allemand, qui les trompait grossièrement sur la qualité de la marchandise. Les Russes font des efforts pour étendre leur commerce à Lan-tcheou, où jusqu'à présent ne pénètre qu'une petite quantité de leurs produits, et cette entreprise n'a rien que de très naturel, étant donnée l'importance de leurs échanges avec le Turkestan et la Mongolie. En 1891, il était fortement question de nommer un consul russe dans cette ville et nous pensions en trouver un à notre arrivée; mais en 1894 je n'entendis plus parler de ce projet. Plusieurs négociants Tartares, ayant formé le dessein de nouer des relations commerciales à Lan-tcheou, y étaient venus s'installer et y avaient ouvert boutique; malheureusement l'absence de consul les laissait sans défense en butte à toutes sortes de difficultés et d'ennuis et leurs affaires ne prospérèrent pas.

En attendant que Lan-tcheou soit une des principales stations du futur chemin de fer entre le Pacifique et la Caspienne, entre Pékin, Kàchgar et Samarkand, il possède déjà un bureau de télégraphe qui communique avec Si-ngan et Pékin d'une part, Kàchgar, Ouroumtsi, Ili et la Russie d'autre part. Le directeur du télégraphe, que je vis souvent, était un homme de la plus aimable ignorance. Il me demanda de quelle merveilleuse pommade on enduisait les fils pour les rendre capables d'écrire à distance; il me confessa d'ailleurs qu'il n'entendait rien à l'office dont il était chargé, qu'il n'était là que pour toucher les six mille onces que la place rapportait, que le service était fait par de petits garçons, élevés par les Anglais et payés modiquement comme il était juste. L'établissement du fil magique et des poteaux qui le soutiennent ne fut pas sans exciter quelque défiance de la part de la population. Une année ou deux auparavant, la sécheresse étant excessive et les cieux demeurant obstinément fermés, quoiqu'on eût fait toutes les prières, toutes les incantations, toutes les cérémonies, toutes les processions, enfin tout ce qui était nécessaire pour amener la pluie, on se fâcha, l'émeute gronda et força le Vice-Roi d'arracher les poteaux; il était clair en effet que, s'il ne pleuvait pas, la faute en était au génie du télégraphe qui contrariait les génies de l'air et de l'eau et que ceux-ci ne s'acquitteraient pas de leurs fonctions tant qu'ils ne seraient point débarrassés de ce nouveau et importun voisin.

L'esprit chinois est rempli de superstitions de ce genre qui nous semblent ridicules et auxquelles pourtant le peuple entier est fortement attaché. Elles dérivent du vieux culte naturaliste des puissances mystérieuses et surhumaines du ciel, de la terre et de la lune, des fleuves et des monts, du vent et de la pluie, culte qui a formé la religion des Chinois en se combinant avec le culte domestique du foyer et des ancêtres, avec celui des héros, morts illustres qui ne sont pas honorés par leur seule famille, mais par toute une province, par une corporation, par l'Empire entier, comme par exemple Confucius, vénéré en Chine de la même manière que Lycurgue l'était à Sparte. Cette religion, analogue, dans ses traits généraux, à celle de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome, a toujours ses rites, ses sacrifices, ses formules, réglés par la loi de l'Empire, loi religieuse avant d'être civile, elle a ses ministres dans la personne des mandarins, pères du peuple, et des chefs de famille. Elle a nécessairement subi quelques altérations, mais elle règne encore puissamment sur les âmes, d'autant plus que

l'origine s'en perd dans la nuit des temps. Certaines apparences ont pu faire dire à quelques-uns que les Chinois sont foncièrement de froids rationalistes et des sceptiques. Rien n'est plus inexact ; ils sont au contraire d'une extrême crédulité, les mandarins aussi bien que les gens du peuple, quoiqu'ils affectent quelquefois une indépendance d'esprit supérieure. Cette indépendance ne les empêche pas de recourir aux mêmes pratiques que le vulgaire parce que dans leur for intérieur ils ne sont point convaincus de leur inutilité. Si les Chinois se sont montrés en général tolérants à l'égard de toutes les religions, c'est que le naturalisme, loin d'être exclusif, est hospitalier par essence et susceptible d'une extension presque indéfinie. S'ils ont été réfractaires à la théologie et à la métaphysique du taoïsme, du bouddhisme, de l'islam et du christianisme, ce n'est point qu'ils répugnent au surnaturel, c'est qu'ils ont leurs croyances propres, sur lesquelles tout est fondé, famille, état, morale, bloc de granit primitif, au grain serré, contre lequel les flots de la propagande se brisent en vain. Une religion nouvelle n'a de chances de s'établir dans un pays que lorsqu'il y a contradiction et lutte, au moins latente, entre les croyances traditionnelles et la société ; il se produit alors comme une fissure dans le roc par où pénètre le flot destructeur. Or la Chine ne s'est point trouvée dans ces conditions. Le taoïsme et le bouddhisme, il est vrai, sont parvenus à une situation, qui semble considérable à la première vue : ils ont fondé un clergé et des temples nombreux, ils ont acquis des biens et de l'argent, mais ils n'ont pas fondé d'Église, ils n'ont point acquis, en dehors de leur clergé, une seule âme à leur religion. Loin d'effacer les anciennes croyances et de se substituer à elles, ils n'ont obtenu de crédit que par leur souplesse à s'y accommoder, et, en se mettant pour ainsi dire à leur ombre, ils ont, à la longue, fait pénétrer dans l'âme populaire de vagues fragments de leurs conceptions[1] ; mais l'ensemble de leurs

1. Par exemple la métempsychose des bouddhistes, l'élixir de longue vie des taoïstes, l'enfer des uns et des autres. Les Chinois qu'on interroge à cet égard sont fort embarrassés, ils n'osent guère avouer qu'ils croient à ces choses, mais ils ne sont pas sûrs qu'elles n'existent pas.

doctrines et de leurs dogmes n'a jamais été accepté, ni compris, et l'on s'obstine à considérer les prêtres de l'une et de l'autre secte comme de simples sorciers en possession de formules et de pratiques inconnues du reste des hommes et capables d'agir sur les puissances mystérieuses du ciel et de la terre ; aussi, en cas de besoin, lorsque les autres ressources sont épuisées, sollicite-t-on tour à tour et impartialement les bons offices des sectateurs de Bouddha et de ceux de Lao-tzeu. Ils n'ont point d'influence politique ni sociale et ce sont moins les prêtres d'une religion que les commis d'une boutique. Lorsqu'on sort du Tibet, où les lamas sont maîtres de tout et révérés de tous, c'est une chose saisissante que de voir les ministres du même culte soudain réduits à l'insignifiance et au dédain. Le gouvernement, qui au Tibet les favorise, les flatte, les protège parce qu'il ne peut faire autrement et que par eux il tient aisément et à peu de frais dans sa main les vastes espaces et les peuplades barbares de l'Asie centrale, s'efforce en Chine, où il ne s'est pas trouvé en face d'un fait accompli, de jeter sur eux le discrédit, de détourner les hommes et surtout les femmes de fréquenter leurs temples, de restreindre autant que possible leurs fondations et leurs biens, de les dégoûter de leur métier par des règlements humiliants ou sévères tendant à les retrancher de la société ; car il ne veut à aucun prix d'État dans l'État, de pouvoir qui grandisse à côté de lui et l'oblige peu à peu à un partage d'autorité, sinon à une sujétion complète comme au Tibet. L'administration chinoise qui n'a jamais été persécutrice pour le plaisir de persécuter, et qui, malgré les abus qui se glissent dans la pratique, affiche toujours de solides principes d'équité, s'est bien gardée d'édicter contre le bouddhisme des lois manifestement arbitraires et tyranniques. Elle a choisi avec une très ingénieuse habileté les mesures de préservation qu'elle a jugées nécessaires. Les propriétés des couvents sont garanties, mais il est interdit, sous peine de confiscation, d'accroître les fondations existantes sans l'autorisation du Vice-Roi, confirmée par l'Empereur ; on n'empêche pas les gens du peuple de se rendre aux temples pour y faire leurs dévotions, mais, comme les femmes ne doivent pas sortir de chez elles,

selon la coutume antique, il leur est catégoriquement défendu de pénétrer dans un temple sous peine de la bastonnade pour le supérieur, le portier, la femme et le mari; le recrutement des moines est permis, mais nul ne peut entrer en religion sans avoir été, au préalable, inscrit sur le rôle administratif; loin d'apporter aucun obstacle à l'accomplissement de la règle monastique, le législateur a imaginé spirituellement de lui prêter son appui et de forcer les moines de s'y conformer rigoureusement; par conséquent tout religieux qui aura manqué à ses vœux de renoncement au monde et de chasteté, qui aura pris femme, qui se sera habillé de soie à ramages, qui aura fait visite à ses parents, porté leur deuil, sacrifié à ses ancêtres, sera bâtonné et sécularisé, et cela est fort bien combiné pour tenir les moines à l'écart de la société, pour décourager d'embrasser la profession religieuse, multiplier les occasions de la quitter. Sans insister davantage, on sent combien, avec son air innocent, la loi peut, à condition d'être sévèrement appliquée, mettre d'entraves au recrutement, au développement, à l'influence du clergé, quelle large porte elle ouvre à la confiscation et à la sécularisation. Si aujourd'hui l'État, n'ayant plus rien à craindre des moines dans l'abaissement où ils sont, a pour eux l'indulgence du mépris, il n'en fut pas toujours ainsi. Lorsque, dans les premiers siècles de notre ère, le bouddhisme, grâce aux révolutions qui agitèrent l'Empire et à la faveur de quelques souverains, eut pris une extension considérable, le gouvernement, raffermi sous la dynastie des Tang et n'étant plus diverti de l'intelligence et de la poursuite de ses intérêts généraux par le souci du lendemain, vit clairement le danger, réagit avec vigueur et rendit l'édit de 845, qui ordonna de séculariser les 45.000 couvents répandus dans le pays et les quatre ou cinq cent mille moines qui les habitaient. Le bouddhisme, qui n'avait pas d'attaches dans les cœurs, ne se releva point de ce coup. A le bien voir, il était et il est resté une religion de moines plutôt que de laïques, une religion d'initiés, qui n'a pas plus d'influence sur le grand public que les cultes mystérieux de Dionysos et de la Bonne Déesse n'en avaient dans l'ancienne Grèce.

Les deux religions les plus capables d'expansion qui aient jamais

été, la catholique et la musulmane, échouèrent plus complètement encore. Exposées aux mêmes difficultés, à la même obstination des Chinois dans leurs croyances traditionnelles, à la même défiance hostile du gouvernement, elles étaient en outre entravées par l'éloignement plus grand de leur base d'opération et par la rigidité de leur dogme inhabile à se plier aux superstitions locales. L'islam a été apporté par des colonies d'étrangers qui ont pris femme dans le pays et s'est développé beaucoup moins par la propagande que par l'accroissement naturel de la population de ces colonies. Aujourd'hui il demeure enfermé en lui-même, il n'exerce aucun attrait sur la masse ambiante des infidèles et ne s'agrège aucun élément étranger. Le christianisme a pour lui les traités et les canons des Européens, contre lui leur impopularité. Le gouvernement chinois voit avec le plus profond déplaisir les nombreux missionnaires catholiques qui s'établissent dans l'Empire, échappent à sa juridiction, fondent de vastes et majestueux établissements, des écoles, des hôpitaux, des ouvroirs, des domaines agricoles[1], réunissent autour d'eux une clientèle de serviteurs, d'ouvriers, de métayers, de pauvres, de malades, d'enfants trouvés, d'écoliers, de fidèles même, qui se dérobent sur certains points à l'autorité régulière des chefs locaux et des mandarins, et forment des communautés en dehors des communautés consacrées. Sans doute cette clientèle est assez chancelante dans son dévouement à ses patrons; mais qu'adviendrait-il si on laissait faire? se disent les mandarins; cette puissance naissante ne deviendrait-elle pas formidable si elle parvenait à séduire tous les mécontents, tous les déshérités, tous les chercheurs de consolations et de nouveautés? Ils sentent là un péril qu'ils veulent éloigner. Liés par les traités, ils ne peuvent prendre contre le christianisme les mesures qu'ils ont prises contre d'autres religions; ils s'efforcent du moins de le discréditer. Le commentaire de l'Auguste Édit, lu, expliqué, appris par cœur dans toutes les écoles

1. Un des plus remarquables est celui de l'évêché de Kao-ling, près de Si-ngan.

de la Chine, sans insister autant sur le christianisme que sur le bouddhisme et le taoïsme, n'est pas moins sévère pour lui : « C'est une mauvaise doctrine, y est-il écrit, que vous ne devez absolument pas croire. » Joignez les placards qu'on affiche, les pamphlets qu'on imprime et qui circulent ouvertement ou sous le manteau. On dit quelquefois que le christianisme a surtout à lutter contre les préjugés des lettrés ; je crois au contraire que le peuple par lui-même est encore moins disposé à accueillir de nouvelles doctrines, car ses préjugés, conformément à la loi générale, sont beaucoup plus enracinés que ceux des classes privilégiées outre qu'ils sont d'une nature beaucoup plus vulgaire. Il ne doute point que ces prêtres, venus de pays lointains pleins de mystères étranges et de merveilles extraordinaires, ne possèdent une grande influence sur quelque puissante divinité, et volontiers il recourerait à leur intervention lorsque les divinités nationales sont insuffisantes, mais l'intransigeance inouïe des missionnaires, qui refuse de rien accepter du culte de la nature ni de celui des ancêtres, le déconcerte, éveille ses soupçons et ses craintes. Il lui semble que si l'on exige de lui cet entier abandon de ses génies protecteurs, c'est qu'on veut sa perte, que l'on complote de le livrer pieds et poings liés à ses ennemis. Il regarde les missionnaires à peu près comme dans notre moyen âge on regardait les nécromants qui avaient vendu leur âme au diable et il raconte à leur sujet des légendes sinistres ; il les accuse, par exemple, de rechercher les petits enfants afin de leur arracher les yeux, dont ils confectionnent des remèdes et des charmes. La qualité d'étrangers des prédicateurs de la nouvelle religion ajoute encore à la défiance publique, et, comme d'autre part leurs doctrines ne paraissent point répondre aux aspirations des Chinois qui sont peu portés aux spéculations métaphysiques et aux méditations mystiques et ne sentent point de besoins religieux qui ne soient satisfaits par leurs antiques traditions, les conversions sont peu nombreuses, rarement sincères. On se convertit souvent par intérêt, pour obtenir des secours et du travail ; tout en pratiquant le christianisme on garde au fond du cœur quelque chose des vieilles superstitions, de la croyance au foung-

choei, au génie du foyer, à la nature matérielle de l'âme, incapable, après la mort, de se passer de vivres, de vêtements, d'argent, que les parents du défunt doivent lui sacrifier, au moins d'une manière représentative, s'ils ne veulent que son fantôme revienne errer dans ce monde et tourmenter les vivants ; fréquemment cette végétation mal extirpée reprend vigueur et étouffe la frêle plante de la foi dans le cœur du néophyte, dès qu'il est privé de ses guides spirituels. Aussi les missionnaires, qui connaissent très bien cet état d'esprit, ne confèrent-ils les ordres à des Chinois qu'après beaucoup d'hésitations, de précautions, d'épreuves. La première condition du succès serait la création d'un clergé national et c'est précisément le résultat le plus difficile à atteindre. Le P. de Meester, à qui je dois beaucoup de remerciements pour l'excellent accueil qu'il me fit à Lan-tcheou et les précieux services qu'il me rendit, me montrait l'immense et solide édifice de la mission, où il vit seul avec une simplicité tout évangélique : « Nous bâtissons, me dit-il, pour l'avenir. » Il ne peut s'agir évidemment que d'un avenir très éloigné.

Quant aux missionnaires anglicans, il est incontestable que leur action a jusqu'à présent été beaucoup moindre que celle des catholiques. Ils se heurtent aux mêmes obstacles et leur argumentation un peu puérile pour démontrer que le texte de l'Auguste Édit n'est pas dirigé contre eux, mais exclusivement contre les catholiques romains, n'en impose à personne. Ils se sont multipliés dans ces derniers temps dans des proportions considérables et il n'est peut-être pas de localité un peu importante où ils ne possèdent une mission. Au lieu de s'installer comme les catholiques dans de grands établissements à peu de distance hors des villes, ils demeurent à l'intérieur des murs dans des maisons particulières. En règle générale ils sont deux dans chaque mission, l'un marié et l'autre célibataire. Dans leurs appartements tout est anglais hormis leur costume : le mobilier, le piano, les lithographies, les inscriptions pieuses à lettres d'or sur fond noir, les joujoux pour les bébés, le service de table, le roastbeef, les légumes bouillis et les petits plats sucrés. Tout est commode, propre et digne, arrangé pour

rendre l'exil aussi insensible que possible. Leurs fonctions sont fort diverses : ils sont à la fois agents politiques, voyageurs de commerce, reporters de journaux, pharmaciens, médecins, clergymen. En cette dernière qualité, ils tiennent une boutique dans la grande rue, où ils vendent des fragments de Bible et des tracts, moyennant une sapèque la pièce. Autrefois ils les délivraient gratuitement, mais ils se sont aperçus que les Chinois n'en faisaient pas plus de cas que nous ne faisons des prospectus distribués dans les carrefours de nos villes; aussi font-ils payer aujourd'hui un demi-centime par brochure, persuadés qu'un Chinois résigné à sacrifier un demi-centime pour un morceau de la Parole sacrée est nécessairement un homme sur qui la grâce a commencé d'opérer. Le dimanche ils prononcent un sermon devant leur famille réunie et leurs domestiques, lesquels sont souvent chrétiens d'un côté de la porte, païens de l'autre. Mais si Dieu ne permet pas que la bonne semence tombe sur un bon terrain, ses ministres ont du moins conscience d'être utiles à leur pays par les renseignements qu'ils rassemblent sur tout ce qui se dit et se passe, se vend et s'achète, par les relations qu'ils s'efforcent d'entretenir avec les fonctionnaires, les lettrés, les marchands, tous ceux qui peuvent avoir une influence quelconque, et ils sont convaincus que le meilleur moyen de servir la religion anglicane, c'est de servir l'Angleterre.

Je dus rester à Lan-tcheou beaucoup plus longtemps que je ne l'avais prévu, car je ne pus voir immédiatement le Vice-Roi, occupé à présider les examens provinciaux qui avaient commencé selon la coutume le 9 du 8e mois. Deux mille deux cents gradués du premier degré étaient venus de tous les côtés du Kan-sou afin de subir l'examen du second degré. Il y avait ainsi un candidat pour deux mille deux cents habitants, proportion qui paraîtra exceptionnellement élevée si l'on veut bien considérer la pauvreté générale du pays, les frais considérables qu'entraînent des études nécessairement longues, les dépenses du voyage, les droits d'examens, le peu de chance enfin que l'on a d'être admis, puisque sur deux mille deux cents candidats on n'en doit recevoir que quarante-deux[1]. A la vérité, à l'occasion du soixantième anniversaire de la naissance de l'Impératrice douairière, ce nombre fut porté, par faveur spéciale, à quarante-neuf; mais cela ne changeait pas beaucoup la proportion et chaque candidat avait toujours environ quatre-vingt-dix-huit chances sur cent d'être renvoyé à la session prochaine, trois ans plus tard. Notez en outre que les lauréats ne devaient pas tirer d'autre profit positif de leur titre que d'être invités à dîner par le Vice-Roi, car pour avoir droit à une fonction publique il faut être sorti vainqueur du concours d'Empire qui a lieu à Pékin tous les trois ans et qu'un dixième seulement des gradués provinciaux peuvent espérer affronter avec succès. J'ai entendu des Européens contester la sincérité de ces examens et prétendre que les recommandations et l'argent y jouaient un plus grand rôle que la littérature. Tous les Chinois avec qui j'ai causé de cette question avouaient qu'il y a de nombreux exemples de fraude dans les examens du premier degré, de corruption des examinateurs dans les concours préparatoires, où les compositions sont signées, et que, dans le concours final, où les correcteurs ne connaissent pas le nom des auteurs des compositions, beaucoup de lettrés concourent pour d'autres moyennant finance; mais en même temps ils niaient catégoriquement que la moindre fraude pût se glisser dans les examens du second degré. En effet, la minutie extrême des règlements, la séquestration absolue des candidats et des examinateurs, la multiplicité des contrôles, le rang élevé des présidents d'examens, la sévérité de la loi, qu'il ne serait point permis de violer ouvertement, sont de fortes garanties contre les manœuvres déloyales dans presque tous les cas. Il faut être un fils de ministre, un protégé

1. Le Kan-sou n'est pas une des provinces les plus lettrées de la Chine. La proportion des individus reçus aux examens du second degré est, dit-on, plus forte dans d'autres provinces comme le Hou-nan, le Hou-pé, le Tcheu-li, le Seu-tchouen. Dans le Tcheu-li, il y a un étudiant reçu auxdits examens sur 60,000 habitants tandis qu'au Kan-sou la proportion est de 1/120,000 environ. Cependant le Kiang-sou ne fournit qu'un gradué pour 200,000 habitants et le Ngan-hoei un pour 300,000.

particulier du Vice-Roi en même temps que des examinateurs délégués de Pékin, il faut un concours extraordinairement heureux de malhonnêtes gens et de bonnes circonstances pour espérer passer à travers les mailles du règlement. Au surplus il n'existe pas de motif déterminant de recourir à la brigue et à la corruption puisque la majeure partie du corps des fonctionnaires se recrute en dehors des gradués, et celui qui serait assez riche et assez influent pour obtenir par faveur le deuxième grade le serait plus qu'il ne faudrait pour obtenir une place. S'il appartient à une famille de magistrats, rien ne lui est plus aisé ; il entre dans la clientèle d'un fonctionnaire de la même province, ami ou allié de sa famille, le plus gros qu'il puisse trouver ; celui-ci se charge de sa fortune, l'attache à son yâ-men, lui fait acquérir par la pratique les notions diverses et surtout le bon style nécessaire à tout administrateur, il le pousse dans le monde, lui procure des protecteurs à la capitale, et, le moment venu, le protégé va faire sa cour aux ministres que sa politesse, ses bonnes recommandations, sa libéralité préviennent en sa faveur ; désormais il est en selle, sur une selle d'autant plus belle qu'il y a mis le prix, et il n'a plus qu'à courir en prenant garde de se casser le cou. Celui qui est issu de marchands opulents ou, ce qui est plus rare, de cultivateurs fraîchement enrichis, s'il est féru d'honneurs et de dignités aura plus de peine à toucher au but de son ambition : homme nouveau, il ne peut offrir le crédit et l'influence de sa famille au fonctionnaire qui lui accordera sa protection ; toutefois l'argent fait bien des amis, et, s'il a la main large, il entrera dans la noble carrière sans passer par le sentier étroit et rude des examens. Cette catégorie des hommes nouveaux est peu considérable et la grande majorité des places est pratiquement réservée aux fils et neveux de magistrats. Les fonctions ne sont pas héréditaires en principe mais elles ne sortent guère d'un petit groupe de familles privilégiées en fait. Ç'a été une singulière illusion que de s'imaginer que le gouvernement chinois avait un caractère démocratique. Au lieu qu'une démocratie multiplie et morcelle à l'infini les fonctions, de manière à faire participer à l'autorité de l'État le plus grand nombre possible d'individus, chacun dans la

plus petite mesure possible, nous voyons que tout le gouvernement et toute l'administration de la Chine sont concentrés dans les mains d'un corps de fonctionnaires fort restreint, puisque l'on compte à peine un fonctionnaire pour douze mille habitants[1] ; et ce corps se réglemente, se contrôle, se recrute lui-même. Il détient, outre l'autorité de l'État, tous les honneurs, presque toute l'influence sociale, une grosse part de la richesse publique. Il constitue en somme une aristocratie quasi héréditaire avec adjonction des fortunes et des capacités ; mais ni aux uns ni aux autres on n'ouvre la porte toute grande, on ne l'ouvre que juste assez pour entretenir un courant frais et conserver la communication nécessaire avec l'air extérieur. Un septième seulement des places est réservé aux gradués, et comme, l'instruction étant hautement estimée, beaucoup de fils de mandarins se présentent aux concours, il ne reste que bien peu de places aux aspirants sortis du peuple, et encore, ceux qui veulent courir la longue carrière des examens devant y consacrer une notable somme de temps et d'argent, les pauvres sont exclus en pratique. Quant à l'adjonction des fortunes, elle s'opère d'une façon indirecte et dans des proportions indéterminables même approximativement, restreintes toutefois. Le monde commerçant ne montre pas en général un grand empressement à compromettre sa richesse à la poursuite des dignités publiques ; d'autre part le gouvernement, si besogneux qu'il ait été, n'a jamais mis les offices en vente[2]. L'aristocratie comprend trop bien ses intérêts de corps et est trop jalouse de ses privilèges pour les livrer au premier venu capable d'en donner un certain prix et risquer ainsi de se laisser déborder par un flot de gens qu'elle n'aurait pas choisis. Les pots-de-vin que le candidat fonctionnaire est dans l'usage de payer aux gros

1. En tenant compte des subalternes destinés à rester tels. Il y a peut-être quatre fois moins d'individus qu'on puisse ranger dans l'aristocratie administrative. Je rappelle qu'en France nous avons un agent de l'État pour 95 habitants.

2. Depuis 1841 le gouvernement a eu recours à la vente directe de certains offices ; mais il ne s'agit que d'emplois inférieurs et cette exception n'infirme pas la règle générale.

bonnets, qui ont la nomination à l'emploi qu'il sollicite, n'ont rien de commun avec une vente régulière et publique à prix fixe ou aux enchères, car ils ne préjudicient point à la liberté du choix.

Parmi les concurrents aux examens du Kan-sou se trouvait mon propriétaire lui-même. Quoiqu'il ne fût pas un des plus vieux, il avait atteint déjà l'âge de quarante-cinq ans. Il se présentait pour la seconde fois, mais il ne fut pas plus heureux cette seconde fois que la première et parut fort découragé, décidé à ne point renouveler sa tentative. Depuis la mort de son père, dont, après un an écoulé le deuil ne devait se terminer que dans quinze mois, il était devenu le chef de la famille, tout entière réunie autour de lui, sauf un de ses frères qui, gradué du 3e degré, faisait à Pékin son stage dans l'administration. Cette famille comprenait sa mère et sa femme, son frère, marchand qui se faisait très humble dans cette famille de lettrés, ses fils, neveux, brus et nièces, petits-enfants et petits-neveux, plus deux filles esclaves, en tout seize personnes vivant ensemble dans une maison d'environ quatre cents mètres carrés attenante à la mienne. C'était un ménage supérieur à la moyenne pour la fortune bien que la quantité de ses membres, les frais causés par l'éducation littéraire de la plupart des hommes, l'habitude des femmes de fumer l'opium et le peu de soin qui s'ensuivait rendissent difficile de rejoindre les deux bouts, aussi les règles de l'hygiène et de la propreté étaient-elles sensiblement plus mal observées qu'en n'importe quel ménage bourgeois de France. Le mobilier était d'une simplicité indigente: de hautes tables carrées pour manger ou pour écrire, des tabourets de bois dont quelques-uns étaient couverts de housses rouges en coton, des feutres déchirés, des portières crasseuses, nul objet d'art, aucune apparence de luxe. Au reste le luxe est peu commun en Chine et assez médiocre même chez les plus grands mandarins.

Quant à ce nombre de seize êtres humains rassemblés sous la main d'un seul *pater familias,* il n'a rien que d'ordinaire en Chine, où il n'est point rare de rencontrer des groupes beaucoup plus considérables de parents vivant sur le même patrimoine indivis, en puissance de l'agnat

le plus âgé, le plus souvent de l'ascendant commun. On sait combien en Chine l'autorité paternelle est étendue, que le père ou le grand-père peut impunément mettre à mort l'enfant ou le petit-enfant qui l'a insulté ou frappé, que les enfants ne doivent amasser aucun pécule, ni rien posséder en propre avant d'avoir été émancipés ou dotés par le père de famille. Celui-ci recourt fréquemment à l'émancipation lorsque les enfants ne savent pas s'entendre; de même, à la mort du père, les frères ont la faculté de se séparer et, en ce cas, partagent l'héritage en lots égaux. La loi et les moralistes déconseillent fortement ces partages, car, les enfants étant presque toujours nombreux, la terre se divise à l'extrême et la misère vient vite; ils encouragent au contraire à la vie en commun qui diminue les frais généraux. D'ailleurs, s'il y a scission entre les différents ménages, tout lien n'est pas rompu entre eux; il reste un vif sentiment de solidarité malgré les dissensions possibles; en outre un conseil de famille subsiste dont l'importance et le crédit sont variables, mais qui, dans une foule de cas, réunit en un faisceau serré de nombreuses branches collatérales, formant ainsi une véritable tribu, syndicat d'assurance mutuelle contre la misère. Les faits de dévouement entre parents, même éloignés, ne se rencontrent pas seulement dans les traités de morale en action, genre de littérature cher aux Chinois. J'ai vu des gens qui semblaient être de profonds égoïstes, qui étaient à plusieurs centaines de lieues de leur pays, partant moins esclaves du qu'en dira-t-on, se priver du strict nécessaire pour recevoir un cousin dans l'embarras, l'aider à regagner ses pénates. Le cousin remerciait, mais comme quelqu'un qui n'a reçu que son dû. Cette organisation, qui malgré les milliers d'années écoulées, a conservé, par suite de la persistance du préjugé religieux, tant de traits du patriarcat primitif, est peu propre à stimuler l'initiative individuelle. C'est une des causes de l'état stationnaire de la civilisation chinoise en notre temps. En revanche cette organisation est admirable pour enseigner à se contenter de peu, à modérer ses désirs et ses passions, à se plier à la discipline sociale, à la politesse, au respect des supérieurs et des aînés. C'est parce que la famille ainsi constituée

est une grande école de respect, que le Chinois, bien qu'effronté et gausseur de nature, ne montre pas l'irrésistible tendance à railler et à fronder l'autorité et les usages reçus que l'on observe chez des peuples plus individualistes ; de là vient qu'il est gouvernable à bon marché, au moyen de rares fonctionnaires, d'une administration insouciante, d'une justice médiocre, d'une mauvaise armée et d'une plus mauvaise police. L'étranger, voyageant en Chine, éprouve quelque préjudice de cette disposition au respect des règles établies, qui le fait considérer moins comme une variété simplement pittoresque et curieuse de l'espèce humaine que comme une variété dépourvue de sens commun ; mais en même temps il en bénéficie parce qu'elle comporte la civilité à l'égard d'autrui et la déférence pour tout ce qui est officiel, et un voyageur est en général dans ce cas. Voilà pourquoi, de même qu'à Si-ning j'avais entretenu avec mes voisins d'excellentes relations, mes voisins de Lan-tcheou ne cessèrent de se montrer très prévenants, très affables, sans rien de servile, ni de gourmé, causant volontiers et familièrement, ne manquant pas aux jours de fête de me venir faire la révérence et présenter les cadeaux d'usage. En somme, durant tout mon voyage à travers la Chine, je n'ai guère constaté ce parti pris de mauvais vouloir, de dénigrement et d'insolence dont tant d'Européens se plaignent, et s'il m'est arrivé de me heurter au sot orgueil d'un mandarin malappris, ou d'être exposé aux ricanements sous cape de quelque canaille de carrefour, ç'a été tout à fait exceptionnel et sans conséquence. Je ne puis m'empêcher de penser que ceux qui, en dehors des temps troublés, ont eu à subir des ennuis et des avanies le doivent un peu à leur maladresse, à leur sans-gêne à choquer les préjugés, à leur oubli de se munir de passeport et de recommandations officielles.

Enfin, les examens terminés, le Vice-Roi me donna audience. Ce fut une belle cérémonie. Dans les provinces on est bien plus à cheval sur l'étiquette qu'à Pékin où les ministres mêmes font moins de façons pour vous recevoir que le dernier sous-préfet. On m'envoya chercher chez moi par un sous-préfet; à la porte extérieure du Yâ-men, je fus reçu par un général de brigade entouré de moindres officiers, à la

seconde porte par un préfet escorté de fonctionnaires inférieurs et, le cortège grossissant à mesure, je traversai trois immenses cours dont le pavé grisâtre était égayé çà et là par quelques touffes d'herbes; puis je parvins à l'antichambre où je vis le Vice-Roi dans toute sa gloire environné d'une multitude de personnages solennels, empanachés, aux chapeaux surmontés de globules jaunes, blancs, bleus ou rouges, vêtus de soie bruissante et reluisante, avec, brodés en or sur la poitrine, des animaux à poil ou à plume, selon qu'ils ornaient des poitrines de militaires ou de civils. Le Vice-Roi n'oublia point qu'il était mon supérieur, mais il mit beaucoup de bonne grâce dans sa réception, me fit asseoir seul entre tous ces dignitaires qui restèrent, deux heures durant, debout, à distance respectueuse. Ce Vice-Roi n'était autre que Yang Cheu Tsien, celui-là même qui était gouverneur du Fou-kien lorsque Courbet bombarda l'arsenal de Fou-tcheou. Les Français ne lui réussissaient pas. Il avait, quand je le vis, soixante-neuf ans, et son dos voûté, sa figure maigre et morose, sa longue barbe blanche clairsemée, objet de vénération de la part de ses administrés, l'auraient fait paraître encore plus âgé en Europe. Il m'exprima ses condoléances et ses souhaits de bienvenue avec la concision grave et digne, propre au cérémonial chinois, et sur un ton pénétré qui leur ôtait ce qu'autrement ils auraient semblé avoir d'un peu sec. Il me fit observer d'un air chagrin que nous lui coûtions beaucoup d'argent et, en effet, tous les frais d'enquête et d'expédition ainsi que l'indemnité que notre gouvernement exigerait de celui de Pékin, devaient tomber à sa charge. « Enfin, ajouta-t-il, qu'alliez-vous faire du côté de Lha-sa où votre passeport ne vous autorisait pas d'aller? Que n'êtes-vous venus par la Mongolie comme je m'y attendais d'après les termes mêmes de votre passeport ? » Je répondis que c'était le défaut de vivres qui nous avait forcés de nous rapprocher de Lha-sa, que nous n'avions jamais tenté d'y pénétrer par surprise et indûment, qu'au contraire nous avions demandé l'autorisation nécessaire au Légat Impérial, que celui-ci avait parfaitement rendu justice à la correction de notre conduite et que, s'il n'avait pu nous permettre d'entrer dans la ville sainte, il nous avait rendu tous les ser-

vices qu'il était en son pouvoir de nous rendre, que, pendant notre séjour obligé sur le territoire de Lha-sa, nous n'avions eu qu'à nous louer des populations et des fonctionnaires; c'était seulement sur les territoires dépendant du Kan-sou que nous avions éprouvé des difficultés et finalement été attaqués et pillés, c'est-à-dire sur des territoires pour lesquels notre passeport était incontestablement valable puisqu'il s'étendait à tout le Kan-sou sans aucune restriction et par conséquent avec toutes ses dépendances; que si l'on avait énuméré au cours du passeport une partie seulement des pays relevant de cette province, cette énumération avait un caractère strictement explicatif et non pas limitatif, qu'au surplus, en rédigeant le document, on avait pris les mots « région du Kouk nor » dans le sens large de région soumise à l'autorité du Légat Impérial de Si-ning, sens abusif, il est vrai, mais qui avait paru suffisamment clair et précis; qu'enfin Son Excellence n'avait aucune raison de nous attendre par la Mongolie puisque nous avions eu l'honneur de lui écrire deux fois pour lui annoncer que nous viendrions par la route de Lha-sa. Le Vice-Roi n'insista pas davantage sur l'argument captieux qu'il m'avait poussé, et, loin de contester le bien fondé de mes observations, il m'assura qu'il n'épargnerait rien pour faire justice des coupables et leur faire rendre gorge. Il y avait quelque difficulté, car on trouvait malaisément des fonctionnaires disposés à prendre la direction de l'enquête. Un seul s'était présenté jusque-là, un préfet du nom de Li, que j'avais vu, à qui j'avais donné les instructions nécessaires et qui m'avait juré qu'avec lui les choses ne traîneraient pas. Il était parti avec un nombreux domestique, un excellent chef de cuisine, un grand encombrement de bagages; il voyageait, commodément assis dans un large palanquin, porté à tour de rôle par deux paires de mules superbes, de haute taille, élégantes, luisantes, parmi les plus belles que j'aie vues en Chine où l'on en voit de si belles, aussi florissantes d'embonpoint que leur maître et aussi délicates, partant incapables de faire trois jours de route au Tibet; il fumait l'opium, faisait fine chère et grasse matinée, si bien que mon secrétaire chinois était scandalisé. Nonobstant il était plein d'entrain et d'ardeur et ce beau feu dura jusqu'à Si-ning; mais il avait dépensé quinze cents onces d'argent en douze jours, il continuait à élever des prétentions exorbitantes, réclamait 700 bœufs de bât pour lui et sa suite dont deux pour porter son opium. Le Vice-Roi qui payait commença à le trouver mauvais; d'autre part, notre fastueux mandarin quand il vit les montagnes s'élever, les chemins se rétrécir, les villages s'éclaircir, sentit son courage défaillir, et au moment de faire le grand saut, il renâcla; il se mit à gémir sur son malheureux sort tout le temps qu'il ne fumait et ne dormait pas, affirma qu'il n'était pas l'homme qu'il fallait pour une semblable mission, jura enfin qu'il n'irait pas plus loin, dût-on lui trancher la tête. Il fut donc rappelé et plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'on lui trouvât un successeur. Le Vice-Roi me pria de mettre à sa disposition mon secrétaire chinois afin de l'adjoindre à l'expédition. J'y consentis à condition qu'il y fût adjoint en qualité de fonctionnaire du gouvernement chinois et non pas comme mon agent personnel. Je voyais là un moyen de récompenser un homme qui nous avait servi dans un long et rude voyage, en même temps qu'une garantie que ses avis seraient écoutés et que la responsabilité du succès de l'enquête retomberait entièrement sur l'administration chinoise sans qu'en aucun cas elle pût s'en laver les mains selon son habitude.

L'expédition organisée, je partis moi-même pour Pékin le 6 octobre. Je louai deux voitures à deux roues, deux ridelles et deux limons, attelées chacune de trois mulets et d'un cheval, semblables à celles du Turkestan, sauf qu'elles étaient plus étroites. Je réservai ces deux manières de tombereaux à mes domestiques et à mes bagages, préférant moi-même faire route à cheval en dépit du protocole et de la pluie. Je payai 25 onces d'argent par charrette de Lan-tcheou à Si-ngan, trajet de 795 kilomètres qui peut s'accomplir en 18 jours; mais le voiturier m'avertit qu'on serait probablement obligé de mettre plus de temps à cause du mauvais état des chemins.

Au lieu de prendre la route inférieure qui descend immédiatement au Ouei hô je pris la supérieure qui passe près des sources des rivières

qui au sud gagnent le Ouei hô, au nord le Hoanghô. Après être sorti de la petite plaine de Lan-tcheou on entre dans une région montagneuse qui ne doit être aimable à voir en aucun temps, mais qu'alors la pluie alternant avec le brouillard rendait affreuse. C'était une succession de vallées étroites peu peuplées et imparfaitement cultivées, entourées de collines médiocres, le plus souvent sauvages et dénudées, dans les parois blanchâtres desquelles sont ménagées çà et là des excavations, demeures de quelques misérables. Le chemin était défoncé, couvert d'une boue profonde, épaisse comme du mortier, creusé d'ornières où les grandes roues des charrettes entraient jusqu'à l'essieu. Pendant plusieurs jours mes équipages, quoique excellents, ne purent parcourir que deux kilomètres à l'heure. De temps à autre on voyait une caravane de chameaux portant du tabac à Si-ngan, de très rares palanquins, de plus nombreuses charrettes où s'empilaient des familles entières avec leurs bagages. Malgré leurs grossiers moyens de transport, les Chinois circulent beaucoup : marchands qui vont entreprendre une campagne de négoce, fonctionnaires qui vont rejoindre leur poste toujours éloigné, leurs domestiques, leurs clients, leurs compatriotes qui suivent leur fortune avec l'espoir d'en tirer pied ou aile, émigrés enrichis ou ruinés qui regagnent leurs foyers pour faire part à leurs parents de leur richesse neuve ou reprendre leur part du riz familial, morts qui, dans leur coffre de bois surmonté d'un coq en cage destiné à capter le bonheur, s'en vont chercher le bon vent qui souffle au cimetière ancestral. Je sais des gens qui ont été cahotés sur toutes les routes de l'Empire, en ont visité toutes les provinces de Formose à Khotan, de Pékin au Yun-nan, ce qui suppose un total invraisemblable de myriamètres parcourus, au pas d'un bœuf de labour, de jours, de semaines et de mois partagés entre la planche d'un char et la brique d'un lit d'auberge. A côté des voyageurs aristocratiques, voilà les petites gens à pied, poussant leur brouette, dont l'on entend de fort loin l'aigre grincement, ou portant sur l'épaule une double corbeille suspendue à un bâton : paysans, artisans, colporteurs, commissionnaires portant jusqu'à cent vingts kilogrammes de marchandises moyennant dix sous par jour et faisant ainsi des centaines de lieues.

Si le voyageur en Chine n'avait à se plaindre que des mauvais chemins et des mauvaises voitures tout irait bien encore et il s'estimerait heureux si, après la pénible, ennuyeuse étape, un gîte décent l'attendait ; mais, quand l'heure du repos a sonné, il ne trouve pour le recevoir qu'une hôtellerie, dont, seule, la nécessité pressante peut l'obliger à franchir la porte. De la cour carrée la pluie a fait un marais de boue noire, gluante, puante, composée en parties égales de terre et de fumier, dont l'horreur fait reculer les pourceaux eux-mêmes. Sur un îlot d'immondices un coq est perché, la crête abattue, les plumes salies, ternies, collées sur son corps maigre et transi, parfaite image de la désolation. A droite et à gauche sont rangés quelques chariots couverts de fange, crépitant et ruisselant sous l'averse ; à l'abri de hangars délabrés les chevaux et les mules, crottés jusqu'à l'échine, secouent violemment l'eau dont ils dégouttent. Au fond de la cour sont les chambres, devant lesquelles il est impossible de trouver une place pour descendre à pied sec ; la porte est formée d'ais disjoints, fendus, le plus souvent pourris, et l'intérieur offre le même aspect de misère sordide que l'extérieur : un sol de terre battue, inégal et bossué, un toit crevassé, une fenêtre dont le papier s'en va par lambeaux, des murs nus, lézardés, qui suintent et dont le plâtre vieilli tombe par plaques, de chaque côté un vaste poêle de briques, occupant le tiers de la pièce, haut de deux pieds, servant de lit et couvert d'une natte sale, déchirée, effiloquée, au milieu, si l'auberge est bien tenue, une table graisseuse, dont un pied est cassé et les trois autres branlants, un tabouret bancroche, voilà ce que la première vue découvre dans la plus confortable des chambres ; mais ce n'est pas tout, car dès que les yeux sont habitués à l'obscurité, ils n'ont aucune peine à distinguer l'affreuse vermine qui pullule de toutes parts. Si l'on a du loisir, on peut se divertir à examiner les dessins et les inscriptions dont des lettrés ont charbonné les murailles : les uns se contentent de commémorer l'année et le jour de leur passage, d'autres maudissent la grossièreté et la ladrerie de l'hôtelier et le

mauvais état de son immeuble, d'autres font part au public de leurs inquiétudes et de leurs sueurs froides à la veille des examens et menacent la société, s'ils ne sont reçus, de se raser et de prendre le froc, reniant ainsi la noblesse supérieure des lettres et de la vérité, abandonnant la voie droite devenue pour le candidat évincé un sentier d'épines, cherchant un refuge contre les déboires de la vie pratique dans les douceurs de l'erreur mystique et le renoncement aux vertus sociales.

En dehors du logement, meublé comme je viens de le dire, l'hôtelier ne fournit au voyageur que de l'eau chaude qui n'est pas toujours de l'eau douce et qui n'est pas souvent de l'eau propre. Celui qui n'est pas suivi de son cuisinier ne trouvera guère pour son souper chez le restaurateur installé près de la porte extérieure que du pain et une écuelle de macaronis plats, nageant dans un bouillon maigre. C'est la nourriture ordinaire des Chinois du nord. Les gourmets assaisonnent ce mets insipide de trois à quatre piments et d'une pincée de légumes saumurés, l'arrosent d'un petit verre d'eau-de-vie de riz ou de sorgho moyennant un demi centime et complètent leur repas avec une portion de fromage de haricots du prix de deux centimes. L'écuelle de pâtes valant deux sous environ, l'on dîne copieusement pour trois sous, ce qui porte à six sous la dépense journalière pour la nourriture; mais bien des Chinois ne peuvent se permettre tant de luxe.

Sur la première partie de la route on ne rencontre pas un village par vingt kilomètres, et ce sont tous de pauvres villages qui n'ont pas même l'avantage d'être pittoresques comme ceux du Tibet, car la plupart gisent au fond des vallées; ceux qui, par exception, sont bâtis sur le penchant des collines sont absolument dénués de tout ce qui, dans l'aspect, le site, la construction, serait capable de flatter la vue du voyageur. Les villes ou pour mieux dire les bourgades, Ngan-ting, Koai-ning, Tsin-ning tcheou, n'ont rien qui attire davantage l'attention, si ce n'est leur saleté. Elles étendent invariablement dans les bas fonds leur humble quadrilatère de murs à créneaux, qui ont l'air fort bourgeois et semblent faits pour être défendus par des gardes natio-

naux. A l'intérieur, c'est toujours la même rue fangeuse, fréquentée des pourceaux et bordée d'échoppes, la même population râpée et crasseuse, la même mesquinerie de tout, le même labeur incessant qui ne produit que misère. Entre toutes ces bourgades, Loung-té mérite une mention spéciale. Elle a eu à souffrir plus que toute autre de la guerre contre les musulmans et ne s'en est jamais relevée complètement. Elle est située au pied du Lou-pan chan, la plus haute montagne qu'on ait à franchir entre Lan-tcheou et Si-ngan, dans un abominable trou à pluie où depuis trente-huit jours l'eau du ciel n'avait cessé de s'abattre. Les remparts brunis, moisis, tombant en ruines, poussant par endroit des herbes folles ou plaqués de mousse comme d'une lèpre jaunâtre, le tiers de l'enceinte désert, couvert de terrains vagues ou de murs démolis, dans le reste de la ville les masures minables, se dégradant petit à petit sous l'effort de l'eau, l'absence de tout commerce et de toute activité, le silence rompu seulement par le bruit monotone de la pluie, tout donnait une extraordinaire impression de détresse et de désolation. Le pays a été tellement dépeuplé par la guerre que dans le district entier on ne compte pas plus de deux cents individus âgés de 60 ans et au-dessus, c'est-à-dire ayant eu l'âge d'homme au commencement de la rébellion. La fortune publique a reçu de si profondes atteintes que le sous-préfet ne trouve rien à tondre et le malheureux, que pour ses péchés sans doute on maintient en place depuis sept ans, loin de grossir sa bourse, a déjà fait six mille onces de dettes. Ce ne sont point les travaux d'utilité générale qui l'amènent là, il n'en fait point, ni le désir de ménager ses contribuables, il en tire ce qu'il peut; mais il faut bien vivre, si petitement que ce soit, et faire vivre ses employés; puis il a la malchance d'être sur une grande route, où il passe quelquefois d'importants dignitaires, un Vice-Roi, un Gouverneur, un grand Juge, un grand Trésorier, un Général, il faut bien les héberger largement et gratuitement eux et leur suite. Il est vrai que la charge de sous-préfet n'a rien, nulle part, de très brillant, ni le plus souvent de très avantageux; quoiqu'il possède des pouvoirs très étendus dans son district, qu'il y soit maître

unique des finances aussi bien que de l'administration et de la justice, le sous-préfet n'est point libre de se garnir les mains à son gré. Il est comme entre l'enclume et le marteau, car, étant au bas de la hiérarchie, c'est sur lui que ses supérieurs s'efforcent de faire retomber le poids des responsabilités, et, d'autre part, étant directement en contact avec le peuple, c'est à lui que le peuple s'en prend communément de ses malheurs. C'est lui qui a la tâche toujours scabreuse de recueillir les impôts qui doivent remplir successivement les coffres du préfet, du tao-t'ai, du gouverneur, du vice-roi, du gouvernement central; c'est à lui qu'incombe en fin de compte l'obligation de satisfaire aux besoins et aux exigences de tous ces maîtres superposés, et s'il veut prendre encore quelque chose pour lui, il risque de dépasser la mesure de la patience populaire. En effet, les Chinois, pour enclins qu'ils soient à la docilité et façonnés à certaines formes humiliantes du cérémonial, ne sont point d'une servilité à toute épreuve et sont doués d'un plus vif sentiment de leurs droits que la plupart des Orientaux. Il n'est pas très rare que les notables d'un district se réunissent pour provoquer la destitution de leur mandarin trop cupide; on a même vu des magistrats conduits à la frontière par des contribuables expéditifs. Ainsi donc, dans des conditions normales, l'avidité d'un sous-préfet se meut en des limites assez restreintes, mais lorsque son poste est situé sur une grande route ou dans une capitale de province, il a chance de ne réaliser aucun bénéfice à cause des contributions extraordinaires auxquelles le soumettent ses supérieurs qui passent ou résident dans son arrondissement. Toutefois il faut des circonstances bien exceptionnelles pour qu'il en soit réduit à faire des dettes comme le sous-préfet de Loung-té.

Quand j'arrivai le 17 octobre dans ce pauvre bourg, s'il n'y avait pas un chien dans la rue, il y avait en revanche tant de monde à l'auberge qu'il était impossible de trouver la moindre place. Un vieillard qui occupait le principal logement me l'offrit spontanément en me disant : « Vous êtes moins âgé que moi, mais vous venez de plus loin. » Et comme je lui demandais ce qu'il ferait lui-même : « Ne vous inquiétez-pas, répliqua-t-il, mon voisin est jeune, il me cèdera sa place, et les autres se serreront. » On me dit que le col de Lou-pan chan était pour le moment impraticable aux voitures ; en effet, je vis bientôt venir de l'autre côté deux charretiers revêtus des pieds au sommet du crâne d'un épais manteau de boue : ils avaient versé et avaient dû abandonner leur voiture embourbée. J'envoyai réclamer des animaux de renfort au sous-préfet, et celui-ci me dépêcha, pour m'informer qu'il prendrait immédiatement les mesures nécessaires, deux de ses employés, dont l'exacte description ne déparerait pas le plus fantaisiste des romans picaresques. Ils avaient des faces de carême, des têtes qui n'avaient pas connu le barbier depuis de longues semaines, ils portaient des vêtements usés jusqu'à la corde, maculés, effiloqués, rapiécés de toutes parts, des bottes dessemelées et baillant ; le cahier de visite de leur maître qu'ils me présentaient démontrait par son état lamentable qu'aux yeux du sous-préfet il n'y avait point d'économies à dédaigner. Comme le froid était vif déjà et que la neige avait paru sur les collines voisines, les pauvres gens, leur commission terminée, s'approchèrent de mon brasero en me disant d'un air piteux qu'au Yâ-men on n'avait pas de quoi se chauffer.

Le 20 octobre, je franchis le col « des six lacets », humble montagne de 2,480 mètres, qui est le plus facile du monde en temps ordinaire, mais qu'alors la boue tantôt mince et glissante, tantôt extrêmement profonde rendait fort pénible. Au sommet le thermomètre marquait — 2° et la neige qui tombait avait déjà recouvert le sol d'une couche d'un demi-pied. La descente, pire que la montée, était semée de chars qui avaient versé et gisaient ensevelis dans la fange jusqu'au milieu de caisse. De quelque côté du chemin qu'il marchât, mon cheval s'embourbait jusqu'au-dessus du ventre ; enfin j'arrivai à la sous-préfecture de Oua-ting presque aussi misérable que celle de Loung-té, à vingt-six kilomètres de cette dernière bourgade. Mes voitures ne me rejoignirent que le lendemain. L'une d'elles portait un lettré chinois qui me servait d'interprète, et que le décorum retenait de monter à cheval, elle avait versé et le malheureux, noyé dans la boue, avait failli y périr asphyxié.

Après avoir suivi un vallon étroit et pittoresque entre des collines rocheuses dont les pentes abruptes sont tapissées de buissons, on parvient dans la grande vallée de Ping-liang, une des plus belles du Kan-sou. La route bordée de magnifiques peupliers, la rivière voisine, les cultures ininterrompues, variées, bien soignées, les collines couronnées de roches blanches, avec d'innombrables grottes, des villages entiers creusés dans leurs flancs, rappellent un peu la Touraine, avec moins de charme toutefois, moins de gaieté et de finesse esthétique, plus de grossièreté dans l'apparence des choses, comme aussi plus d'âpreté dans l'air. Les cultures dominantes sont les mêmes que dans le reste du Kan-sou et, en général, de la Chine septentrionale, à savoir : le blé, le millet, les fèves, le sorgho surtout, dont on fait du pain fort médiocre, de la bouillie, de l'eau-de-vie et dont le chaume sert à couvrir les toits. On ne voit ni bois ni pâturages ; mais il ne manque pas de bœufs ni de moutons qui servent à la nourriture des habitants dont une partie notable appartient à la religion musulmane. C'est en faveur de ceux-ci, qui ne mangent pas de porc, que le gouvernement a fait fléchir la loi interdisant de tuer les animaux de la race bovine ; cette loi toujours en vigueur dans le centre et le sud tire son origine d'une antique superstition religieuse[1] bien qu'aujourd'hui on la présente simplement comme une mesure de protection agricole.

1. Non pas du tout bouddhique. Le bœuf est pour les Chinois un animal sacré, qui, par conséquent, ne peut être tué et mangé que dans un sacrifice à la divinité (v. page 96). Il en est de même du lièvre, animal lié au culte de la divinité lunaire. Les Chinois disent qu'on voit un lièvre dans la lune et, lors de la fête de la lune, le 15 du 8e mois, ils fabriquent de petits gâteaux en forme de lièvre. C'est pour une raison semblable que la viande de bœuf était interdite chez les anciens Phéniciens et les anciens Égyptiens et l'est encore chez les Hindous. Les Ostiaks ne mangent d'ours qu'après une cérémonie religieuse compliquée. C'est par une survivance d'une superstition de la même nature que les paysans russes ne mangent point de pigeon, non plus que diverses tribus sémitiques d'autrefois, ni de cheval, d'âne ou de mulet. Enfin, pour ne pas multiplier les exemples à l'infini, la prohibition de la viande de porc dans le Deutéronome s'explique de la même manière. Le mot hébreu que nous traduisons par *impur* signifie en réalité *sacré (sacer = tabou)*.

Mon cuisinier, qui était du Hou-nan, ne refusait pas de me préparer de la viande de bœuf, ni même d'en manger, mais il oubliait le plus souvent possible d'en acheter, ne me cachait pas sa réprobation de cette pratique et faisait de grands efforts d'éloquence pour m'en détourner. La ville de Ping-liang, résidence d'un « tao-t'ai » et d'un colonel, comprend une double enceinte de murailles passablement délabrées ; tout le mouvement est concentré dans l'artère centrale fort animée et longue de 2,500 mètres, au demeurant c'est une ville étroite, en partie inhabitée, mal bâtie, respirant l'activité, non la richesse.

Après avoir passé la petite ville de King-tcheou, un peu plus confortable que celles que nous avons vues depuis Lan-tcheou, nous gravissons une colline semblable à toutes les autres, colline de lœss taillée de ravins profonds aux parois à pic; ses flancs, percés çà et là de grottes artificielles, sont découpés en marches d'escalier couvertes de cultures, et ses formes lourdes et monotones, l'absence d'arbres et de rochers pittoresques, la prépondérance des teintes grises, que la lueur blême de l'aube et la brume non encore dissipée rendent plus ternes encore, donnent un ton assez mélancolique au paysage. Arrivés au sommet, nous voyons se déployer à perte de vue, sous un clair et frais soleil d'automne, qui fait l'unique agrément de la scène, un vaste plateau tout uni, parsemé de loin en loin de chétifs hameaux, points insignifiants dans l'invariable étendue. Quelques lieues parcourues, nous franchissons à Yao-king la limite du Kan-sou et du Chen-si sans qu'aucun indice, aucun changement dans l'aspect des choses ou des hommes le puisse faire soupçonner.

Cette province du Kan-sou, que je venais de traverser de part en part, est en somme un pauvre et assez rude pays, médiocrement propice à la culture, peu commerçant, dépourvu d'industrie. Il n'a jamais été riche, du moins il pouvait prétendre à une modeste aisance si une guerre impitoyable ne lui avait porté un coup dont vingt ans de tranquillité ne l'ont point relevé. Sans doute il n'est plus dans l'état où M. Jean Dupuis l'avait trouvé en 1868 quand ce n'était partout que dévastation et solitude, villes en ruines et champs en friche ; mais il

s'en faut que le mal fait soit entièrement réparé. Les Chinois estiment que la population est moitié moindre aujourd'hui qu'elle ne l'était à l'explosion de la révolte, et, en effet, l'on compte à peine cinq millions d'habitants, population bien faible pour une province aussi grande que l'Italie et la Suisse réunies. Ce petit nombre d'hommes vit chichement sur ce grand territoire, où l'on rencontre fort peu de grosses fortunes et beaucoup de misères. Le Kan-sou aurait une source de prospérité importante si l'on consentait à exploiter par des moyens perfectionnés les richesses minérales qui y abondent; mais les Chinois ne semblent pas prêts à entrer dans cette voie. En attendant, les Russes étudient les gisements d'or et d'argent, de fer et de cuivre, de houille et de pétrole avec un intérêt qui inquiète l'administration et ne lui paraît pas exempt d'arrière-pensée. Les habitants du Kan-sou, et je n'entends parler ici que de la partie proprement chinoise, c'est-à-dire de la moitié seulement, de la population ne sont pas tout à fait tels que l'on se figure ordinairement les Chinois. Ils sont grands, robustes, avec le nez moins épaté et le visage moins jaune que leurs compatriotes du centre et du sud. Ils plaisent à l'Européen par une certaine simplicité de manières et franchise de langage que les Chinois de Chine qualifient de brutalité. Ils ont moins de souplesse, l'esprit plus lent et la langue moins déliée; mais ils semblent aussi avoir moins d'orgueil et de présomption, moins de préjugés à l'égard de l'étranger, ce qui provient peut-être du grand nombre de musulmans qui vivent parmi eux et qui leur ont démontré par vives raisons qu'il y a d'autres gens que les Chinois sachant se faire respecter.

Lorsque, après avoir traversé le plateau dont j'ai parlé, on descend sur la vallée du King hô, on remarque quelque chose de nouveau; des plantations considérables de jujubiers et de plaqueminiers. On venait justement de cueillir les fruits de ces derniers arbres, que je voyais pour la première fois, et l'on rencontrait sur la route une foule de gens portant des paniers pleins de ces *cheu tzeu* qui ont la grosseur et la couleur des tomates et rappellent pour le goût les figues de qualité inférieure. Quelle qu'en soit la fadeur, les Chinois s'en

régalent avec plaisir parce qu'on en donne plusieurs pour une seule sapèque.

En dehors de ce détail, le pays avait conservé le même aspect général et l'on se serait cru encore dans les environs de Lan-tcheou. Quel contraste entre notre Europe occidentale, si variée, si multiple de formes, si diverse de couleurs et cette Asie si réfractaire au changement que l'on peut y parcourir une route aussi longue que de Paris à Turin en ayant toujours le même tableau devant les yeux! Et pourtant nous étions alors dans la région la moins uniforme que nous eussions traversée depuis notre débarquement sur la plage d'Ouzoun Ada. Avant de pénétrer dans cette contrée de collines pelées qu'est la Chine septentrionale, nous avions vu des milliers de kilomètres de montagnes de neige semées de lacs succéder à des milliers de kilomètres de plaines de sable semées d'oasis. Sur ces espaces immenses l'homme se ressemble comme la nature. De la mer Caspienne au pays de Hami, sur une distance égale à celle qui sépare Lisbonne de Kief, le voyageur observe les mêmes coutumes, voit les mêmes physionomies et les mêmes têtes rasées avec les mêmes bonnets de peau de mouton et les mêmes manteaux flottants, couche dans la même maison de pisé au toit plat, mange le même pilaf dans le même plat de cuivre, entend parler la même langue, conter le même conte, réciter la même prière. Entre Skar-do et Ta-tsien-lou, deux points aussi éloignés que le Havre l'est de Constantinople, ce sont partout les mêmes Tibétains, pareils au moral et au physique, ayant sur le corps des vêtements pareils, sur les lèvres un langage pareil, dans le cerveau des idées pareilles, pareillement nourris et logés. Qu'un paysan ignorant des environs de Si-ning s'en aille à Pékin et au bord de l'Océan, il ne sera nulle part dépaysé, mais partout se sentira chez lui, retrouvera les objets et les usages familiers, se fera comprendre de chacun, ce qui ne serait point le cas d'un Polonais de Varsovie s'en allant à Marseille. L'unité ethnique d'aussi vastes régions s'est faite malgré le morcellement politique ou, au moins, la large décentralisation administrative, malgré la difficulté et la lenteur des communications, malgré l'absence d'académies et de presse,

de service militaire et d'instruction obligatoires, malgré le défaut de la plupart des causes artificielles d'assimilation qui en Europe ont été nécessaires pour limiter les causes naturelles de différenciation. Sans doute il ne s'agit point d'une uniformité absolue, qui n'est point de ce monde, où il n'existe pas deux poils ou deux grains semblables, où la diversité est la qualité la plus universelle. Le climat change toutes les lieues, dit un proverbe asiatique, les manières toutes les dix lieues; mais ces changements sont difficilement perceptibles et il faut, pour les distinguer, se promener, en quelque sorte, une loupe à la main. D'une façon générale, on éprouve une grande impression de monotonie, et, dans cette invariabilité des choses, l'âme humaine s'engourdit: elle n'est pas excitée par la vue de différences, qui étonnent, à réfléchir et à comparer; faute d'expérience et d'exercice, elle perd sa faculté d'imaginer des idées nouvelles, sa souplesse à s'accommoder aux inégalités et aux diversités; elle se raidit dans ses habitudes et ses préjugés et le temps s'écoule sans que les conceptions se modifient, de même que la route s'enfuit derrière le voyageur sans que l'horizon change d'aspect.

Sur le bord du King hô on remarque un petit hameau peuplé de tourneurs en bois. On l'appelle Ta Fou-tzeu, le grand Bouddha, à cause d'un gigantesque Bouddha assis, haut de quinze ou seize mètres, logé dans une grotte de la falaise. A vingt lis au delà on arrive au bourg de Pin tcheou, doublement digne de mention pour la saleté hors de pair de ses auberges et pour le grand nombre de demeures creusées dans le grès des collines et rangées symétriquement, en sorte que la montagne a l'apparence d'une immense caserne. Avant de parvenir à Young-cheou on a deux petits cols à franchir. Comme je descendais le second de ces cols par un chemin encaissé entre deux parois à pic et juste assez large pour deux charrettes dans les endroits les moins resserrés, je rencontrai dans un étranglement, interceptant le passage, une voiture en détresse, si profondément embourbée que treize forts mulets ne réussissaient pas à la dégager. Derrière, des chars qui arrivaient sans cesse s'étaient accumulés en longue file, et les voituriers,

loin d'aider leur confrère, s'étaient assis tranquillement sur le bord du chemin et fumaient leur pipe. Je leur fis observer qu'il leur suffirait de prêter trois ou quatre de leurs animaux à leur confrère pour rendre la voie libre. « Nous ne sommes pas du même convoi, répliquèrent-ils, et nous n'avons pas à nous en mêler: balaye la neige devant ta porte, dit l'autre, et ne t'occupe point de la glace sur le toit de ton voisin. » — « Mais vous perdez votre temps! » — « Bah! que nous fassions aujourd'hui un peu plus, un peu moins de chemin, qu'importe? Nous trouverons toujours ce soir notre écuelle de macaroni. » Et ils continuèrent à fumer leur pipe, attendant patiemment, pendant plusieurs heures, que l'autre, après de vains efforts, se fût décidé à décharger sa voiture et l'eût enfin fait sortir de l'ornière. Pour les Chinois le temps n'est point de l'argent.

Au bourg de Young-cheou je vis des ouvriers occupés à réparer la route; c'était la première fois que j'étais témoin d'un pareil spectacle, ce devait être la dernière. Le plus admirable était que ce travail s'accomplissait sur l'ordre du sous-préfet lui-même, tandis qu'en général ce sont des syndicats privés qui se chargent de la voirie. Du reste rien que la plus extrême nécessité avait pu décider l'administration à sortir de son abstention accoutumée. Il était devenu absolument impossible de traverser le village. Or pour mauvaise que soit une route, si l'on y peut passer, les Chinois estiment qu'elle satisfait par cela même à toutes les conditions d'une bonne route; c'est seulement lorsqu'il est bien prouvé qu'elle est impraticable, même au prix des plus grands efforts, qu'ils pensent utile d'exécuter quelques travaux, et encore ne font-ils que ce qui est rigoureusement indispensable pour que la circulation cesse d'être interrompue. C'est un principe auquel on est fermement attaché en Chine que de ne rien faire dont il y ait moyen de se passer, et de faire tout l'indispensable au meilleur marché et avec le moindre effort qu'il est possible. Le gouvernement a juste assez de troupes, de police et de fonctionnaires pour se maintenir et empêcher que la société ne tombe en dissolution, les magistrats sont voleurs et prévaricateurs juste ce qu'il faut pour n'être point massacrés,

chassés ou destitués, les établissements de charité, hôpitaux, asiles de vieillards, d'orphelins, d'enfants trouvés offrent à leurs hôtes exactement ce qui leur est indispensable pour ne point mourir de froid et de faim, les écoles communes ont précisément les quatre murs nécessaires pour que la voix du maître ne soit pas couverte par les bruits extérieurs. Les Chinois ressemblent à ces chrétiens tièdes, dont parle Montesquieu, qui n'aspirent point à la perfection et veulent faire leur salut à prix réduits: « Comme ils n'ont point d'ambition, ils ne se soucient pas des premières places ; aussi ils entrent en paradis le plus juste qu'ils peuvent; pourvu qu'ils y soient, cela leur suffit, leur but est de n'en faire ni plus ni moins. »

Le mauvais état des routes ayant découragé beaucoup de voyageurs de poursuivre leur chemin, les hôtelleries étaient tellement encombrées qu'il n'y avait plus la moindre place disponible. Je demandai au sous-préfet l'autorisation de m'installer dans la maison officielle réservée aux fonctionnaires en voyage. Dans toutes les villes et dans plusieurs villages il y a de ces établissements qu'on appelle *koung koan;* ils sont bien construits et proprement tenus, mais n'ont d'autre mobilier que quelques tables et quelques escabeaux, ni d'autre personnel qu'un concierge. Ils sont gardés, comme tous les édifices publics et les maisons qui se respectent, par deux génies grimaçants et terribles, peints sur la porte, chargés d'éloigner les démons. Obligé d'attendre un moment dans la rue qu'on apportât la clef, je fus vite entouré d'une foule de badauds et de gamins qui d'abord examinèrent curieusement et en silence l'étrange personne que j'étais à leurs yeux, puis commencèrent à badiner entre eux; enfin l'un d'eux se hasarda à m'appeler: Diable d'étranger! moins par méchanceté que pour voir la figure que je ferais. Comme justement on ouvrait la porte, je me tournai vers le mauvais plaisant et, montrant du bout de mon fouet le génie en peinture: « Tu vois bien que je ne suis pas un diable puisque l'Ange gardien (*men chen*) me laisse entrer. » Tous ces Chinois étant au fond d'assez bons diables, il n'en fallut pas davantage pour mettre les rieurs de mon côté.

Je fus bientôt rejoint par deux fonctionnaires qui se rendaient au Turkestan et dont l'un parlait un peu l'allemand. Apprenant que je venais du pays où ils allaient eux-mêmes pour la première fois, ils entrèrent en conversation avec moi; nous dînâmes ensemble, et au repas, aussi bien servi que si l'on eût été dans une grande ville, je vis que les Chinois n'étaient pas moins experts en l'art de voyager que les Anglais, auxquels ils ressemblent d'ailleurs par tant de traits. L'entretien se prolongea très agréablement jusqu'assez avant dans la soirée et finit par tomber, comme il était inévitable, sur les différences qui se remarquent entre le caractère des Chinois et celui des Européens: « J'ai connu à Chang-hai beaucoup d'hommes de l'Occident, dit l'un des fonctionnaires, qui était originaire du Kiang-sou. Tandis que toutes nos actions et toutes nos démarches sont régies par des règles minutieuses, vous avez une liberté d'allures qui nous étonne et vous fait passer, à tort sans doute, pour des barbares; en revanche vous êtes pleins de franchise et de loyauté, vos diplomates n'ont qu'une parole comme vos marchands n'ont qu'un prix, au lieu que nous sommes en quelque sorte à double fond et que nous ne disons jamais rien sans avoir une pensée derrière la tête que nous ne disons pas. » Il nous faisait trop d'honneur ou plutôt il nous croyait ou voulait nous faire croire plus naïfs que nous ne sommes. Grâce à Dieu! l'Europe a toujours possédé des politiques et des hommes d'affaires qui, pour leur habileté à déguiser la vérité et la subtilité de leurs artifices, peuvent figurer fort honorablement à côté des plus rusés Chinois, et, à cet égard, nous ne craignons aucune comparaison. Plaisanterie à part, si dans les négociations que nous avons eues avec eux, les Chinois se sont montrés si finassiers, c'est surtout qu'ils avaient conscience de leur faiblesse matérielle, qu'ils n'avaient guère d'autre moyen de se défendre que la dissimulation, l'équivoque et les stratagèmes de la politique, tous manèges inutiles à ceux à qui des canons perfectionnés et des flottes formidables permettent une facile franchise. Au point de vue privé, il ne faut point juger des mœurs de trois cents millions d'hommes par les fourberies de quelques valets et de quelques brocan-

teurs. Montesquieu a dépensé beaucoup d'esprit pour démontrer que les Chinois étaient nécessairement des fripons et que leur société ne pouvait subsister qu'à ce prix. En réalité la bonne foi n'est pas en Chine une vertu si rare qu'on l'a bien voulu dire, même chez les marchands; jamais je n'ai reçu d'un banquier un lingot d'argent faux et, plus d'une fois, des marchands ont rectifié à mon profit des erreurs de compte que j'avais faites. Sans doute, les maquignons maquignonnent comme ailleurs, on vend tout fort cher aux étrangers comme en d'autres pays que vous connaissez, et, de même que chez nous, les étrangers attirent autour d'eux la foule des chevaliers d'industrie comme la flamme attire les papillons. Aussi est-ce dans les ports ouverts aux Européens que l'on observe le plus de friponneries; et encore parmi les Européens ayant beaucoup fréquenté les villes d'Extrême-Orient où les Chinois font le commerce côte à côte avec les Occidentaux, j'ai entendu plus d'un homme sérieux et désintéressé — Dutreuil de Rhins était de ceux-là — affirmant avec exemples à l'appui que les commerçants chinois sont plus fidèles à leurs engagements, trompent moins sur la valeur et la qualité de la marchandise que beaucoup de leurs confrères d'Europe dans les mêmes parages. Ce serait une erreur que de se fonder sur la corruption indéniable de l'administration, conséquence du régime aristocratique, pour en conclure la corruption de la nation en général. L'administration des provinces chinoises vaut bien celle des provinces romaines sous la République et n'est pas sensiblement plus mauvaise que celle de la France sous l'ancien régime. Or, nous ferions preuve d'une bien grande présomption si nous nous croyions beaucoup plus vertueux que nos ancêtres parce que nous avons fortifié notre gendarmerie et notre police, et multiplié presque à l'infini les moyens de contrôle dans notre administration. Les Chinois reçoivent d'ailleurs une bonne éducation morale, par la famille d'abord dont la forte organisation exerce à cet égard une influence salutaire, puis par l'école. L'instruction primaire est fort répandue parmi le petit peuple, incomparablement plus que dans les pays musulmans. Sur quarante domestiques

musulmans que nous avons eus, un seul savait un peu lire; sur six domestiques chinois, grossiers paysans du fond du Hou-nan ou du Seu-tchuen, il n'y en avait aucun qui ne connût trois ou quatre cents caractères et ne fût capable de tenir par écrit un livret de dépenses. Or, dans les écoles, on cherche moins à donner aux élèves une teinture de toutes sortes de connaissances que de graver dans leur esprit des principes généraux de conduite, de leur imprimer le respect de la loi, de l'âge et de l'autorité légitime. Aussi, classe-t-on et honore-t-on les élèves d'après leur âge et non d'après leur savoir, ce qui, dans l'opinion chinoise, serait leur enseigner la vanité. On leur inculque avec soin les règles du savoir-vivre et de la civilité, on leur fait apprendre surtout un petit traité officiel de morale, tel qu'il n'en existe pas de meilleur nulle part. La forme en est simple, claire, précise, la familiarité, nécessaire pour se faire comprendre d'intelligences peu développées, y est habilement combinée avec le ton d'autorité, nécessaire pour leur imposer. La morale qui y est contenue est tout humaine et pratique : il n'est aucunement question de révélation, d'amour mystique d'une divinité suprême, de récompenses et de peines éternelles; le renoncement absolu aux biens du monde n'est pas présenté comme le but idéal à poursuivre. Mais ce n'est point du tout, comme on l'a soutenu, une morale terre-à-terre; l'intérêt personnel est nettement subordonné à l'intérêt d'autrui, le plaisir au devoir. Ce n'est point davantage une morale positiviste, fondée uniquement sur le monde sensible et sur l'expérience : le principe dont tout découle est la religion des ancêtres, religion que nous retrouvons chez tous les peuples au moins dans les premières périodes de leur histoire, mais dont les Chinois ont été les seuls peut-être à tirer un corps complet et raisonné de doctrines politiques et morales. Cette morale, s'appuyant ainsi, non pas seulement sur des arguments de bon sens, mais sur les croyances les plus intimes et les sentiments les plus profonds du peuple, exerce un empire indiscuté et le petit livre dont je parle n'est en somme qu'un stéréotype excellent de l'opinion commune. Je ne crois pas qu'il y ait un pays où le préjugé moral soit

plus puissant qu'en Chine. Il y revêt un caractère d'obligation stricte comme la religion en Angleterre au commencement de ce siècle. Nul n'a le droit de s'en dispenser et le dilettantisme moral serait considéré comme une monstruosité intolérable. Le résultat n'en est point de faire des Chinois la nation la plus vertueuse de la terre, il est du moins de les rendre aussi soucieux qu'aucun peuple au monde du decorum et de la « respectability ». Par suite le pharisaïsme est une plante qui pousse drue et vigoureuse sur le sol de la Chine. Le grand point est d'observer les bienséances, de sauver les apparences, et, lorsque les Chinois y ont réussi, ils se relèvent avec orgueil, remerciant le ciel et les ombres des ancêtres de les avoir faits meilleurs que le reste des hommes. Ceux qui se piquent d'être bien élevés affectent une gravité de maintien, une retenue de langage, une pruderie, prompte à s'effaroucher, qui recouvrent un tempérament ardent et passionné, porté aux extrêmes, enclin aux appétits les plus déréglés et aux plus véhémentes colères, aussi capable de la joie la plus folle que de la tristesse la plus sombre et du plus profond désespoir, de la plus intempérante bravoure que de la lâcheté la plus ignoble. Cette impassibilité, cette patience confinant à l'apathie, qui frappent d'abord l'étranger en Chine, ne sont point des qualités naturelles; ce sont des qualités acquises, fruits de la tradition, de l'éducation, de l'habitude, qui ont associé la honte avec tout emportement, tout mouvement ou langage désordonné. Il en est de même de cet esprit formaliste, de cet attachement scrupuleux à certaines cérémonies, à certaines manières déterminées de se conduire et de s'exprimer dans les différentes circonstances. L'origine en est dans les superstitions primitives qui attribuent une force propre à diverses formules ou procédures à condition qu'elles soient exactement prononcées ou accomplies : un seul mot changé dans la formule en détruit l'effet, le moindre acte oublié ou modifié dans la procédure la rend vaine. Cet esprit formaliste a pénétré entièrement la vie chinoise et les moralistes l'ont encouragé de toutes leurs forces ; car plus le tempérament chinois était naturellement fougueux et sujet aux écarts, plus il était indispensable de le

contenir en l'enlaçant dans une multitude de cérémonies, d'obligations extérieures et précises, dont aucun sophisme ne peut dispenser, liens par conséquent plus indissolubles que les principes de la morale, nécessairement un peu vagues, soumis aux variations de la conscience individuelle. C'est parce que le cérémonial a conservé jusqu'à présent la rigueur superstitieuse des premiers âges que le Chinois a tant de peine à accepter les mille et une infractions qu'y font les Européens. Il est infiniment plus choqué de voir un étranger entrer chez lui le chapeau à la main que nous ne le serions de voir un Chinois entrer dans notre salon le chapeau sur la tête : pour nous c'est un signe extérieur qui vaut surtout par le sentiment de respect dont il est le témoignage, pour les Chinois c'est une formalité qui vaut par elle-même. Ils nous considèrent comme des barbares, parce que nous ignorons les rites, fondement obligé de toutes bonnes relations entre les hommes, partant de toute civilisation, au lieu que nous les tenons pour des barbares parce que nous estimons qu'ils ont atteint un moindre développement intellectuel et économique.

« Les Européens ont le nez long, dit un des convives qui avait des prétentions humoristiques et avait été commissaire pour la construction du télégraphe de Pékin à Kâchgâr, et c'est pourquoi ils ont un flair que nous n'avons pas et découvrent des choses dont nous ne nous serions jamais avisés. Un Chinois pourra voir indéfiniment l'eau de sa marmite bouillir et le couvercle se soulever sous l'effort de la vapeur sans s'imaginer jamais de construire des métiers à vapeur ; il pourra contempler jusqu'à la fin des siècles les oscillations régulières d'un corps pesant suspendu à un point fixe sans songer à fabriquer des horloges et des montres. » Il était assez curieux d'entendre exprimer aussi nettement par un Chinois cette opinion courante en Europe d'après laquelle la race chinoise serait douée à un moindre degré que la nôtre du don de l'invention et par conséquent de la faculté imaginative. Une certaine sécheresse de leur art et de leur poésie, leur prétendue incapacité métaphysique, leur science et leur industrie stationnaires depuis des siècles semblent confirmer cette manière de voir.

De plus, lorsqu'on les observe de près, on remarque vite chez eux un esprit clair, précis, mais peu prompt à découvrir les rapports subtils et inattendus des choses, un esprit logique, mais d'une logique courte qui sait rarement aller jusqu'aux dernières conséquences d'une proposition établie ; ils sont capables d'apprendre et d'appliquer exactement des principes et des procédés nouveaux, mais ils ne savent pas les modifier pour les plier aux circonstances, semblables en cela à ces généraux adversaires de Napoléon, qui dressaient des plans de bataille dans toutes les règles de l'art, et étaient régulièrement battus faute de savoir changer leurs combinaisons lorsque le hasard ou l'habileté de l'ennemi les avait dérangées. Il importe seulement de ne point perdre de vue que c'est là un défaut acquis et non pas constitutif de l'esprit chinois, imputable moins à la race qu'au développemet historique. Je ne rappellerai pas ici que la Chine a eu durant de longs siècles des littérateurs et des artistes originaux, de profonds philosophes, même métaphysiciens, de grands législateurs soucieux d'améliorer la société, des savants qui ont posé les bases de quelques-unes des sciences, une industrie sans cesse en progrès, égale ou supérieure à toutes les industries du monde avant une époque très rapprochée de nous, des inventeurs qui ont trouvé de ces inventions si considérables que leur apparition tardive en Europe y a semblé inaugurer une ère nouvelle. Avec le temps cette intelligence d'abord si vive et variée s'est liée de plus en plus à la parole d'un maître unique, s'est usée dans une scholastique ingénieuse et stérile. Tandis que les mouvements habituels continuaient à se faire, précis et roides comme ceux d'un soldat bien dressé, les articulations négligées contractaient une ankylose, et le Chinois devenait semblable à un mannequin mû par la ficelle de la tradition. En même temps que la faculté de renouveler son activité, il en perdait le goût. Les exemples et les leçons des Européens ne lui disent rien qui vaille, il traite leur agilité et leur souplesse intellectuelles d'acrobatie, art particulièrement méprisable aux yeux de paralytiques. Un haut fonctionnaire, envoyé en Europe, y avait beaucoup voyagé; il avait pu apprécier à loisir la commodité de nos trains rapides et le confortable de nos sleeping-cars et il avait à ce propos flatté notre amour-propre du témoignage de son admiration. Puis il retourna dans son pays, débarqua à Chang-hai, monta dans une charrette qui s'ébranla lourdement, lentement sur le chemin défoncé; rudement secoué, cahoté pendant de longues heures avec la perspective qu'il en serait ainsi pendant de longs jours : « Enfin ! s'écria-t-il avec un soupir de satisfaction, voilà la bonne façon de voyager ! » Certes, ce n'est point là un trait spécifiquement chinois : dans tous les climats l'homme éprouve de la répugnance à modifier ses habitudes et ses idées; chez nous-mêmes où il semble que nous ayons inventé le mouvement perpétuel dans le domaine scientifique et social, l'inertie propre à l'homme n'est vaincue que par le préjugé du progrès qui lui a été inculqué artificiellement, et la tendance au changement n'est entretenue que par une minorité d'esprits exceptionnels, de savants, de philosophes, de politiques, entraînant à leur suite la masse du peuple naturellement stationnaire. C'est cette minorité qui manque aujourd'hui à la Chine et la production intellectuelle s'y est arrêtée. Voilà un peu plus de huit cents ans qu'elle a mis au monde une des merveilles de l'industrie humaine : l'art d'imprimer avec des caractères mobiles; depuis, elle a enfanté à peine un ou deux écrivains dignes d'être nommés et, enfin, elle a été frappée de stérilité, comparable à une terre en jachère qui se repose après les efforts qu'on a exigés d'elle.

Il n'y a rien là d'extraordinaire puisque l'esprit occidental est resté pour ainsi dire en friche pendant mille ans, et n'a rien donné de considérable depuis la constitution définitive de la théologie chrétienne et du droit romain jusqu'à l'apparition du poëme de Dante et des peintures de Giotto. Pourquoi n'en serait-il pas de même en Chine? pourquoi l'intelligence chinoise ne se féconderait-elle pas à nouveau au contact du monde européen ainsi que l'intelligence occidentale s'est fécondée au contact du monde musulman? Il y a cette raison pour qu'il en soit autrement : tandis que la Chine est demeurée dans le même état ethnique, social et religieux, l'Europe, dans son intervalle de stérilité intellectuelle, a reçu une nouvelle religion, fondé une organisation nouvelle, combiné un mé-

lange nouveau de peuples. Elle n'a pas été simplement une terre en jachère à laquelle on a permis de se reposer, mais une terre que l'on a amendée, modifiée, à laquelle on a incorporé des éléments étrangers avant de la remettre en culture. Ainsi cette terre de Chine, jadis une des plus fertiles du domaine humain, nourricière de tant de fruits savoureux et sains, de tant de fleurs éclatantes dans leur bizarrerie un peu frêle, aujourd'hui effritée, épuisée, recouverte d'une végétation rabougrie et sans sève, aura besoin peut-être pour retrouver son ancienne vigueur de beaucoup de ruines et de sang. Il semble qu'une société qui a cessé une fois de fleurir et de fructifier ne puisse fournir une seconde récolte avant d'avoir été bouleversée de fond en comble et transformée, œuvre qui exige bien du temps et bien des violences. On n'a du moins aucun exemple du contraire et la Chine touche au moment où elle doit confirmer ce triste enseignement de l'histoire ou lui infliger le premier démenti connu.

Au sortir de Young-cheou, les montagnes se réduisent peu à peu à de simples ondulations. Le pays est de médiocres ressources, assez nu et désert, semé çà et là de bouquets de plaqueminiers et de jujubiers, de maigres hameaux, dans l'un desquels se remarque un monastère bouddhique peuplé d'un certain nombre de moines, celui de T'ié-fou seu. Un peu avant d'arriver au bourg de T'i-k'ien hien ou entre dans une véritable plaine, la première que je voie depuis quatorze mois, c'est-à-dire depuis Tchertchen. Au milieu de cette plaine la rivière Ouei hô, aussi large et aussi peu profonde que la Loire, promène paresseusement ses eaux rouges, et les champs où le riz alterne avec les céréales, se déploient jusqu'à la ligne lointaine des collines vaporeuses. Au centre s'étale la ville de Si-ngan, enfermée dans sa double enceinte de briques, que surmontent à intervalles réguliers quelques pavillons aux toits retroussés. A distance, cette ancienne capitale de l'Empire n'en impose pas à l'imagination : elle apparaît dans l'étendue plate, comme un petit carré dessiné sur une carte géographique. Mais, en approchant, mes Chinois me montrent avec admiration et respect les fossés larges

et profonds, les remparts hauts[1] et solides qui s'étendent sur cinq kilomètres en ligne droite, les lourdes portes étoilées de têtes de clous énormes, la voûte élevée, longue et sombre qu'on traverse pour pénétrer dans la cité. A l'intérieur, une bande de terrains vagues se montre d'abord, puis ce sont les rues interminables, bordées de boutiques, bourdonnant de rumeurs confuses, regorgeant d'une foule pressée, immense bazar à ciel ouvert. C'est évidemment une très grande ville, comme je n'en ai point vu depuis Constantinople. Vérification faite, elle couvre deux mille cinq cents hectares et abrite environ quatre cents mille habitants. Mais où est le bariolage si amusant de la cité du Bosphore, bariolage de couleurs et bariolage de races ? où sont le Bosphore, la Corne d'or et les sept collines ? où sont le dôme de Sainte-Sophie, les coupoles et les minarets des mosquées d'Ahmed et de Sélim, et le Solimânieh, Djeni-Djâmi, la tour des Génois et celle du Séraskier, et les arcades de l'aqueduc de Valens ? Si-ngan n'offre aux regards aucun de ces monuments d'antique noblesse dont la splendeur joyeuse fait oublier la boue et la misère, la tristesse et la vulgarité des ruelles et des masures. Ce n'est qu'un village démesuré, dont l'étendue, le mouvement et le bruit font mieux ressortir l'insipide laideur. On y a la même impression que dans un jardin potager très productif, d'où l'on a banni tout vain agrément, où, au lieu de bosquets de verdure, d'arbres rares et de massifs de fleurs, on ne voit que pois ramés, poiriers tortus et carrés de choux.

Les plus remarquables vestiges de l'antiquité sont le Palais des Empereurs T'ang et le Musée des Inscriptions. Le Palais n'est plus en réalité qu'une cour carrée où l'herbe pousse ; dépourvue de bâtiments, elle paraît très vaste, mais n'excède pas sans doute les dimensions d'un *yâ-men* de gouverneur. Le long du passage central sont disposées six petites constructions, pareilles à des loges de portier, qui représentent les six anciens secrétariats d'État. De la demeure impériale

1. Ces remparts ont $9^{m},50$ de haut, les fossés mesurent 26 mètres de largeur sur 6 de profondeur.

rien ne subsiste. Seulement on aperçoit, perdu dans l'espace vide, un gros bloc de pierre sur lequel une forme de main est profondément empreinte. C'est la trace de la main de la fameuse impératrice Wou Heou qui, disent les Chinois, était une grande diablesse. En effet je dus monter sur un pavé pour atteindre la main et celle-ci mesurait plus de huit centimètres de largeur. Cette Catherine chinoise gouverna l'Empire pendant un demi-siècle, réellement d'abord sous son mari Kao-Tsoung qui était bon homme et y gagna de régner tranquillement durant 33 ans (650-683); puis, celui-ci mort, elle déposa son fils, l'envoya en exil, s'attribua à elle-même les titres et les insignes du pouvoir suprême et les conserva jusqu'en 705. Dénuée de préjugés, elle ne se contenta point de violer à son profit personnel les lois de l'hérédité; elle essaya de faire passer la dignité impériale dans sa propre famille; au lieu de sacrifier aux ancêtres de son mari, elle sacrifia à ses ancêtres naturels, ce qui ne tendait à rien moins qu'à ruiner la famille patriarcale et partant la société chinoise; elle s'appuya sur la secte de Laotzeu, dont les jeunes prêtres étaient particulièrement bien traités d'elle, et persécuta les lettrés orthodoxes. Ceux-ci, qui, pendant son règne, tremblaient devant elle, car elle avait la main ferme, reprirent courage après sa mort, se vengèrent d'elle en en disant du mal, la déclarèrent usurpatrice et la rayèrent de la liste des souverains. Certes il y avait eu des empereurs qui avaient soutenu les hérétiques et persécuté les conservateurs de la tradition, qui s'étaient emparés injustement du pouvoir par des moyens dont les plus communs étaient la rebellion militaire, l'émeute populaire et l'assassinat, qui avaient eu plus de vices et moins de qualités que Wou Heou, et cependant gardèrent leur place dans les Tables des dynasties. Mais Wou Heou, étant femme, ne pouvait avoir aucun droit à l'indulgence des historiens et ils l'ont condamnée à l'unanimité.

Dans un quartier calme et retiré, près de la porte du sud, s'élève une chapelle dédiée à Confucius, précédée de plusieurs cours entourées de bâtiments, où sont rangées un millier de plaques de pierre couvertes d'inscriptions. Elles ont été réunies en ce lieu par l'École confucéenne des Lettrés. La plupart sont écrites en caractères ordinaires, un très grand nombre sont de la dynastie actuelle et parmi celles qui remontent à l'époque des T'ang ou des Soei beaucoup sont relatives au bouddhisme. Les Chinois ont donné à cette collection le nom pittoresque de Forêt des tablettes (Pei ling), et, en effet, malgré l'étendue considérable du musée, telle est la quantité des stèles qu'elles sont toutes fort pressées les unes contre les autres et que plusieurs sont reléguées dans des coins si obscurs qu'on est obligé de promener une allumette enflammée sur la pierre pour distinguer l'écriture. Au milieu d'une des cours, au croisement de quatre galeries, se dresse un portique ancien, très curieusement sculpté, fragment sans doute de quelque monument détruit; sous ce portique, on voit une inscription qui, bien qu'elle ne semble pas avoir grandement souffert des injures du temps, est datée de l'empereur Yu, lequel vivait il y a justement quarante et un siècles. Elle est en caractères bizarres, ayant vaguement la forme de têtards (k'ouo-teou), et chacun d'eux est accompagné de sa traduction en écriture moderne. Si cette inscription était authentique, ce serait le plus antique monument littéraire de la Chine.

Hors de la ville, à près d'un mille au nord-ouest, dans la campagne plate et sans arbres, dont la monotonie n'est rompue que par quelques tours de monastères très espacées, s'élève, au bord d'un petit chemin, une modeste ferme que rien ne distingue des autres fermes de la Chine septentrionale. Un emplacement carré, clos de murs, y est attenant, rappelant pour l'étendue et l'aspect un cimetière de village abandonné. Le sol est jonché d'herbes folles parmi lesquelles sont disséminées çà et là plusieurs pierres tumulaires, debout ou couchées. Au milieu, on voit un portique assez élégant, mais fort délabré, devant le portique des vases de marbre semblables à ceux du parc de Versailles avec le chiffre de l'empereur Kang Hi, et, derrière, la célèbre inscription nestorienne du VIIIe siècle, écrite en chinois et en syriaque. La tablette sur laquelle elle est gravée est debout en plein air et non pas abritée comme on l'a dit; mais il est

clair que, si elle n'avait cessé pendant mille deux cents années d'être exposée aux intempéries, elle serait aujourd'hui beaucoup plus dégradée qu'elle ne l'est en effet.

Si-ngan est une des places de commerce les plus importantes de l'Empire; c'est le véritable centre des échanges entre la Chine méridionale, centrale et nord-orientale d'une part, la Chine nord-occidentale, la Mongolie occidentale, le Turkestan et le Tibet septentrional d'autre part. Sept routes principales y aboutissent : deux de l'ouest, c'est-à-dire de Lan-tcheou, deux du sud : du Seu-tchouen et de Han-keou, deux de l'est : de Pékin et de Nankin par T'ai-yuen et K'ai-foung, enfin une du nord, c'est-à-dire de la Mongolie. Il suffit de donner cette indication pour faire connaître les différents articles sur lesquels portent les échanges, ce sont en somme les mêmes que j'ai signalés à propos de Lan-tcheou. Je noterai toutefois l'exportation particulièrement importante des peaux de bœuf et de mouton, des fourrures d'animaux sauvages qui viennent du nord de la province ou de la Mongolie et sont expédiées à Han-keou, et de là partiellement en Europe. Une chose étrange, c'est que les négociants du Chen-si, qui ne produit point de thé et est fort loin du Tibet, ont cependant le monopole du commerce du thé qui se fait avec le Tibet par le Seu-tchouen. La cause de cette singularité est tout simplement, si je ne me trompe, que le vice-roi de cette dernière province est originaire du Chen-si; c'est ainsi qu'à Lan-tcheou et à Si-ning, le monopole de l'exportation du thé appartient à des négociants du Hou-nan, parce que le vice-roi du Chen-Kan est originaire du Hou-nan. Le principal produit de Si-ngan, qui soit un objet d'exportation, est le tabac pour pipe sèche, cultivé sur une grande échelle dans les environs et contribuant à la célébrité de cette cité presque autant que son titre d'ancienne capitale. Les Chinois assurent que dans toute la province l'or abonde, mais n'est exploité que d'une manière insignifiante. Il doit y avoir en effet un immense chapelet de gisements aurifères allant de Khotan jusqu'auprès de Pékin.

Les habitants de Si-ngan sont encore des Chinois septentrionaux,

lesquels se distinguent des Chinois du centre et du sud par plusieurs traits : ils sont mangeurs de pain et non mangeurs de riz, ils ont le corps plus grand, le teint moins jaune et l'esprit plus épais. Les gens de Si-ngan, disent ceux de leurs compatriotes qui ont eu la bonne fortune de naître moins loin de l'équateur, se font peu remarquer dans les arts et dans l'industrie; ils ont, il est vrai, beaucoup de vieux livres et de vieux monuments historiques, mais c'est uniquement parce qu'ils ont eu la chance de posséder dans leurs murs la cour impériale durant de longues années; leurs manufactures d'étoffes de laine, de tapis et de papier sont médiocres; enfin leurs cuisiniers sont détestables. Aux yeux des Chinois, l'art culinaire est un excellent criterium de civilisation; or, mon expérience personnelle me permet d'affirmer que si la cuisine de Nankin est certainement une des meilleures cuisines de ce monde, celle de Si-ngan en est non moins certainement une des plus mauvaises.

Le 7 novembre, j'assistai à la fête de l'Impératrice douairière, mais je n'en dirai rien, car elle n'offrit rien d'intéressant, sinon qu'il y eut grande foule dans les rues. Le 10, je quittai Si-ngan, précisément le jour où y arrivaient les voyageurs, qui étaient partis de Lan-tcheou en même temps que moi et qui avaient mis trente-six jours à faire une route qui en demande dix-huit dans les conditions normales. Je m'étais procuré cette fois trois petites charrettes au lieu de deux grandes, pensant aller plus vite en léger équipage. Mes voituriers m'avaient promis de franchir en trente-deux jours les 1,389 kilomètres qui séparent Si-ngan de Pékin, à raison de quatre-vingts lis (44 kilomètres) par jour en moyenne. C'est la marche régulière des voituriers chinois, mais l'état des chemins leur permet rarement de l'atteindre.

Le premier jour j'eus une grande surprise, car je rencontrai un établissement de bains, j'entends un établissement vaste et propre. Je n'avais rien vu de semblable depuis que j'avais passé à Tiflis quarante-quatre mois auparavant. Mais quelle que soit la renommée des bains de Tiflis, dont le poète Pouchkine disait qu'il n'avait rien rencontré

de plus somptueux ni en Russie, ni en Turquie, ceux de Ling-toung hien leur sont fort supérieurs. On n'y arrive point par de laides et sombres ruelles, mais par une route commode sur la pente douce de la colline, parmi les arbres dont les racines sont baignées par de rapides ruisseaux, et dont le feuillage tamise les rayons encore chauds du soleil. Puis, laissant de côté la piscine publique, on pénètre dans une large salle, haute et claire, aux boiseries sculptées, ajourées, vernissées, meublées proprement de nattes, de tables et de chaises houssées de rouge. Les grandes fenêtres, qui dominent la côte clair-semée d'arbres, les toits retroussés du village, plus bas la campagne ternie par l'automne et, au loin, les vapeurs bleuâtres flottant sur la rivière, sont garnies de vitres de papier, égayées d'encadrements et de losanges de couleur. De chaque côté est disposée une cabine bien aérée, où est creusé un bassin spacieux et profond, revêtu de pierre fine, d'une netteté scrupuleuse. L'eau qui s'y renouvelle sans cesse atteint une température de 40 degrés centigrades, et contient un peu de soufre. Il n'en coûte rien pour jouir de tous ces avantages, sauf un léger pourboire au portier chargé de fournir l'eau bouillante pour le thé. Il est bien entendu que chacun doit amener avec soi son masseur, apporter son linge, ses couvertures, son thé, que le salon et les cabines que je viens de décrire sont réservés aux mandarins d'importance, que les moindres gens se contentent de moindres cabines, et le vulgaire de la piscine commune. Comme je m'apprêtai à redescendre au village, un fonctionnaire, encore couvert de la poussière du chemin, se présenta à moi poliment, accepta une tasse de thé que je lui offris et m'exposa le grand ennui où il était. Il avait plus de quarante ans et cependant la nature ne lui avait octroyé ni barbe ni moustaches ; or le décorum commande aussi rigoureusement le port de la moustache à partir de quarante ans qu'il l'interdit auparavant. Un missionnaire anglais, à qui il s'était adressé, lui avait bien donné une pommade spéciale, mais depuis plusieurs mois qu'il en usait, il n'avait obtenu aucun résultat. Cette expérience vaine ne l'avait pas désabusé de la science merveilleuse de l'Occident et il me demanda si j'avais de

quoi corriger la nature ; mais j'excipai de mon incompétence personnelle.

A partir de Ling-t'oung hien, les montagnes se rapprochent un peu de la rivière et bientôt on les voit se dresser verticalement à huit cents mètres au-dessus de la plaine, sombre muraille à la crête découpée en dents de scie, rappelant les montagnes étranges du Haut-Mékong. C'est le Hoa chan, que son aspect extraordinaire, capable d'étonner même un voyageur revenant du Tibet, a fait considérer comme un mont sacré, résidence d'une divinité à laquelle on sacrifie le 27 du dixième mois. Au pied, la vallée s'étend riante et spacieuse, les cultures se déroulent comme les dessins d'un tapis, çà et là quelques bois verdoient encore sous le soleil très doux de novembre et les villages se succèdent, plus nombreux et plus prospères qu'en nulle autre des parties de la Chine que j'avais traversées jusque-là. Cette vallée du Ouei hô est comme le sourire de la Chine septentrionale qui a presque toujours le visage chagrin et morose.

Le long de la route on rencontre une grande quantité de petits monuments en l'honneur de magistrats justes, de fils pieux, d'épouses dévouées, véritable traité sur pierre de morale en action. Malheureusement le peuple, à l'édification duquel ces inscriptions sont destinées, n'en comprend pas plus les caractères savants que nos paysans n'entendent les dédicaces latines inscrites au fronton de nos temples. Sur les rivières s'élèvent des ponts de pierre en dos d'âne, patinés par le temps, dallés, munis de trottoirs et de parapets ornés de figures fantastiques et grotesques, que je traiterais de gothiques si elles n'étaient essentiellement chinoises.

Le menu peuple commençait à parler vaguement de la guerre du Japon. On n'était certain que d'un seul point, à savoir que les troupes chinoises étaient victorieuses ; mais on n'en montrait point de fierté, car la chose allait de soi : une grande personne ne tire point vanité de la correction qu'elle inflige à un enfant. Ces bruits de guerre ne troublaient en aucune façon la tranquillité du pays. On ne remarquait aucun mouvement insolite sur les routes qui n'étaient fréquentées que

de gens allant paisiblement à leurs affaires. Les soldats qui m'escortaient, pleins de decorum dans les villes, s'émancipaient dès que nous avions gagné la campagne, caracolaient gaiement dans la poussière du chemin, interpellaient les passants, échangeaient quelques injures avec les hommes par manière de distraction, plaisantaient les femmes. Dans les villages on apercevait les hommes sur le pas de leur porte ensoleillée achevant de vider leur écuelle de macaroni, les bambins vêtus de rouge jouant au milieu des porcs, des poulets et des chiens, se lançant et se relançant du bout du pied des espèces de volants, mais le plus souvent calmes et dignes, ainsi qu'il convient à de futurs ministres du sacerdoce familial, les femmes occupées à faire tourner la meule, portant à manger aux bêtes, circulant, rarement oisives, sur le chemin aussi bien que dans les cours et c'était un spectacle à la fois triste et ridicule que de les voir se dandiner péniblement sur leurs pieds mutilés. Comme je demandais à un Chinois pourquoi l'on soumettait ainsi au bandage des pieds des femmes obligées de travailler : « On prétend, me dit-il, que cela leur donne un embonpoint agréable ; mais, poursuivit-il vivement, c'est une coutume absurde. Il n'y a pas un homme sérieux qui ne la condamne, car ce n'est ni bon, ni beau. Malheureusement la coutume est invétérée. Quand on cherche une fille à marier on s'inquiète avant tout de savoir si elle a les pieds petits, sinon on la refuse ou l'on prie la mère de serrer le bandage. Pour les femmes, elles seraient les dernières à renoncer à un supplice et à une difformité dont elles sont fières, et celle qui oserait garder ses pieds comme la nature les a faits serait raillée et méprisée de ses compagnes. » L'absurdité reconnue d'un usage est rarement un motif de l'abandonner, et c'en est un souvent de s'y attacher plus fermement. Les hommes sont enclins à croire que ce qui est hors de la raison, est par cela même au-dessus de la raison, partant au-dessus de l'humanité. La Chine ressemble à ses femmes ; elle s'est lié les pieds dans les bandages de la tradition, elle en souffre et en fait vanité ; et lorsqu'elle se voit distancée par les nations libres d'entraves, elle se moque d'elles, car n'est-il pas évident et hors de toute discussion que les pieds ont été

institués pour être liés et les nations pour être assujetties aux rites ? Au demeurant cette ligation des pieds n'empêche point les femmes de sortir pour vaquer à leurs affaires ou se promener. Avec l'habitude mauvaise que nous avons contractée de tout exagérer et de tout simplifier afin de tout généraliser, nous nous représentons volontiers les Chinoises comme cloîtrées dans leur maison. En réalité, à la ville et à la campagne, on les rencontre dehors à peine moins souvent que les hommes. Elles rendent visite à leurs parents et à leurs amies, découchent très fréquemment, elles travaillent dans les champs, vont au marché, au temple, assistent aux représentations théâtrales, aux fêtes publiques ; en bien des circonstances elles ne sont point séparées des hommes, par exemple à la fête de la Lune, qui a lieu la quinzième nuit du huitième mois, où hommes et femmes s'excitent mutuellement à boire.

Le 13 novembre, j'arrivai à T'oung-koan, petite ville de bonne apparence, relativement propre, agréablement située au pied des collines qui s'avancent sur la rive droite du Fleuve Jaune, un peu en aval du coude à angle droit que forme cette rivière, à la limite des trois provinces du Chen-si, du Chan-si et du Hô-nan. Sa position à la bifurcation des deux routes de T'ai-yuen et de K'ai-foung, à l'étranglement de la grande route de l'ouest entre la muraille du Hoa chan au sud et le fossé formé par le Ouei hô et le Hoang hô au nord en font une place stratégique importante. Les Chinois la considèrent comme la porte de la Chine nord-orientale, et par conséquent de Pékin, pour une invasion venue de l'occident. Aussi la rébellion des musulmans du Kan-sou et du Chen-si ayant triomphé dans ces deux provinces, le gouvernement impérial s'efforça-t-il de tout son pouvoir de défendre contre eux cette position de T'oung-koan et, en effet, les insurgés furent arrêtés un peu avant cette ville, à Hoa tcheou.

Au bas de la ville, le Hoang hô roule à perte de vue entre des rives jaunes ses larges eaux jaunes, ternes malgré le soleil qui luit, et cela est très vaste et très morne. Comme c'est un fleuve puissant et de caractère difficile, on n'y a pas construit de pont non plus que sur le Ouei hô ;

car, en principe, on n'impose de ponts qu'aux rivières qui veulent bien les accepter, de même que l'on n'arrête que les voleurs qui veulent bien se laisser faire. De l'autre côté commence la province appelée Chan-si, c'est-à-dire l'ouest de la Montagne, par opposition au Chan-toung, l'est de la Montagne, parce que ces deux provinces sont situées respectivement à l'ouest et à l'est du Soung chan, la montagne divine du Hô-nan. Le sol a un aspect jaunâtre et blafard comme la figure d'un malade; il est coupé d'une multitude de crevasses et de ravins ainsi que dans les environs de Kâchgar et, quoique le lœss dont il est composé soit naturellement très fertile, la rareté de l'eau ou la difficulté de l'amener à la surface des champs trop élevés au-dessus des ruisseaux et des rivières, rend en bien des endroits cette fertilité purement virtuelle. J'ai plus d'une fois entendu comparer la Chine à une immense banlieue; elle ressemble en effet à une banlieue dans la banlieue des grandes villes; ailleurs c'est une campagne quelconque, cultivée tantôt bien, tantôt mal, le plus souvent médiocrement.

La route longe la muraille orientale de la petite ville de Pou-tcheou, point d'aboutissement d'une autre route moins directe venant de Si-ngan par le nord du Ouei hô. Près de la porte, j'aperçus un homme qui vendait des petits pâtés. Comme j'étais à jeun depuis la veille, je priai un marchand chinois qui m'accompagnait d'aller en acheter. — « Excusez-moi, Monsieur, me dit-il, je ne puis souffrir ces petits pâtés. Passant par ici il y a quelque vingt ans, j'en mangeai quelques-uns, et peu après il fut prouvé qu'ils avaient été fabriqués avec de la chair de petits enfants morts de faim ou même égorgés exprès. Il y avait alors une famine terrible causée par la mauvaise récolte, aggravée par la guerre musulmane. Dans ce pays-ci, et de l'autre côté du fleuve, à T'oung-koan, à Hoa tcheou, la misère était si affreuse que les parents vendaient leurs enfants déjà grands et les maris leurs femmes à des prix dérisoires, que, les racines sauvages dévorées, les plus forts commencèrent à tuer les plus faibles pour assouvir leur faim. » — « Les calamités de ce genre, sans être toujours aussi épouvantables, sont malheureusement trop fréquentes en Chine, fit observer

un fonctionnaire qui faisait route avec moi et avait beaucoup entendu parler des choses d'Europe. On dit que vous êtes exempts de semblables famines parce que vous avez des chemins de fer. » — « Les chemins de fer, lui dis-je, n'ont point par eux-mêmes la vertu d'empêcher les famines locales. En Irlande, en Russie et dans l'Inde il y a des chemins de fer et des famines. La suppression des douanes intérieures, dont vous êtes encore embarrassés, est un remède préventif fort insuffisant. L'exemption d'impôts en cas de mauvaise récolte et la distribution de vivres et d'argent par le gouvernement, mesures auxquelles vous recourez largement, avec un zèle et un souci du bien public digne des plus grandes louanges, n'est, vous le savez par expérience, qu'un vain palliatif. En somme nous n'avons pas plus trouvé de spécifique infaillible pour les maladies de la société que nous n'en avons trouvé pour celles du corps humain, et les médecins d'Europe comme ceux de Chine ne guérissent que les maux qui se guérissent d'eux-mêmes. Les famines dont vous souffrez viennent de ce que votre pays est trop essentiellement agricole, n'est pas assez commerçant et industriel, étant donnée surtout la densité de votre population. Vous êtes trop imbus de ce préjugé que la culture de la terre importe seule à l'entretien de la vie humaine. »

— « En effet, dit mon interlocuteur, nos livres disent : « Si les hommes cultivent tous des céréales autant qu'il en faut pour se nourrir, il n'y aura plus de gens affamés ; si les femmes filent toutes du coton autant qu'il en faut pour s'habiller il n'y aura plus de gens transis de froid. » N'est-ce pas évident et incontestable ? Le vrai gain, le seul solide et sûr, est celui des paysans qui, pour un grain confié à la terre en récoltent d'innombrables. Le négoce et l'industrie ne sont que des accessoires, qui ne produisent ni le pain dont on se nourrit, ni le coton dont on se vêt. Leurs profits sont incertains, obtenus aux dépens des cultivateurs et nos souverains ont établi des taxes justement pour que les marchands ne devinssent pas trop nombreux. »

— « C'est parce que ces principes sont trop bien appliqués, lui répliquai-je, que vous avez des famines. Chaque district vit trop isolé

des autres, consomme lui-même et en nature le produit de ses champs, sans rien offrir à ses voisins ni rien en attendre. On peut dire d'une manière générale que le paysan, en Chine, sème la graine, non point pour vendre l'épi, comme chez nous, mais pour le manger, semblable en cela à un sauvage perdu dans un îlot désert. Si, dans une année heureuse, l'épi est trop plein, le superflu pourrit ou est gaspillé faute de pouvoir être vendu ; si, par suite des intempéries, l'épi est vide, le paysan meurt de faim faute de pouvoir acheter ce qui lui manque. Notre société, au lieu d'être essentiellement agricole, est essentiellement commerciale ; la conséquence en est une meilleure répartition à la fois du travail et des produits de la terre. Le cultivateur, ne comptant pas uniquement sur sa récolte pour manger, puisqu'il achète ailleurs ce qui lui fait défaut, n'étant pas obligé de consommer à peu près tout ce qu'il récolte, puisqu'il vend ailleurs l'excédent, ne s'attache point à tirer de sa ferme toutes les différentes choses nécessaires à son entretien, dans les limites seulement où elles lui sont nécessaires ; il s'efforce, au contraire, de produire le plus qu'il peut des choses qui s'adaptent le mieux à la nature du sol et du climat, qui, par suite, viennent en plus grande quantité et reviennent à meilleur marché. L'échange incessant entre les diverses régions de leurs produits respectifs, ainsi multipliés en nombre et réduits en prix autant qu'il est possible, amène leur distribution dans tous les pays conformément aux besoins de chacun d'eux, équilibre les prix, qui se maintiennent à peu près également dans les pays où les produits surabondent et dans ceux où ils sont insuffisants, de même que l'eau se nivelle dans deux bassins communiquants. Si donc la récolte a manqué, le paysan trouve à acheter autant de denrées, expédiées des districts voisins, à peu près au même prix que d'habitude. Comme d'autre part, dans les bonnes années, il convertit ses céréales, qui se conservent peu, en argent, qui se conserve indéfiniment, et cela à un taux raisonnable puisque les prix ne s'avilissent pas, il peut mettre de côté de quoi parer aux difficultés des mauvaises années ; enfin l'exploitation étant mieux entendue, les gains sont plus forts dans les bonnes années, les pertes

plus faibles dans les mauvaises. On peut être gêné, on n'en est pas réduit à manger des racines et à faire des pâtés de chair humaine. Nous nous sommes affranchis ainsi dans une certaine mesure de la tyrannie du ciel et de la terre à laquelle vous êtes toujours étroitement enchaînés. Il y a plus. Il s'est fait, vous le savez, un changement analogue, plus complet encore, dans l'organisation de notre industrie. Chez vous, les objets les plus nécessaires à la vie, les vêtements, les ustensiles de ménage et autres, ou bien chacun les fabrique à la maison et si le pain manque il ne tire de son travail ni un sou, ni une once de farine, ou bien de petits artisans les fabriquent au village voisin et en cas de disette ils meurent de faim en même temps que leur clientèle. Chez nous, au contraire, l'industrie s'est concentrée dans les milieux les plus favorables, entre les mains d'ouvriers spéciaux qui, faisant plus facilement un métier plus simple, toujours le même, donnent plus de travail utile ; elle s'est organisée en une série de vastes entreprises, bien dirigées, bien outillées, qui produisent plus à moins de frais, et distribuent leurs produits à une clientèle nombreuse et variée. Il en résulte plusieurs conséquences au point de vue qui nous occupe. Tout le monde peut se procurer les objets nécessaires à bon marché, si bien que vous-mêmes qui cultivez beaucoup de coton dans votre pays, vous trouvez avantage, malgré le coût du transport, à vous fournir de cotonnades en Europe où le coton ne croît pas ; ainsi la population, ayant moins à dépenser de ce chef, a plus d'argent à consacrer à sa nourriture en cas de besoin. La clientèle de l'industrie étant tout ensemble nombreuse et variée, une faible part seulement de cette clientèle peut souffrir de disette à un moment donné ; l'industrie et ceux qui en vivent n'en sont donc pas affectés d'une manière considérable. Les habitants des régions pauvres, qui cumulent un petit métier avec leur profession agricole, qui fabriquent des pièces d'horlogerie, taillent des pierres précieuses, etc., ne travaillant pas pour leur usage propre, ni pour une clientèle indigente et restreinte, mais pour des manufactures riches et puissantes, sont toujours assurés, quelque mauvaises que soient les circonstances, de tirer de leur ouvrage un certain

profit avec lequel ils se procureront le pain que la terre leur aura refusé. Une fraction notable du peuple étant rassemblée dans les centres industriels, la campagne est d'autant moins chargée d'hommes. La population de la Chine n'est guère plus dense que celle de l'Europe occidentale : il y a environ quatre-vingts habitants par kilomètre carré. Mais sur ces quatre-vingts individus près de soixante et dix vivent sur le sol et du sol au lieu que, en France, par exemple, il y en a seulement quarante dans ces conditions. De cette manière nos cultivateurs ont plus de ressources que les vôtres dans la proportion de cinq à trois, à supposer même, ce qui n'est pas, que notre terre ne portât pas plus de fruits que la vôtre. La disette venant à sévir dans un district déterminé pèse d'un moindre poids sur un moins grand nombre de personnes. Enfin cet accroissement considérable de la classe industrielle et sa séparation plus complète d'avec la classe agricole a nécessairement donné une grande impulsion à cet échange incessant, à cette circulation active des diverses denrées qui a amené chez nous la disparition des famines. Il est évident que le développement des chemins de fer favorise cette circulation ; mais il ne suffit pas à la créer et n'en est même point une condition indispensable. »

— « Avec votre système, reprit le Chinois, le prix des denrées augmente. J'ai entendu dire que vous payez six ou sept sous le kilogramme de pain que nous payons trois sous à peine et que la viande vous coûte deux fois au moins ce qu'elle vaut ici. »

— « En revanche, les profits s'accroissent dans des proportions beaucoup plus grandes que les prix des objets de première nécessité. En France, les salaires sont au bas mot cinq fois plus élevés qu'en Chine, en sorte qu'un Français moyen peut se procurer deux fois plus de viande et de pain qu'un Chinois moyen et quatre fois plus de vêtements communs. Il n'y a guère que les dépenses de luxe qui soient aussi lourdes, ou plus lourdes, à supporter chez nous que chez vous. Un domestique qui vous coûte la valeur de trente-trois kilogrammes de pain nous coûte la valeur de cent kilogrammes ; un beau cheval qui vaut ici trois cents journées de travail en vaut autant chez nous. Notre

organisation économique est ainsi plus favorable que la vôtre aux petites gens, de même qu'elle l'est plus au travail, moins au capital. Celui-ci rapporte en Chine six fois plus qu'en France, tandis que le travail y rapporte cinq fois moins. L'extension du commerce et l'universelle concurrence qui s'ensuit nous ont poussés irrésistiblement à développer de plus en plus notre production, et pour cela il faut du travail et encore du travail. Le besoin plus grand qu'on en avait en a donc accru la valeur, et, le travail brut des hommes disponibles ne suffisant pas, on a cherché à en multiplier la puissance productrice au moyen d'une organisation plus savante, de procédés perfectionnés, de machines diverses, dont l'invention et l'emploi sont la conséquence, non la cause du mouvement économique dont je parle. Vous disiez l'autre jour que le Chinois n'a pas l'esprit inventif et que c'est pour cela qu'il n'a ni voitures ni métiers à vapeur. En réalité, l'homme est toujours ingénieux à trouver ce dont il sent le besoin. Qui s'aviserait d'inventer l'imprimerie dans un pays sans littérature ? Que ferait-on d'un filet à prendre les poissons dans un désert sans eau ? Tant que les hommes restent enfermés dans des cadres étroits, tant qu'ils restent rivés au foyer et au champ sacré des ancêtres, que les esclaves sont liés au maître, les clients au patron, les serfs à la glèbe, les fils au père, que le plus grand nombre ne peuvent disposer librement ni de leur personne, ni de leur gain, le commerce et l'industrie demeurent dans l'enfance. Mais que chacun devienne maître de sa fortune et de sa destinée, qu'il soit dit à l'esclave et au serf : « Lève-toi et marche, tu n'as plus de seigneur pour te nourrir, mais les chemins te sont ouverts, et ce que tu gagneras t'appartiendra sans partage », que l'ancêtre qui dort sous terre n'oblige plus son descendant à une éternelle présence et à d'éternels sacrifices et se contente de son respectueux souvenir, que le fils soit émancipé de la tutelle paternelle et entende cette parole : « Quitte tes parents et ton père et ta mère et attache-toi à ton épouse, » c'est-à-dire aie ta maison propre et tes intérêts propres, alors il se fera un grand mouvement et comme un grand déchainement d'activités. Ainsi a pu se développer notre système économique,

fondé sur l'initiative individuelle, puissant générateur de richesses et d'inventions qui vous émerveillent sans vous tenter ; car vos institutions et vos mœurs y résistent. Elles ne vous ont point inspiré le besoin d'étendre au delà de certaines limites votre industrie et votre commerce, ni par conséquent d'en rechercher les moyens ; et si l'on vous donnait ces moyens, vous ne sauriez vous en servir à moins de modifier votre organisation sociale. »

— « A parler franchement, dit le mandarin, votre exemple ne nous encourage point à changer. Vous êtes sans cesse remuants, agités et inquiets ; le travail et les affaires ne vous laissent point de relâche et il semble que vous craigniez même de respirer ; vos besoins croissent aussi vite, plus vite peut-être que les gains que vous nous vantez et les moindres gens chez vous en arrivent à ne pouvoir se passer de commodités, réservées ici aux puissants de la terre. Votre continuelle précipitation nous paraît peu conforme à la dignité de l'homme et contraire à son bonheur. Il faut pour goûter la vie une âme tranquille et sereine, légère de préoccupations, qui ne soit pas toujours troublée par le désir et tendue par l'effort. Êtes-vous obligés de vous déplacer ? vous vous emprisonnez dans une voiture qui vous jette en quelques heures de vos affaires de chaque jour à d'autres de même espèce. Ne vaut-il pas mieux voyager comme nous le faisons maintenant, vous et moi ? Nous avons la satisfaction d'accomplir notre devoir consciencieusement et tout ensemble nous jouissons de vacances agréables. Nous avons quitté l'air renfermé de la ville et la monotonie fastidieuse des occupations quotidiennes pour l'air libre de la campagne, les loisirs variés de la route et cet exercice modéré qui met le corps et l'esprit en haleine. Nous changeons forcément de vie pendant plusieurs semaines et cette diversité redonne du ton et de la souplesse à nos facultés ; la lenteur même de la marche et l'absence momentanée de la cour et du marché sont propices à la réflexion qui préserve les gens d'État et les gens d'affaires de l'activité brouillonne, le pire des fléaux. Mais nous avons une objection beaucoup plus grave à faire à votre civilisation dont nous ne méconnaissons ni la puissance, ni l'éclat. Elle repose toute sur

le travail de l'individu isolé, qui va où l'appellent ses aptitudes, ses affaires ou son caprice, circule absolument comme une marchandise, roule sans se fixer fermement nulle part, se sépare de son cousin, de son frère, de son père, s'enrichit sans que personne en profite, s'appauvrit sans que personne lui vienne en aide. Un pareil système est incompatible avec la famille telle que nous l'entendons, nombreuse et hiérarchisée, solidaire et sédentaire, barrière aux folles fantaisies de l'individu ainsi qu'aux vicissitudes de la fortune, base solide de notre société. Les anciens ont dit : « Les rameaux ne sont verdoyants que tant qu'ils tiennent à l'arbre ; coupés, ils se fanent aussitôt. » Pour abandonner une institution si essentielle, il nous faudrait changer de substance. Certes, notre race est forte et innombrable et ne périrait pas, mais il n'y aurait vraiment plus de patrie chinoise le jour où les deux cents générations d'aïeux, qui vivent sous la terre, oubliées de leurs rejetons, seraient entrées dans la mort éternelle. »

— « Je ne conteste point les vertus de votre organisation familiale, ni les sentiments excellents qu'elle développe. Mais avez-vous lieu d'en être aussi fiers que vous l'êtes ? Entre les divers petits groupes, dans lesquels votre société est distribuée, il n'existe que des relations rudimentaires, et si les membres de chaque groupe s'aident mutuellement avec efficacité, les différents groupes s'aident médiocrement entre eux. Je ne pense pas qu'il y ait dans les cœurs européens plus de charité universelle que dans les cœurs chinois, et cependant, notre individualisme, qui, si exagéré qu'il vous semble déjà, progresse de jour en jour, contient en lui, par suite du jeu naturel des intérêts, plus de vraie solidarité sociale que votre collectivisme familial, qui est au fond un égoïsme à plusieurs. Malgré les bonnes vieilles coutumes et la bonne vieille morale dont vous vous targuez, n'y a-t-il point chez vous nombre de pauvres gens qui se défont de leurs filles nouvellement nées et les jettent à la rivière quand ils croient n'avoir pas de quoi les nourrir ? »

— « C'est là un usage abominable que nous désapprouvons et combattons de notre mieux, repartit vivement le Chinois. Nos fonction-

naires ne cessent de publier des ordonnances contre ce crime et nos lettrés répandent à profusion des brochures populaires que l'on fait débiter dans les villes et les camgagnes par des conteurs ambulants. De plus il s'est constitué partout des sociétés pour assister les enfants des indigents et recueillir les enfants abandonnés, en sorte que nous avons bien atténué le mal. Mais on ne peut savoir tout ce qui se passe et souvent la misère l'emporte sur le respect de la vie humaine. »

Cependant comme le soleil agrandi, enveloppé d'une gaze de brume, s'abaissait sur le fleuve et teintait de rouge les champs pâles, nous arrivâmes à un très petit hameau, dénué de ressources, où nous devions nous arrêter, car on ne trouve d'autre gîte que vingt kilomètres plus loin. Notre conversation fut interrompue et les charretiers, excitant leurs attelages par des cris ressemblant aux aboiements des chiens, les firent entrer avec fracas dans la cour de l'auberge.

On voit par la fin de l'entretien que je viens de rapporter que les Chinois eux-mêmes reconnaissent la fréquence de l'infanticide dans leur pays. Il ne se pratique pas seulement, comme on l'a prétendu, dans les temps de famine ou dans le cas de naissance illégitime, et c'est un très mauvais raisonnement que d'affirmer que cet usage n'existe pas parce qu'il est contraire à la nature humaine. Nous sommes très ignorants de ce qui est ou n'est pas conforme à la nature de l'homme. Au lieu de juger les Chinois d'après des idées *a priori*, il vaut beaucoup mieux les juger d'après les faits. Or si l'on se rend un compte exact de la constitution de la famille chinoise, on comprend que le crime, dont nous parlons, ne paraisse pas aussi extraordinaire en Chine qu'en Europe. La famille n'est pas fondée sur les sentiments naturels, mais sur le culte des ancêtres. Lorsque nous lisons que les philosophes chinois, par une synthèse profonde, font découler toute la société du principe de la piété filiale, il ne faut pas entendre par piété filiale l'affection naturelle du fils pour le père, la reconnaissance de l'engendré pour l'engendreur, de celui qui est nourri pour le nourricier, ni même la soumission du subordonné au chef; il faut entendre la vénération de l'affilié au culte pour le prêtre du culte et l'adoration que celui-ci a pour les dieux, ses ancêtres morts,

créateurs de la vie dont il jouit. Mort, le Chinois, pontife sur terre, devient dieu sous terre, secourable et bienfaisant aux descendants auxquels il a laissé le sacerdoce, s'ils s'acquittent exactement envers lui des rites de la sépulture, des hommages et des offrandes, seules choses qui fassent la joie des mânes dans la vie du tombeau; sinon il les tourmente et les rend malheureux. Ainsi le fils est étroitement lié au père, le descendant aux ancêtres, dont il ne peut se passer. Mais en même temps le père ne peut se passer du fils, seul apte à continuer le culte, dont la cessation entraînerait pour le père et toute la série des ancêtres morts la misère éternelle. Aussi est-ce pour tout Chinois, si indigent soit-il, le plus puissant des intérêts et le plus impérieux des devoirs de procréer des fils, et le plus possible, afin d'être plus sûr que le culte ne sera pas éteint. Il en est autrement des filles qui sont incapables de perpétuer le culte. Mariées, elles deviennent étrangères à la famille paternelle, et les morts n'acceptent les offrandes d'aucun étranger. Elles sont donc inutiles au père et aux ancêtres, et la naissance d'une fille est une déception autant que celle d'un fils est une joie. Sans doute, tant qu'elle reste dans la maison paternelle, la fille a part au culte, la bienveillance des ancêtres s'étend sur elle; partant, elle doit être respectée. Mais les enfants ne sont associés à la religion des ancêtres et ne font partie de la petite église familiale qu'après avoir été agréés formellement par le père dans une cérémonie particulière. Cette coutume s'est altérée avec le temps; mais encore aujourd'hui, un mois après la naissance, on rase solennellement la tête de l'enfant, sacrifice religieux qu'on retrouve chez les Arabes, on le fait passer par le cadre d'une porte, en accomplissant différents rites destinés, dit-on, à chasser les mauvais esprits. C'est là un symbole d'initiation et de purification, analogue, dans le fond sinon dans la forme, au triple tour que les anciens Indo-Européens faisaient faire à l'enfant autour du feu domestique, usage auquel les Russes de notre temps restent fidèles, sans le savoir, lorsqu'ils portent le nouveau-né trois fois autour de la table. La petite fille qui n'a point encore été lavée de la tache de la naissance, qui n'a point encore passé la porte symbolique, ignorée des ancêtres, inutile à

la famille, n'est protégée que par les sentiments généraux d'humanité. Ces sentiments, affaiblis par les idées particulières que je viens d'exposer, ne sont pas toujours assez forts pour triompher de la misère aggravée par l'impossibilité de recourir à ce que nous appelons le *malthusianisme*. Aux yeux des Chinois le malthusianisme, qui tue peut-être dans leur germe des êtres propres à continuer le culte nécessaire, est un crime infiniment plus impardonnable que le meurtre, la vente ou l'exposition de petites filles.

Je ne m'attarderai pas à la description du pays qui a été faite maintes fois. Les aspects en sont d'ailleurs si peu variés que je ne pourrais que me répéter, si peu intéressants que j'ennuierais le lecteur autant que je me serais ennuyé moi-même si je n'avais eu à observer que les apparences des choses inanimées. Ces plaines de lœss, plus ou moins ravinées, sont d'autant plus insipides que l'on en voit partout en Asie. J'aurais pu me croire revenu à Kâchgar si j'avais retrouvé la même abondance d'arbres, de canaux, de marchés, de hameaux et de fermes. Ici le pays est peu populeux sans être jamais absolument désert. Sur une distance de cent quatre-vingts kilomètres je ne rencontrai que deux villages de quelque importance. En revanche, dans l'est s'étend une région fertile en houille, en fer et en sel. Puis voici Hô-ma, village renommé pour ses feutres, et le bourg de Kao-hien, où le plaisir de loger dans une hôtellerie propre et claire me fit m'arrêter sans achever l'étape. On dit que le Chan-si a les meilleures hôtelleries de la Chine ; il est certain, du moins, que c'est la seule province du nord qui en possède de supportables. Après avoir traversé un district montagneux, reproduction exacte du Kan-sou, on parvient au bord de la rivière de T'ai-yuen, on en remonte la rive gauche et l'on gagne, le 20 novembre, la préfecture de P'ing-yang, ville aujourd'hui insignifiante, mais qui eut son heure de gloire il y a plus de quarante siècles, au temps où les hommes vivaient six-vingt années, et jouissaient, sous les lois d'empereurs accomplis, d'un bonheur sans mélange, chacun mangeant le grain de son champ et buvant l'eau de son puits. Depuis que P'ing-yang n'est plus résidence impériale, le genre humain s'est bien éloigné de la félicité et de la simplicité antiques et P'ing-yang n'est plus connu que pour ses potiers, qui travaillent des vases noirs que l'on recherche. Le sol du département contient une grande quantité de houille et de cuivre, réservoir souterrain capable d'alimenter sans doute un large fleuve de richesse, mais d'où ne sourdent encore que de minces ruisseaux.

La pluie avait recommencé depuis quatre jours, accompagnée d'un vent du nord, vif et froid, et l'on enfonça de nouveau dans la boue. Le mal était petit, car si les chemins sont secs, les ornières n'en subsistent pas moins et n'opposent souvent aux voitures qu'un obstacle plus difficile à vaincre. Le 22, la route, encaissée entre des falaises à pic couleur de brique et traversant une série d'éperons de montagnes, fut rude aux charrettes malgré la modération des pentes; elles mirent justement seize heures à franchir les 27 kilomètres qui séparent les deux petites villes de Tchao-tch'eng hien et de Hô tcheou. Au delà, nous nous engageâmes dans des montagnes stériles, d'un aspect sauvage, et nous gravîmes le petit col de Han-hou ling. La pente assez roide était obstruée de voitures, qui avaient été abandonnées en travers du chemin ou que leurs attelages faisaient de vains efforts pour arracher des ornières. Les charretiers aboyaient, juraient, injuriaient et frappaient leurs bêtes. Un vieux lettré aux joues creuses, la moitié de la figure cachée par d'énormes bésicles, était appuyé contre un rocher, réparant avec flegme le brancard cassé de son palanquin. Une vieille dame gémissait dans sa chaise, que les mulets refusaient de porter plus loin et qui était échouée sur le bord d'un escarpement dangereux. Quelques oisifs contemplaient ce spectacle avec la satisfaction de gens tranquilles qui voient l'embarras des autres.

De l'autre côté du col gît le misérable bourg de Ling-chen hien, où je donnai congé à mes voituriers dont les animaux étaient devenus incapables de continuer le voyage. Désormais je réquisitionnai des voitures de ville en ville par la voie des autorités. Ce procédé, excellent en temps ordinaire, présentait alors quelques inconvénients à cause de la guerre japonaise, qui causait déjà sur les routes un certain mou-

vement d'hommes et de vivres. Cependant je n'éprouvai que peu de retard de ce chef, et je constatai avec plaisir de la bonne volonté chez tous les fonctionnaires, de l'empressement chez la plupart. Le 26, la neige tomba abondamment, s'accumula dans le fond de la vallée et sur les terrasses des collines. Le lendemain nous étions de nouveau en plaine, le temps s'éclaircit sans s'adoucir, et, le jour d'après, en passant par le bourg de K'i hien, je fus plus que jamais l'objet de la curiosité universelle et recueillis de nombreux témoignages de la faveur populaire, parce que je troquai mes habits d'été européens contre des habits d'hiver chinois. Ensuite je gagnai Su-kieou hien, petite ville de quincailliers, où la route se bifurque sur T'ai-yuen et sur Cheou-yang. La contrée est plate, encadrée de hauteurs lointaines, couverte par places de marécages et de roseaux, mais le plus souvent de riches cultures, qu'égayent des arbres disséminés par les champs ou rangés le long des routes, et de jardins qui fournissent les meilleurs raisins de la Chine. Il y a par les chemins un grand remuement et une grande rumeur de peuple, qui annoncent le voisinage d'une ruche humaine, pleine et diligente. C'est T'ai-yuen, capitale du Chan-si, réputée la plus propre, la mieux bâtie et l'une des plus prospères cités de l'Empire. C'est une ville d'armuriers et de banquiers. La première de ces industries convient aux productions du pays, riche en fer ; la seconde au caractère des habitants. Les gens du Chan-si sont en général sérieux et pratiques, calmes et simples, très doux, mais tenaces, laborieux, d'une honnêteté très avisée, économes et rangés, experts à garder et à accroître leur bien. Ils tiennent par-dessus tout à faire leurs affaires tranquillement, aussi la police est-elle assez bien organisée chez eux par les soins de syndicats privés. Voyez, accompagnant les voitures et les files de mulets chargés, ces robustes gaillards, armés d'énormes gourdins et ayant des fusils quelque part cachés parmi les bagages : ce sont des gendarmes sans titre officiel, mais avec lesquels les *oua-tzeu*, les gars qui vont à la maraude, n'aimeront pas avoir maille à partir. Cette institution bienfaisante ne fleurit pas dans les provinces voisines du Hô-nan et du Chan-toung où le brigandage

est endémique. Les terres y sont plus fertiles, mais la population y est plus dense, partant, quand il y a une inondation et que la récolte manque, la souffrance est plus grande. Le paysan, ne pouvant vivre de son champ, essaye de vivre du grand chemin. Il remise ses instruments aratoires, décroche sa pique ou son arquebuse et s'en va guetter le marchand qui passe. L'industrie du brigandage est un en-cas précieux qu'on se garde bien de supprimer, c'est une poignée de riz qu'on réserve pour la faim, une poire pour la soif. Quant au gouvernement, il se mêle le moins qu'il peut des affaires de ses administrés. Il n'entretient qu'une police médiocre, qui se recrute en bonne partie parmi les voleurs mêmes et leur offre ainsi une sorte de retraite honorable après plusieurs années d'exercice. Du reste ils ne changent point de métier, seulement ils volent au nom du mandarin au lieu de voler en leur nom personnel. Ils partagent les bénéfices des voleurs, soutirent de l'argent aux volés pour leur faire restituer les objets dérobés, aux innocents afin de ne point les accuser d'un délit qu'ils n'ont point commis. Ils restent affiliés aux associations de filous, escrocs, escarpes, pickpockets, cambrioleurs, perceurs de murs, tire-laine, fouisseurs de seuils, faux mendiants et faux estropiés, qui toutes ont leurs statuts particuliers, leurs trucs spéciaux, souvent pleins de génie, pour prélever sur le prochain l'impôt qui les fait vivre. Le prochain se garantit de son mieux contre leurs entreprises ; s'il a la liberté d'être volé, il a aussi celle d'appréhender le voleur et il est grandement aidé dans sa tâche de protection sociale par l'esprit d'association, qui en Chine n'est pas répandu uniquement parmi les gredins, par la forte constitution de la famille, par le principe de la solidarité entre voisins, qui, pour être moins rigoureux qu'autrefois, agit encore d'une manière appréciable. C'est, pour un voyageur européen du XIX[e] siècle, un sujet d'étonnement qu'avec le peu de soin que prend le gouvernement et le peu de moyens qu'il possède pour assurer la tranquillité publique, la Chine soit néanmoins si tranquille. Dans les rues des plus grandes villes les rixes et les querelles, les désordres et les scandales sont relativement rares, et pourtant les Chinois sont assez ivrognes et débauchés,

surtout ils sont joueurs passionnés, et l'on a peine à se figurer combien de gens respectables, graves et réservés se ruinent dans des maisons mal famées. Il est vrai que l'opium, fumé par la moitié de la population, est un puissant agent de paix en même temps que de misère et de mort. Si les vols sont un peu plus fréquents que chez nous à cause du paupérisme pire, ils sont, à les envisager de haut et dans l'ensemble des choses, de peu d'importance, et, tant qu'ils ne dépassent pas certaines proportions, les Chinois les considèrent volontiers avec philosophie, comme une sorte de charité forcée. Au demeurant les voleurs chinois sont discrets, s'acquittent de leur besogne sans bruit et sans esclandre, craignent les coups et les violences. Les meurtres et les assassinats paraissent être tout à fait exceptionnels. Les crimes de ce genre, enregistrés dans la *Gazette de Pékin,* sont presque toujours commis au Turkestan ou au Tibet. Je sais bien que le fonctionnaire, dans la circonscription duquel un meurtre a eu lieu, pouvant être puni pour n'avoir pas instruit, comme il le devait, son peuple dans les bons principes, a intérêt à dissimuler la chose ou à faire déclarer par les médecins que le coupable est un fou irresponsable. Toutefois mon impression est que si la Chine avait le plaisir de posséder un bon service de statistique, elle aurait par la même occasion le plaisir de constater que les meurtres et assassinats sont relativement moins communs sur son territoire qu'en aucun pays d'Europe. Les Chinois ont un respect religieux de la vie humaine, considérablement fortifié par cette idée que les ombres des victimes ne manquent point à se venger de ceux qui, directement ou indirectement, les ont précipitées dans la tombe[1]. — « Tout compte fait, me disait un Chinois, notre état social ne nous semble pas si mauvais, même si nous le comparons au vôtre. Quand vous vous vantez du bel ordre et de la sécurité admirable

1. On sait que le Chinois se tue à la porte de l'ennemi dont il veut se venger. Il ne le tue pas; car, s'il le faisait, il serait tourmenté toute sa vie par l'ombre du défunt; au lieu qu'en se tuant, son esprit reviendra infailliblement et impunément tourmenter son ennemi vivant.

dont vous jouissez, je pense au prix dont vous payez ces avantages. Vous avouez vous-mêmes que vous n'avez pas atteint la perfection et vous devez reconnaître qu'ici chacun vaque assez paisiblement à ses affaires. Si nous vous imitions, il nous faudrait une foule de juges, de commissaires et de gendarmes, qui donneraient au gouvernement autant de force pour opprimer que pour protéger; nous serions moins libres dans nos maisons et nous dépenserions quelques millions d'onces pour en sauver quelques milliers des mains des voleurs. »

A trente kilomètres de Su-kieou, le sol commence à s'accidenter et l'on retrouve, blanchies maintenant par la neige, les collines découpées en marches d'escalier. Au delà du bourg de Cheou-yang, les collines deviennent montagnes, les vallées s'étrécissent, se font arides et pierreuses et voilà enfin un filet d'eau qui coule vers T'ien-tsin. J'en ai terminé avec ce mélancolique bassin du fleuve Jaune, où je voyage depuis cinq mois et deux jours, et je vais tomber, au pied d'une côte assez abrupte, dans la petite ville de P'ing-ting tcheou, emplie du bruit des marteaux qui frappent le fer, et du tumulte guerrier d'un régiment en marche vers le Nord tandis qu'un inspecteur d'instruction publique, accompagné d'un cortège solennel et paisible, s'en va faire présider aux concours littéraires quelque part dans le Sud. L'industrie du fer est active à P'ing-ting et la région pourrait être un des districts industriels les plus puissants du monde, car elle abonde en mines de fer et de houille, riches et vastes, exploitées aussi puérilement aujourd'hui qu'elles l'étaient mil huit cents ans avant notre ère. Joignez que la Mongolie est à deux pas, pleine de laine, que le coton est cultivé en grand dans le Chan-si même et dans les provinces voisines, plus méridionales. Quand on songe quelle quantité prodigieuse de matériaux précieux et divers, propres à édifier une fortune incomparable, est rassemblée dans cet Empire de Chine, on est étonné qu'une multitude d'hommes ingénieux et laborieux y aient pu vivre de si longs siècles en usant si peu des dons dont la nature leur fut prodigue. Il possède à la fois toutes les richesses : une terre féconde, qui nourrit un peuple innombrable et dont cependant de grands espaces sont mal cultivés encore,

des pâturages immenses ; à côté du coton, de la soie et de la laine, la houille, le fer et le cuivre, l'or et l'argent, en sorte qu'auprès du grand Empire asiatique la Russie et les États-Unis paraissent mal partagés. En se représentant par l'imagination l'opulence qui pourrait sortir de là, on s'irrite de ce que le dragon chinois garde jalousement le jardin aux fruits d'or; mais ne devrait-on pas plutôt s'estimer heureux qu'il le défende contre l'outrance de notre avidité et le réserve intact pour les besoins de l'avenir ?

Au delà de P'ing-ting, on croirait traverser un coin réduit du Tibet avec le froid rigoureux qui sévit (— 10° le 5 décembre), les montagnes mornes et sombres, déboisées, presque dépeuplées parmi lesquelles on marche. On arrive ainsi à cette partie de la Grande Muraille qui couvre la frontière occidentale du Tcheu-li, et ce mur de briques qui crénèle la crête des monts et descend jusqu'au fond du goulet par où l'on passe, n'est point dénué de majesté. La porte est gardée par un officier, géant à l'air timide et bon, qui demeure dans une très petite case au bord du chemin et vérifie le passe-port des voyageurs. En entrant dans la province du Tcheu-li, on remarque tout de suite un certain changement dans les allures et le caractère des habitants. Les hommes sont plus grands peut-être que dans le Chan-si, plus turbulents à coup sûr; ils ont l'humeur querelleuse et joyeuse et quelque rudesse dans les manières. Il était très pittoresque de les voir debout devant leurs maisons, solidement campés, se carrant dans leur camisole courte, la taille cambrée, les bras croisés sur la poitrine, la tête rejetée en arrière, la mine fière et gaillarde. Il est curieux que de pareils hommes se laissent battre par les Japonais qui, en comparaison, semblent chétifs et mièvres. Malheureusement, la propreté n'est point leur fort; leur insouciance est difficilement compatible avec cette qualité, qui, au contraire, sied à merveille au caractère méticuleux de leurs voisins du Chan-si. Dans le Tcheu-li, malgré la prospérité plus grande du pays, les auberges sont presque aussi sordides et aussi misérablement délabrées que dans le Kan-sou. La population ne manifeste pas une répugnance très vive pour le brigandage et, plus d'une fois, des magistrats, remplis

de sollicitude pour ma sécurité, me recommandèrent de veiller et d'être prudent. Cependant, je n'observai absolument rien de suspect, et même je rencontrai plus de bonne volonté que jamais chez les habitants, grâce sans doute à la proximité de la capitale et aux ordres spéciaux qui en étaient venus. Non seulement je n'eus pas à me plaindre du moindre manque d'égards, mais encore la curiosité un peu fatigante, dont je n'avais cessé d'être l'objet, diminua sensiblement. Les préfets et les sous-préfets poussèrent la courtoisie jusqu'à me tenir prêts des appartements et à m'envoyer à dîner dans chacune des villes où je passai. Mon cuisinier apprécia tout particulièrement cette attention délicate, et, tandis qu'il se prélassait devant ma porte tendue de rouge et de noir, il se répandait en louanges hyperboliques sur la vertu des magistrats du Tcheu-li qui lui faisaient des loisirs.

Près du bourg de Tsing-king hien s'élève, sur le sommet d'une montagne, une tour qu'on appelle la Tour de la Chasse et dont la construction est attribuée à l'empereur Mou-ouang, qui fut un écuyer accompli et un grand chasseur devant l'Éternel, mille ans avant la naissance du Christ. Il possédait des chevaux magnifiques, restés célèbres dans l'histoire de la Chine, ainsi que leur cocher, dans lequel l'empereur avait tant de confiance qu'il en fit un prince. Mou-ouang peut être considéré comme le patron des explorateurs, car dans un grand voyage qu'il entreprit il emmena avec lui une commission de savants chargés de prendre des notes sur les pays traversés. Il alla ainsi rendre visite à la Reine-mère de l'Occident près de laquelle il se plut tellement qu'il y demeura trois ans. Par malheur on ne sait pas au juste où était située la cour de cette reine; toutefois on est fondé à croire qu'elle se trouvait quelque part entre Si-ngan et Isfahân. Dans ce royaume il y avait des chars traînés par des tigres et d'autres que des faucons emportaient dans les airs, des plantes merveilleuses qui croissaient dans le vide, des musiciens exquis et d'habiles magiciens. C'est là sans doute que Mou-ouang se procura cette flûte enchantée, qui avait la propriété de faire cesser la pluie lorsqu'il en jouait.

La neige tombait de nouveau et couvrait le pays, de moins en

moins accidenté, mais dominé encore par des collines escarpées. Les rares habitations, entourées d'arbres, disséminées dans la campagne, en corrigeaient mal l'aspect sévère et triste. Le 8 décembre, j'arrivai dans la plaine à Tching-ting fou, ville ceinte d'une muraille de trois kilomètres et demi de côté avec un fossé large de cent pieds; mais elle est en grande partie déserte et a fort pauvre mine. J'eus le plaisir d'y rencontrer des Français dans la personne des missionnaires lazaristes, qui sont admirablement installés dans un ancien palais impérial, construit, si ma mémoire est fidèle, par Kang-hi. J'y dînai sur une nappe et j'y dormis dans des draps blancs, luxe oublié depuis de longues années. La mission de Tching-ting, dirigée par un évêque, est un établissement vaste et florissant. En Chine, les missionnaires catholiques travaillent en grand, aristocratiquement, à la mode du moyen âge. Il y a là toute une cité groupée autour du clocher, un hôpital, une école, un orphelinat, une clientèle chinoise d'environ mille individus, sans compter les chrétiens répandus dans la ville et la campagne. L'église est un édifice majestueux dont la sombre masse gothique domine au loin la plaine. Nous avons le malheur de connaître à Paris quelques monuments modernes qui ne valent point cette œuvre d'un architecte missionnaire; mais je ne saurais comment vous exprimer l'étrange figure que fait au milieu de la Chine cette église moyen-âgeuse. Les bâtisses chinoises sont généralement bien médiocres, au moins sont-elles chez elles, à leur place, au lieu que la cathédrale de Tching-ting est d'un exotisme violent, qui jure avec tout ce qui l'environne.

Tching-ting fou, situé à 294 kilomètres de la capitale, à la rencontre des grandes routes de Han-keou et de Si-ngan, est en toute époque un centre assez animé. Mais en ce temps de guerre, le chemin, très large en cette contrée plate, entièrement couvert d'un flot de choses mouvantes, de convois, de troupes qui défilaient, de recrues isolées, semblait marcher comme un fleuve qui coule à pleins bords. Ces soldats avaient un air d'insouciance parfaite, soit qu'ils fussent dispersés, allant à pied ou vautrés dans des charrettes, soit qu'ils fussent assemblés par troupeaux, comme des moutons, résignés et paisibles. Beaucoup n'avaient point d'uniforme, tous étaient vêtus légèrement malgré le froid, quelquefois en haillons, chaussés de méchantes espadrilles ou de bottes qui ne tenaient plus au pied. Les uns étaient sans armes, les autres étaient munis de fusils à mèche, de piques, de sabres et de faux. Ce dont on prétendait faire une armée était un ramassis informe de paysans faméliques, de manœuvres sans travail, de mendiants, de vauriens, de vagabonds et de flibustiers, ayant une physionomie douloureuse ou patibulaire. « On ne prend pas, dit un proverbe chinois, un brave homme pour en faire un soldat, ni du bon fer pour en faire des clous. » Quant aux officiers ils semblaient être à la hauteur de leurs subordonnés; on les accusait déjà d'avoir mis dans leur poche l'argent destiné à l'habillement et aux vivres. Pourtant je ne remarquai point parmi les soldats d'insolence ni trop de désordre : ils avaient la conscience d'être de pauvres sires et cela leur donnait quelque modestie. J'avisai une de ces nouvelles recrues qui cheminait les bras ballants comme à la promenade : « Où vas-tu de ce pas ? » lui demandai-je. — « Je vais battre les Japonais, Monsieur », répondit-il incontinent, non pas d'un ton de matamore, mais tout uniment comme s'il avait dit : Je vais vendre mes légumes au marché. Outre les recrues nouvelles, il y avait quelques troupes régulières venues du sud qui ne valaient pas mieux que celles que j'avais vues depuis Si-ning, et dont j'ai déjà exprimé mon opinion. Le fonctionnaire qui m'accompagnait, méridional lui-même, ne partageait point mon avis. « Vous verrez, me disait-il, que la face des choses va changer. Les gens du nord manquent de nerf, tandis que ceux du midi sont des braves, nourris des fortes traditions de l'antiquité, ce sont de vrais tigres auxquels rien ne résiste. » C'était une honorable illusion ; en réalité l'armée chinoise est partout la même, utile tout au plus contre des hordes désordonnées de barbares. Le vice radical est le recrutement déplorable des officiers et des généraux. Les emplois militaires, de plus en plus méprisés à mesure que le préjugé littéraire et ritualiste faisait des progrès, sont devenus un excellent placement pour les aventuriers dangereux et les fils de famille qui joignent la vigueur physique à l'imbécillité intellec-

tuelle. On aurait peine à trouver un général sachant lire. Les examens, que subissent les aspirants-officiers, sont dignes des temps homériques, roulant uniquement sur le tir à l'arc, l'escrime du sabre et l'exercice des poids. Encore ne sont-ils guère qu'un vain simulacre. Les Chinois aiment à raconter que, dans un de ces concours, un spectateur eut l'œil crevé par la flèche d'un candidat maladroit. « Tu l'as voulu, lui dit-on ; pourquoi te placer si loin du but ? Si tu avais été plus près, tu n'aurais pas été touché. » La fameuse armée de cent mille hommes que l'on avait réunie près de Pékin, instruite à l'européenne, munie d'armes perfectionnées, autour de laquelle les Chinois avaient mené grand bruit, était en effet bonne pour la parade, capable de jeter de la poudre aux yeux des touristes et de figurer honorablement dans l'Almanach de Gotha. Mais, elle battue et dispersée, ce n'était point par l'armée du sud, qui n'avait même pas l'apparence pour elle, que le désastre pouvait être réparé.

A partir de Tching-ting, la plaine se déploie tout unie à l'infini, sans que rien borne la vue. Elle est parsemée d'une foule de bouquets d'arbres où se cachent des groupes de fermes ; les villes et les villages sont fréquents, les cultures bien soignées, la population dense. C'est une région conforme, comme les vallées de Si-ngan et de T'ai-yuen, à l'idée que nous nous faisons de la Chine en général. La route enfin était bonne et il n'y avait plus d'autre difficulté que de se procurer des voitures. Pour ne point perdre trop de temps, j'accomplis une partie du trajet de nuit. Un de mes domestiques s'étant égaré, l'un de ses compagnons tira un coup de fusil pour l'avertir. Aussitôt les soldats qui m'escortaient d'exécuter une série de décharges de mousqueterie, poussant des cris et s'amusant comme des gamins. Quoique nous fussions près d'un village, les habitants se tinrent cois et pas un ne fut curieux de savoir ce que signifiait ce tapage insolite. Tout le long du chemin, les soldats continuèrent de se livrer à ce petit exercice, leurs officiers s'en divertissant aussi bien qu'eux. A Pao-t'ing, je tombai dans une cohue indescriptible. Les rues, les maisons, les auberges regorgeaient de toute sorte de monde et de choses. C'était partout le pêle-mêle le

plus extravagant de fonctionnaires, de particuliers, de troupes, de marchandises. Dans les cours il était tout juste possible de se faufiler entre les roues des voitures qui les obstruaient. Je ne pus trouver de place que par l'intermédiaire d'un général qui fit évacuer une partie d'une hôtellerie, occupée par quelques-uns de ses soldats. Dans cette hôtellerie qui n'était point des plus grandes, s'étaient entassés une centaine de soldats, une dizaine de marchands ou de voyageurs, deux commissaires mandchoux chargés de l'approvisionnement des troupes avec leurs domestiques, plusieurs fonctionnaires. Dans un coin, j'aperçus un vieillard grand et maigre, qui montait dans une petite voiture. Quelle fut ma surprise de reconnaître en lui notre vieil ami Kiang Yu Pao, l'ancien préfet de Khotan ! Dès qu'il m'aperçut il vint précipitamment à moi : « Votre voyage n'a pas été heureux », dit-il. Puis il ajouta : « La vieillesse est une triste chose, elle demanderait à être tranquille et les infortunes se plaisent à s'amasser sur elle. Parmi les calamités publiques et les ennuis privés qui m'affligent, j'aurais éprouvé quelque consolation à revoir notre ami sain et sauf, content et de bonne humeur selon sa coutume, et voilà que la nouvelle de son malheur vient aggraver mes peines. » Il s'informa ensuite en détail de ce qui s'était passé, me félicita de ce que je n'avais pas épuisé toutes les rigueurs de la fortune, exprima le regret de ne pouvoir m'accompagner jusqu'à Pékin, étant obligé de rentrer immédiatement chez lui, dans le Hou-pé.

Cinq jours après, le 16 décembre 1894, j'entrais à Pékin trois ans et dix mois après avoir quitté Paris, tombant avec une brusquerie un peu déconcertante au milieu de la vie européenne dont j'étais déshabitué depuis longtemps et dont l'écho même ne venait plus jusqu'à moi. M. Gérard, ministre de France, et tout le personnel de la Légation m'accueillirent avec une délicatesse d'empressement, la plus propre à adoucir l'amertume des souvenirs, et dont je fus profondément touché. Cependant le plaisir du port retrouvé après la tempête, la sympathie qui m'entourait me faisaient sentir davantage que je n'étais pas revenu tout entier, que je n'étais qu'un fragment d'une chose dont la meilleure

part était restée loin derrière, que quelqu'un manquait à la louange et à la joie, qui y avait plus de droit que moi, qui, après avoir creusé patiemment le sillon dans la terre dure n'avait pas vu germer et monter l'épi. Lorsque les ministres du Tsoung-li Yà-men me donnèrent audience et m'exprimèrent leurs regrets de ce qui s'était passé, ils montrèrent qu'ils comprenaient la considération singulière, due à un homme, qui, sur le penchant de l'âge, avait quitté son repos, non point en vue d'un gain vil, mais en vue de reculer un peu la borne des connaissances humaines, qui s'était enfoncé dans des contrées redoutées des Chinois eux-mêmes en pressentant clairement tout ce qui l'attendait de souffrances et de dangers, qui, faible et exposé, avait déployé un esprit supérieur aux circonstances les plus difficiles jusqu'au jour où il avait rencontré la violence et la mort, au moment d'achever la plus pacifique des entreprises, n'ayant assez vécu que pour en voir la ruine. Ils comprirent que le meilleur mode d'honorer la mémoire du voyageur et du savant était d'empêcher que l'utilité de sa misère ne fût perdue et ce fut avec la conscience d'ôter quelque chose à la tristesse de sa destinée qu'ils m'annoncèrent l'arrivée à Si-ning des papiers et des documents réunis par la mission. Mes amis chinois et tibétains de Gyé-rgoun-do, de La-boug, du Dza-tchou-ka avaient persuadé aux gens de Tong-bou-mdo de rechercher, de rassembler, de mettre sous scellés ceux des objets pillés, que je leur avais indiqués comme particulièrement importants; mais ils n'avaient pas réussi à me les faire restituer, et les coupables avaient continué à les conserver en gage. Les deux agents, que j'avais fait envoyer auprès d'eux par le Légat Impérial de Si-ning, porteurs d'ordres catégoriques, de menaces sévères et de vagues promesses, avaient été assez heureux pour les amener à céder sur ce point. Quant à la dépouille mortelle de Dutreuil de Rhins, ils ne l'avaient point retrouvée et n'avaient pu que confirmer la vanité de toute espérance à cet égard. Restait donc, d'abord, de procéder à une nouvelle et plus exacte recherche afin de recouvrer, s'il était possible, les objets et documents qui faisaient encore défaut, ensuite, d'arrêter et de punir

les principaux coupables. Ce devait être l'œuvre de l'expédition organisée par le Vice-Roi du Chen-Kan. Pour que cette expédition portât ses fruits, il fallait que la bonne volonté du gouvernement chinois fût soutenue fermement par le ministre de France. Or, l'on n'ignore pas combien, à une clarté d'idées peu commune, M. Gérard joint de résolution et de persévérance. Aussitôt qu'il avait appris la nouvelle de l'assassinat de notre compatriote, il avait obtenu du gouvernement de Pékin le payement d'une indemnité de 400,000 francs, réduite ensuite à 250,000 en considération des embarras exceptionnels où la Chine était alors plongée. Depuis, au milieu de ses graves et multiples soucis, il ne cessa de tenir la main à ce que satisfaction entière fût accordée pour une affaire qui intéressait à un haut degré l'honneur du nom français, et, grâce à sa patiente énergie, l'expédition envoyée par le Vice-Roi ne fut pas une simple parade. Sans doute elle ne recouvra point tous les objets manquants; plusieurs carnets de notes[1], quelques centaines de photographies, diverses collections demeurèrent perdues; mais de l'examen des choses retrouvées, il ressort incontestablement que l'enquête a été conduite avec le soin le plus scrupuleux et il convient de rendre justice au zèle et à la conscience de ceux qui en ont été chargés. Du reste les Tibétains furent condamnés à verser, en compensation des objets disparus, une somme de 643 onces d'argent (4,822 fr.), somme considérable si l'on tient compte de la pauvreté de ces peuples. Enfin, quatre d'entre eux, qui purent être convaincus d'une participation extraordinairement grave au crime commis, furent

1. Justement ceux qui étaient dans nos sacs de voyage, qui durent tomber entre les mains des femmes et des enfants. Les photographies étaient de simples pellicules impressionnées et les boîtes de fer qui les contenaient furent ouvertes. Les collections consistaient en échantillons minéraux et en plantes sèches dont les Tibétains ne soupçonnèrent pas la valeur, en échantillons d'eaux minérales et autres qu'ils crurent être des poisons et jetèrent, en objets ethnographiques tibétains qu'ils s'approprièrent, en objets religieux qu'ils estimèrent sacrilège de restituer. La découverte de ces derniers objets fut une des causes de leur acharnement contre Dutreuil de Rhins, des menaces qu'ils m'adressèrent et de leur obstination à ne me rien rendre.

punis de mort ou déportés. Certes, nous ne nous applaudissons point de ce résultat par esprit de vengeance; car en quoi serions-nous supérieurs à ces barbares qui ne savent ce qu'ils font, si nous n'avions plus de pitié que de haine de leurs ignorances et de leurs préjugés? et je crois qu'au cours de ce récit je n'ai point permis à de sots ressentiments de faire gauchir la rectitude de mon jugement. Mais il ne fallait rien moins qu'un pareil exemple pour faire comprendre à ces têtes dures ce que vaut la vie d'un homme, fût-ce celle d'un étranger et d'un infidèle, et qu'il est par le monde certaines nations qu'on n'insulte pas en vain.

J'ai achevé de raconter le voyage que j'ai exécuté sous les ordres de Dutreuil de Rhins. Ce voyage a duré quatre années pleines, pendant lesquelles nous avons parcouru, en pays asiatiques, entre la mer Noire et l'océan Pacifique, entre Batoum et Ta-keou, 19,000 kilomètres, dont 15,500 à cheval entre Och et T'ien-tsin, et 9,300 en exploration proprement dite entre Khotan et Si-ning. Je ne donne ces indications que pour mémoire, car notre but n'a pas été de franchir le plus de kilomètres possible dans le moins de temps possible, ni de voir défiler devant nous le quart de la terre habitée ainsi que dans un caléidoscope. Nous nous sommes proposé au contraire de réduire, autant qu'il était en nous, les inconvénients de ces grandes traversées de continents qui risquent d'éblouir l'imagination plus que d'éclairer la raison. Nous avons tâché de ne point voir seulement l'écorce des choses et la couleur des habits des hommes. Tous nos itinéraires dans les contrées mal connues ou inexplorées ont été établis avec soin sur des levés précis et détaillés, sur une multitude d'observations astronomiques et hypsométriques et jamais les fatigues, les dangers ni les difficultés matérielles n'ont apporté de relâche à la rigueur de ce travail. Nous nous sommes toujours arrangés pour faire en certains centres des séjours prolongés afin de pénétrer un peu dans la vie des peuples que nous visitions, de ne point juger de toute une civilisation entre le déjeuner et le dîner d'après les commérages d'un interprète, de ne point imiter ces touristes qui n'ont pas une minute à perdre, et, spectateurs impatients, quittent

le théâtre avant que le rideau ne soit levé. Un jour Dutreuil de Rhins, déjà proche de l'endroit qu'il ne devait pas dépasser, me disait, en récapitulant l'œuvre accomplie : « En somme nous aurons fait notre voyage à peu près comme un voyage doit être fait. » Il ne se dissimulait pas ce qui nous manquait, non pas de volonté, mais de science, comme aussi de temps et de ressources, pour atteindre à des résultats vraiment satisfaisants. Il pouvait, du moins, se rendre le témoignage de n'avoir rien ménagé de ses forces, d'avoir dépensé sans compter des trésors de courage, de zèle et de persévérance pour ajouter un grain de sable à l'édifice de la science.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES